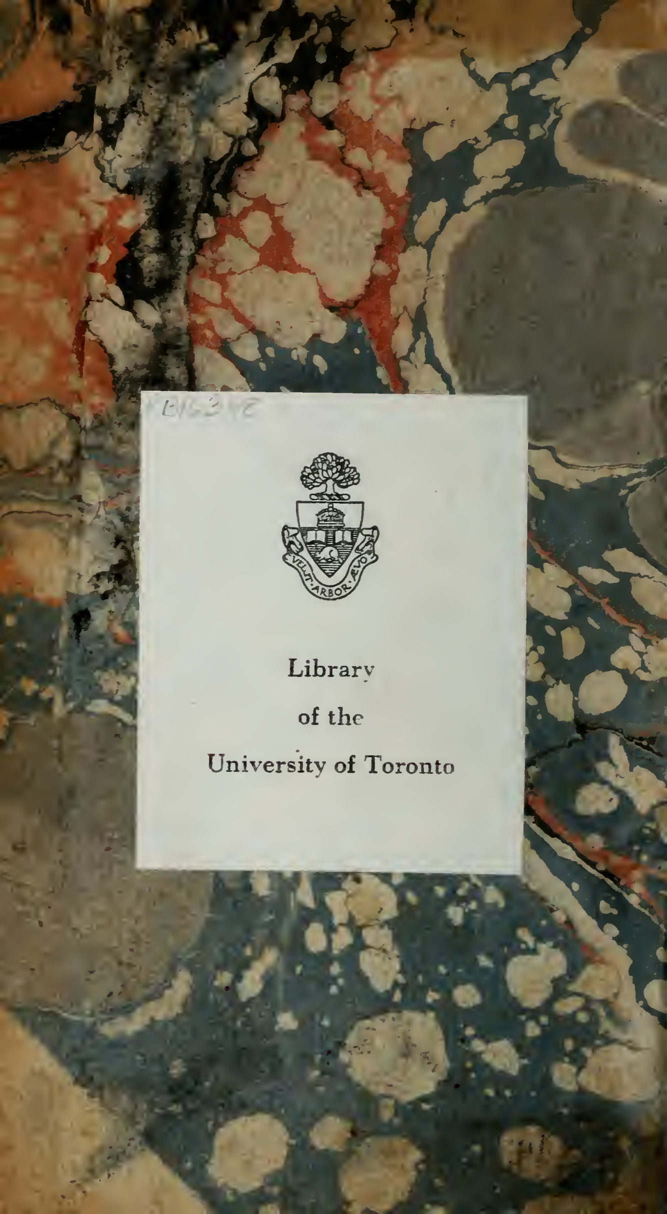
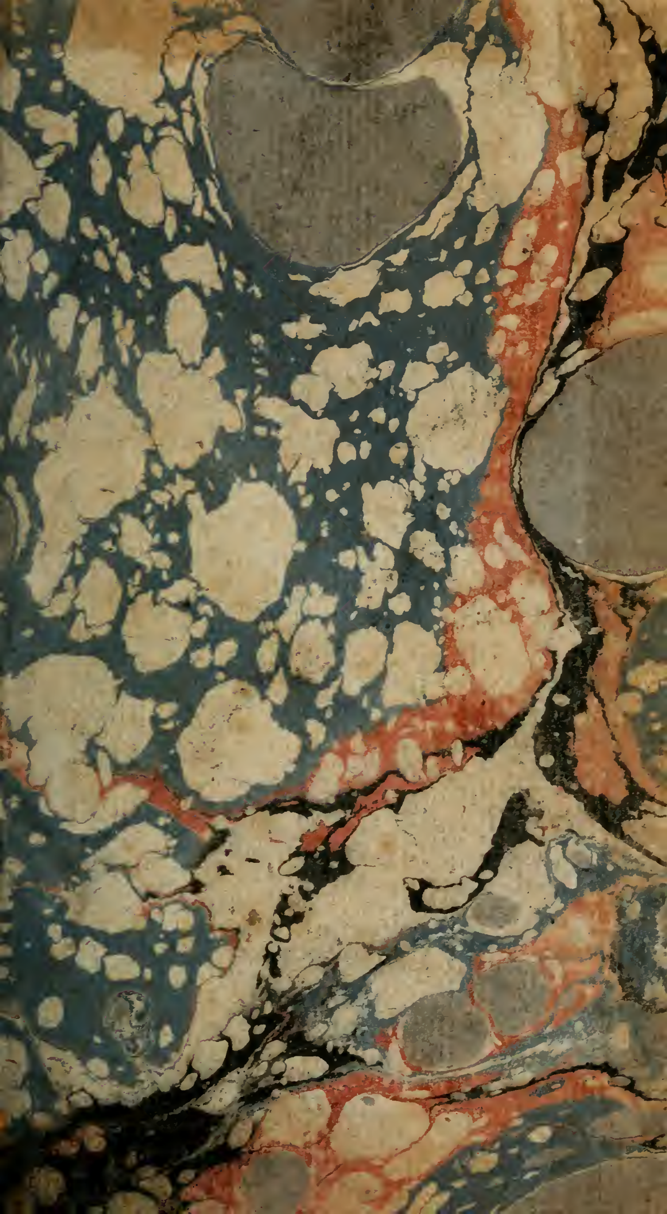



VELUT ARBOR ÆVO



CLARISSE
HARLOWE.

Traduction nouvelle & seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; *avec figures d'après* M. Chodowiecki *de Berlin.*

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRERE DU ROI.

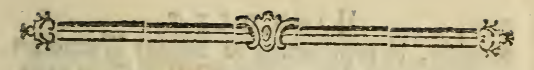
—— *Humanos mores nosse volenti*
Sufficit una Domus.

TOME NEUVIEME.



A GENEVE,
Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXVIII.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOWE.

(¶) LETTRE CCCXXIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Dimanche au soir, 9 Juillet.

POUR le coup, Belford, j'ai un sujet et un commencement de punition. Je suis au fort de mon épreuve pour tous les péchés que j'ai commis envers ma chère fugitive. Hier, vers cinq heures, sont arrivées ici Lady Sarah, Lady Sadleir et Lady Betty Lawrance, chacune dans un carrosse à six chevaux. Les douairières aiment le grand train d'équipages, et celles-ci surtout ne peuvent faire dix milles sans un attelage complet et une demi-douzaine d'hommes à cheval.

Le temps me pesoit; je ne savois à quoi l'employer; j'allai donc à l'église l'après-dîner. Pourquoi, me disois-je, les jolis cavaliers n'aimeroient-ils pas à se faire voir comme les belles femmes? A l'issue du

service, je rencontrai le Major Warneton qui m'arrêta. Je ne revins à la maison qu'après six heures : je fus fort surpris en entrant dans la cour, de la trouver toute embarrassée de voitures et de laquais. Je devinai bientôt que les maîtresses de tout ce train n'étoient pas venues pour me faire plaisir.

Je sus que Lady Sarah avoit été excitée à cette vsite par Lady Betty, qui a trop de santé pour se concentrer dans ses propres affaires, et ne pas chercher de l'emploi au-dehors. Cependant des félicitations à Milord sur son rétablissement, (motif qui ne me plaisoit pas davantage dans ces visiteuses) étoit le prétexte avoué de leur voyage; mais me trouvant absent, je fus le principal sujet qui exerça leur langue, et elles eurent tout le temps de s'animer l'une l'autre contre moi. Simon Parsons me le fit assez entendre, lorsque je traversai la chambre de l'Intendant; il me parut qu'ils parloient haut, et il régloit quelque conte avec le vieux Pritchard.

Cependant je m'empressai d'aller saluer les Dames. Tu dois savoir que quand quelqu'un néglige son devoir, cela ne nous autorise pas à manquer au nôtre.

Ici commence mon procès et l'interrogatoire.

Je fus reçu avec un sérieux de glace. Les deux antiques se contentèrent d'incliner leurs têtes grises, avec des faces

beaucoup plus alongées que de coutume. Toutes leurs rides se grossirent sur leur front sillonné et le long de leurs joues flétries. Comment vous portez-vous, cousin? Et, comment vous portez-vous, M. Lovelace? en se regardant et se disant des yeux, *qui parlera la première?* car elles paroissoient résolues de ne pas perdre de temps.

Je ne fis que leur opposer un air aussi mâle, que le leur étoit féminin. *Votre serviteur, Madame,* dis-je à Lady Betty: Et, *votre serviteur, Madame,* à Lady Sarah, *je suis bien aise, Madame, de vous voir en état de sortir.*

Je pris un siége. Milord avoit l'air terriblement refrogné: les doigts joints ensemble, faisant tourner l'un sur l'autre ses deux pouces que la goutte venoit de quitter; le visage pâle, et ses yeux attachés sur le parquet vers la cheminée, regardant tantôt ses deux sœurs, tantôt ses deux cousines, et ne daignant pas m'honorer d'un seul coup-d'œil. Je me souvins alors du Laudanum et du drap mouillé, dont je t'ai parlé il y a long-temps, et je commençai à me reprocher une tendresse de cœur qui ne me fera jamais aucun bien.

Enfin, M. Lovelace! — Enfin, cousin Lovelace! — hem, — hem, — je suis fâchée, très-fâchée, balbutia Lady Sarah, qu'il n'y ait aucun espoir de vous corriger.

De quoi s'agit-il donc, Madame ?

De quoi il s'agit ? — Le voici : Lady Betty a reçu deux lettres de Miss Harlowe, qui nous l'ont appris, ce dont il s'agit. — Toutes les femmes sont-elles les mêmes pour vous ?

J'aurois pu leur répondre *oui ;* en supprimant la différence qu'y met l'orgueil.

Alors elles firent chorus contre moi. — Un caractère comme Miss Harlowe, crioit l'une ! — Une ame si généreuse et d'un sens si rare, crioit l'autre ! — Voyez la charmante écriture, dirent les deux vieilles célibataires, (en regardant une de ses lettres) ses perfections sont vos crimes, M. Lovelace. — Mais, quelle fin pouvez-vous attendre de toute cette conduite ? s'écria Lady Sarah. — Des actions diaboliques, infernales ! cria le vieux Pair, en s'écouant ses joues flasques et pendantes sur ses épaules, comme le fanon d'une vache surannée.

Je ne savois trop à quel saint me vouer et ce que je devois répondre à toutes ces attaques qui fondoient à-la-fois sur moi. — Doucement, doucement, Mesdames ! — Chacune à votre tour, je vous en prie. Je ne dois pas être accusé sans être entendu, j'espère. De grâce, laissez-moi voir ces lettres, je vous prie, que je les voie.

Les voilà : — voici la première. — Lisez-la, si vous en avez le courage. J'ouvris une lettre de ma charmante, datée

du jeudi 29 Juin, jour de nos nôces, c'est-à-dire, qui devoit l'être; écrite à Lady Betty Lawrance. — Par le contenu je vois, à ma grande joie, que la chère créature est vivante, qu'elle se porte bien, et qu'elle jouit de sa charmante raison.

Mais l'adresse qu'elle donnoit, pour lui faire passer la réponse, étoit si bien effacée, que je ne pus la déchiffrer, ce qui m'affligea beaucoup.

Elle y fait trois questions à Lady Betty.

La première sur une lettre d'elle, datée du 7 Juin, où elle me félicite sur mon mariage; lettre que j'avois eu la bonté d'épargner à Lady Betty la peine d'écrie. — Ce qui, je crois, est ttès-honnête de ma part.

La seconde: si elle et une de ses nièces Montaigu devoient aller à Londres, à la suite d'un vieux procès à la chancellerie?

La troisième: si elles étoient réellement allées à la ville pour cette affaire, et si elles étoient ensuite venues à Hamstead? et si elles avoient ramené d'Hamstead à Londres une jeune personne qu'elles étoient venues visiter?

La chère petite questionneuse! Et croit-elle donc tirer un grand avantage de toutes ses questions? Mais la curiosité, cette maudite curiosité, est une demangeaison du sexe. Cependant as-tu jamais vu qu'elle leur ait profité? — Elles ne s'informent

guères que de ce qu'elles craignent. Et le vieux proverbe de Milord dit : *cela vient avec la peur ;* ce qui signifie, à ce que je crois, que ce qu'elles craignent arrive presque toujours ; parce que la plupart du temps leur crainte est fondée.

Elle avoue en effet, que la curiosité est le seul motif de sa lettre : car quoiqu'elle dise que Lady Betty peut bien supposer que ses questions n'ont pas pour but de m'obliger, cependant la réponse ne peut me faire aucun mal à moi, ni à elle aucun bien ; elle ne peut servir qu'à lui faire découvrir que je lui ai fait cent maudits mensonges ; voilà, en bon anglois, tout le résultat de son enquête.

Hé bien, Madame, lui dis-je de l'air le plus philosophique que je pus prendre, puis-je vous demander ce que vous lui avez répondu ?

Voilà la copie de ma lettre, me dit-elle, en me la jetant d'une façon très-peu respectueuse.

Cette réponse étoit datée du 1 Juillet. Elle est fort honnête et fort obligeante pour ma belle ; mais elle l'est fort peu pour le pauvre cousin. Ces Dames vous abandonnent si facilement leur propre sang ! — Elle lui dit combien notre famille seroit fière de son alliance avec une personne d'un si rare mérite. Elle me rend justice en disant, que je l'adore, que je la regarde comme un ange sous la figure

d'une femme, et elle la supplie, pour le bonheur de je ne sais combien de personnes, sans compter celui de mon ame, d'avoir la bonté de me prendre pour époux; et elle répond ensuite, tu devines bien comment, aux questions de la Dame.

Hé, Madame, ne pourroit-on pas aussi me faire l'amitié de me montrer son autre lettre? Je présume qu'elle est en réponse à la vôtre.

Oui, dit le vieux Pair; mais, Monsieur, permettez-moi de vous faire quelques questions avant que vous la lisiez. — Donnez-moi la lettre, Lady Betty.

La voilà, Milord.

Alors les lunettes furent posées, et sa tête s'avança sur le papier. — Charmante écriture! J'ai souvent entendu dire que cette Dame étoit un génie.

Il suffira, Belford, de te répéter les doctes commentaires, et les questions de Milord, pour te remettre au fait du contenu de cette impitoyable lettre.

« Du lundi, 3 Juillet, » (c'est Milord qui lit) — voyons — c'étoit lundi dernier; pas plus loin. — « Lundi, 3 Juillet. » — Madame. — Je ne peux me dispenser — hem, hem, hem, toussant et sautant plusieurs lignes. — « Je dois vous avouer, Madame, que l'honneur d'être alliée, — » et là on ôta les lunettes. — Répondez, Monsieur. Cette Demoiselle n'a-t-elle pas

perdu tous les parens et amis qu'elle avoit dans le monde, à cause de vous?

Elle a des parens implacables, Milord; nous le savons tous.

Mais ne les a-t-elle pas perdus tous à cause de vous? — Dites-moi cela.

Je le crois ainsi, Milord.

Je suis bien aise du moins que vous ne soyez pas assez effronté pour nier cela.

Et l'on remit les lunettes. — « Je dois » vous avouer, Madame, que l'honneur » d'être alliée à des Dames aussi distin» guées par leur vertu que par leur nais» sance. » Cela est très-joli, dit Milord, (et il répéta : « *aussi distinguées par leur » vertu que par leur naissance*) fut d'a» bord un des principaux motifs qui m'en» gagèrent à souffrir les soins de M. Love» lace. » — Il y a une dignité naturelle dans tout ce que dit cette Dame, s'écria Milord!

Lady Sarah. Elle auroit fait un des ornemens de notre famille.

Lady Betty. Oh! cela est très-vrai.

Lovelace. Je dis plus : elle feroit honneur à une famille royale.

Milord. Quel diable donc?....

Lovelace. Ayez la bonté de lire, Milord. Cette lettre ne seroit pas d'elle, si vous ne l'admiriez pas de plus en plus, à mesure que vous avancerez. Cousine Charlotte, cousine Patty, je vous prie, prêtez attention. — Continuez, Milord.

Miss Charlotte. Une force d'ame surprenante.

Miss Patty se contenta de lever ses yeux de colombe.

Milord. (lisant) « J'étois déterminée, » si cette alliance avoit pu avoir lieu, à » faire tout ce qui dépendroit de moi, » pour mériter de plus en plus l'opinion » favorable que vous voulez bien m'ac- » corder. »

Elles recommencèrent à faire chorus contre moi. Un joli quart-d'heure pour moi, pauvre malheureux ! Je n'avois rien à opposer que mon impudence.

Lovelace. Daignez continuer de lire, Milord. — Je vous ai déjà dit que vous l'admireriez tous. — Ou bien voulez-vous que je lise ?

Milord. La damnable effronterie ! (il lit) « J'avois encore un autre motif, » dont je savois que toute votre famille » me feroit un mérite. (On étoit tout » oreille.) Cet espoir, il est vrai, étoit » trop présomptueux, et une présomption » qui méritoit d'être punie, comme en » effet elle l'a été : j'espérois que la Pro- » vidence daigneroit se servir de moi, » pour rappeler à la vertu un homme que » je croyois avoir au fond assez de bon » sens pour reconnoître son erreur et » l'abandonner, ou au moins assez de re- » connoissance, pour me savoir gré de » cette intention, soit que mon généreux

» projet réussît ou non. — » L'excellente créature ! — si jeune ! —

Oh oui ! l'excellente créature ! répétèrent par écho toutes les Dames, en portant leur mouchoir à leurs yeux, et bientôt suivit le bruit musical des nez.

Lovelace. Sur mon ame, Miss Patty, vous pleurez où il ne faut pas. Je ne vous ménerai jamais avec moi à une tragédie.

Lady Betty. Cœur endurci !

Milord avoit ôté ses lunettes pour les essuyer. Ses yeux étoient brouillés, et il crut que c'étoit la faute de ses lunettes.

Je les vis tous courroucés et prêts à prendre feu. — Assurément, voilà une charmante phrase, dis je. — C'est l'admirable talent de cette Dame, de se surpasser elle-même à chaque ligne. — Je vous prie, Milord, continuez. — Je connois son style ; la phrase suivante va nous étonner encore plus.

Milord. Ce méchant vaurien ! (se bridant de nouveau le nez de ses lunettes et continuant de lire.) « Mais je me suis » étrangement trompée sur Monsieur Lo» velace. » — (Et ce fut encore une clameur générale contre moi.) « Il est, je » me le persuade, le seul homme....

Lovelace. Les Dames peuvent se persuader tout ce qu'elles veulent. Mais comment peuvent-elles répondre de ce qu'un autre homme auroit fait, ou n'auroit pas fait en pareilles circonstances ?

Je fus bien forcé de dire quelque chose pour étouffer leurs cris. — Que la peste vous enlève toutes, pensai-je en moi-même! Comme si je n'avois pas assez de chagrin de la perdre.

Milord. (lisant) « Il est, je me le per- » suade, le seul homme qui prétendant au » titre d'homme d'honneur, pût me faire » tomber dans une si grossière méprise. » Elles alloient encore recommencer leur tapage.

Eh je vous prie, Milord, continuez. — Ecoutez, écoutez, je vous en prie, Mesdames, écoutez. Allons, Milord, daignez continuer. Ces Dames font silence.

Elles étoient muettes en effet, et m'admiroient, les mains et les yeux levés au ciel.

Milord. Je vais continuer pour votre confusion. (Il avoit déjà parcouru la phrase suivante.)

Quelle malheureuse espèce, Belford, quelle maligne et jalouse espèce, que les pauvres humains! Tant de plaisir à se piquer l'un l'autre! ils jouissent en se voyant mortifiés tour à tour!

Milord. (lisant) « Car tandis que je » m'efforçois de sauver ce malheureux du » naufrage, je me suis vue entraînée après » lui dans sa chute, non par accident, » mais par une suite de desseins et d'in- » trigues préméditées. » — Que dites-vous à cela, Monsieur?

Lady Sarah. } Oui, Monsieur, qu'a-
Lady Betty. } vez vous à dire à *cela* ?

Lovelace. A dire ! hé, je dirai que c'est une assez jolie métaphore, si elle se soutient. — Mais, s'il vous plaît, Milord, lisez. Ecoutons ce qu'elle dit ensuite, et je répondrai à tout à-la-fois.

Milord. Je le veux bien. « Et il a eu » la gloire d'ajouter à la liste des mal» heureuses qu'il a perdues, un nom qui, » j'ose le dire, n'auroit pas déshonoré le » sien. »

Elles me regardèrent toutes avec l'air d'attendre ma réponse.

Lovelace. Daignez continuer, Milord, je répondrai tout-à-l'heure. — Comment a-t-elle pu savoir que je tenois une liste ? — Je vais répondre à cela tout-à-l'heure.

Milord. (continuant de lire) « Et cela, » Madame, par des moyens, dont le seul » récit feroit frémir l'humanité. »

Et Milord vous ôta encore une fois ses lunettes avec un mouvement d'impatience. C'étoit-là un coup de massue sur ma tête. Je m'étois toujours cru un front d'airain; mais par ma foi, malgré toute mon impudence, je fus presque terrassé.

Milord. Que dites-vous à cela, Monsieur ?

Souviens toi, Belford, de lire dans tout ce dialogue ces *Monsieur*, avec un double R-R, ce qui annonçoit plutôt l'indignation que le respect.

Tous mes regardèrent pour voir si je pourrois rougir.

Lovelace. Ne me fixez pas tant, Milord ; ne me dévorez pas des yeux, Mesdames. (Je crois qu'alors j'avois l'air un peu honteux.) Vous me demandez ce que j'ai à répondre à cela ? — Hé ! mais je dis que cette Dame a une manière de s'exprimer très-énergique. — Voilà tout. — Il y a bien des choses qui se passent entre amans, et dont un homme ne peut pas rendre compte devant des personnes graves et sérieuses.

Lady Betty. Entre amans, Monsieur ! — Mais, M. Lovelace, pouvez-vous dire que Miss Harlowe se soit comportée comme une personne foible ou crédule ? Le pouvez-vous dire ?

Lovelace. Je suis prêt à lui rendre toute sorte de justice. — Mais je vous prie, Mesdames, si je dois ainsi subir un interrogatoire, faites-moi connoître le reste de la lettre, afin que je puisse me préparer pour ma défense, comme vous êtes préparées pour mon accusation. Car c'est une maudite et insidieuse forme de procédure, que d'exiger ainsi des réponses décousues.

On me donna la lettre : je la lus toute entière, — et par la répétition de ce que j'ai dit, tu devineras le reste de son contenu.

Vous allez voir, Mesdames, vous allez voir, Milord, que je ne vais pas m'épargner. Alors tenant la lettre dans ma main, et y jetant les yeux, comme un avocat sur son extrait, je leur tins ce discours :

Miss Harlowe dit : « Lorsque vous sau-» rez, (vous, Madame, me tournant vers » Lady Betty) que, pour travailler à sa » ruine, les mensonges prémédités, les » fourberies réiterées et les parjures sans » nombre, n'ont pas été les moindres de » mes crimes ; » vous jugerez qu'elle n'auroit aucun des principes qui pourroient la rendre digne d'être alliée avec des Dames de votre mérite, et de celui de votre noble sœur, si elle ne déclaroit pas du fond de son ame, que cette alliance ne peut plus jamais avoir lieu.

Sûrement, Mesdames, il y a là de la passion ; ce n'est point là de la raison. Si notre famille ne se croit pas déshonorée par mon mariage avec une personne que j'ai traitée ainsi ; si, au contraire, elle est charmée que je lui rende cette justice, et qu'elle la reçoive comme un or sorti pur du creuset, et comme une femme qui n'a rien à se reprocher, pourquoi seroit-il contre ses principes, de consentir que cette alliance eût lieu.

Elle ne peut pas s'estimer moins ; elle ne le peut en conscience pas pour un acte étranger commis contre sa volonté.

Leurs visages me menaçoient d'un orage prochain. — Mais je continuai.

Vous nous avez lû, Milord, *qu'elle avoit un espoir, un espoir présomptueux, et d'une présomption punissable*, ce sont ses termes, *d'être un instrument de la Providence pour me retirer du vice ; et que si elle eût pu y réussir, cette bonne œuvre lui eût donné un grand mérite vis-à-vis de vous tous*. Mais de quoi voudroit-elle me retirer? — Vous me direz qu'elle avoit ouï dire, (mais ce n'étoit encore qu'un ouï dire au temps où elle entretenoit cette espérance) que j'étois, pour m'exprimer dans le dialecte des femmes, *un très-méchant vaurien*. — Hé bien soit : quelle est la suite ! — Au moment même, où elle a été convaincue par sa propre expérience, que l'imputation qu'on me faisoit étoit plus qu'un *ouï dire* ; et qu'en conséquence j'étois un sujet propre à exercer *ses généreux efforts*, voilà qu'elle veut absolument m'abandonner ; elle s'enfuit, et déclare que la cérémonie qui auroit pu tout réparer, n'aura jamais lieu ! — Cette conduite peut-elle avoir un autre motif que le ressentiment féminin ?

Ce raisonnement les souleva tous contre moi, comme c'étoit mon intention. C'étoit un tonneau jeté dans la gueule d'une baleine. Après que je les eus laissées s'amuser quelque temps autour de ce morceau dur à digérer, je demandai leur attention,

et sachant qu'elles aimoient toujours à m'entendre jaser, je continuai ainsi :

Il parît que cette Dame se figuroit qu'il étoit beaucoup plus aisé de retirer un homme de ses mauvaises habitudes, qu'il ne peut réellement l'être d'après la nature des choses. Elle écrit, comme a lu Milord, « qu'en s'efforçant de sauver un » malheureux du naufrage, il l'avoit en-» trainée après lui, non par accident, mais » par une suite de desseins prémédités. » Mais comment cela, Mesdames? — Vous voyez par ses propres paroles, que je suis encore bien loin d'être hors du danger moi-même. Si elle m'avoit trouvé, je suppose, dans un bourbier, que j'en fusse sorti par son moyen, et que je l'y eusse laissé périr; c'eût été là un crime en effet. — Mais le cas n'est-il pas tout-à-fait différent? N'a-t-elle pas, si son allégorie prouve ce qu'elle veut prouver, n'a-t-elle pas sorti elle-même du bourbier, et ne m'y a-t-elle pas laissé enfoncer de plus en plus? Ce qu'elle auroit fait, si elle eût sérieusement voulu me sauver, c'eût été de joindre sa main avec la mienne, afin qu'unissant nos forces, nous pussions nous secourir et nous aider l'un l'autre à en sortir. — Je lui ai tendu la main, et je l'ai conjurée de me donner la sienne. — Mais non pas vraiment! elle étoit déterminée à se sauver le plutôt qu'elle pourroit, sans s'inquiéter si je devois enfoncer

ou surnager, me refusant son assistance, (contre ses propres principes) parce qu'elle voyoit que j'en avois besoin. Vous voyez, Milord, et vous aussi, Mesdames, ce que peut un joli jargon de mots sonores sur des oreilles naturellement formées à l'harmonie.

Elles étoient encore prêtes à se récrier : mais je les prévins *prolepticalement*, comme disoit un rhéteur, avant que leurs voix pussent former des mots.

Ma belle accusatrice dit : « que j'ai » ajouté à la liste des infortunées que j'ai » perdues, un nom qui n'auroit pas dés- » honoré le mien. » Il est vrai que j'ai été folâtre et entreprenant. Il est dans mon tempérament d'être ainsi. Je ne sais pas comment je me trouve avoir une pareille constitution; mais je n'ai jamais été accoutumé à la réprimande et à la contrainte, vous le savez tous. Lorsqu'un homme se voit entraîné par la passion, dans une légère faute, et qu'il voit que toute légère qu'elle est, on ne peut pas la lui pardonner, il n'en faut pas davantage pour le mettre au désespoir. Tous les jours nous voyons qu'un voleur, qui n'a d'abord intention que de commettre un vol, se trouve souvent forcé de commettre un meurtre par la résistance qu'il trouve, et par la nécessité de sa propre conservation.

Tout le monde s'accorde à dire que j'ai été un insigne vaurien, un grand misé-

rable ; mais il faut être bien simple et bien borné pour n'avoir rien à alléguer pour sa défense, lorsqu'il n'est point de cause qui n'ait son beau comme son mauvais côté. — La salle de Westminster, Belford, voit tous les jours des défenses plus étranges et plus hardies que la mienne.

Mais quel droit, continuai-je, cette Dame a-t-elle de se plaindre de moi, lorsque ce qu'elle dit, équivaut à ceci ? — Lovelace, vous avez joué avec moi le rôle d'un malhonnête homme. — Vous voudriez réparer votre faute : mais je ne le veux pas, moi, afin que j'aie la satisfaction de vous démasquer, et l'orgueil de vous refuser.

Mais étoit-ce là le cas ? — Etoit-ce là le cas ?.... Si je m'avançois jusqu'à dire : j'épouserai tout-à-l'heure cette Dame, si elle veut de moi ?

Vous voyez qu'elle renonce à la médiation de Lady Betty. —

Milord. (en m'interrompant.) *Les paroles ne sont que du vent, les actions restent.* Que signifient vos maudits jeux de mots ! — Répondez net ; si elle veut de vous, voudrez-vous d'elle ? Répondez-moi oui ou non, et ne nous faites pas courir en oisons après le sens de vos énigmes.

Lovelace. Elle le sait bien que je veux d'elle. Mais, Milord, si elle continue à nous traduire ainsi elle et moi devant le

public, elle fera tant qu'elle rendra notre mariage déshonorant pour tous les deux.

Charlotte. Avec quelle indignité il faut qu'elle ait été traitée !

Lovelace. (l'interrompant.) Hé bien, quoi ! cousine Charlotte, (en lui passant doucement la main sous le menton) voudriez-vous que je vous disse tout ce qui s'est passé entre cette belle et moi ? seriez-vous bien aise, si vous aviez un amant vif et entreprenant, qu'on allât proclamer toutes les petites niches amoureuses qu'il vous auroit faites ?

Charlotte rougit. Tout le monde alloit s'écrier ; mais je continuai :

La belle dit qu'elle a été déshonorée, (le diable m'emporte, si je me ménage) par des moyens dont le seul récit feroit frémir l'humanité. Cette Dame est l'innocence même, et n'est, par conséquent, pas en état de juger des moyens dont elle parle. Un excès de délicatesse pourroit aussi dégénérer en défaut. N'avez-vous pas quelque proverbe comme cela, Milord ? — Comme qui diroit : *un extrême en produit un autre ;* ainsi une Dame de son caractère pourroit se faire un fantôme de sa situation et la croire plus extraordinaire qu'elle ne l'est. Je prendrai sur moi de dire que si elle a trouvé en moi le seul homme au monde capable de la traiter comme elle dit que je l'ai traitée ; moi, j'ai trouvé en elle la seule femme

au monde capable de faire tant de bruit pour une chose qui n'a rien d'extraordinaire, que certaines circonstances qui l'accompagnent.

Ce langage les ameuta tous contre moi, les yeux, les mains, les voix toutes levées à-la-fois. Mais Milord qui a encore dans la tête, (ce dernier retranchement où se retire le vice) autant de libertinage que j'en ai dans le cœur, fut forcé malgré lui, en voyant l'air dont je dis cela, ainsi que le rouge qui montoit au visage de Charlotte et des autres femmes, d'ouvrir une bouche qui eût pu engloutir l'autre moitié de son visage, et de s'écrier pour s'empêcher de rire, *ho! oh!* comme s'il eût été saisi d'une vive attaque de goutte.

Si tu avois vu comme les deux vieilles chattes et les jeunes minettes se regardoient, tantôt l'une l'autre, tantôt Milord, tantôt moi, tour-à-tour; ta laide figure se seroit fendue en deux par le milieu; (ta bouche a déjà fait plus de la moitié de l'ouvrage.) Et après tout, j'ai vu plus d'une fois dans cette conversation l'intrépide gaieté de mon humeur enjouée attirer plus d'un sourire forcé de la bouche pincée des jeunes Dames. Peut-être bien que si elles eussent rencontré un égrillard aussi déterminé que moi, qui eût d'abord captivé leur affection, elles n'auroient pas tant fait de

vacarme que ma belle en a fait sur un sujet pareil à celui qui nous rassembloit. Les jeunes filles, comme je l'ai remarqué dans mille occasions, ne craignent pas la moitié tant pour elles-mêmes, que leurs mères craignent pour elles. Mais ici les jeunes étoient obligées de prendre un air grave et de faire les fâchées, par l'importance qu'y mettoient les vénérables.

Cependant la colère et la pitié de leur semblable tiennent si peu dans leurs cœurs, qu'elles étoient obligées de serrer les lèvres pour supprimer les sourires que je leur tirois de temps en temps : tandis que les anciennes ayant eu des boutons de roses, (c'est-à-dire, des filles) et sachant combien les hommes sont fous d'une bagatelle, auroient été bien fâchées, qu'on osât donner en passant un coup-d'ongle au bouton, sans dire à sa mère, « voudriez-vous permettre, Madame la mère rose ? »

Le second chef d'accusation étoit les fausses lettres et les faux personnages de Lady Betty et de ma cousine Charlotte. C'étoit-là, diras-tu, deux griefs terribles. — En effet, je l'avoue. Le vieux Pair étoit furieux sur l'article des lettres forgées. Les Dames faisoient serment de ne jamais pardonner le faux personnage que je leur avois fait jouer. Pas un dans l'assemblée pour faire la paix, ensorte que

nous devinmes tous autant de femmes et nous nous mîmes à crier, à quereller tous à l'envi.

Milord me dit, qu'il croyoit dans sa conscience, qu'il n'avoit jamais existé un homme plus vil que moi *sur la terre du Seigneur.* — A quoi bon vouloir pallier les choses ? dit-il ; et que ce n'étoit pas la première fois que j'avois contrefait son écriture.

Je répondis à cela que je croyois, que lorsque l'on avoit porté la loi de *Scandalum Magnatum* (*), il y avoit beaucoup de Pairs du Royaume qui savoient très-bien qu'ils méritoient des épithètes fort dures, et qu'en cela cette loi avoit eu plutôt pour but de privilégier leurs qualités, que de laver leur réputation.

Il me somma de m'expliquer, avec un *Monsieur-r* prononcé d'un ton à me faire sentir qu'il avoit dans sa tête pour me qualifier un des mots les plus ignominieux de notre langue.

Les gens, lui dis-je, à qui leurs qualités et leur âge servent de rempart, ne doivent pas prendre des libertés qu'un homme de cœur ne pourroit pas souffrir, à moins qu'il ne se sentît capable de mépriser du fond de son ame l'auteur de l'insulte.

Cette réponse le rendit furieux. Il vouloit sur-le-champ qu'on envoyât chercher

(*) Loi en faveur des Pairs.

Pritchard. Qu'on fasse venir Pritchard, dit-il; je veux changer mon testament et vous ôter tout ce qu'il sera en mon pouvois de vous ôter.

Faites, faites, Milord, lui dis-je : j'ai toujours préféré mon propre plaisir à votre fortune; mais je signifierai à Pritchard, que s'il s'avise de rien écrire contre moi, il le signera et le scellera de.....

Quoi ? que voulez-vous faire à Pritchard ? en secouant sa tête chauve.

Rien, excepté que si lui ou tout autre homme trace une ligne de sa plume pour me dépouiller de ce que je crois mes droits, il le scellera de ses oreilles. — Voilà tout, Milord.

Les deux Dames s'entremirent. Lady Sarah me dit que j'avois porté les choses un peu loin; que ni Milord, ni aucune d'elles ne méritoient le traitement que je leur avois fait.

Je leur répondis, que je ne pouvois me résoudre à être maltraité par Milord, pour deux raisons : la première, que je le respectois plus qu'aucun homme au monde. La seconde, qu'on avoit l'air de croire, que des considérations d'intérêt me feroient souffrir de lui ce que nul autre homme n'oseroit hasarder avec moi.

Et par quel intérêt serois-je obligé, moi, de souffrir la manière dont vous me traitez ? Voyons, Monsieur !

Vraiment, cousin Lovelace, dit Lady Betty de l'air le plus grave, nous ne méritons aucunes, comme dit bien Lady Sarah, le traitement que vous nous faites : permettez-moi de vous dire, que je ne crois pas que mon caractère, non plus que celui de Lady Charlotte, doive être prostitué, pour perdre une innocente jeune Dame. Elle doit avoir su de bonne heure l'estime que nous faisons tous d'elle, et combien nous désirerions qu'elle fût votre femme. Vous voyez qu'elle dit que c'est notre bonne opinion d'elle qui l'a engagée à recevoir vos soins. Et c'est ce qui, joint à la folie de ses parens, a servi à la faire tomber sous votre pouvoir. La manière dont vous l'en avez récompensée n'est que trop visible. Nous ne pourrions, sans compromettre notre caractère à tous, ne pas désavouer vos procédés avec elle. Et permettez-moi de vous le dire, nous avons un double droit de le faire, par l'indignité que vous avez eue de prêter notre personnage à de viles et méchantes créatures pour aider à la tromper.

Lovelace. C'eſt parler cela avec quelque raison. Je consens à vous voir désavouer toutes mes actions. Je confesse que j'ai très-mal agi avec cette Dame : un pas m'a conduit à un autre. J'ai le malheur d'avoir un maudit caractère entreprenant. Je n'aime pas à me voir battu.

Battu !

Battu ! dit Lady Sarah en m'interrompant. Quelle honte à vous de tenir pareil langage ! Eh cette dame a-t-elle donc engagé une lutte avec vous ? C'est une ame noble et franche, un cœur sincère et ouvert. Voilà le caractère que j'ai toujours entendu donner à Miss Harlowe : au-dessus de tout artifice, de tout déguisement. La pauvre infortunée ! Elle méritoit un meilleur sort de la part d'un homme pour lequel elle avoit hasardé une démarche qu'elle se reproche si ouvertement.

Ces réflexions m'affectèrent beaucoup.— Si chacun de la compagnie avoit pris ce ton dans notre dispute, je n'aurois pas osé lever les yeux. Je commençai à être honteux.

Charlotte me demanda si je ne me sentois pas toujours du penchant à rendre justice à cette dame en cas qu'elle voulût m'accepter ? Ce seroit, elle osoit le dire, la plus grande félicité de la famille de l'y voir entrer. Pour elle, elle répondoit de ses sentimens.

Toutes firent la même déclaration, et Lady Sarah me pressa vivement.

Mais Mylord prétendit qu'il m'étoit impossible d'être sérieux six minutes de suite.

Je lui dis que sa seigneurie se trompoit, que malgré toute la légéreté avec laquelle je paroissois traiter ce sujet, il

n'y en avoit pas un qui intéressât plus mon cœur.

Miss Patty dit qu'elle étoit charmée de m'entendre parler ainsi : qu'elle en ressentoit de la joie : et ses doux yeux brilloient de satisfaction. Milord l'appela sa chère enfant, et fut prêt à pleurer.

Non pas par humanité, Belford. Ce vieux Pair n'a point d'entrailles, comme tu l'as pu voir par la manière dont il m'a traité. Mais lorsque les gens ont l'ame affoiblie par le sentiment de leurs propres infirmités, et qu'ils se voient près de leur fin, vous les voyez émus à la plus légère occasion, soit pour eux-mêmes, soit pour autrui, et voilà souvent ce que le monde, qui ne pénétre pas les vraies causes, appelle humanité, lorsque généralement, en plaignant les misères de la nature humaine, ils ne plaignent que les leurs ; s'ils jouissoient de la santé dans sa pleine vigueur, ils seroient de corps et d'ame tout aussi indifférens aux mots d'autrui, que nous pouvons l'être toi ou moi.

Ici finit la première séance de mon procès. Lady Sarah étoit très-fatiguée. On arrêta qu'il seroit continué le lendemain matin. Ils se retirèrent néanmoins tous ensemble et furent conférer en particulier. (b)

(¶) LETTRE CCCXXIV.

M. LOVELACE, *en continuation.*

Les dames au lieu de reprendre le sujet où elles l'avoient interrompu, ne purent s'abstenir de revenir sur plusieurs passages de la lettre de ma belle accusatrice, que j'espérois qu'elles auroient laissés de côté, voyant que nous étions sur les voies de conciliation. Mais véritablement elles voulurent savoir tout ce qu'elles pourroient apprendre de notre histoire, et ce que j'avois à répondre à ces articles, afin d'être plus en état de nous servir de médiatrices, si j'étois réellement et sincèrement résolu de lui faire la justice qu'elles espéroient de moi. — Ces passages étoient :

1°. » Qu'après l'avoir comme forcée, » par mes artifices de partir avec lui, je » l'avois conduite dans une des plus abo- » minables maisons de Londres.

2°. » Que je m'étois rendu coupable » d'un attentat odieux, dont le ressenti- » ment l'avoit fait chercher et trouver le » moyen de s'enfuir à Hamstead.

3°. Vinrent ensuite les lettres forgées et les faux personnages; et nous fûmes sur le point de renouveler notre querelle, avant même d'en venir à l'accusation sui-

vante qui étoit encore pire. Cette quatrième accusation portoit : » que l'ayant » ramenée par surprise à cette vile maison, » je lui avois d'abord ravi l'usage de ses » sens, et ensuite l'honneur, et que je » l'avois retenue depuis prisonnière. »

Te dire tous les commentaires, toutes les couleurs que j'employai pour atténuer ces imputations graves, ce seroit répéter une grande partie des argumens que tu as déjà vus dans mes lettres. Qu'il te suffise donc de savoir que pour pallier mes torts j'insistai beaucoup sur l'extrême délicatesse de la belle, sur sa défiance de mon honneur ; sur l'esprit intrigant de Miss Howe ; sur leurs complots contre moi qui ont produit les miens ; sur les passions et l'esprit vindicatif du sexe. J'assurai que ma seule vue, en la retenant dans cette maison, où je ne lui ôtois que la liberté de me quitter, étoit de l'obliger à me pardonner, et à se marier avec moi, pour l'honneur de nos deux familles. Je vantai quelques bonnes qualités, que ne me refuse personne de ceux qui me connoissent, et auxquels peu de libertins peuvent prétendre.

Alors elles se répandirent en admirations et en louanges sur le compte de ma belle ; le tout pour me préparer, comme je le vis bien, à la grande question, que Lady Sarah fit venir par le préambule que tu vas voir.

Nous avons dit, je crois, tout ce qu'on pouvoit dire sur les lettres de cette infortunée demoiselle. Il seroit peut-être assez inutile de s'arrêter sur les malheurs qui pourroient résulter de l'abus d'une femme de son rang, si on ne lui faisoit dès-à-présent toute la réparation qu'il est possible de faire. Mais vous paroissez, Monsieur, conserver toujours pour elle une juste estime et une véritable affection. Il n'y a pas le moindre doute à former sur sa vertu. Si elle avoit quelque chose à se reprocher, elle ne porteroit pas son ressentiment aussi loin. Tout le monde convient que c'est une beauté, qu'elle a une riche fortune à prétendre, que sa famille n'est pas méprisable, quoique je pense qu'elle en a agi à son égard avec autant d'indignité que d'imprudence. Quant à la supériorité de son ame, à sa sage économie, tout le monde dit d'elle ce que le digne docteur Lewin me disoit un jour : *que sa prudence enrichiroit un homme pauvre, et que sa piété corrigeroit un débauché.* Moi qui ne suis sortie de chez moi que deux fois de toute l'année, je suis venue ici ainsi que Lady Betty dans le dessein de voir si on ne peut pas lui rendre la justice qui lui est due, et si Mylord et nous, vos plus proches parens, Monsieur, peuvent ou ne peuvent pas avoir quelque influence sur vous. De mon côté, mes procédés

sur cet article se régleront sur les vôtres, quant à la disposition de tout ce qui est en mon pouvoir.

Lady Betty. Et les miens aussi.

Et les miens aussi, dit Mylord : et il en fit serment à haute voix.

Lovelace. Je suis loin de dédaigner des faveurs que vous seriez tous bien aises que je méritasse de chacun de vous. — Mais je suis aussi loin d'acquiescer à des conditions qui contrarient mon goût par des vues sordides. — Quant aux malheurs qui pourroient suivre, qu'ils viennent ! Je n'ai pas encore fini avec les Harlowes. Ils ont été les aggresseurs, et je serois bien aise qu'ils voulussent se comporter avec moi, comme ils me verroient me comporter avec eux, si j'étois à leur place. Peut-être ne serai-je pas fâché qu'ils me préviennent, plutôt que d'être obligé de les chercher dans cette occasion.

Miss Charlotte. (En rougissant) c'est parler en homme violent, plutôt qu'en homme raisonnable : vous en conviendrez, cousin.

Lady Sarah. Allons, puisque ce qui est fait, est fait, et qu'il est impossible de révoquer le passé, songeons au meilleur parti qui reste à prendre. Avez-vous quelque objection à faire contre la proposition d'épouser Miss Harlowe, si elle veut vous accepter ?

Lovelace. Il ne peut y en avoir qu'une : c'est qu'elle suit avec tout le monde, comme elle a fait avec Lady Betty, *une maxime* qui lui est particulière, et (permettez-moi de vous dire que cette maxime est juste) *que ce qu'elle ne peut se cacher à elle-même, elle le divulguera devant l'univers entier.*

Miss Patty. Elle a écrit cela, soyez-en sûr, dans l'amertume de sa douleur et dans son désespoir.

Lavelace. Ainsi lorsque sa douleur sera appaisée, lorsque l'accès de son désespoir sera passé — et c'est vous qui le dites, cousine Patty! — tendre fille! et vous auriez donc, ma chère, lui dis-je à l'oreille, si vous eussiez été dans le même cas, cédé aux instances — et c'est-là qu'auroient abouti de si violentes exclamations?

Cela me valut un petit coup d'éventail, qu'on me donna en rougissant, et de la part de Mylord, la réflexion : que je tournois en plaisanterie tout ce qu'on me disoit.

Je leur demandai si elles croyoient que les Harlowes méritassent quelque considération de ma part? Et si cette famille ne se feroit pas un triomphe à mes dépens, si j'allois épouser leur fille comme un homme qui n'oseroit faire autrement?

Lady Sarah. Je fus moi-même autrefois aussi irritée contre cette famille, que nous l'étions tous. Mais je les plains

maintenant, et je pense que vous n'avez que trop justifié le mauvais traitement qu'ils vous ont fait.

Mylord. Cette famille est très-ancienne, tous gentilshommes riches, de bon renom. Permettez-moi de vous dire que beaucoup de nos petits ducs seroient fort aises de descendre d'une aussi bonne souche que la leur.

Lovelace. Les Harlowes ont l'ame étroite; et c'est une famille implacable. Je les hais : et quoique je révère Clarisse, je méprise tous ses parens.

Lady Betty. Je désire qu'on ne puisse pas dire pis de l'homme qui méprise tant les autres pour des fautes assez communes.

Milord. Ah ! que ma sœur Lovelace, si elle vivoit encore et qu'elle fût ici présente, se reprocheroit ses folles indulgences pour cet enfant gâté!

Lady Sarah. Oui; mais voyons, Milord, s'il vous plaît, si on ne pourra rien faire pour cette pauvre jeune Dame.

Miss Charlotte. Si M. Lovelace n'a rien à objecter contre le caractère et la vertu de cette Dame, (et je crois qu'il n'aura pas honte de lui rendre justice, quand cette justice seroit contre lui-même.) je ne puis m'empêcher de penser que l'honneur et la générosité le forceront à faire ce que nous attendons tous de lui. S'il y avoit quelques légéretés ou quelques foiblesses à reprocher à cette Dame,

je n'ouvrirois pas la bouche en sa faveur, je me contenterois de la plaindre en particulier, et de déplorer sa cruelle destinée. Et pourtant dans ce cas-là même, vous ne manqueriez pas de motifs tirés de l'honneur et de la gratitude, pour vous porter dans une circonstance aussi singulière, à tenir la foi et les sermens qu'il est clair que vous avez violés.

Lady Betty. Ce que ma nièce Charlotte nous a dit est si juste, et elle vous a proposé la question si à propos, que je n'ai plus qu'à souhaiter que vous y répondiez directement et sans subterfuges.

Tous alors me prièrent d'une voix unanime de répondre sérieusement et d'être juste : et voici quelle fut ma réponse, que je fis en prenant un air très-sérieux et sincère.

» Je sens très-bien que l'acquit de la
» tâche que vous m'avez imposée va me
» laisser sans excuse. Mais je ne veux
» recourir, ni aux évasions ni aux pal-
» liatifs. Je souscris à la sévère réflexion
» de ma cousine Charlotte. Non, je n'ai
» point honte de rendre justice au mérite
» de Miss Harlowe. Je vous avoue à tous,
» avec le plus vif regret (pour ne pas
» dire avec honte, cousine Charlotte)
» que j'ai beaucoup à répondre pour la
» façon avec laquelle j'en ai usé à l'égard
» de cette Dame. Dans tout son sexe on

» ne peut trouver une ame plus noble,
» ni une personne plus aimable.

» Et pour la vertu, (excusez-moi, » Mesdames,) je n'aurois jamais cru qu'il » y eût jamais eu une femme qui eût pu » en donner des preuves si éclatantes, » et si constantes : car dans toute sa con- » duite, elle s'est toujours montrée éga- » lement au-dessus de la tentation et de » l'artifice, j'ai presque dit, au-dessus de » la fragilité humaine.

» Le premier pas qu'elle a fait et qu'elle » se reproche si ouvertement, étoit réelle- » ment, comme elle le nomme, un pas » forcé ; car, quoiqu'elle eût été excitée à » songer à s'évader avec moi, elle n'en » avoit pas l'intention, et elle étoit loin » d'y être préparée. Elle n'en auroit même » jamais eu la pensée, si ses parens l'eus- » sent laissée libre, lorsqu'elle leur offroit » de renoncer à l'homme qu'elle ne haïs- » soit pas, pour éviter celui qu'elle haïs- » soit.

» J'avoue que mon orgueil fut piqué, » de pouvoir si peu compter sur la force » des impressions que j'avois eu la vanité » de croire avoir faites sur un cœur si dé- » licat, et dans mes plus indignes artifices, » je m'encourageois par l'idée qu'au moins » je n'abusois pas de sa confiance, puis- » qu'elle n'en avoit aucune en mon hon- » neur.

» C'eût été plus qu'un miracle, qu'elle » eût pu éviter les maux qu'elle a soufferts. Plus de complots ont échoué par » sa vigilance, qu'il n'y en a eu qui aient » réussi à contribuer à sa chûte, quoiqu'ils » aient été nombreux et variés. Ses plus » grandes épreuves sont venues de sa noble résistance et de son juste ressentiment, » qui m'irritoient. Je sais, continuai-je, » combien je me condamne moi-même, » en rendant justice à cette excellente créature. Mais je ne veux pas moins la lui » rendre, et quand je ne le voudrois pas, » je ne pourrois m'en empêcher. J'espère » que ces dispositions vous montrent assez, » que je ne suis pas un homme aussi abandonné qu'elle a pu le croire. A mes » yeux, elle a fait plus d'honneur au sexe » par sa chûte (si cela peut s'appeler une » chûte, et dans la vérité, ce n'en est pas » une), qu'aucune autre femme n'en pourroit faire par son triomphe.

» Lorsqu'à la fin j'eus donné à sa vigilante vertu des sujets de soupçons, je » fus obligé de faire usage de la force et » de l'artifice pour l'empêcher de fuir de » mes mains. Elle forma alors des stratagêmes pour éluder les miens : mais elle » ne se permit aucun moyen qui ne se » conciliât avec la bonne foi et l'honneur » le plus scrupuleux. Elle n'a jamais pu » s'abaisser à la fraude et au mensonge, » pas même pour son propre salut. Elle

» m'a dit plus d'une fois, et avec justice,
» inspirée par le sentiment intime de son
» mérite, que son ame étoit supérieure à
» la mienne.

» Pardonnez, Mesdames, si je dis qu'a-
» vant de l'avoir connue, je doutois que
» les femmes eussent une ame, aimant à
» les supposer créées uniquement pour ce
» monde, et pour perpétuer l'espèce hu-
» maine. — On n'imagine pas dans com-
» bien d'absurdités tombent les esprits
» forts, pour justifier à leurs yeux le liber-
» tinage de leur conduite, et se faire une
» religion conforme à leurs penchans. Ce-
» pendant à cet égard, je n'ai pas été si
» coupable que bien d'autres. Il n'est pas
» étonnant qu'une si noble créature ait
» regardé toute ruse préméditée comme
» une bassesse impardonnable : il n'est pas
» étonnant qu'elle ait pris si aisément en
» aversion un homme qu'elle a cru capa-
» ble d'une bassesse réfléchie. (Quoiqu'il
» ait été un temps où elle ne le voyoit
» pas d'un œil tout-à-fait indifférent.) Et
» d'un autre côté, permettez-moi de vous
» dire aussi qu'il ne faut pas s'étonner
» qu'un homme qui a trouvé tant de dif-
» ficultés à obtenir le pardon des plus
» légères offenses, et qui n'a pas reçu la
» grâce de reculer sur ses pas ou de se
» repentir, ait été poussé par le désespoir
» à en commettre de plus graves.

» En un mot, Mesdames, en un mot, » Milord, Miss Clarisse Harlowe est un » ange, si jamais il a pu en exister dans » l'espèce humaine. Sa volonté au moins » a toujours été et est encore aussi pure » que celle des intelligences célestes : et » je dois lui rendre cette justice, quoi- » que je lise dans vos yeux une question » que vous êtes tous prêts à me faire. » En ce cas-là, qu'êtes-vous donc, M. » Lovelace? — »

Milord. Un démon! — Un infernal démon! — Puisse la malédiction de Dieu vous poursuivre dans tout ce que vous entreprendrez, si vous ne lui faites pas toutes les réparations qui sont en votre pouvoir!

Lovelace. Je ne pouvois, Milord, attendre autre chose de vous; mais j'espère que ces Dames ne répondront pas avec tant de violence à l'ingénuité de ma confession.

Toutes, jeunes et vieilles, avoient leur mouchoir à leurs yeux, en voyant le juste témoignage que je rendois au mérite de cette sublime créature; témoignage que je n'hésiterois pas de rendre également en plein tribunal, s'il me falloit y comparoître.

Lady Betty. Allons, Monsieur, voilà de nobles sentimens! si vous pensez comme vous parlez, vous ne pouvez sûrement refuser de faire maintenant à cette

Dame toute la réparation qui dépend de vous.

Et toutes se réunirent pour m'en presser. Je leur dis que j'étois sûr qu'elle ne voudroit pas de moi ; que dès qu'une fois elle avoit pris une résolution, elle étoit inébranlable ; que *l'inéxorabilité* étoit le péché des Harlowes. Ce défaut et leur nom étoient, leur dis-je, tout ce qu'elle tenoit d'eux.

Elles furent toutes de l'opinion que dans les tristes circonstances où elle se trouvoit réduite, on pourroit l'amener à me pardonner. Lady Sarah dit que Lady Betty et elle tâcheroient de déterrer *l'illustre patiente*, nom qu'elles lui donnèrent à juste titre ; qu'elles la prendroient sous leur protection, et qu'elles lui seroient garantes de la justice que je voulois lui rendre, tant après qu'avant le mariage.

J'eus quelque plaisir à remarquer la douceur et le peu de fiel des Dames de ma famille, si elles eussent rencontré un *Lovelace*. Mais il seroit bien malheureux pour nous autres bons compagnons, que toutes les femmes fussent des Clarisses.

Je suis obligé de m'interrompre ici. (b).

(¶) LETTRE CCCXXV.

M. LOVELACE, *en continuation.*

Il vaut beaucoup mieux, Belford, faire nous-mêmes notre histoire, lorsqu'elle ne peu plus être un secret, que d'attendre que notre adversaire la fasse pour nous. Persuadé de cette maxime, je leur racontai combien j'avois été pressant pour l'engager à fixer le jour de la célébration secrète au jeudi d'après le jour que je la quittai; (qui étoit celui de la naissance de son oncle, et que j'avois pris pour lui faire plaisir) m'étant procuré quelque temps auparavant une permission ecclésiastique, qu'elle avoit encore actuellement dans les mains.

Que, n'ayant pu tirer d'elle aucune promesse, tandis qu'elle seroit dans l'esclavage où elle se supposoit, je lui proposai de la laisser en pleine liberté, si elle vouloit me donner la moindre espérance pour ce jour-là. Mais cette offre ne m'avança pas davantage.

Que cette inflexibilité me mettant au désespoir, je résolus d'aggraver mes premières fautes, en donnant des ordres pour l'empêcher de sortir, ni d'avoir au-

cune correspondance hors de la maison, jusqu'à mon retour du château de M... sachant bien que si je la laissois en liberté, je la perdrois pour toujours.

Cette contrainte l'avoit si fort irritée, que malgré quatre lettres consécutives, je ne pus obtenir un seul mot de réponse, quoique je ne lui eusse demandé que quatre mots pour me nommer le jour et le lieu.

Je m'adressai à mes deux cousines pour attester les moyens extraordinaires dont j'avois usé, pour envoyer à Londres messagers sur messagers, sans qu'elles en sussent la raison, qui étoit celle que je venois de leur dire.

Je leur appris encore, que je vous avois même écrit, à vous, Belford, et à un autre gentilhomme, dont je croyois qu'elle avoit bonne opinion, d'aller la trouver, pour la presser de se rendre à mes instances; me tenant moi-même tout prêt le dernier jour à Salt-hill à la rencontre du messager qu'ils m'enverroient, pour me rendre à Londres, si son message étoit favorable: mais qu'au lieu de la trouver, ils apprirent qu'elle venoit de s'échapper encore une fois; peut être, continuai-je, est-elle maintenant perchée quelque part sur une des fenêtres de Lady Betty au château de Glenham; et là, comme la tendre Philomèle, l'épine dans le cœur, elle soupire sa plaintive élégie contre la cruauté de son barbare Terée.

Lady Betty déclara qu'elle n'étoit pas chez elle, et qu'elle ne savoit pas même où elle étoit. Elle ajouta que si elle s'étoit adressée à elle, c'eût été un des hôtes les plus agréables qu'elle eût jamais pu recevoir.

A parler vrai, je les soupçonnois de connoître sa retraite et de l'avoir prise sous leur protection; car je croyois Lady Sarah incapable de concevoir tant de chaleur sur une simple lettre de Miss Harlowe, et qui encore ne s'adressoit pas à elle ; je la connoissois pour une femme très-indolente et très-mélancolique ; mais je vois que c'est sa sœur qui l'a mise en activité, car Lady Betty est un caractère aussi officieux, aussi remuant que Mde. Howe ; mais d'une ame bien plus noble et bien plus généreuse. — Elle est ma tante, Belford.

Je croyois, dis-je à Lady Betty, qu'elle pouvoit avoir l'adresse de sa retraite. Je parlois d'après mon désir ; j'aurois donné tout au monde pour être certain qu'elle eût envie de se ménager l'intérêt de quelqu'un de ma famille.

Lady Betty répondit, qu'elle n'avoit d'autre adresse que celle qui étoit dans la lettre qu'elle avoit effacée, et qu'elle croyoit n'être qu'une adresse passagère, afin de me dérober ses traces : autrement il n'étoit pas probable qu'elle eût donné son adresse dans une auberge ;

elle pensoit que la seule voie pour réussir à solliciter son pardon, étoit de recourir à Miss Howe, et d'engager cette jeune Dame à s'intéresser à notre réconciliation.

Miss Charlotte. Permettez-moi de faire une proposition : — Puisque nous sommes tous d'accord sur la justice qui est due à Miss Harlove. Si M. Lovelace veut s'engager à l'épouser, je ferai une visite à Miss Harlowe, quoique je la connoisse fort peu. Je tâcherai de la déterminer à nous prêter son crédit pour hâter une réconciliation si désirée. Et si l'on y peut parvenir, je ne doute nullemeut que tout ne s'accommode et ne se termine heureusement. Car tout le monde connoît l'amitié qui règne entre Miss Harlowe et Miss Howe.

Tu vois, Belford, qu'avec ces femmes-là *le mariage est une réparation complète pour tout le mal que nous pouvons leur faire ; un vrai dénouement dramatique.*

Cet avis fut unanimement approuvé, et j'engagai ma parole d'honneur de la manière la plus solemnelle.

Lady Sarah. Hé bien, cousine Charlotte, commencez votre négociation avec Miss Howe ; et ne perdez pas un instant.

Lady Betty. Je vous en prie, ne différez pas. Et que Miss Harlowe sache qu'il n'est personne que je me fasse un plus grand plaisir de recevoir : et que

je ne la perdrai pas un instant de vue, jusqu'à ce que le nœud soit formé.

Lady Sarah. Dites-lui de ma part, qu'elle sera ma fille! — qu'elle me tiendra lieu de ma pauvre Betsy. — Ici elle donna quelques larmes à la mémoire de la fille qu'elle a perdue.

Milord. Hé bien, Monsieur, que dites vous à cela ?

Lovelace. Content, (*) Milord. Je parle le langage de votre Chambre.

Milord. Il ne faut pas se moquer de nous, mon neveu. Point de mauvaises plaisanteries. Nous ne voulons pas être joués.

Lovelace. Vous ne le serez point. Il est vrai que je n'avois pas l'intention de me marier, si elle laissoit passer le jeudi que j'avois fixé. Mais je pense, (conformément à ses propres idées) que je l'ai injuriée au-délà de toute réparation, quand je devrois être pour elle le meilleur des maris; comme je suis résolu de l'être si elle veut condescendre, oui, *condescendre* à m'épouser. Et voilà, cousine Charlotte, ce que je vous charge d'assurer de ma part dans votre négociation.

Cette déclaration leur fit plaisir à tous.

Milord. Donne-moi ta main, mon ami. — Tu parles enfin comme un homme

(*) C'eſt le terme qu'emploient les Pairs d'Angleterre au Parlement pour marquer qu'ils sont du même avis.

d'honneur. J'espère que nous pouvons nous fier à ce que tu dis.

Les Dames me firent la même question des yeux.

Vous le pouvez, Milord ; vous le pouvez, Mesdames ; oui, vous pouvez vous y fier.

On revint encore à parler du caractère personnel de cette Dame ; et on vanta ses talens et ses qualités extraordinaires. Miss Patty, qui l'avoit vue une fois, se répandit en éloges encore plus que les autres. Suivirent des questions qui ne doivent jamais être oubliées dans les traités de mariage, qui sont généralement les motifs déterminans aux yeux des sages d'une famille ; motifs, dont doivent s'occuper le moins les deux parties intéressées ; quoique peut-être ce soit presque toujours la première pensée qui leur vienne. Je veux dire, qu'on s'enquit de la fortune de la Dame, des biens que son grand'-père lui avoit laissés ; de ce que son père et ses oncles célibataires feroient probablement pour elle, si la réconciliation avoit lieu, comme elles ne doutoient pas d'y réussir, et de réunir les deux familles, si quelque faute de ma part n'y mettoit empêchement. Les deux vénérables, (car elles ne sont plus pour moi les deux *vieilles*) parlèrent de me faire de riches présens. Milord déclara, qu'il feroit tant d'ouvertures avantageu-

ses en ma faveur, qu'il rendroit le jour de mon mariage avec Miss Harlowe la plus heureuse journée de ma vie ; ce qui seroit, il n'en doutoit pas, aussi agréable à cette famille qu'à moi-même.

Ainsi, Belford, le glaive matrimonial suspendu sur ma tête, ne tient plus qu'à un fil.

Là finit mon interrogatoire. A présent nous sommes tous amis; et c'est *mon cousin, mon cousin* ; *mon neveu, mon neveu*, à chaque parole. Jamais dénouement de comédie fut-il aussi heureux que celui de ce long procès ? (‖)

(¶) LETTRE CCCXXVI.

M. LOVELACE à BELFORD.

Mercredi, 12 Juillet.

AINSI, Belford, ils croient avoir gagné un point décisif. Mais si je venois encore à changer d'idée et à me repentir, je me crois encore libre de pouvoir le faire en sûreté. — Cependant mon cœur me dit dans ce moment, que c'est compter un peu trop hardiment sur moi-même ; car il doit sûrement rester quelques cendres mal éteintes dans un cœur où le feu brûloit, il y a si peu de temps, et ces cen-

dres peuvent faire prendre flamme aux combustibles légèrement répandus sur elles. L'amour ressemble à ces plantes qui portent en elles-mêmes la faculté de se reproduire seules ; dès qu'elles ont une fois jeté de profondes racines en terre, lorsqu'une fois l'amour a pénétré un peu avant dans le cœur, il est bien difficile de l'en extirper totalement, excepté par le mariage, qui est le tombeau de l'amour, parce qu'il en est le terme. Toutes les Dames réunies plaidant pour elle et du parti de son propre penchant, et Miss Howe à leur tête, non pas à cause de moi, — (je ne m'attends pas à la bienveillance de Miss Howe pour moi,) mais peut-être pour son propre intérêt ; car Miss Howe a, je crois, des raisons de craindre quelque acte de vengeance de ma part ; elle croira d'ailleurs mettre son Hickman en sûreté, si j'épouse sa chère amie ; (car Hickman a fait un peu trop l'officieux, et j'ai long-temps désiré avoir une prise avec lui.) La situation encore où se trouve ma belle ! absolument désespérée du côté de ses parens, et qui la sera probablement toujours, tant qu'elle restera fille, et que sa réputation sera en butte à la censure.

Un mari est un charmant manteau, c'est un tablier de feuilles de figuier pour une femme. Se voir protégée dans toutes les libertés, tous les plaisirs après lesquels son cœur soupire, et pouvoir faire retomber

toutes ses fautes sur un mari, même les plus criminelles, si elles venoient à être découvertes, et le ridicule aussi. Ce sont là de charmans privilèges pour une femme mariée ! Mais j'aurai, si je me marie, une consolation qui me plaît beaucoup. Si une femme à une chère amie de son sexe, il est cent libertés qu'on peut se permettre avec cette amie, et qu'on ne pourroit pas prendre, si la Demoiselle ne devenoit pas moins scrupuleuse avec le mari, par la raison qu'elle connoît quelles libertés le mariage l'a autorisé à prendre avec son amie. Et il y a des familiarités très-fortes qu'un mari peut se permettre avec sa femme, sans choquer tout-à-fait les bienséances : si la femme les souffre devant son amie, ce sera une leçon pour celle-ci, et si cette amie a le courage de rester présente, sans rougir et sans s'en offenser, c'est un avertissement pour un homme un peu pénétrant, qu'en temps et lieu elle pourroit en souffrir autant elle-même. La chasteté, Belford, n'admet point d'exception et s'étend à tout. Si dans le regard ou dans le langage une fille se laisse aller à une légère indécence, comptez que le diable à déjà un pied dans son cœur. — Ainsi, Hickman, je t'avertis de prendre garde à toi, soit que je me marie ou non.

Voilà, Belford, comme je me suis réconcilié à-la-fois avec tous mes parens. — Si cette Dame me refuse, la faute tom-

bera toute entière sur elle. Je savois bien qu'il seroit toujours en mon pouvoir d'en venir là ; c'est ce qui me rendoit plus arrogant avec eux, afin d'augmenter à leurs yeux le mérite de ma condescendance.

Mais après tout, il seroit comique, n'est-il pas vrai, que tous mes complots, tous mes stratagêmes vinssent aboutir au mariage ? Quelle punition pour moi, et sur moi-même aussi, qui jusqu'ici n'ait fait que piller mon propre trésor ?

Et y a-t-il donc tant de mal de fait, s'il peut être si facilement réparé par quelques paroles magiques ; telles que : *moi Robert, je prends Clarisse pour mon épouse, et moi, Clarisse, je prends Robert pour mon époux.* Avec cela et quelques autres tours de passe-passe, on peut escamoter tous les outrages, et les outrages les plus crians, que j'ai faits à Miss Harlowe, et les transformer en actes de tendresse et de bienveillance envers Mde. Lovelace.

Mais, Belford, il y a deux choses sur lesquelles je dois insister avec toi, si ce cas arrive. — Ayant livré dans tes mains les secrets d'une nature si importante entre mon épouse et moi, je dois pour mon honneur et pour celui de ma femme et de mon illustre progéniture t'obliger d'abord de me rendre toutes les lettres que je t'ai écrites par profusion, et ensuite te traiter

traiter comme on prétend que fit jadis le père d'un certain monorque, c'est-à-dire, te couper la gorge pour t'empêcher de jaser.

J'ai trouvé moyen d'augmenter la bonne opinion que tous mes parens commencent à avoir de moi, en leur communiquant le contenu des quatre dernières lettres que j'ai écrites à l'épouse de mon choix, pour la presser de faire la célébration. Milord a répété en ma faveur un de ses proverbes favoris : il a dit qu'il espère qu'on reconnoîtra à la fin, que *le diable n'est pas aussi noir qu'on le peint.*

Maintenant, cher Belford, puisque ce mariage doit avoir de si heureuses suites, (principalement pour toi ; car plutôt tu mourras, moins tu auras de péchés à expier) et comme je suis porté à croire de temps en temps qu'il peut y avoir quelque chose de vrai dans ce que nous dit un jour un vieux docteur, que celui qui tuoit un homme, avoit à répondre de tous les péchés du mort, aussi bien que des siens, parce qu'il ne lui avoit pas laissé pour se repentir le temps que le ciel avoit dessein de lui accorder. (C'est encore une excellente chose pour toi, si tu veux te laisser casser la tête ; mais c'est une maudite chose pour celui qui t'auroit tué), et puisqu'il y a lieu de craindre aussi que Miss Howe ne refuse de nous prêter son secours, je te prie de déployer toute ton

industrie, pour tâcher de découvrir ma Clarisse Harlowe, afin que je puisse faire d'elle une Lovelace. Mets sur pied tous les crieurs de Londres et des environs, à dix milles à la ronde de la métropole, avec leur troupe et leurs *Oyez* : (*) « savoir, s'il y a quel» qu'un, homme, femme, ou enfant qui » en puisse donner des nouvelles ; » fais insérer un avis dans tous les papiers publics, et qu'elle sache que « si elle veut se » rendre chez Lady Betty Lawrance, ou » chez Miss Charlotte Montaigu, elle ap» prendra quelque chose qui lui sera très» avantageux. »



Mes deux cousines se préparent à aller demain chez Mde. Howe, pour engager sa méchante fille à employer son crédit auprès de son amie ; elles doivent s'étaler dans un bel équipage à six chevaux, pour donner plus d'éclat et d'appareil à leur visite.

Damnable mortification de me voir réduit à cette extrémité ! Mon orgueil a peine de la digérer.

Milord a engagé les deux vénérables à rester ici pour attendre l'issue de cette affaire ; et moi, qui suis maintenant bien

(*) Mot consacré dont usent les crieurs publics tant dans les cours de justice qu'ailleurs, dans leurs proclamations.

avant dans leurs bonnes grâces, je dois être leur galant et les accompagner à Oxford, à Blenheim et dans d'autres châteaux. (‖)

(¶) LETTRE CCCXXVII.

Miss Howe à Miss Clarisse Harlowe.

Jeudi au soir, 13 Juillet.

(¶) Collins ne part point demain. Ses propres affaires l'en empêchent. Roger ne fait que d'arriver de chez vous ; et on ne peut se passer de lui ici. M. Hickman est sorti pour une affaire de ma mère, et pour faire honneur à celle qui l'emploie. Il a pris avec lui ses deux laquais. Ensorte que je suis forcée de me fier à la poste, et de vous écrire directement sous votre nom emprunté. (‖)

C'est pour vous apprendre, ma chère, que j'ai reçu la visite de Miss Montaigu et de sa sœur, qui sont venues dans un carrosse à six chevaux de Milord. L'écuyer de ce seigneur étoit venu hier à cheval, pour me prier de recevoir la visite des deux nièces de son maître, qui avoient à me parler sur une affaire très-particulière. Ce seroit pour elles une faveur de plus,

si ce pouvoit être dès le jour suivant. Les connoissant fort peu l'une et l'autre, je ne doutai pas, qu'une démarche si extraordinaire n'eût rapport aux intérêts de ma chère amie. Après avoir consulté ma mère, je pris occasion de l'éloignement pour les envoyer prier de nous honorer de leur compagnie à dîner : ce qu'elles acceptèrent fort obligeamment.

Dans les tristes circonstances où vous êtes, je m'imagine, ma chère, que leur message est ce qui pouvoit arriver de plus agréable pour vous. Elles sont venues au nom de Milord M...... et de ses deux sœurs, pour me prier de vous engager, par mes instances, à vous mettre sous la protection de Milady Lawrance, qui ne vous quittera pas un moment, jusqu'à ce qu'on vous ait rendu toute la justice qu'il est maintenant possible de vous rendre. Milady Sadleir n'étoit pas sortie de sa terre depuis un an, depuis la mort de son aimable fille, que vous devez vous souvenir d'avoir vue avec moi chez Mde. Benson. Sa sœur Betty l'a déterminée à se rendre avec elle au château de M...., dans la seule vue de vous procurer, s'il étoit possible, de justes réparations. Les efforts de ces deux Dames, joints à ceux de Milord, ont eu le pouvoir de rappeler votre misérable aux loix de l'honneur, et de lui faire promettre solemnellement, que si l'on peut vous persuader de lui

donner votre main, il vous épousera en leur présence. Ce ne doit pas être une petite consolation pour vous, de trouver dans cette honorable famille la plus juste, c'est-à-dire, la plus haute admiration pour votre mérite. (¶) L'horrible monstre ne s'est pas épargné lui-même, en rendant justice à votre vertu ; les deux jeunes Dames nous ont fait un récit de ses aveux, et des reproches qu'il s'est fait, qui a rendu ma mère tout-à-fait charmée de vous ; nous avons versé tous les quatre des larmes de joie, en voyant une personne de notre sexe, et moi, ma plus chère amie, l'honorer au point de mériter les louanges exaltées d'un misérable si vain, et si rempli de lui-même, quoiqu'il se mêlât à cette joie un sentiment d'amertume pour les infortunes d'une aussi rare et aussi parfaite créature. (╠)

Il promet d'être le meilleur de tous les maris. Milord et ses deux sœurs en répondent. Ils ne parlent que de nobles établissemens, de bienfaits, de présens, des moyens de vous rendre autant d'honneurs que vous avez souffert d'indignités, et de changer les noms par acte de parlement, comme une préparation aux mouvemens qu'ils veulent se donner pour faire passer les titres sur la même tête que le gros de l'héritage, à la mort de son oncle, qu'ils ne croyent pas malheureusement fort éloignée. Enfin, l'on se promet de votre

exemple, et de l'influence que vous aurez sur lui, une parfaite réformation dans ses mœurs.

J'ai fait un grand nombre d'objections; toutes celles, j'imagine, que vous auriez pu faire vous-même, si vous aviez été présente. Mais nous ne balançons pas, ma mère et moi, à vous conseiller, ma chère, de vous mettre incessamment sous la protection de Milady Lawrance, avec la résolution de prendre ce malheureux pour votre mari. Il ne manque pas d'ambition. Toute sa grandeur future dépend de la conduite qu'il doit tenir avec vous; et ses deux cousines répondent, qu'il est profondément répentant de sa conduite avec vous.

Il ne craint que votre facilité à communiquer l'histoire de vos infortunes. C'est, dit-il, exposer votre réputation à tous deux. Mais si vous n'aviez pas révélé cette histoire à Milady Lawrance, vous n'auriez pas une amie si ardente, puisque c'est aux deux lettres que vous lui avez écrites, qu'on doit l'occasion de cette heureuse issue, que nous verrons, j'espère, se réaliser. Cependant je suis d'avis que vous devez être un peu plus réservée dans vos plaintes du passé soit, que vous pensiez à devenir sa femme, soit que vous preniez le parti de rejeter sa main. Car quel autre fruit en retireriez-vous, ma chère, que de donner à de vils miséra-

bles un sujet de triomphe sur vos amis? Tout le monde ne saura pas combien vos maux mêmes ont fait d'honneur à votre vertu.

Votre dernière lettre, qui respire la tristesse et le désordre de votre santé, que mon messager (*) s'est fait confirmer par votre hôtesse, après l'avoir observé lui-même sur votre visage et dans vos yeux, ayant été témoin de votre foiblesse pendant que vous lui parliez, me causeroit une affliction inexprimable, si je n'avois été consolée par l'agréable visite de ces jeunes Dames. J'espère que l'annonce de son objet produira sur vous le même effet. En vérité, ma chère, vous ne devez pas hésiter. Il faut obliger cette famille. L'alliance est brillante et honorable. Les brutales horreurs que vous avez essuyées n'ont pas encore éclaté. Tout finira bientôt par une réconciliation générale; et vous vous trouverez en état de reprendre votre plan de vie, et de suivre ce penchant qui vous porte à répandre les bienfaits autour de vous, et qui a fait bénir votre nom dans tous les lieux où vous avez paru.

Je souffre beaucoup de vous voir encore si affectée du barbare emportement de votre père. Cependant il y a bien de la noblesse à vous dans ce généreux inté-

(*) Voyez Lettre CCCXIX.

rêt. Je me flatte que votre sollicitude, pour faire lever cette malédiction, a plus leur bonheur pour objet que le vôtre. C'est à eux à s'occuper de repentir et de pénitence ; eux qui vous ont précipitée dans des maux qu'il ne vous étoit guères possible d'éviter. Vous jugez moins de votre cause sur votre véritable mérite, que par le malheur de l'événement. Sur mon honneur, je vous crois sans reproche dans presque toutes vos démarches. De quoi votre vil frère, cet insolent, cet ambitieux, et pourtant stupide personnage, n'a-t-il pas à répondre ? et cet être jaloux et plein de fiel, votre sœur aussi !...... Mais puisque le passé n'est plus en notre pouvoir, jetons les yeux devant nous. Je ne vois rien que d'heureux dans la perspective qui commence à s'ouvrir pour vous. Une famille illustre, qui vous tend les bras, qui est prête à vous recevoir avec tous les témoignages d'une joie tendre, et dont l'estime et l'affection apprendront ce que vous valez à la vôtre qui n'a pas connu contre quelles perfections ils ont réuni leurs persécutions. Votre prudence, votre piété couronnera tout. Vous ferez rentrer en lui-même un malheureux, que mille raisons indépendantes de son intérêt doivent faire souhaiter de voir dans le chemin de la vertu.

(¶) Je vous compare à un voyageur détourné de sa route par le débordement

de quelque torrent impétueux; mais qui n'a vu submerger que le passage direct qui étoit devant lui. C'est un détour de quelques milles à faire, deux ou trois jours à perdre, et vous retrouverez votre chemin à quelque distance. Et en accélérant votre marche, vous pouvez encore regagner le temps perdu. Il ne vous restera donc que la surprise et le trouble du moment; car vous n'avez à vous reprocher aucune faute qui vous ait arrêtée dans votre course.

Songez à cette réflexion, ma chère; et suivez les rapports de l'allégorie, qu'il n'est pas besoin d'expliquer à votre pénétration. Si vous avez le pouvoir d'être vous-même le moyen d'arrêter l'inondation, sans embarrasser votre route naturelle, de faire rentrer les eaux dans leur ancien lit, et mettre à sec le passage qu'elles avoient couvert, pour l'avantage des voyageurs qui y passeront après vous, quelle gloire, quel mérite pour vous! (‖)

J'attendrai impatiemment votre première lettre. Les deux nièces vous proposent, pour éviter les longueurs, si vous êtes dans Londres ou aux environs, de vous mettre dans le coche de *Reading*, qu'on prend quelque part dans la rue de la Flotte, après avoir donné avis du jour de votre départ. On se hâtera d'aller au devant de vous. (¶) Vous trouverez en chemin bonne compagnie des deux sexes,

et il y aura une certaine personne que vous ne serez pas fâchée de voir. J'aurai soin que M. Hickman se trouve à *Slough*. (ǁb) Miss Charlotte promet d'aller avec sa tante Lawrance elle-même jusqu'à *Reading*, pour vous y prendre dans un équipage convenable, et vous mener directement à la terre de cette Dame. J'ai expressément stipulé que le misérable ne paroisse pas devant vous, jusqu'au jour de la célébration, à moins que vous n'en ordonniez vous-même autrement.

Adieu, très-chère amie. Devenez heureuse. Votre bonheur fera celui de mille autres, mais de personne autant que de votre fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE CCCXXVIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Dimanche au soir, 16 Juillet.

POURQUOI donc, ma très-chère amie, laissez-vous un cœur que vous connoissez si dévoué à vos intérêts, dans la cruelle impatience où vous devez le supposer, faute d'un mot de réponse à une lettre aussi importante pour vous, et par con-

séquent pour moi, que l'est ma dernière de jeudi soir ? Roger me dit jeudi dernier que vous étiez fort mal. Votre lettre qu'il m'apporta, respiroit une si profonde mélancolie ! — Ah ! vous devez être bien mal en effet, si vous ne pouvez me répondre un mot sur ma dernière ; un mot seulement, pour me dire que vous m'écrirez aussitôt que vous en aurez la force. Vous l'avez reçue, j'en suis sûre : notre maître de poste le plus voisin engage son honneur qu'elle vous est parvenue. Je l'avois chargé particulièrement de s'en assurer. Le ciel veuille m'envoyer des nouvelles favorables de votre santé, m'apprendre qu'elle a pu vous permettre de m'écrire ! Je gronderai alors. Oui, oui, je gronderai — comme je ne vous ai jamais grondée.

Je suppose que, pour excuse, vous me direz que le sujet demande réflexion. Eh ! mon Dieu, sans doute il en demande, ma chère ; mais vous avez l'esprit si juste, et l'affaire en question est si claire, que vous ne deviez pas avoir besoin de plus d'une demi-heure pour vous déterminer. Peut-être aviez-vous l'idée d'attendre l'arrivée de Collins, pour le charger de votre réponse. Cependant, supposez, ma chère, qu'il lui fût survenu, comme la dernière fois, quelque affaire qui l'empêchât de faire demain le voyage de Londres. Oh ! vraiment, je suis en colère contre vous ! Comment pouvez-vous, mon enfant, me

traiter avec cette indifférence? Je ne sais, en vérité, pas comment m'empêcher de vous quereller.

Cher Collins, honnête Collins; hâtez-vous; ne perdez pas un moment. Il me le promet; il me l'assure: il part; il marchera toute la nuit. Je lui ai dit que la plus chère amie que j'aie au monde, a dans ses mains le pouvoir d'être heureuse et de me rendre heureuse aussi, et que la réponse qu'il m'apportera d'elle m'en donnera la certitude. Je lui ai donné ordre d'aller droit à votre demeure, sans s'arrêter à la *tête du Sarrasin*. Les affaires ont pris un cours si heureux, qu'il peut se rendre chez vous sans précautions. Votre lettre est prête apparemment? Si elle ne l'étoit pas, il demandera votre heure pour retourner la prendre.

Vous ne sauriez être aussi heureuse que vous le méritez; mais je ne doute pas que vous ne souhaitiez de l'être autant que vous le pouvez; c'est-à-dire, que vous ne preniez le parti de vous mettre à l'instant sous la protection de Milady Lawrance. Si vous ne voulez pas de lui pour votre propre intérêt, daignez le prendre pour le mien, pour celui de votre famille, pour celui de votre honneur. — Cher, cher Collins, hâtez-vous, hâtez-vous! soulagez le cœur impatient de la meilleure amie que ma chère Clarisse ait au monde.

LETTRE CCCXXIX.

Miss HOWE à Miss CHARLOTTE MONTAIGU.

Mardi matin, 18 Juillet.

MADEMOISELLE,

JE prends la liberté de vous écrire par un exprès. Je vous écris dans le désordre de mon ame, pour vous demander, à vous, à toute votre famille, des nouvelles de ma chère amie, qui est disparue, je n'en doute point, par les noirs artifices d'un des plus lâches..... Ah! aidez-moi, s'il vous plaît, à trouver l'odieux nom qu'il mérite. La piété de Miss Harlowe éloigne toute idée d'un attentat sur sa vie. Il n'y avoit que lui, que le misérable seul, qui fût capable d'outrager l'innocence..... Et aujourd'hui, qui sait ce qu'il a fait d'elle? Je vais vous apprendre, si j'en ai la patience, l'occasion de mon trouble et de mon emportement.

Aussitôt que vous fûtes partie, Mademoiselle, je n'eus rien de si pressant que d'écrire à mon amie; mais n'ayant pu me procurer un messager, je fus forcée de prendre la voie de la poste. Mes instances étoient aussi vives que je vous l'avois

promis, pour l'engager à se rendre aux désirs de toute votre famille. (¶) N'ayant pas reçu de réponse, j'écrivis une seconde lettre dimanche au soir, où je la grondois de tenir un cœur aussi impatient que le mien, dans une aussi cruelle incertitude, sur un objet si important pour elle, et par conséquent pour moi. (⁋) Oh vraiment, je lui en voulois au fond de mon ame ! j'envoyai cette lettre par un exprès, qui me promit de marcher toute la nuit.

Jugez quel fut hier mon étonnement, ma frénésie, au retour de mon messager, qui avoit fait toute la diligence possible, lorsqu'il m'apprit qu'on n'avoit point entendu parler d'elle depuis vendredi matin, et que ses hôtes avoient entre les mains pour elle une lettre qu'ils avoient reçue par la poste et qui doit être la mienne.

Elle étoit sortie ce jour-là dès six heures du matin, dans l'intention seulement, à ce qu'ils pensent, d'aller à l'église voisine de Covent-Garden, comme elle l'avoit déjà fait plusieurs fois. Elle étoit sortie à pied, après avoir dit qu'elle reviendroit dans une heure. Sa santé paroissoit déplorable ! Juste ciel ! prends pitié de moi. Que ferai-je ? — J'ai passé toute cette nuit dans une agitation mortelle.

Ah ! Mademoiselle, vous ne savez pas combien je l'aime. Ma vie, mon ame, ne me sont pas plus chères que ma Cla-

risse Harlowe. (¶) Oh oui, elle est l'ame de ma vie. — Car à présent je n'en ai plus, — ou je n'en ai plus qu'une souffrante et misérable ; c'étoit elle qui faisoit ma joie, mon appui, mes seules délices. (||) Jamais deux femmes ne s'aimèrent comme nous nous aimions toutes deux. Il m'est impossible de vous décrire la moitié de ses perfections. Je mettois mon orgueil et ma gloire à me sentir capable d'une si ardente amitié pour une créature si pure, si incomparable. Hélas ! qui sait à présent si la mort n'a pas mis le comble à tous ses malheurs, des malheurs qu'elle a si peu mérités, ou si elle n'est pas reservée à des maux encore plus terribles ? C'est l'éclaircissement que je laisse à vos recherches ; car j'apprends que votre cousin, (dois-je lui donner ce nom ?) est encore avec vous.

Sûrement, Mesdemoiselles, vous étiez autorisées dans les propositions que vous m'êtes venu faire devant ma mère, sûrement il n'oseroit abuser de votre confiance, et de celle d'une famille aussi respectable que la vôtre. Je ne vous fais pas d'excuses pour le désordre de cette lettre, et pour la grâce que je vous demande d'accorder un mot de réponse par le porteur à la malheureuse et presque désespérée

ANNE HOWE.

LETTRE CCCXXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M... Dimanche au soir, 15 Juillet.

TOUT est perdu, perdu! O Dieu! que ferai-je à présent? Malédiction sur toutes mes inventions et toutes mes ruses. Mais je l'éprouve déjà; oui, je le sens au fond de l'ame et du cœur. Tu m'as dit que ma punition ne faisoit que commencer. O sinistre, ô fatal pronosticateur! peux-tu m'apprendre où elle finira.

J'implore ton secours. Au moment que tu recevras cette lettre, prête-moi ton secours. Le courrier vole pour la vie ou la mort. J'espère qu'il te trouvera dans ton logement de Londres, s'il ne te trouve pas à Edgware.

Cette maudite, maudite femme me dépêcha hier un homme à cheval, avec une lettre triomphante de Sally Martin, pour m'apprendre la joyeuse nouvelle, à ce qu'elles croyoient, qu'elles ont découvert mon ange mercredi dernier, et que hier au matin elles la firent arrêter au sortir de l'église de Covent-Garden.... où peut-être avoit-elle été prier le ciel pour ma réformation.... par deux archers qui la mi-

rent dans une chaise à porteurs qu'ils avoient toute prête, et qui la conduisirent, les misérables ! dans une de leurs maisons de sûreté. (*)

Elle est arrêtée pour une prétendue dette de 150 livres sterlings pour son logement et sa nourriture. Une somme, outre l'infâmie du procédé, que la chère ame ne pourroit jamais rassembler : tous ses habits et ses effets étant demeurés chez ce vieux démon, à l'exception de ce qu'elle a emporté sur elle et avec elle. (¶) Et pour comble d'horreurs, il y a déjà deux jours qu'elle languit chez l'archer, tandis que moi, il faut que je fasse le galant auprès de mes deux tantes et de mes deux cousines, et que je fasse prendre l'air à Milord, qui est convalescent. Malheur sur toute notre maudite famille ! Et je ne fais que rentrer au château à cette heure, où je trouve la fatale nouvelle et l'insolente lettre. (‖)

Ne perds pas un instant, cher Belford. Au nom de Dieu, vole aux pieds de ma belle outragée. Mon cœur saigne pour elle. Elle n'a pas mérité cet odieux traitement. Je n'ose m'éloigner d'ici. On attri-

(*) (¶) C'est l'usage de Londres. Ce qu'on appelle ici lieu de sûreté, c'est la maison d'un des archers, où le débiteur est resserré pendant quelques jours, qu'on lui donne pour payer. S'il ne satisfait pas, ou qu'il ne puisse trouver une caution, il est conduit en prison. (‖)

buera ce malheur à mon invention, — et si je quittois ce lieu, mon absence confirmeroit les soupçons.

Que tous les démons de l'enfer saisissent cette infâme mégère. Elle croit s'être acquis un grand mérite à mes yeux. Malheureuse, trois fois malheureuse aventure ! Et dans un temps encore où une plus heureuse perspective commençoit à s'ouvrir pour ma chère Clarisse. Vole, te dis-je, vole à ses pieds. Justifie-moi de cette détestable aventure. Tu le peux, sur mon honneur. Par tout ce qu'il y a de sacré, je te jure que tu le peux. Mais après tant de noirs complots, dont je l'ai rendue victime, elle aura peine à te croire. Cependant celui-ci est d'une bassesse dont je ne suis pas capable.

Fais-lui rendre la liberté, au moment que tu arriveras. Déclare-lui qu'elle est libre, et sans aucune condition. Demande-lui pardon pour moi à deux genoux. Assure-la que, dans quelque lieu qu'elle se retire, je ne l'importunerai plus, que je n'approcherai pas d'elle sans sa permission; et que je ne souffrirai pas qu'aucune de ces infernales créatures se présente devant ses yeux. Demande-lui seulement, pour toi, la permission d'aller quelquefois recevoir ses ordres. Tu as toujours été son ami, son avocat. Que ne donnerois-je pas aujourd'hui pour avoir écouté tes conseils !

Prends soin que tous ses habits et ses effets lui soient envoyés sur-le-champ, comme un léger témoignage de ma sincérité ; et n'épargne pas les instances, pour lui faire accepter tout l'argent que tu pourras. Cette chère personne doit manquer de tout. N'oublie pas de m'apprendre comment elle a été traitée. Si on l'a rudoyée, malheur aux coupables !

Aussitôt que tu l'auras délivrée, prends ta montre à ta main ; et maudis pendant une heure entière toute cette race d'enfer, le vieux dragon et ses serpens, jusqu'à ce que l'haleine te manque ; et dis-leur que tu le fais par mon ordre, pour les remercier de leur abominable service. Leur devoir, après l'avoir trouvée, étoit de m'avertir et d'attendre mes ordres. Que Lucifer les enlève toutes, l'une après l'autre, par le toît de leur infâme maison ; et qu'en volant il les lâche et les mette en pièces contre le sommet des cheminées. Que tous les démons subalternes ramassent leurs lambeaux dispersés, et qu'ils en fassent un sale paquet, pour le placer au lieu qui lui convient, c'est-à-dire, au centre de l'élément du feu, et l'y sceller avec un mastic de plomb fondu.

Une ligne ! une ligne ! hâte-toi. Je donnerois un empire pour un mot qui m'apprenne quelque nouvelle supportable, au premier instant que tu trouveras pour écrire. Mon courrier attendra ta réponse.

LETTRE CCCXXXI.

Miss CHARLOTTE MONTAIGU à Miss HOWE.

Au château de M... mardi après midi.

VOTRE lettre, chère Miss Howe, nous a jetés tous ici dans un trouble inexprimable.

Notre misérable avoit paru fort agité depuis samedi au soir. Nous n'avons pu deviner la cause de son chagrin, jusqu'à l'arrivée de votre message.

Tout méchant qu'il est, il est innocent de ce nouveau désastre. Oui, il l'est; vous pouvez en être sûre, comme je vous l'expliquerai plus au long.

Mais je ne veux point arrêter votre messager. Je me borne, pour satisfaire votre juste impatience, à vous apprendre que la chère jeune dame est sans danger, et nous l'espérons, tranquille à présent.

Une horrible méprise, fondée sur ses ordres généraux mal-entendus, l'a exposée à l'effroi et à la disgrace de se voir ainsi arrêtée.

Pauvre chère Miss Harlowe! Ses souffrances nous l'ont rendue chère, presque autant que toutes ses perfections ont pu nous la faire aimer.

Mais elle doit être tout-à-fait libre à présent.

Il a été comme un fou depuis qu'il avoit reçu cette nouvelle : nous ne pouvions en deviner la cause ; mais je vous ai déjà dit cela.

Milord M...., Milady Sadleir et Milady Lawrance se proposent tous de vous écrire cette après-midi même.

Le misérable veut vous écrire aussi.

Ils vous enverront un de leurs gens ; car je ne veux pas retarder un moment votre porteur.

Ma lettre se ressent de notre trouble.

Mais vous aurez demain toutes les circonstances, tout le détail au vrai et sans déguisement, de la main, chère Miss, de votre très-humble, etc.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE CCCXXXII.

Miss MONTAIGU à Miss HOWE.

Au château de M... Mardi au soir, 18 Juillet.

CHERE MISS,

JE vous ai promis un détail exact de tout ce que nous avons pu découvrir jusqu'à présent sur cette odieuse aventure.

Lorsque nous fûmes revenues de chez vous, jeudi dernier, et que nous eûmes fait le récit de vos civilités et de vos promesses, d'employer tout votre crédit sur l'esprit de votre amie, la joie devint si vive entre nous, et M. Lovelace fut regardé de si bon œil, que nous formâmes le dessein de faire de petites promenades les deux jours suivans, pour faire prendre l'air à Milord et à Milady Sadleir, qui ont été retenus fort long-temps, l'un par la maladie, l'autre par le chagrin de sa perte. Milord, mes deux tantes et moi, nous étions dans le même carrosse. Notre entretien ne roula que sur Miss Harlowe, sur le bonheur que nous nous promettons avec elle. M. Lovelace et ma sœur, qui est sa favorite, comme il est le sien, étoient dans son phaéton; chaque fois que les deux voitures se réjoignoient, on retomboit ensemble sur le même sujet.

Jamais homme ne parla d'une femme avec plus d'éloges. Jamais homme ne donna de plus grandes espérances, et ne forma de meilleures résolutions. Il n'est pas d'un caractère à se gouverner par l'intérêt. Il a trop d'orgueil pour cela. On voyoit clairement le plaisir qu'il prenoit à nous parler d'elle et des espérances qu'il avoit de regagner ses bonnes grâces. Cependant il nous dit plus d'une fois, qu'il craignoit beaucoup qu'elle ne voulût pas lui pardonner, d'autant plus qu'au fond du cœur,

il reconnoissoit qu'il ne méritoit pas son pardon. Enfin il ne se lassoit pas de nous répéter, qu'il n'y a point de femme au monde qui l'égale.

Je rappelle ces circonstances, ma chère Miss, pour vous faire juger combien il est impossible que dans ce temps-là même, il trempât dans une si barbare entreprise.

Cette agréable disposition se soutint jusqu'à samedi au soir, et nous étions de la meilleure humeur du monde en rentrant au château. Sa conversation ne nous avoit jamais fait autant de plaisir. S'il vouloit être honnête, et ce qu'il doit être, il seroit adoré de toute sa famille. Mais jamais on n'a vu de changement aussi étrange dans un homme, que celui qui se fit en lui, à la lecture d'une lettre, dont le porteur avoit attendu notre retour depuis le soir précédent, et sembloit se promettre une grande récompense. Il entra dans une telle fureur ! Ce malheureux messager ne se trouva pas bien de son message. Il se renferma aussitôt pour écrire, après avoir donné ordre qu'un de ses gens se tînt prêt à partir le lendemain avant la pointe du jour pour porter sa lettre à un de ses amis de Londres. Nous ne le vîmes point de toute la soirée. Le jour suivant, il ne voulut ni déjeûner, ni dîner avec nous. Jamais, répéta-t-il plusieurs fois, il ne devoit revoir la lumière. Ma sœur ayant cherché l'occasion de lui parler, il la pria de se

retirer, en la traitant d'*innocente*, et se traitant lui-même de misérable, qui s'étoit rendu malheureux par ses propres inventions et leurs suites.

Personne de nous ne put tirer la moindre explication de sa bouche. Il dit seulement à Mde. Lawrance, que nous n'apprendrions que trop tôt son malheur, et la ruine de toutes ses espérances et des nôtres. Nous imaginions aisément, qu'il étoit arrivé quelque incident fâcheux entre la jeune Dame et lui. Il sortit les deux jours suivans. Il vouloit fuir la vue des hommes, disoit-il en montant à cheval, heureux s'il pouvoit se fuir lui-même.

Hier au soir il reçut une lettre de M. Belford, son plus intime ami, par le même courrier qu'il avoit dépêché dimanche au matin. L'homme et le cheval étoient écumans de fatigue et de sueur. Quelques nouvelles qu'il puisse avoir reçues, il ne parut pas plus tranquille ; au contraire, il avoit l'air d'un insensé. Cependant son silence fut le même, et personne ne put lui arracher le secret de ses peines. (¶) Seulement, il dit à ma sœur, « si l'on songeoit à la moitié des maux qui poursuivent un homme d'intrigues, on ne s'écarteroit jamais du chemin de la droiture. » (☞)

Il étoit absent, lorsque votre messager est arrivé. Mais étant rentré plutôt qu'on ne s'y attendoit, nous lui avons fait tous

un fort mauvais accueil. Il nous a répondu que nos tourmens, ceux de Miss Harlowe et les vôtres ensemble, n'égaloient pas les siens. Il a voulu lire votre lettre ; car il s'empare de tout ce qui se trouve sur son chemin. Grâces au ciel, a-t-il dit, après l'avoir lu, il n'étoit pas aussi méprisable, que Miss Howe n'avoit que trop de raisons de le croire.

Alors il a nous a confessé la chose : qu'il avoit envoyé des instructions générales aux femmes de la maison, d'où sa chère Clarisse étoit sortie, pour découvrir, s'il étoit possible, le lieu de sa retraite, dans le dessein de l'importuner, de la supplier de se donner à lui, avant que leur querelle eût éclaté. Ces méchantes, ou du moins ces trop officieuses femmes, avoient fait cette découverte mercredi dernier, et dans la crainte qu'elle ne changeât de demeure, avant qu'elles pussent recevoir ses ordres, elles s'étoient crues obligées de s'assurer de sa personne, sous un prétexte honnête, pour se donner le temps de dépêcher au château de M.....

Leur messager étoit arrivé le samedi après-midi. Il avoit attendu notre retour jusqu'au soir ; et je vous ai dit, ma chère Miss, quels furent les transports furieux de M. Lovelace, après avoir lu leur lettre. Celle qu'il écrivit aussitôt, et qu'il fit partir le ledemain avant le jour, étoit pour

conjurer son ami M. Belford, de voler aussitôt au secours de Miss Harlowe, de lui rendre la liberté, de lui faire porter tous ses effets et de le justifier à ses yeux d'une action aussi lâche et si noire, comme il ne fait pas difficulté lui-même de la nommer. Il ne doute pas que tout ne soit heureusement terminé, et que la divinité de son cœur (c'est le nom qu'il lui donne à chaque mot,) ne soit dans une situation plus tranquille et même plus heureuse qu'avant cet horrible attentat. Il ajoute, que la raison qui a redoublé sa furie, après avoir lu la lettre de M. Belford, c'est l'idée qu'il le tient en suspens pour le tourmenter, et aussi ses réflexions fort piquantes, (¶) (car M. Belford, dit-il, a toujours été l'avocat de Miss Harlowe,) se bornant à lui dire qu'il s'étoit rendu auprès de Miss Clarisse; remettant à lui faire dans sa prochaine lettre le détail de sa visite, qu'il pouvoit bien lui donner dans celle-là. (‖) Il déclare, et nous pouvons en répondre, que depuis samedi soir, il a été le plus misérable de tous les hommes. Il n'a pas voulu se rendre lui-même à Londres, dans la crainte qu'on ne le soupçonnât d'avoir trempé dans une action si noire, et d'aller en recueillir l'indigne fruit pour exécuter quelques nouvelles bassesses.

Ne doutez pas, chère Miss Howe, que nous ne soyons tous vivement pénétrés

de cette malheureuse aventure, qui est capable, nous le craignons bien, d'aigrir les ressentimens de votre charmante amie, et avec raison sans doute, mais trop malheureusement pour nos espérances.

(¶) Oh ! les misérables que ces libertins, qui aiment à se jeter dans des voies détournées : et quand une fois ils s'égarent, ils ne savent pas à quel écart du droit chemin leur téméraire imprudence peut les conduire. (☞)

Ma sœur joint ses remercîmens aux miens, pour toutes les politesses et les amitiés dont vous nous comblâtes jeudi, vous et Madame votre mère. Nous vous demandons la continuation de vos soins pour l'objet de notre visite. Tous les nôtres seront de combler de caresses et des témoignages les plus sincères de notre affection, une aimable cousine, que nous souhaiterions pouvoir dédommager de tous les maux qu'elle a soufferts. Tels sont, très-chère Miss, les sentimens de vos très-humbles, etc.

CHARLOTTE } MONTAIGU.
MARTHE }

Nous joignons, chère Miss Howe, nos prières à celles de Miss Charlotte et de Miss Patty Montaigu pour obtenir vos bons offices en faveur d'un neveu dont nous ne prétendons point excuser la conduite, mais qui, nous en sommes con-

vaincus, n'a pas eu de part au dernier accident. Croyez-nous, Mademoiselle, vos très-humbles, etc.

M....

SARAH SADLEIR.

ELIZABETH LAWRANCE.

CHÈRE MISS HOWE.

Après les honorables noms qui précèdent, je pourrois me dispenser d'en signer un qui m'est presqu'aussi odieux que je sais qu'il l'est pour vous. Mais on l'exige absolument : puisqu'on veut que j'écrive, ce sera pour dire la vérité, et la voici : c'est que si j'obtiens encore une fois la liberté de porter mon hommage aux pieds de la plus digne et de la plus outragée de toutes les femmes, je suis prêt à le faire, un prêtre et le bourreau à mes côtés, comme un malheureux coupable, qui attend l'arrêt de sa bouche, pour me conduire, ou à l'autel, ou à l'échaffaud.

LOVELACE.

Mercredi, 18 Juillet.

❧

LETTRE CCCXXXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Dimanche au soir, 16 Juillet.

QUEL beau chef-d'œuvre a fait-là ton génie dans son abominable trame contre la plus parfaite des femmes ! Tu peux le prendre sérieusement ou en railler, si tu veux : mais la pauvre infortunée ne sera plus long temps ton jouet, ni celui de la fortune. (¶) Je vais te rendre compte d'une scène, qui n'auroit besoin que d'être peinte dans ses vraies couleurs par sa plume touchante, pour faire couler en larmes tout le sang odieux de ton cœur endurci. (♭)

C'est toi, toi, l'auteur de ses infortunes, qui auroit dû la voir dans sa prison. Pour moi, cette commission est au-dessus de mes forces, et je ne connois d'homme capable de la soutenir que toi. Ne me dis point que ton intention ne te reproche rien sur ce dernier outrage. Et est-il moins une suite naturelle de tes ordres généraux? Ceux qui connoissent tes autres indignités avec elle, ont cru te plaire par cet infâme service. Aussi peux-tu compter qu'il a consommé ton barbare ouvrage ; et je te conseille à présent de publier partout que tu

penses sérieusement à l'épouser, soit que tu le penses ou non. Tu le peux dire avec sûreté. Elle ne vivra pas assez long-temps pour mettre ta parole à l'épreuve ; et ce langage servira du moins à pallier un peu l'horreur de ta conduite. Il te fera supporter un peu plus long-temps dans la société humaine. Il empêchera ceux qui ne sont pas aussi bien instruits des faits que moi, de te forcer de fuir dans les déserts de la Lybie avec les autres monstres de ton espèce.

Votre messager m'a trouvé dans ma maison d'Edgware, où j'attendois à dîner plusieurs amis que j'avois invités depuis trois jours. Je me suis hâté de leur envoyer mes excuses, comme dans un cas de vie ou de mort, et j'ai volé à la ville chez la méchante femme. Car, qui m'assuroit que Miss Harlowe ne fût pas exposée aux insultes de ces horribles créatures, et peut-être de connivence avec toi, pour la réduire à tes vues à force de chagrins et d'humiliations ? *Le public ne sait pas combien il se commet d'infamies dans ces abominables maisons, pour faire tomber l'innocence dans le piége.* Ne la trouvant point dans ce lieu, je me suis rendu chez l'archer, quoique Sally, qui en étoit revenue, m'eût dit que l'infortunée Clarisse avoit refusé de la voir, et qu'elle avoit donné ses ordres pour ne voir personne, déclarant qu'elle vouloit

avoir le reste de cette journée à elle, comme étant peut-être le dernier jour de sa vie. Ses gardes m'ont répété la même chose. Je lui ai fait annoncer que j'étois venu avec la commission de la mettre en liberté, sans lui apprendre néanmoins le nom d'un homme qu'elle connoît pour votre ami. Elle a refusé de me recevoir ce jour-là, ainsi que tout autre *homme* qui pourroit se présenter, et de répondre même à tout ce que je lui ai fait dire de plus.

Il ne me restoit que de recueillir des informations. J'ai soigneusement interrogé l'officier, sa femme et la domestique, sur les circonstances de cette horrible aventure, sur sa conduite, sur celle de ces créatures avec elle, et sur l'état de sa santé. Ensuite étant retourné chez la Sinclair, (nom que je continuerai de lui donner,) je m'y suis fait raconter tout ce qui s'est passé, par les trois femmes de cette maison. Ainsi je suis en état de te faire un récit très-exact, en attendant que je puisse voir demain la malheureuse Clarisse, du moins si je peux obtenir de la voir. Vous allez être convaincu que suis entré dans les plus petits détails.

(¶) C'est votre infâme William qui a fait arrêter la pauvre Demoiselle, qui a eu l'impudence de paroître et de prêter la main aux officiers du Shérif pour cette criante indignité. Il crut sans doute ren-

dre le service le plus agréable à son digne maître. Ils avoient une chaise toute prête, et sitôt que le service fut fini, ils la guettèrent au passage. Dès qu'elle sortit de l'église par la porte qui fait face à la rue de Bedford, les officiers s'avancèrent vers elle, et lui dirent à l'oreille qu'ils avoient une *action* contre elle.

Elle fut épouvantée ; elle devint tremblante et pâle.

Une *action* ! dit-elle, que veut dire cela ? — Je n'ai point commis de mauvaises actions. — Au nom de Dieu, hommes, que voulez-vous dire ?

Que vous êtes notre prisonnière, Madame. —

Votre prisonnière, Messieurs ! — Quoi — Comment — Pourquoi — Qu'ai-je fait ? —

Il faut que vous veniez avec nous. Ayez la bonté, Madame, d'entrer dans cette chaise.

Avec vous ! — avec des hommes ! Il faut que j'aille avec des hommes ! — Je ne suis point accoutumée à suivre des hommes que je ne connois pas ! — Vous aurez la bonté de m'excuser !

Nous ne pouvons vous excuser ; nous sommes des officiers du Shérif : nous avons des ordres contre vous : il faut que vous nous suiviez, et vous saurez à la requête de qui vous êtes arrêtée.

La requête ! dit cette charmante et innocente fille. Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je vous prie, hommes, ne portez point la main sur moi, (voyant qu'ils vouloient la faire entrer dans la chaise,) je ne suis pas accoutumée à me voir ainsi traitée. — Je n'ai rien fait pour le mériter.

Elle apperçut alors ton infâme Will. — Oh malheureux, dit-elle, où est ton vil maître? — Dois-je être encore sa prisonnière ? Au secours, honnêtes gens !

La foule commençoit déjà à s'amasser.

Madame, mon maître est à la campagne, à plusieurs milles d'ici. Si voulez suivre ces Messieurs, ils vous traiteront honnêtement.

La plupart des assistans furent émus de compassion. La jeune et belle créature ! — Quelle pitié ! dirent quelques-uns, tandis que d'autres lâchèrent des réflexions grossières et choquantes ! — Mais un galant homme survint et demanda à voir l'ordre sur lequel on l'arrêtoit.

Les archers lui montrèrent leurs ordres. — Madame, lui dit-il, votre nom est-il Clarisse Harlowe? — Oui, oui, s'écria-t-elle, prête à s'évanouir, mon nom étoit autrefois Clarisse Harlowe ; mais aujourd'hui mon nom est *l'infortunée* ! Dieu du ciel, aies pitié de moi ! — A quel nouveau malheur dois-je m'attendre ?

Madame, dit l'honnête homme, il faut que vous suiviez ces gens-là ; ils sont autorisés à faire ce qu'ils font.

Il la plaignit et se retira.

Allons, il faut venir avec nous, dit un des porteurs.

Oui, il faut que vous veniez, dit l'autre.

Ne peut-on s'adresser à personne, dit un autre honnête homme, pour qu'on ne maltraite pas une aussi charmante créature ?

Ton infâme Will lui répondit, qu'il y avoit des ordres particuliers pour cela, qu'elle avoit de riches parens, qu'elle n'avoit qu'à demander pour avoir tout ce qu'elle voudroit ; qu'on vouloit seulement la mener dans la maison de l'officier, jusqu'à ce qu'on pût arranger l'affaire : que les gens chez qui elle avoit logé l'aimoient beaucoup ; mais qu'elle s'étoit évadée de chez eux secrètement.

Oh ! oh ! a-t-elle déjà joué bien de ces tours-là, dirent un ou deux autres ?

Elle n'entendit pas ce propos, — mais elle dit : allons, puisqu'il le faut, il le faut ; je ne peux résister ; mais je ne veux pas que l'on me mène chez *cette femme*. Je mourrai à vos pieds plutôt que de m'y laisser conduire.

On ne veut pas vous y mener, Madame, dit ton coquin de valet.

C'est pour venir dans ma maison, dit un des officiers ; voilà tout.

Où est-elle, votre maison ?

Elle est dans High-Holbourn.

J'ignore où est High-Holbourn ; mais menez-moi partout où vous voudrez, excepté chez la *femme.* — Mais dois-je donc aller seule avec des hommes ?

En regardant autour d'elle, et voyant les trois passages des trois rues, c'est-à-dire, celle d'Henriette, celle du Roi et celle de Bedford en face, bordés de peuple, elle s'effraya. — Conduisez-moi partout où vous voudrez, excepté chez cette *femme !* Et montant dans la chaise, elle se jeta sur la banquette, pleine de douleur et de confusion. — Dérobez-moi, dérobez-moi à la vue de ce peuple. Cahez-moi, cachez-moi pour toujours.

Ton infâme Will tira les rideaux. Car elle n'en avoit pas la force ; ils s'enfuirent ainsi avec elle, suivis d'une foule de peuple.

Il faut que je me repose ici. Il m'est impossible d'en écrire plus en ce moment : Seulement, Lovelace, ressouviens-toi, *que tout cela est arrivé à une Clarisse* !!!

*

L'infortunée s'évanouit lorsqu'on la fit sortir de la chaise pour entrer dans la maison de l'officier.

Plusieurs personnes l'avoient suivie jusqu'à la maison même, qui est dans une misérable petite cour. Sally y étoit, et elle appaisa les curieux, en leur disant, que cette jeune Dame seroit traitée avec toutes sortes d'égards. Et bientôt le peuple se dispersa.

Dorcas y étoit aussi ; mais elle ne se présenta point à sa vue.

Sally lui offrit, comme une faveur, de la ramener à son ancienne demeure. — Elle déclara qu'ils étoient les maîtres de l'y conduire morte, s'ils vouloient.

Ces créatures vantent la douceur et la civilité de leur conduite avec elle. Ainsi parleroit un vautour, si un vautour pouvoit parler, en tenant entre ses cruelles serres les entrailles de sa proie. Vous jugerez de cette douceur par ce que je vais raconter.

Elle demanda ce qu'on prétendoit faire d'elle ? — On m'a dit qu'il me falloit absolument aller avec ces hommes. — Qu'ils avoient autorité pour m'arrêter. — Je me suis donc soumise ; mais maintenant quelle doit être la fin de cette ignominieuse violence ?

La fin, dit l'infâme Sally, est que d'honnêtes gens reprennent ce qui leur appartient.

Juste ciel ! ai-je emporté quelque chose qui appartînt à ceux qui ont obtenu ce pouvoir sur moi ? J'ai laissé beaucoup d'ef-

fets de valeur derrière moi ; mais je n'ai rien emporté qui ne m'appartînt pas.

Et qui pensez-vous, Miss Harlowe, (car je vois, continua la maudite créature, que vous n'êtes pas mariée,) qui pensez-vous qui doit payer votre pension et votre logement ? Un si beau logement ! que vous avez gardé pendant tout le temps que vous avez été chez Mde. Sinclair ?

Que le ciel ait pitié de moi ! Miss Martin, (car je crois que vous êtes Miss Martin,) est-ce donc là la cause de cette odieuse insulte qu'on m'a faite en pleine rue ?

Et n'est-ce pas assez de cette cause, *Miss Harlowe*, (charmée d'assouvir ses jalouses vengeances, en affectant de l'appeler *Miss*,) — cent cinquante guinées ne sont pas une somme qu'on aime à perdre — et avec une jeune créature, qui voudroit s'en aller sans payer.

Vous m'étonnez, Miss Martin ! — Quel langage tenez-vous là ? M'en aller sans payer ! Que signifie cela ?

Elle resta dans l'étonnement et le silence pendant quelques instans.

Mais revenant à elle, elle tourna le dos à Sally, et s'avança vers la fenêtre, et là, levant ses mains violemment jointes vers le ciel : (la maudite Sally m'a rendu son geste et son attitude,) « C'est à présent, Lovelace ! c'est à présent que je pense que je dois te pardonner ! Mais qui pardonnera à Clarisse Harlowe ! —

Oh ma sœur ! — O mon frère ! — Vos cruautés étoient de la pitié, de la tendresse, en comparaison de ceci ! »

Après une pause et ayant séché ses larmes avec son mouchoir, elle se tourna vers Sally. « Maintenant, dit-elle, je n'ai plus d'autre parti que de me résigner. Je ne dirai qu'un mot : si votre tante, cette Mde. Sinclair, ou cet homme, ce M. Lovelace, s'approchent de moi, ou si l'on me ramène à l'affreuse maison, (car c'est-là sans doute le but de ce nouvel outrage.) Dieu ait pitié de la pavre Clarisse Harlowe ! — Mais songez aux conséquences; je vous en avertis, songez bien aux suites.

Cette misérable lui répondit qu'on ne songeoit pas à la mener nulle part contre son gré; mais que si elle y rentroit, on prendroit soin de ne pas se laisser effrayer par un *canif*.

Elle leva les yeux au ciel, et resta en silence. — Elle se retira ensuite dans le coin de la chambre le plus reculé : là elle s'assit, et se couvrit le visage de son mouchoir.

Sally lui fit plusieurs questions; voyant qu'elle ne répondoit point, elle lui dit, qu'elle reviendroit dans quelques momens, lorsqu'elle auroit retrouvé l'usage de la parole.

Elle ordonna aux gens de la maison de la presser de prendre quelque nourriture. « Elle doit être à jeun, — elle n'a rien

que ses prières et ses larmes, la pauvre fille ! » (ce furent les propres termes de l'impitoyable diablesse, comme elle me l'a avoué.) Penses-tu, Lovelace, que je lui aie épargné les malédictions ?

Elle sortit, et elle revint après son dîner.

La malheureuse Clarisse, à ces paroles de ce démon, parut abattue et humiliée jusqu'à l'état d'une patience muette et passive, ou s'être fait la résolution de ne pas se laisser provoquer par les insultes de cette infernale créature.

Sally s'informa en sa présence, si elle avoit mangé ou bu quelque chose ; et l'hôtesse lui ayant dit qu'elle n'avoit pu lui persuader de goûter de rien, ni de boire une seule goutte, « cela est très-mal, Miss Harlowe, dit-elle, très-mal ! Votre religion, je pense, devroit vous apprendre que c'est un vrai suicide que de se laisser mourir de faim.

Elle ne répondit point.

La misérable m'a avoué qu'elle étoit résolue de la faire parler.

Elle demanda si elle vouloit que Mabell vînt la servir, jusqu'à ce qu'on eût vu ce que ses amis voudroient faire pour elle, à la décharge de sa dette. — Mabell, ajouta-t-elle, n'a pas encore gagné les habits que vous avez eu la bonté de lui donner.

Ne méritai-je donc pas une réponse, Miss Harlowe ?

Je vous répondrois, (dit l'aimable patiente, sans montrer la moindre émotion) si je savois comment.

J'ai ordonné qu'on vous apportât des plumes, de l'encre et du papier. Les voilà, Miss Harlowe. Je sais que vous aimez à écrire. Vous pourrez écrire ce que vous voudrez. Votre amie Miss Howe doit attendre de vos nouvelles.

Je n'ai point d'amis, dit-elle; je n'en mérite point.

Rowland, c'est le nom de l'officier, lui dit, qu'elle avoit assez d'amis pour payer la dette, si elle vouloit écrire.

« Elle ne vouloit être à charge à personne, elle n'avoit point d'amis. » Ce fut tout ce qu'on put tirer d'elle, tant que Sally resta; mais elle dit cela avec une patience si tranquille, qu'on eût dit qu'elle jouissoit de ses chagrins.

L'insolente créature s'en alla, après avoir ordonné aux gens de la maison, en présence de Clarisse, d'être très-honnêtes à son égard, et de ne laisser manquer de rien. — Enfin elle avoit obtenu, ce fut son aveu, le triomphe de son cœur sur cette beauté hautaine, qui les avoit tenues toutes si fort dans l'éloignement et le respect dans leur propre maison!

Que penses-tu de cela, Lovelace? — Que dis-tu de ce triomphe de cette malheureuse sur une Clarisse?

Vers les six heures du soir la femme de Rowland la pressa de prendre du thé. — Elle répondit qu'elle aimeroit mieux un verre d'eau ; que sa langue étoit prête à s'attacher à son palais.

Cette femme lui apporta un verre d'eau, et un morceau de pain avec du beurre. — Elle essaya d'en goûter, elle ne put l'avaler ; mais elle but le verre d'eau avec avidité, et leva ensuite les yeux vers le ciel, comme pour le remercier de ses bienfaits !!!

O Lovelace ! la divine Clarisse réduite à recevoir avec tant de reconnoissance un verre d'eau froide ! et réduite par qui ?

Vers les neuf heures, elle demanda si quelque femme devoit partager son lit.

Oui, dirent-ils, la servante, si elle y consentoit ; ou bien comme elle étoit si foible et si mal, la fille veilleroit auprès d'elle, si elle le désiroit.

Elle préféroit, dit-elle, d'être seule la nuit et le jour. Mais ne pouvoit-on lui confier les clefs de la chambre où elle devoit coucher ; car elle ne vouloit pas se déshabiller ! — on lui dit que cela ne se pouvoit pas.

Elle n'avoit pas peur la nuit, dit-elle — Et quand même elle pourroit se sauver, elle ne le feroit pas.

Ils me dirent qu'ils n'avoient qu'un seul lit, avec celui où ils couchoient eux-mêmes, (qu'ils auroient bien voulu qu'elle

eût accepté) et celui où couche leur servante dans un grenier, qu'ils appelèrent un *trou* de grenier; et que le lit unique etoit celui de la prisonnière; dont ils me firent beaucoup d'excuses. J'imagine qu'il est assez dégoûtant.

La dame ne voulut jamais coucher dans le leur. N'étoit-elle pas une prisonnière, dit-elle! qu'on me donne la chambre des prisonniers.

Cependant, de leur aveu, elle tressaillit lorsqu'on l'y fit entrer. Mais reprenant ses esprits : fort bien, dit-elle, pourquoi tout ne seroit-il pas à l'unisson ? Pourquoi mon infortune ne-seroit-elle pas complète ?

Elle trouva à redire que tous les verroux fussent en déhors, et qu'il n'y en eût point en dedans; elle dit qu'elle ne pouvoit se trouver en sûreté dans une chambre où tout le monde pouvoit entrer, et dont elle ne pouvoit pas sortir. Elle n'étoit pas accoutumée à pareille chose!!!

Chère ; chère créature ! — mes larmes coulent à mesure que j'écris ! — Non, Lovelace, elle n'étoit pas accoutumée à pareil traitement.

Ils l'assurèrent que c'étoit autant leur devoir de la protéger contre les insultes d'autrui, que de l'empêcher de s'échapper.

En ce cas, dit-elle, ils étoient des gens plus honnêtes que ceux à qui elle avoit affaire dernièrement.

Elle demanda s'ils connoissoient M. Lovelace. — Ils répondirent que non.

Avez-vous entendu parler de lui ?

Non.

Hé bien, vous pourriez être d'assez bonnes gens dans votre sorte.

Arrête ici un moment, Lovelace — et réfléchis. — Pour moi, il faut que je fasse une pause.

⁂

Ils lui demandèrent encore si elle ne vouloit rien faire dire à son logement. — Le voici. N'est-ce pas ici mon logement ? ce fut toute sa réponse.

Elle s'assit dans une chaise et y demeura pendant toute la nuit, le dos appuyé contre la porte, ayant, à ce qu'il paroît, enfoncé un morceau de pelle à feu dans la gâche où il y avoit eu un verroux en dedans.

⁂

Le lendemain Sally et Polly vinrent lui rendre une visite. Elle avoit dit à Sally le jour d'auparavant, qu'elle ne vouloit point voir Mde. Sinclair, ni Dorcas, ni le *brèche dent* appellé William.

Polly auroit voulu rentrer en grâce avec elle ; elle affecta de paroître touchée de ses malheurs. Mais Clarisse ne fit pas plus d'attention à elle qu'à l'autre.

Elles lui demandèrent si elle avoit quelque chose à ordonner ; qu'elle n'avoit qu'à commander, qu'elle seroit obéie en tout.

Rien, dit-elle.

Elles lui demandèrent comment elle trouvoit les gens de la maison ; s'ils étoient honnêtes à son égard.

Assez, répondit-elle : vû que je n'ai point d'argent à leur donner.

Voulez-vous accepter quelque monnoie, lui dirent-elles ? On l'ajoutera à votre mémoire.

Je ne veux point contracter de dettes.

Avez-vous quelque argent sur vous?

Elle fut assez bonne pour fouiller dans sa poche dont elle tira une demi-guinée, et quelques pièces d'argent ; — oui, j'en ai un peu ; — mais il y a quelque tribut à payer ici, je crois. — Il me semble avoir ouï dire qu'il falloit payer son entrée ici pour empêcher qu'on ne vous dépouille. Mais ces gens sont bien honnêtes ; car ils n'ont point parlé de me dépouiller de mes habits.

Ils ont reçu des ordres d'être honnêtes avec vous.

On a eu bien de la bonté.

Nous serons votre caution, Miss, si vous voulez revenir avec nous chez Mde. Sinclair.

Non, pour rien au monde.

Ses appartemens sont très-beaux.

Ils en conviennent d'autant mieux aux personnes qui les habitent.

Ceux-ci sont fort tristes.

Ils n'en sont que plus convenables pour moi.

Mais, Miss, vous pouvez encore être heureuse, si vous voulez.

J'espère l'être.

Si vous refusez de manger, nous répondrons de votre dette, et nous vous emmènerons avec nous.

Je vais donc essayer de prendre quelque chose. Je ferai tout pour ne point aller avec vous.

Ne voulez-vous rien faire dire à votre nouvelle demeure ? Vos hôtes seront dans l'alarme.

Ils y seroient bien davantage si je leur faisois dire où je suis.

Mais n'avez-vous rien à envoyer prendre chez vous ?

J'y ai laissé de quoi payer leur logement et leurs peines. Je ne veux point troubler leur sécurité.

Mais il peut y avoir quelques lettres, quelque message pour vous.

J'ai bien peu d'amis, et je veux épargner à ceux que j'ai la mortification de savoir ce qui m'est arrivé.

Nous sommes surprises de votre indifférence, Miss Harlowe. Ne voulez-vous donc écrire à aucun de vos amis ?

Non.

Hé ! mais votre intention n'est pas de toujours rester ici ?

Je ne vivrai pas toujours.

Et pensez-vous rester ici aussi longtemps que vous vivrez ?

C'est comme il plaira à Dieu, et à ceux qui m'ont amenée ici.

Voudriez-vous être en liberté ?

Je suis misérable ! Que sert la liberté aux misérables, qu'à les rendre plus misérables encore ?

Et comment êtes-vous misérable, Miss ? Vous pouvez vous rendre heureuse, si vous voulez.

Je vous crois heureuses toutes les deux.

Nous le sommes.

Puisse votre bonheur croître tous les jours ! —

Mais nous désirons le même bonheur pour vous.

Je ne serai jamais, je crois, de votre opinion sur ce qui fait le bonheur.

Et quelle est donc l'opinion que vous croyez que nous avons de bonheur ?

De vivre chez Mde. Sinclair.

Peut-être, dit Sally, avons-nous été autrefois aussi dégoûtées, aussi simples que vous.

Comment avez-vous cessé de l'être ?

Parce que nous avons vu le ridicule de la pruderie.

Venez-vous ici pour me persuader de haïr la pruderie, comme vous l'appelez, au point où vous la haïssez.

Nous venons ici pour vous offrir nos services.

Il n'est pas en votre pouvoir de m'en rendre.

Peut-être.

Mon inclination n'est pas de vous en donner la peine.

On peut vous faire de plus mauvaises offres.

Peut-être bien.

Vous êtes bien brève, Miss.

Je souhaite que votre visite le soit aussi, Mesdemoiselles.

Elles m'avouèrent qu'elles firent claquer leurs éventails, et qu'elles se mirent à rire.

Adieu, belle entêtée !

Votre servante, Mesdemoiselles.

Adieu, fille à grands airs !

Vous me voyez humiliée. —

Comme vous le méritez, Miss Harlowe. L'orgueil tombe tôt ou tard.

Il vaut mieux tomber en conservant ce que vous appelez de l'orgueil, que de se soutenir debout avec bassesse.

De qui parlez-vous ?

J'avois eu une meilleure opinion de vous, Miss Horton — vous ne devriez pas insulter aux misérables.

Et les *misérables*, dit Sally, ne doivent pas insulter à ceux qui leur font des honnêtetés.

Je serois fâchée d'avoir ce reproche à me faire.

Mde. Sinclair va venir vous voir tout-à-l'heure pour savoir si vous avez quelque chose à lui commander.

Je ne désire d'autre liberté que celle de refuser de la voir, elle et une autre personne.

L'objet qui nous amenoit étoit de savoir si vous aviez quelque proposition à faire pour votre élargissement.

Il paroît que l'officier entra alors.

J'apprends que vous avez de bien bons amis, Madame. Ne voudroit-il pas mieux pour vous arranger les choses! Les frais coûteront beaucoup. Cent cinquante guinées sont plus aisées à payer que deux cents. Laissez ces dames servir de cautions pour vous, et suivez-les, ou écrivez à vos amis de satisfaire.

Sally dit : Il y a un galant homme qui étoit présent lorsque l'on vous a arrêtée, et qui a été tout ému d'intérêt pour vous, Miss Harlowe; il a dit qu'il avanceroit de grand cœur le paiement de votre dette, et qu'il vous laisseroit tout le temps de le rembourser à votre commodité.

Voici, Lovelace, la malice de cette infernale engeance! voilà, nous le savons, la méthode qu'on emploie pour réduire plus

plus d'une jeune créature innocente à être d'abord entretenue, pour devenir ensuite une prostituée publique. Mais ces misérables, aller ainsi tendre leurs piéges à un pareil ange! — Que cette furie de Sally auroit été contente d'avoir eu la moindre lueur sur cette ouverture, pour te flatter? d'avoir pu te reporter qu'elle eût paru l'écouter, ou souffrir patiemment la proposition?

Monsieur, dit-elle à l'officier, avec une extrême indignation, ne m'avez-vous pas dit hier au soir, qu'il étoit autant de votre devoir de me protéger contre les insulses d'autrui, que de m'empêcher de m'échapper? — Ne m'est-il pas permis de voir qui je veux; et de refuser l'entrée à ceux qui me déplaisent?

Vos créanciers, Madame, on droit de s'attendre à vous voir.

Non, si je déclare que je ne veux point traiter avec eux.

Alors, Madame, vous serez envoyée en prison.

En prison, mon ami! — Comment appelles tu donc ta maison?

Ce n'est point une prison, Madame.

Pourquoi ces grilles de fer aux fenêtres? Pourquoi ces doubles serrures, ces doubles verroux en déhors, sans aucun en dedans?

Elle s'enfonça dans son fauteuil, et on ne put tirer d'elle aucune autre parole;

elle se couvrit le visage de son mouchoir qui fut bientôt mouillé de larmes, et elle poussa, disent-ils, de sanglots amers.

Ne voilà-t-il pas un traitement bien doux, Lovelace! — Peut être le trouverois-tu tel, commes ces méchantes créatures.

Sally commanda un dîner, et dit qu'elle reviendroit bientôt, et qu'elle verroit à la faire boire et manger, *comme le doit une bonne Chrétienne*, en se soumettant à sa condition, et tâchant d'en tirer le meilleur parti possible.

Que n'a pas souffert, par quelles épreuves n'a pas passé cette charmante créature pendant ces trois derniers mois, à ma connoissance! — Qui auroit cru qu'une personne d'une constitution si délicate auroit pu soutenir tout ce qu'elle a soutenu? Nous parlons quelquefois de bravoure, de courage, de fermeté, — c'est ici qu'on peut les voir, ces vertus, à leur plus haut degré. Les braves de ta sorte et de la mienne n'auroient jamais été capables de supporter la moitié des persécutions, des contrariétés, des humiliations qu'elle a essuyées; mais comme des poltrons, nous nous serions échappés de la vie lâchement par quelques portes de derrière, je veux dire par l'epée, le pistolet, une corde, ou un couteau. — Mais voici une femme pénétrée des plus grands principes, qui par la force de cette considération (car quelle autre force eût pu

la soutenir)? *qu'elle n'a pas mérité les maux qu'elle a à combattre, et que ce monde n'est qu'un état d'épreuves momentanées, qui lui sert de passage à un monde meilleur,* endure patiemment toutes les fatigues, toutes les peines du voyage, et ne sera point détournée de sa course par les attaques des voleurs, des brigands, par aucunes terreurs ni difficultés; *sûre de trouver une ample récompense au bout de sa carrière.*

Si tu juges cette réflexion déplacée dans la bouche d'un homme, ton camarade et ton ami, t'imagines-tu donc que je n'aie pas retiré quelque profit de ma longue assiduité auprès de mon oncle mourant, et des pieuses réflexions du digne ministre, qui, à la réquisition du pauvre moribond, venoit prier jour et nuit au pied de son lit? — et pourrois-je retrouver un autre exemple pareil à celui-ci pour faire naître toutes ces réflexions?

Quel est l'homme qui peut parler des gens de bien et de la vertu, être capable de les admirer, et ne pas être grave et sérieux, s'il écrit d'après son ame? Nous pouvons conclure de-là, qu'une société honnête doit influer sur nos mœurs et nos principes; que ceux qui n'en voient que de mauvaises, doivent nécessairement s'endurcir de plus en plus et rester dans cet état.

Dimanche au soir.

Il est minuit, je ne peux songer à d'autre objet qu'à cette admirable fille. J'ai la tête et le cœur remplis de ses infortunes. J'ai été assoupi l'espace d'un quart d'heure; mais ce sommeil est passé. Je vais continuer ce triste récit; d'après le rapport de ces méchantes créatures. J'aurai assez, j'ose en répondre, d'autre matière à t'envoyer par ton messager, d'après l'état où il est probable que je la trouverai demain, si ma visite est reçue.

Après que les femmes l'eurent quittée, elle se plaignit de se sentir le cœur et la tête malades: et elle parut saisie d'appréhension, qu'on ne la menât encore chez la Sinclair.

Comme elle ne vouloit rien prendre pour déjeûner, Mde. Rowland monta, et lui dit: (comme ces misérables m'ont avoué qu'elles le lui avoient ordonné, de peur qu'elle ne se laissât mourir,) qu'il falloit absolument qu'elle prît un peu de thé, et qu'elle mangeât un peu de pain et de beurre: et que, puisqu'elle avoit des amis qui pouvoient venir à son secours si elle leur écrivoit, il étoit très-mal à elle, tant pour elle-même que pour eux, de se laisser ainsi mourir de faim.

Si c'est à votre considération, dit-elle, c'est autre chose : vous n'avez qu'à m'apporter du thé, du caffé ou du chocolat ce que vous voudrez : vous pouvez même mettre tous les jours un poulet sur mon compte, et le manger vous-même. J'en goûterai si je puis. Je ne voudrois pas vous faire aucun tort. J'ai des amis qui vous paieront libéralement, lorsqu'ils sauront que je ne serai plus.

Ils s'étonnoient, lui dirent-ils, de la voir si tranquille au milieu de pareilles disgraces.

Elle dit, que cette disgrace n'étoit rien en comparaison de ce qu'elle avoit déjà souffert de la part du plus vil des hommes. L'affront d'être arrêtée en pleine rue, de se voir entourée d'une foule de peuple, de s'entendre accuser d'imputations choquantes, l'avoient, il est vrai, beaucoup affectée ; mais cela étoit passé. Et tout seroit bientôt *passé* ! Elle dit qu'elle seroit encore bien plus tranquille, sans la crainte de revoir un certain homme et une certaine femme, et d'être ramenée par force ou par surprise dans la plus vile maison qu'il y eût au monde.

En ce cas, ne feroit-elle pas beaucoup mieux d'accepter l'offre que lui faisoient ces deux Demoiselles de la cautionner ? — Ils pouvoient lui dire que c'étoit une offre bien obligeante, et qu'on ne rencontroit pas tous les jours.

Elle le croyoit comme eux.

Il étoit très-possible que ces Demoiselles la dispensassent de retourner dans une maison pour laquelle elle avoit tant d'antipathie. — Et cet autre galant homme encore, qui, touché de compassion, avoit offert de satisfaire ses créanciers, et de se contenter de son simple billet; il leur paroissoit bien étrange qu'elle n'eût pas voulu écouter une si généreuse proposition.

Ces deux Demoiselles vous ont-elles dit quel étoit ce galant gentilhomme? ou vous ont-elles dit quelque chose de plus là-dessus?

Oui, sans doute; elles m'ont même fait entendre, à moi, dit la femme, que vous n'aviez rien de plus à faire que de recevoir la visite de ce gentilhomme, et que la somme, à ce qu'elles croyoient, seroit comptée aussitôt sur votre simple billet.

Elle frissonna.

Je vous enjoins, dit-elle, comme vous devez un jour en répondre à mes amis, de ne laisser entrer devant moi aucun gentilhomme, je vous l'enjoins expressément. Si vous le faites, vous ne savez pas quelles en peuvent être les conséquences.

Ils dirent qu'ils ne craignoient rien en faisant leur devoir: que si elle ne vouloit pas voir son propre avantage, ses amis les remercieroient de prendre quelques mesures innocentes pour la servir, même malgré elle.

Homme, ne me poussez point aux extrémités! — Femme, ne me réduisez point au désespoir! — Malgré cette apparente tranquillité que vous me voyez, j'ai bien de la peine à supporter comme je dois le faire, les maux que je souffre. Mais si vous m'amenez un ou plusieurs hommes, sous quelque prétexte que ce soit.....

Elle s'arrêta en leur lançant un regard si sérieux, si menaçant, qu'ils la crurent, à ce qu'ils ont dit, capable d'attenter sur elle-même, s'ils lui désobéissoient, et ce seroit une bien fâcheuse aventure pour leur maison, et capable de les ruiner. Ils lui promirent donc de ne lui amener aucun homme, sans son consentement.

Mde. Rowland parvint à lui faire boire une tasse de thé, et manger un peu de pain et de beurre, dimanche vers les onze heures du matin; ce qu'elle fit probablement, dans la vue de se ménager une excuse de ne pas dîner avec les femmes lorsqu'elles reviendroient.

Mais elle ne voulut point quitter sa chambre *de prison*, (comme elle l'appeloit) pour aller dans leur sallon.

« Des fenêtres sans grilles, et un appartement plus éclairé auroient, à ce qu'elle dit, un air trop gai pour la situation de son ame.

Il vint à tomber une ondée de pluie comme elle parloit. « Quoi, dit-elle, en

levant les yeux, le ciel s'attriste-t-il sur mon sort ! »

Une autre fois elle dit : « que la lumière du soleil lui étoit importune, que l'éclat de ses rayons sembloient insulter à sa détresse.

« Il me sembloit, ajouta-t-elle, que le soleil, en lançant ses rayons dans cette affreuse prison, et dorant ses barres de fer, insulte à ma misère, comme ces deux femmes qui sont venues insulter à mes yeux pleins d'effroi, en m'appelant *beauté*, et à mon cœur abattu, en m'appelant *fille à grands airs*. »

Sally revint vers l'heure du dîner, pour s'informer de son état, dit-elle, et pour s'assurer qu'elle ne se laissoit pas mourir de faim; et, comme elle avoit quelque chose à lui dire, elle lui demanda la permission de dîner avec elle.

Je ne puis manger.

Il faut essayer, Miss Harlowe.

Le dîner étoit prêt ; elle lui offrit sa main et la pria de descendre.

Elle répondit, qu'elle ne quitteroit point *sa chambre de prison*.

Votre entêtement ne vous avancera pas, Miss Harlowe ; non, en rien.

Elle ne répondit point.

Vous serez encore plus durement traitée, je vous en avertis, que vous ne l'avez jamais été, si vous ne voulez pas vous prêter à arranger vos affaires.

Elle ne répondit rien encore.

Allons, Miss, descendons dîner, je vous en prie, descendons. Miss Horton est en bas, elle fut autrefois votre favorite.

Elle s'attendoit à une réponse ; mais ce fut en vain.

Nous sommes venues vous faire certaines propositions pour votre bien, malgré les insultes que vous nous avez faites dernièrement ; et c'est dans la vue de vous obliger que nous n'avons pas laissé venir Mde. Sinclair elle-même.

Cela est en effet très-obligeant.

Allons, donnez-moi votre main, *Miss Harlowe*, vous m'avez obligation, je peux vous le dire. Descendons trouver Miss Horton.

Excusez-moi : je ne sortirai point de cette chambre.

Est-ce que vous voudriez que Miss Horton et moi dinassions dans cette vilaine chambre à lit ?

Ce n'est point une chambre à lit pour moi. Je ne me suis point mise au lit, ni ne m'y mettrai, tant que je serai ici.

Et cependant vous n'êtes pas curieuse, je le vois, de quitter cette maison ? — Ainsi, vous ne voulez donc pas descendre, *Miss Harlowe* ?

Non, à moins que l'on ne m'y force.

Eh bien, eh bien, n'en parlons plus. Je ne proposerai point à Miss Horton de

dîner dans cette chambre-ci, je vous assure ; je vous enverrai un plat.

Et aussitôt la petite effrontée descendit lestement l'escalier.

Lorsqu'elles eurent dîné, elles remontèrent ensemble.

Hé bien, Miss, il paroît que vous ne voulez rien manger ? — En vérité, voilà de jolis entêtemens ! — Je ne m'étonne pas *que cet honnête gentilhomme eût si fort affaire avec vous.*

Elle se contenta de lever les mains et les yeux au ciel : ses larmes rouloient le long de ses joues.

Insolentes furies ! — Qu'une méchante femme est bien plus cruelle et bien plus insultante même que le plus méchant homme !

Il me semble, *Miss*, dit Sally, que vous êtes un peu salle, au prix de ce que nous vous avons vue. C'est dommage qu'une Dame aussi délicate que vous n'ait pas de quoi changer. Pourquoi n'envoyez-vous pas à votre logement chercher au moins du linge ?

Je ne suis pas délicate maintenant.

Miss a toujours bon air, sous quelqu'habillement qu'elle soit, dit Polly. — Mais, ma chère Dame, pourquoi n'envoyez-vous pas à votre demeure, quand ce ne seroit que par égard pour vos hôtes ? Ils doivent avoir des inquiétudes sur votre compte. Et votre Miss Howe ne

saura ce que vous êtes devenue ; car sans doute vous êtes toujours en correspondance.

Elle se détourna d'elles, en se disant à elle-même ; *c'en est trop ! c'en est trop !* elle jeta son mouchoir trempé de ses larmes, et porta son tablier sur ses yeux.

Ne pleurez-pas, Miss, dit la vile Polly.

Et cependant pleurez, dit la Sally plus vile encore, si cela vous soulage. Rien, comme M. Lovelace m'a dit un jour, ne sèche plus vîte que les larmes. —

J'ai terriblement pleuré aussi moi autrefois.

Je ne pus écouter pareil récit avec patience. Cependant je ne les maudis pas autant que j'aurois fait, si je n'eusse pas cherché à tirer d'elles toutes les particularités de ce *doux* traitement, et cela pour deux raisons : la première, pour t'enfoncer le poignard dans le cœur en te les répétant ; la seconde, pour savoir dans quelle situation je dois m'attendre à trouver demain l'infortunée.

Vous croyez donc, Miss Harlowe, dit Sally, ces airs désespérés bien jolis ? Vous êtes une bonne chrétienne, mon enfant. Mde. Rowland m'a dit qu'elle vous avoit procuré une bible. — Ha! la voilà ! — Je ne doute point que vous n'ayez marqué les endroits qui peuvent vous servir, comme dit l'honnête *Prior*.

Alors se levant et prenant le livre — oh ! oui, vous l'avez fait. — Ah ! le livre

de Job : il s'ouvre ici tout seul, — je le vois. — Ma mère m'a bien fait apprendre la bible. — Quoi ! *l'ecclésiastique* aussi. — C'est un des livres apocryphes ; c'est ainsi qu'on le qualifie. Vous voyez, Miss Harlowe, que je me connois un peu dans ce livre.

Elles lui proposèrent une seconde fois de la cautionner, et de la ramener avec elles à la maison. Proposition qu'elle reçut avec la même indignation qu'auparavant.

Sally lui dit : qu'elle vous avoit écrit en sa faveur, et qu'elle attendoit à tout moment votre réponse, qu'elle ne doutoit pas que vous ne vinssiez avec le messager, et que vous ne payassiez généreusement toute la dette, en lui demandant pardon de l'avoir négligée.

Cette annonce la jeta dans un si grand trouble, qu'on craignit qu'elle ne s'évanouit. Elle ne pouvoit, dit-elle, supporter votre nom. Elle espéroit ne vous revoir jamais. Et si vous vouliez vous introduire malgré elle, les conséquences en pourroient être terribles.

Sûrement, dirent-elles, vous seriez bien aise d'être élargie de votre prison.

Oui, depuis qu'elles l'avoient alarmé du nom de l'homme auteur de tous ses maux, qui, elle le voyoit bien, ne lui faisoit ce nouvel outrage, que pour la mener à ses indignes fins.

Pourquoi donc, dirent-elles, n'écrivoit-elle pas à ses amis pour payer Madame Sinclair ?

Parce qu'elle espéroit ne troubler personne, et parce qu'elle savoit que le payement de cette somme, si elle étoit en état de la payer, n'étoit pas le principal but qu'on eût en vue.

Sally m'avoua qu'elle lui dit : que quoiqu'elle n'eût pas à prétendre une aussi riche fortnne, elle étoit aussi bien née et aussi bien élevée qu'elle. Et elle eut l'impudence d'insister avec moi sur ce point, et de vouloir me le persuader.

Elle eut l'insolence de lui ajouter qu'elle avoit autant de raison qu'elle, pour espérer que M. Lovelace l'épouseroit, comme il s'y étoit engagé long-temps avant qu'il connût Miss Clarisse Harlowe : qu'elle en avoit même une promesse signée et scellée de lui. — Sans quoi il ne seroit pas venu à bout de ses fins : qu'il n'étoit donc pas vraisemblable qu'elle fût assez officieuse pour travailler contre elle-même, si elle étoit persuadée que M. Lovelace eût sur elle des vues pareilles à celle qu'elle avoit la présomption de faire entendre : que de son côté sa seule vue étoit de procurer la liberté à une jeune Demoiselle qui avoit fait beaucoup de bruit, et pris bien du chagrin pour une chose à laquelle nulle autre femme n'eût attaché tant d'importance. — Elle vouloit aussi procurer à son

amie Mde. Sinclair, le paiement d'une dette légitime.

Elle les conjura de la laisser. Elle n'avoit pas besoin, dit-elle, de ces nouveaux traits pour être convaincu de la compagnie où elle étoit : elle leur dit que pour se mettre à l'abri de pareilles visites, et d'une autre crainte plus funeste encore, elle écriroit à une amie de rassembler la somme; quoique ce fût une mort pour elle de recourir à cette ressource, parce que cette amie ne pourroit faire cette somme sans sa mère, aux yeux de laquelle cette demande donneroit une apparence intéressée à une amitié qui étoit bien au-dessus de toutes vues sordides.

Elles lui conseillèrent d'écrire sur-le-champ.

Mais combien dois-je demander? A quoi monte la somme? N'auroit-on pas dû me remettre un mémoire? Dieu sait que ce n'est pas moi qui ai pris vos appartemens. Mais celui qui m'a traitée comme il a fait, pourroit bien encore être capable de cette indignité.

Ne dites pas de mal de M. Lovelace, *Miss Harlowe*! C'est un homme que j'estime beaucoup; (*maudit serpent* !) et à cela près qu'il prend son avantage quand il le trouve avec *nous autres* femmes, sottes et crédules que nous sommes, c'est un homme d'honneur.

Au lieu de répondre, elle se contenta de lever les mains et les yeux au ciel. Elle en avoit bien sujet ; car tous les mots qu'elle eût pu employer n'eussent pas été assez énergiques, pour exprimer l'angoisse que dut lui causer la douleur de se voir comprise dans ce mot, *nous autres*.

Elles lui dirent qu'il falloit demander cent cinquantes guinées au moins : et si elle étoit à court d'argent, elle pouvoit aussi bien en demander deux cents.

Mde. Sinclair, répondit-elle, avoit tous ses habits : qu'on les vende, qu'on les vende loyalement, et qu'on paye de la dette ce qu'on pourra payer avec l'argent qui en proviendra. Elle avoit encore quelques autres effets de prix, mais point d'argent comptant, excepté la pauvre demi-guinée et le peu de monnoie qu'elle leur avoit montrés. Après qu'on auroit vendu tout ce qu'elle pouvoit avoir, elle feroit son billet pour le restant. Elle avoit beaucoup d'effets précieux qui lui appartenoient de droit. Son billet seroit et devoit être payé, quand même il seroit de mille livres sterlings. Mais elle n'auroit jamais besoin de ses habits. Elle croyoit que s'ils n'étoient pas cedés à trop grande perte, la somme qu'ils donneroient, et le peu d'effets de valeur qu'elle avoit, feroient face à tout. Elle ne désiroit aucun excédent, que pour acquitter les derniers frais de sa vie, et quarante schelings en feroient

l'affaire aussi bien que quarante guinées. Que ma ruine soit complète dans cette vie, dit-elle, en levant les yeux vers le ciel! Si elle m'est comptée pour me sauver d'une autre, qu'elle soit complète! Elle s'arrêta à ces mots, faisant sans doute allusion à la malédiction de son père, qui s'étendoit sur l'autre vie.

Les misérables ne purent s'empêcher de me montrer leur désir, que j'eusse l'occasion de faire cette acquisition pour leur propre usage. Comme je les maudis dans le fond de mon cœur et toi avec elles! — Il n'est que trop probable, pensois-je, que cette vile Sally peut se flatter, (quoique tu en sois incapable) que *son* Lovelace, comme elle a l'audace de t'appeler en ton absence, lui fera présent de quelques unes des dépouilles de cette pauvre Dame.

Mais, continua-t-elle, mes habits ne sont-ils pas un gage pour Mde. Sinclair, jusqu'à-ce qu'ils puissent être vendus? ils sont très-bons. Il y en a un ou deux qui sont pour ainsi dire tout neufs, et qui n'ont jamais été portés. Ils ont coûté beaucoup plus que la somme qu'on me demande. *Mon père aimoit à me voir parée.* — Qu'on vende tout; — mais qu'on me détaille les articles de la demande. Je suppose qu'il me faut payer pour mon *destructeur*, (ce fut là son expression, bien juste!) et pour ses domestiques aussi bien

que pour moi, — soit, j'y consens volontiers; oui, j'y consens. Je ne souhaite point disputer sur la justice et l'équité de ce paiement, ni faire le moindre reproche à quelqu'un capable d'en agir ainsi. Si je puis seulement avoir assez pour payer ce qu'on demande, je serai satisfaite, et je laisserai la bassesse d'une pareille action aggraver un crime que je croyois qui ne pouvoit être aggravé.

J'avoue, Lovelace, qu'il y a de la malice à moi à te raconter cette particularité, et que mon idée est de t'appuyer le poignard sur le cœur. Permets que je te demande ici ce que tu peux penser de ta barbarie, de ta cruauté inouie, d'avoir reduit si bas une personne de ses talens, de son rang, de sa fortune et de sa vertu.

Il faut convenir que ces malheureuses femmes ne font que leur métier, un métier que tu les a forcées toutes deux d'exercer. Elles connoissent quels ont été tes desseins, elles savent jusqu'où tu les as poursuivis. C'est dans leur idée l'avoir traitée avec beaucoup d'égards que de s'être abstenues de lui amener la femme qu'elle hait à si juste titre, et de ne l'avoir pas menacée d'introduire chez elle des hommes étrangers, de ne l'avoir point environnée encore de leurs vils dévoués, dont l'office est de briser et de réduire l'innocence pour lui tendre des piéges, et la forcer de retourner à leur maison détestable, et

lorsqu'elle y seroit, d'entrer dans leurs infâmes vues.

Avant de me voir, elles pensoient que tu ne seras pas fâché de tout ce qu'elle pouvoit souffrir. Elles vouloient la rendre souple à force de mortifications, de honte et de disgraces, et la disposer à se soumettre à tes vues, lorsque tu viendrois la délivrer des mains de ces malheureuses comme d'un mal plus affreux que celui de cohabiter avec toi.

Dans tes réflexions là-dessus, tu ne feras pas difficulté de croire que le récit de leurs façons d'agir avec cette admirable femme, est bien au-dessous des insultes qu'elles lui ont faites. Et tu en douteras d'autant moins, que toute leur conduite a fait sur elle une si terrible impression, qu'elles l'ont laissée dans un état violent de crises convulsives. Elles ordonnèrent aux gens de la maison d'envoyer chercher un apothicaire, dans le cas où les accès continueroient et où elle seroit plus mal, et surtout d'écarter de son chemin, comme elles avoient eu soin de le faire dès l'entrée, tout instrument à lame ou à pointe, surtout un canif, qu'elle pourroit demander, dirent-elles, sous prétexte de tailler une plume.

Le samedi à minuit, Rowland leur envoya dire, qu'elle étoit si mal, qu'il ne savoit pas ce qu'il pourroit en arriver, et

qu'il souhaitoit beaucoup qu'elle fût hors de sa maison.

Cette annonce redoubla leur désir de recevoir de vos nouvelles. Car leur messager, à leur grand étonnement, n'étoit pas encore revenu du château de M...., et elles étoient sûres qu'il devoit y être arrivé dès le vendredi soir.

Dimanche les deux diablesses vinrent de grand matin voir quel étoit son état. On leur fit un si alarmant récit de sa foiblesse, de son abattement et de ses angoisses, que, par compassion, dirent-elles, voyant que leurs visites lui étoient si désagréables, elles s'abstinrent de la voir. Mais la crainte qu'elles avoient des suites, fut sans doute leur principal motif. Nulle autre considération n'eût été capable d'amollir ces cœurs de roches.

Elles envoyèrent chercher l'apothicaire de Rowland, et lui répétèrent plusieurs fois ainsi qu'à Rowland et à sa femme, les ordres les plus stricts de prendre d'elle le plus grand soin possible, sans doute avec la prévoyance d'un juge pour des criminels condamnés à mort. Elles lui envoyèrent dire les ordres qu'elles avoient donnés; mais qu'apprenant qu'elle avoit pris quelque chose pour se soutenir et se calmer, elles ne vouloient pas la troubler.

Il paroît qu'elle avoit fait scrupule de recevoir la visite de l'apothicaire la nuit, parce que c'étoit un *homme*. Ses hôtes ne

purent parvenir à l'y faire consentir, qu'en la suppliant au nom de leur propre sûreté.

Elles revinrent au sortir de l'église ; (ô Dieu, Belford ! de pareilles créatures aller à l'église !) elle leur fit dire qu'elle vouloit avoir le reste du jour à elle. (☞)

Lorsque je suis arrivé, et que pour récompense du service qu'elles ont cru te rendre, je les ai assurées de ton exécration et de la mienne; elles sont restées confondues d'étonnement. Le vieux démon a dit, qu'elle avoit cru mieux connoître M. Lovelace, et qu'elle s'attendoit à recevoir de lui des remercîmens, et non pas des malédictions.

Tandis que j'étois avec elles, arriva leur messager tout hors d'haleine, jurant et se plaignant du traitement qu'il avoit reçu de vous, au lieu de la récompense à laquelle il s'attendoit pour les bonnes nouvelles qu'il croyoit vous porter. — Tu es un étrange homme de maltraiter les gens pour les suites naturelles de tes propres fautes !

(¶) Dorcas, qui avoit chargé ce messager, qui est de sa connoissance, et qui lui avoit recommandé de faire diligence, avoit, à ce qu'il paroît, fait ses conditions avec lui, pour retenir sa part dans les marques qu'ils attendoient de ta générosité. Si elle eût pu recevoir sa part, j'aurois souhaité que tu eusses brisé tous les os de son *partener*. (☞)

Mais avec quel désavantage et sous quel aspect odieux vais-je me présenter demain matin à cette triste et infortunée Dame ; moi , qu'elle connoît pour ton intime ami ! moi , qui ne peux me présenter qu'en ton nom ! N'est-ce pas assez pour me faire refuser, d'être d'un sexe que tu l'as si bien autorisée à détester ? Son père, qui est un autre tyran , et son inplacable frère lui donnent-ils plus de raisons de faire des exceptions en faveur d'aucun homme ?

Il est trois heures du matin. Je m'arrête ici pour prendre un peu de repos. Regarde ce que je viens d'écrire, comme une préparation à ce que le jour de demain pourra m'offrir. Ton courrier me dit qu'il ne peut partir sans ma réponse, et qu'il a ordre de marcher toute la nuit. Mais je juge à propos de le retenir. Tu as assez d'hommes à tes ordres où tu es. Si je trouve demain quelque difficulté à la voir, je dépêcherai aussitôt ton exprès avec cette lettre. Qu'il se garde de tes fureurs, c'est son affaire; si les nouvelles qu'il te portera ne répondent pas à ton attente. Mais si je suis admis , tu recevras tout-à-la fois cette lettre et le résultat de ma visite. Dans la première supposition, tu peux faire partir un autre courrier, qui attendra mes nouvelles dépêches.

BELFORD.

LETTRE CCCXXXIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 17 Juillet.

J'ETOIS chez Rowland dès six heures matin. La Sinclair avoit ordre de s'y rendre pour lever la procédure ; mais de ne pas se montrer.

Rowland m'a dit que cette Dame étoit dangereusement malade, et qu'elle avoit demandé de ne voir près d'elle que sa femme et sa servante. Je lui ai répondu que rien ne pouvoit me dispenser de la voir, qu'il savoit ma commission, et qu'il falloit absolument que je la visse.

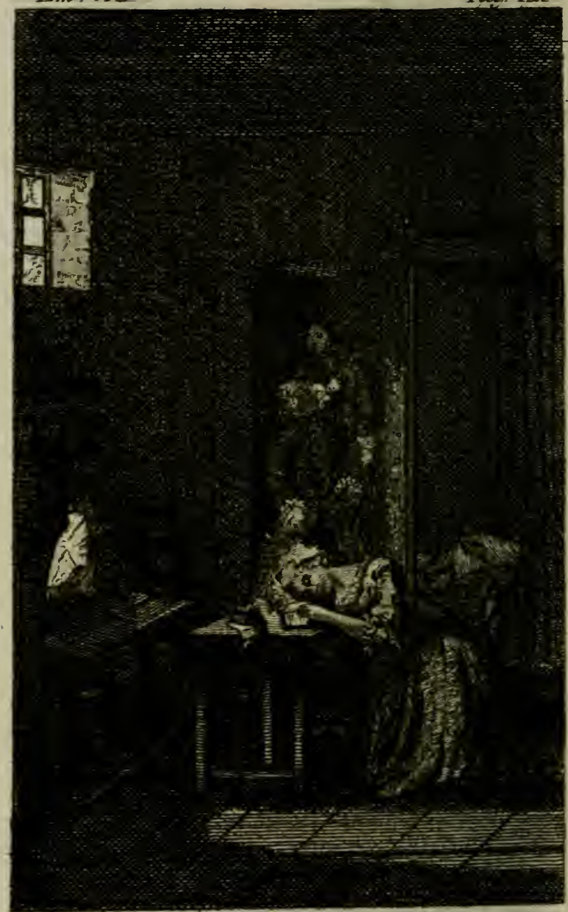
Sa femme est montée ; mais étant revenue presqu'aussitôt, elle nous a dit qu'elle n'avoit pu tirer d'elle un seul mot de réponse ; qu'elle avoit remarqué du mouvement dans ses paupières, et qu'apparemment la force ou la volonté lui avoient manqué pour les ouvrir. — Juste ciel ! me suis-je écrié. C'est peut-être un évanouissement. Qui vous a dit qu'elle n'est pas mourante ? Je veux monter. Montrez-moi le chemin. Un horrible trou de maison dans un cul de sac obscur. On m'a conduit au second par un escalier à

demi rompu, et si étroit qu'à peine y pouvois-je passer de front; dans une espèce de caverne, où l'on n'entre qu'en descendans deux degrés. Des murs pleins de crevasses qui ont été revêtus de papier, comme j'en ai jugé par une multitude de clous et par quelques lambeaux, qui tiennent encore autour des têtes rouillées. Le plancher est assez propre; mais le platfond qui est fort bas, paroît noirci par la fumée, et présente une variété de figures ou de lettres initiales, qui sont apparemment l'ouvrage lugubre d'un grand nombre de malheureux, à qui leur captivité n'a pas fourni d'occupation plus amusante. Le lit qui se présente dans un coin, est environné d'une espèce de rideaux, dont il seroit difficile de distinguer la couleur, et qui sont attachés au ciel, parce que tous les anneaux en sont rompus. Une couverture assez nette en impose d'abord aux yeux par ses coins, qui sont repliés en nœud; mais on découvre à la seconde vue qu'elle est en pièces, et qu'on ne la nouée que pour les rassembler. (¶) Une fenêtre doublement obscure, et par son enfoncement dans un mur fort épais, et par une grille de fer qui la bouche en dehors, rechargée de planches clouées pour éviter le raccommodage, avec un volet à quatre panneaux percés d'un trou, pour laisser un passage à l'air, qui entre plus facilement par les

fentes de ce méchant volet, que par l'ouverture qui lui étoit destinée. Quatre mauvais et antiques fauteuils à point de Turquie, usés et montrant la bourre. Une vieille table chancelante et vermoulue chargée de plus de cloux pour en tenir les morceaux ensemble, qu'il n'en faudroit pour payer ce qu'elle a coûté neuve il y a cinquante ans; sur le manteau de la cheminée un chandelier de fer, avec une chandelle allumée, dont on en auroit quatre pour un denier. (‖) Auprès sur la même tablette, étoit un vieux miroir, fendu par mille rayons, au centre desquels on remarque aisément l'impression d'un coup de poing; ouvrage apparemment de quelque malheureux, qui n'a pu modérer sa fureur à la représentation des chagrins de son ame trop fidellement retracés sur son visage. (¶) Dans le foyer de la cheminée, il ne restoit plus que deux moitiés de tuile d'un côté, une entière de l'autre : et le ciment dégradé, en attestant un meilleur état, avoit suivi par-tout la dégradation des tuiles, et laissé les briques à nud.

Sur une vieille grille dans la cheminée étoit une large bouteille de grès, sans col, remplie de quelques rameaux lugubres de cyprès, choisi pour sa triste et constante verdure, d'ausonne flétrie, de glantier mort, et de rejetons de rue en fleur. Pour achever ce dégoûtant tableau, dans les





les ombres d'un recoin ténébreux étoit un vieux lit de canne, défoncé par le milieu, sans coussin ni couverture, affaissé par un bout, faute d'un de ses pieds vermoulus, dont on voyoit les deux morceaux gisans sous le méchant meuble qu'il étoit las de soutenir. (♭) Telle est, barbare Lovelace, la chambre de lit où j'ai trouvé la divine Clarisse!!!

J'ai eu le temps de faire ces observations; car étant monté doucement, la pauvre infortunée ne s'est pas apperçue de notre entrée, et elle n'a tourné la tête qu'au son de ma voix. Elle étoit à genoux dans un coin de la chambre, près de l'affreuse fenêtre, contre la table, sur un mauvais coussin, qui étoit apparemment l'oreiller du lit de repos; à demi couverte de son mouchoir, le dos tourné vers la porte, qui n'étoit que poussée; (il n'étoit pas besoin de la fermer à sa fuite!) les deux bras croisés sur le coin de la table, et l'index de sa main droite dans sa bible, qu'elle avoit lue peut-être, et qu'elle avoit été forcée de laisser là. Près d'elle du papier, de l'encre et des plumes. Sa robe étoit un damas blanc extrêmement propre; mais j'ai cru m'appercevoir que son corset n'étoit pas lacé de bien près. On m'a dit ensuite que s'étant évanouie à son entrée dans cette chambre odieuse, on avoit été obligé de couper ses lacets, et qu'elle ne s'étoit pas assez occupée de

sa parure pour en faire acheter d'autres. Sa coiffure se sentoit du même désordre. Cette chevelure charmante, que tu t'es plu si souvent à décrire, tomboit en boucles irrégulières, un peu mêlées, sur une partie du plus beau cou du monde qu'elle ombrageoit; et son fichu chiffonné et négligé couvroit l'autre. Son visage (Dieu qu'il étoit changé de ce que je l'avois vu ! Mais qu'il offroit encore de charmes, malgré les traces de la maladie et de ses douleurs !) étoit appuyé d'un côté sur ses deux bras croisés, lorsque nous entrâmes; mais de manières qu'on découvroit aisément l'autre.

(¶) En parcourant des yeux la chambre, et les arrêtant sur cette infortunée à genoux, qui conservoit encore de la majesté dans cette humble posture, et les longs plis de sa robe, (car elle étoit sans panier) étendus sur le plancher sombre, quoique propre, et éclairant de sa blancheur les ombres de cet horrible recoin; son linge d'une blancheur inimaginable pour qui considère qu'elle ne s'étoit pas déshabillée depuis qu'elle étoit dans cette prison; à ce spectacle si touchant, je me suis senti presque suffoqué de compassion. Je me sentis à la gorge je ne sais quelle angoisse, qui m'empêcha quelques momens de pouvoir articuler mes sons. (‖) A la fin, ma voix forçant le passage : que... que.... que le ciel vous confonde tous les

deux, ai-je dit à l'archer qui m'avoit conduit, et à sa femme ! Est-ce là l'appartement où vous avez osé placer....? (¶) Et ces deux infernales furies de son sexe, qui sont venues rendre visite à cet ange souffrant, ont-elles pu la voir, la laisser dans un aussi abominable réduit? — (‖) Monsieur, nous avons offert à Madame notre propre chambre, qu'elle a refusée. Nous sommes de pauvres gens, et nous supposons qu'on n'a jamais un long séjour à faire ici. — Je ne doute pas, ai-je repris, que votre maison n'ait été choisie à dessein, par la détestable femme qui vous emploie. Mais si le traitement que vous avez fait à cette jeune Dame, ressemble le moins du monde au logement, il vaudroit mieux pour vous n'avoir jamais vu le jour.

Ici la charmante infortunée a levé son aimable visage; mais avec une expression si visible de tristesse et de langueur, que je n'ai pu, non je n'ai pu me défendre du plus vif attendrissement. Elle a fait deux ou trois signes de la main vers la porte, comme pour m'ordonner de sortir, et fâchée, sans doute, de me voir entré sans son aveu; mais sans prononcer un seul mot. — Souffrez, Madame, lui ai-je dit aussitôt, ah! souffrez que je vous parle un moment. Je n'approcherai pas davantage de vous sans votre permission.

Non, non, retirez-vous, retirez-vous,

homme, m'a-t-elle répondu avec une sorte d'emphase. Elle auroit voulu en dire plus; mais comme si elle eût fait de vains efforts pour parler, et qu'elle eût désespéré de retrouver la voix, sa tête est retombée sur son bras gauche, avec un profond soupir; et l'autre bras, engourdi peut-être par la situation dont il sortoit, s'est allongé comme de lui-même, et est tombé sans autre mouvement sur sa robe. O Lovelace! que n'étois-tu à ma place en ce moment! Ce qui s'est passé alors dans mon ame, m'a convaincu que la sensibilité pour les malheurs d'autrui est loin de déshonorer un homme de courage. Avec quel plaisir, dans ce moment, n'aurois-je pas donné ma propre vie pour la venger de son *destructeur*, comme elle te nomme si énergiquement; quoique je n'aie pas de meilleur ami sur la terre! Dans le même temps néanmoins, je me sentois le cœur et les yeux si attendris, que tout éloigné que je suis d'être aussi dur que toi, je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé le même sentiment.

Je me garderai bien, lui ai-je dit du ton le plus humble et le plus affectueux, de m'approcher de vous sans votre consentement. Mais je vous demande à genoux la permission de vous délivrer de cette odieuse demeure, et du pouvoir de la femme détestable qui vous a plongée dans cette nouvelle disgrace.

Elle a levé encore une fois la tête ; elle m'a vu à genoux. Non, jamais je n'avois adressé dans cette posture une aussi fervente prière ! N'êtes-vous pas, n'êtes-vous pas M. Belford ? Il me semble, Monsieur, que votre nom est Belford.

Oui, Madame, et j'ai toujours adoré vos vertus. J'ai toujours soutenu votre cause. Je viens vous arracher des mains où vous êtes.

Et pour me livrer à qui ? Ah ! Laissez-moi ! laissez-moi. Que jamais je ne pense à quitter ce lieu ! Que jamais, jamais je ne prenne confiance aux discours d'un homme !

A l'instant, ma très-chère Dame, en ce moment même, vous pouvez choisir votre retraite en tel lieu que vous voudrez. Vous êtes parfaitement libre et maîtresse de vos résolutions.

J'aimerois autant à présent mourir ici que partout ailleurs. Je ne veux avoir aucune obligation à l'ami de l'homme avec qui vous m'avez vue. Sortez, Monsieur ; de grâce, retirez-vous.

Se tournant ensuite vers l'archer ; M. Rowland, (il me semble que c'est votre nom,) je me déplais moins chez vous, que je ne l'ai cru d'abord. Si vous pouviez seulement m'assurer que je n'y verrai que votre épouse, (jamais aucun homme, ni aucune des femmes qui se sont fait un

jeu de mes malheurs,) je veux mourir chez vous et dans cette place où je suis; et vous serez bien récompensé de l'embarras que je vous aî causé. Il me reste assez de quoi payer vos soins. Voyez, j'ai un diamant, en le tirant de son sein, et des amis qui le rachéteront à un haut prix, lorsque je ne serai plus. — Mais vous, Monsieur, (en s'adressant à moi,) je vous supplie de vous retirer. Si vos intentions sont bienfaisantes, le ciel, je l'espère, ne les laissera pas sans récompense. Mais je ne veux avoir aucune obligation à l'ami de mon destructeur.

Vous ne m'en avez aucune, ni à moi, ni à personne : Vous avez été arrétée pour une somme que vous ne devez pas. La poursuite est levée, et je ne vous demande que la complaisance d'accepter ma main pour vous conduire au carrosse, qui vous attend ici aussi près de la maison, que j'ai pu le faire avancer ; et je disparois aussitôt, à moins que vous ne m'accordiez la liberté de vous accompagner pour vous conduire en sûreté jusqu'au lieu qu'il vous plaira de nommer.

(¶) Vous voulez donc, Monsieur, me forcer à vous avoir obligation.

Vous m'obligerez au-dessus de toute expression, Madame, en daignant m'ordonner tout ce qui pourra vous servir ou vous être agréable. (℔)

Elle m'a regardé ici avec plus d'attention ; et me voyant encore à genoux. — Eh ! Monsieur, pourquoi cette humble posture, qui insulte à ma misère ? Levez-vous, Monsieur, si vous voulez que je m'expliqué.

Je me suis levé.

Eh bien, Monsieur, prenez cette bague. J'ai une sœur qui l'achétera volontiers au prix qui lui sera proposé, par considération pour la main de qui je l'ai reçue. De la somme qui en reviendra, que cet officier soit payé, généreusement payé. (¶) J'ai encore quelques autres effets précieux, qui sont dans mon logement, (Dorcas ou le valet William peuvent vous l'indiquer,) qu'on les vende avec mon linge resté chez la méchante femme où vous m'avez vue ; et qu'on en emploie l'argent à payer mon premier logement, et à acquitter la dette de votre ami pour laquelle on m'a fait arrêter, en reservant seulement le peu qui sera nécessaire pour m'enterrer, n'importe où, ni comment. — Dites à votre ami que je souhaite que cet argent suffise pour remplir toute la demande : que s'il ne suffit pas, il doit y suppléer ; à moins qu'il ne lui convienne mieux de s'adresser à Miss Howe, qui ne se fera pas presser pour le rembourser, et avec intérêt, s'il l'exige. — Voilà ce que j'accepterai de vous, Monsieur, et si vous me promettez de l'exécuter, ce sera rem-

plir votre office de me rendre service, et de faire ce qui m'est agréable. Dites que vous le ferez, prenez la bague et retirez-vous. Si j'ai quelque chose de plus à vous communiquer, (vous me paroissez un homme humain,) je vous ferai avertir. Et que Dieu vous récompense!

Je me suis approché d'elle, et j'ai voulu répondre. — Ne me répliquez pas, Monsieur, tenez, voilà la bague. — Je suis resté à la distance où j'étois d'elle. — Vous ne voulez donc pas la prendre? Vous ne voulez donc pas m'obliger en me rendant ce dernier office? Je n'ai personne que vous à qui le demander; sans quoi je ne le solliciterois pas de vous; mais prenez-la ou non, (en la posant sur la table,) il faut vous retirer, Monsieur; je me sens très-mal. Je voudrois prendre un peu de repos, si je le puis. Je sens que je vais me retrouver mal. (♭) Elle a fait un effort pour se lever; mais épuisée de foiblesse et de chagrin, elle est tombée à mes pieds sans connoissance.

Lovelace! Lovelace! que n'étois-tu présent! Pourquoi t'es-tu rendu si coupable, que tu craignes de te montrer? Et pourquoi charges-tu néanmoins de ton rôle un cœur et une tête bien plus foibles?

La femme de Rowland a fait monter sa servante. Elles l'ont portée ensemble sur le misérable lit; et je suis descendu

avec son mari, qui, pleurant comme un enfant, m'a confessé qu'il n'avoit jamais été si touché. (¶) Mais toi, tu est un misérable si endurci, que je doute que tu verses une larme à mon récit. — Pendant qu'elles s'employoient à la faire revenir, je suis descendu en bas, où la détestable femme avoit attendu quelque temps. Oh! comme je l'ai chargée de malédictions! Jamais je ne les ai tant prodiguées. Elle a voulu m'adoucir et me flatter : je l'ai rejetée de moi pour jamais ; et après avoir levé la procédure, elle s'en est allée pleurant, ou feignant de pleurer du traitement qu'elle recevoit de moi. (‖) Observez qu'il ne m'est pas échappé avec Miss Harlowe un seul mot qui ait rapport à vous. Je n'aurois pas osé. J'ai remarqué trop clairement qu'elle n'auroit pu supporter votre nom. *Votre ami, la compagnie où vous m'avez vue ;* voilà tout ce qu'elle a pu dire qui eût trait à vous. Cependant j'aurois voulu vous justifier sur cette dernière infamie, si sordide et si brutale.

Aussitôt qu'elle s'est trouvée mieux, je l'ai fait presser par la femme de Rowland, d'abandonner cette indigne demeure ; et cette femme l'a assurée qu'elle étoit libre d'en sortir, et que le désistement de la poursuite étoit donné. Mais elle ne s'est pas souciée de lui faire aucune réponse, et elle étoit si foible, si épuisée, m'a dit

la femme, que la force lui manquoit autant que l'inclination. Il m'est venu à l'esprit de faire appeler le docteur H....., qui est fort de mes amis. Mais quel moyen de l'introduire dans une maison de cet ordre, dans une chambre aussi révoltante? J'avois honte de m'y trouver devant un homme de sa réputation, et surtout avec une femme de cette apparence, et dans cet excès d'infortune inouie. — Il n'a pas été possible de la faire consentir à passer dans la chambre de Rowland, qui est plus propre et mieux éclairée. Ces misérables m'ont dit, que celle où je l'ai vu se seroit trouvée plus en ordre, si le jour même de son arrivée il n'en étoit sorti un malheureux débiteur, qui n'est devenu libre, autant que j'ai pu le comprendre, que pour être porté à son dernier gite; vraiment préférable.

Apprenant qu'elle souhaitoit d'être seule, et qu'elle paroissoit disposée à s'assoupir, j'ai pris ce temps pour me rendre à son logement, dont j'avois demandé l'adresse à Dorcas qui l'avoit découverte, comme Will l'avoit surprise au sortir de l'église. Son hôte, qui se nomme Smith, est un marchand gantier, qui joint d'autres petits commerces à cette profession. C'est sa femme qui tient la boutique, et qui vend les gants que son mari fabrique; de fort honnêtes gens, à ce qu'il paroît. Mon dessein étoit de prendre sa femme avec

moi, pour retourner chez Rowland; mais ne l'ayant pas trouvée au logis, je n'ai pas fait difficulté de raconter au mari ce qui s'étoit passé depuis trois jours par une méprise d'ordres, qui n'avoit produit que du trouble et des regrets; j'ai rendu à Miss Harlowe le témoignage qu'elle mérite, et j'ai prié Smith de lui envoyer sa femme au moment de son retour, dans l'espérance que cette visite servira beaucoup à la consoler, ce qu'il m'a promis de faire. Il m'a dit qu'il étoit venu deux lettres pour elle, l'une samedi par la poste, l'autre une heure avant mon arrivée, par un exprès, qui, apprenant son absence, et ce qu'on avoit pu découvrir de sa disgrace, étoit parti avec autant d'inquiétude que de diligence, après avoir répété plusieurs fois, que cette nouvelle étoit capable de faire mourir de chagrin la personne qui l'avoit envoyé. J'ai jugé à propos d'emporter ces deux lettres; et renvoyant mon carrosse, j'ai pris une chaise à porteurs, comme une voiture plus commode pour cette infortunée, si l'ami de son *destructeur* peut l'engager à quitter la maison de Rowland.

Une affaire indispensable, qui va m'occuper quelques momens, m'oblige de laisser partir ton courrier avec cette lettre et celle d'hier, sans lui proposer d'attendre d'autres éclaircissemens, qui le retarderoient peut-être jusqu'au soir. Je ne suis pas fâché de te faire un peu sentir à ton

tour, les tourmens du doute et de l'impatience, et je n'ajouterai pas un mot sur l'issue de mes démarches. Je sais que ceux qui détestent le plus l'incertitude, sont ordinairement ceux qui craignent le moins d'y exposer les autres. Tu m'as donné cent preuves de la vérité de cette observation; et je m'embarrasse peu de tes fureurs. Cependant, avec quelque diligence que tu puisses renvoyer le courrier, ma première lettre sera prête pour son arrivée. Mais quand elle ne le seroit pas, celles-ci ne sont-elles pas assez longues pour te convaincre de l'ardeur que j'ai à t'obliger?

LETTRE CCCXXXV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 17 Juillet, à onze heures du soir.

(¶) MALÉDICTION sur ton impitoyable cœur, homme vil et dur! A quelle horrible question tu m'as attaché par tes interruptions affectées! (‖) Il est impossible que les tourmens de Miss Harlowe aient jamais égalé ceux que j'ai souffert, et que je souffre encore. Ce sexe est fait pour souffrir. C'est la malédiction que la première femme a transmise à toutes les filles qui sont sorties d'elle, et qui s'est éten-

due sur nous tous. Aussi voyons-nous que ce sont ceux, hommes et enfans, qui leur causent le plus de peine, qu'elles aiment toujours le mieux. Mais étendre sur des pointes déchirantes un esprit impatient comme le mien ! Non, la roue, ni les tortures n'ont point de souffrances qui égalent les miennes. Cruel bourreau ! Il faut donc que j'attende le retour dun nouveau courrier ? Que ton infernale malice soit confondue ! Je voudrois te voir transformé en cheval de poste, et me trouver assis sur ton dos. Que de coups de fouet, que de coups d'éperons laboureroient tes flancs épais, jusqu'à ce que tu ne fusses que sang et plaies ! Je te mettrois dans un état qui attireroit après toi tous les dogues du pays, heurlans après la proie qu'ils croiroient destinée pour eux, et n'attendant que le moment de te dévorer par lambeaux palpitans dans leur gueule ensanglantée.

Donne, donne à mon courrier la suite de ton cruel griffonnage. Qu'il remonte à cheval aussitôt. Tu m'as promis que ta lettre sera prête à son arrivée. Tous les coussins ou les fauteuils, sur lesquels je vais m'asseoir jusqu'à son retour, et mon lit, si je m'y place, seront remplis d'alênes, de poinçons, d'épingles et d'aiguilles. Pour me tourmenter par le corps autant que je le suis par l'esprit, il ne faudroit que m'enfermer nud dans un tonneau hé-

rissé de cloux et de pointes, et me faire rouler du sommet d'une montagne, trois fois aussi haute que nos plus fameux clochers. Mais je perds du temps. Cependant, hélas ! comment vais-je l'employer jusqu'à l'arrivée de tes déchirantes informations !

LETTRE CCCXXXVI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi au soir, 17 Juillet.

A mon retour chez Rowland j'ai appris qu'elle avoit fait appeler un apothicaire, qui venoit de monter avec les femmes de la maison; et j'ai balancé d'autant moins à les suivre, que faire demander la permission, c'étoit m'exposer à me la voir refusée. D'ailleurs j'espérois que les lettres, dont je m'étois chargé, me tiendroient lieu d'une très-bonne excuse.

Miss Harlowe étoit assise sur le bord du misérable lit, dans un extrême abattement. J'ai remarqué qu'elle n'écoutoit pas l'apothicaire, et je n'en ai pas été surpris: car, dans une profession qui se distingue assez depuis quelques années, je n'ai jamais vu de personnel plus révoltant, ni d'homme plus ignorant. (¶) C'est apparemment le

médecin ordinaire de cette sale maison, et de ses pareilles! Il m'a rappelé l'apothicaire d'Otway dans son *Marius*, et qu'il a imité de l'immortel Shakespeare. C'étoit lui-même.

La maigreur et la détresse étoient peintes dans toute sa personne. La dévorante misère l'avoit décharné jusqu'aux os. — La famine étoit dans ses joues hâves. Le besoin et l'oppression dans ses yeux câves. Le mépris qui suit l'indigence, s'étoit attaché à son dos. Le monde et ses loix étoient ses ennemis. (*b*)

Comme je suis en noir, je crois qu'à mon arrivée il m'a pris pour un médecin. Il s'est aussitôt retiré derrière moi, son chapeau sur ses deux pouces, comme s'il eût attendu que l'oracle parlât et donnât ses ordres. La triste Clarisse a paru fâchée de voir tant d'importuns autour d'elle. Ce n'étoit pas, a-t-elle dit, la moindre de ses infortunes présentes, de ne pouvoir être un moment seule avec les personnes de son sexe, et de n'avoir pas la liberté de choisir ceux qu'il lui plaisoit de voir. Cette plainte me regardoit particulièrement. Je lui ai fait les plus humbles excuses; et faisant signe à l'apothicaire de se retirer, ce qu'il a fait; je lui ai annoncé que je venois de son nouveau logement, où j'avois donné ordre que tout fût prêt pour la recevoir, dans l'idée qu'elle ne choisiroit pas d'autre retraite; que j'avois une

chaise à la porte; que M. Smith et sa femme avoient été dans une mortelle inquiétude pour sa sûreté; (je les ai nommés pour éloigner toute idée de la Sinclair,) enfin, que je lui apportois deux lettres que son hôte avoit reçues pour elle, l'une par la poste, et l'autre par exprès le matin même. La fin de ce discours a paru réveiller son attention. Sa charmante main s'est étendue pour les prendre. Elle les a apportées à ses lèvres. « C'est de la seule amie qui me reste au monde, a-t-elle dit, en les baisant une seconde fois. » Elle a considéré le cachet, pour s'assurer apparemment qu'elles n'avoient pas été ouvertes. « Je ne puis les lire, a-t-elle dit; ma vue est trop trouble, et elle les a mises dans son sein.

J'ai recommencé à la presser de quitter cet affreux séjour. Elle me demanda où je croyois qu'elle pût aller, pour achever tranquillement le peu de temps qui lui restoit à vivre, et pour se garantir des insolentes créatures qui étoient venues l'insulter. Je lui ai promis solemnellement que chez M. Smith, elle ne seroit exposée aux visites ni aux insultes de personne; et je lui ai engagé mon honneur, que l'homme dont elle avoit le plus à se plaindre n'en approcheroit pas sans son consentement. — Votre honneur, Monsieur! N'êtes-vous pas son ami? Oui, Madame, ai-je répliqué: mais je ne suis pas l'ami

de ses injustices pour la plus excellente de toutes les femmes.

(¶) Vous me flattez, Monsieur; je vous reconnois pour *un homme*...... Oh! Monsieur, votre ami, en levant sa tête avec un grand sérieux, votre *barbare* ami, quel compte n'a-t-il pas à rendre!

Elle s'arrêta : son cœur étoit gonflé : et mettant sa main devant ses yeux et son front, on voyoit les larmes rouler au travers de ses doigts : déchirée du sentiment de ta cruauté, sans doute, comme le fut le cœur de César au coup de poignard de son cher Brutus. (‖)

Malgré son désordre, je ne voulus pas perdre cette occasion de te justifier, d'avoir aucune part à cette dernière et infâme aventure. Il n'y a rien à alléguer pour la défense de ce malheureux homme dans son indigne conduite avec vous, Madame, mais pour ce dernier outrage, par tout ce qu'il y a de saint et de respectable, il en est innocent. — » Quel sexe » est le vôtre. S'est-elle écriée. Avez-vous » tous le même langage? *Par tout ce* » *qu'il y a de saint et de respectable!* » Ah, Monsieur! si vous pouvez trouver » quelque serment, quelque formule dont » mes oreilles n'aient pas été blessées » vingt fois chaque jour, employez-les, » et je pourrai peut-être me fier encore à » la parole d'un *homme*. »

(¶) J'ai été profondément touché de ce discours, connoissant combien elle étoit fondée à le tenir, et ta bassesse. (𝄞)

Mais vous m'assurez donc, Monsieur, a-t-elle ajouté, qu'il est innocent de cette dernière indignité ? Il me semble que je voudrois pouvoir me le persuader. M'en assurez-vous de bonne foi ?

J'atteste le Grand Dieu du ciel. — Elle s'est hâtée de m'interrompre. Si vous jurez, Monsieur, vous me replongez dans mes doutes. Si vous croyez vous-même votre parole insuffisante, quel fonds puis-je faire sur vos sermens ? Oh que cette expérience m'a couté cher ! mais quand j'aurois mille ans à vivre, les sermens me seroient toujours suspects. (¶) Pardon, Monsieur : mais il est vraisemblable que celui qui prend tant de libertés avec son Dieu, ne se fera scrupule de rien avec son égal et son semblable, pour servir ses intérêts.

C'étoit-là une réprimande des plus touchantes. (𝄞)

Madame, lui ai-je dit, j'ai le respect qu'un homme d'honneur doit à sa parole ; et si vous vous appercevez que j'y manque, jamais..... Ne vous offensez pas, a-t-elle dit en m'interrompant encore ; il est affligeant pour moi-même de soupçonner la véracité d'un galant homme. Mais votre ami se donne aussi pour un *homme d'honneur*. Vous ne savez pas tout

ce que j'ai souffert de la perfidie d'un *homme d'honneur* : et ses pleurs ont recommencé à couler.

Si votre foiblesse et votre douleur ne me faisoient pas craindre de vous fatiguer trop long-temps, je suis en état de lever tous vos doutes, et de vous convaincre non-seulemnt, qu'il n'a pas eu part à cette barbare action, mais qu'il en est mortellement affligé. — Hé bien, hé bien, Monsieur, a-t-elle repris avec vivacité, (¶) il en rendra son compte devant quelque tribunal : ce ne sera pas devant moi. — Je ne serois pas fâchée qu'il pût justifier ses intentions dans cette dernière aventure. (ⅉ) Dites-lui, Monsieur, que malgré l'amertume de mon cœur, au milieu de mes justes plaintes ; enfin, dans mes mouvemens les plus passionnés, je suis capable de m'écrier : (et je n'ai jamais, vu personne lever les mains et les yeux au ciel avec une ardeur aussi vive et aussi touchante :) (¶) Dieu de bonté, accorde-lui le repentir et sa conversion! Que je sois la dernière malheureuse dont il aura causé la ruine, et dans ton heure propice, reçois dans ta miséricorde le malheureux qui n'en a eu aucune pour moi. (ⅉ)

Sur mon ame je n'ai pas eu la force d'ouvrir la bouche. Ce n'étoit pas pour rien qu'elle avoit sa bible devant elle. J'ai été forcé de me tourner pour cacher mes larmes et tirer mon mouchoir. Quel

ange est cette femme ! — le geolier, sa femme et leur servante, tous pleuroient. Je t'aurois souhaité présent, pour te jeter à ses pieds, et pour commencer dans ce moment à ressentir l'effet de ses souhaits généreux pour toi, quoique tu ne mérites ne vérité qu'une éternelle punition.

Je suis revenu à la presser de quitter cette prison. Je lui ai représenté qu'elle y seroit bien moins libre de se garantir des visites qu'elle paroissoit redouter, que dans son dernier logement. (¶) Je lui ai dit qu'en restant dans cette maison, c'étoit s'exposer à recevoir la visite d'un *homme*, qui ailleurs, je lui en donnois ma parole (mais sans oser l'appuyer d'un serment, après la sévère réprimande que je venois de recevoir) ne se hasarderoit pas à l'approcher sans son consentement. (‖)

Il me paroissoit surprenant, lui ai-je dit, qu'elle refusât de quitter un lieu qui lui convenoit si peu, lorsqu'il y avoit beaucoup d'apparence que Miss Howe, et d'autres amis n'apprendroient pas le triste état de sa santé, sans chercher les moyens de la voir.

Elle m'a répondu, que ce triste séjour lui avoit causé d'abord beaucoup d'effroi; mais que s'étant sentie fort mal, et mortellement affoiblie par ses chagrins, elle ne s'attendoit pas à vivre long-temps; et que de là venoit son indifférence pour le lieu, parce qu'il étoit égal de mourir dans

un palais ou dans une prison; les palais, dit-elle, n'ont rien d'attrayant pour un mourant; mais qu'enfin, puisqu'elle commençoit à craindre de n'être pas sitôt soulagée de la vie, puisqu'elle se voyoit si peu maîtresse d'elle-même dans ce lieu, et qu'en changeant de demeure, elle auroit plus de facilité à recevoir les lettres de sa chère amie, elle étoit portée à se persuader qu'elle pouvoit prendre confiance à ma parole, et retourner à son dernier logement, se reservant, si elle v. voit au-delà de ses espérances, à s'en procurer un nouveau inconnu de moi comme de vous, et que malgré toutes les trahisons qu'elle avoit éprouvées, il lui paroissoit impossible que je pusse me prêter au dessein de la faire rentrer dans une maison qu'elle ne pouvoit nommer sans horreur, et où elle avoit été entraînée par un lâche artifice pour y voir consommer sa ruine.

Je l'ai assurée dans les termes les plus forts, quoiqu'avec la précaution de n'y mêler aucun serment, que vous étiez résolu de ne lui jamais causer de chagrin, et pour dissiper jusqu'à l'ombre du soupçon, je lui ai dit qu'à votre prière expresse, mon premier soin seroit de faire porter ses habits et ses autres effets dans son nouveau logement.

Cette proposition a paru lui faire plaisir. Elle m'a confié aussitôt ses clefs, en

me demandant si Mde. Smith, que j'avois nommée, ne pouvoit pas m'accompagner, parce qu'elle avoit là-dessus quelques autres instructions à lui donner. — Je lui ai promis de respecter tous ses ordres. — Eh bien, m'a-t-elle dit alors, j'accepte la chaise que vous m'offrez.

Je suis descendu sur-le-champ, sous prétexte de faire appeler les porteurs; mais pour me ménager aussi l'occasion de faire quelques libéralités à Rowland et à sa domestique. Comme ils ne s'étoient pas mal conduits, on ne pouvoit pas leur faire un crime de leur excessive pauvreté. J'ai fait venir aussi l'apothicaire, qui ne m'a pas paru moins dénué, et plus dénué encore, j'ose le dire, par rapport aux connoissances nécessaires à sa profession; je l'ai payé au-delà de ses espérances. Pendant que j'étois occupé de ce soin, Miss Harlowe s'est efforcée de lire les lettres que je lui avois remises; mais elle n'a pu lire que quelques pages d'une, qui lui ont causé de vives émotions. Elle a dit à la femme de Rowland, qu'elle ne tarderoit point à reconnoître les civilités de son mari et les siennes, ni à payer l'apothicaire, dont elle l'a priée de lui envoyer le compte à son logement. Elle a donné quelque chose à la servante; sans doute la seule demi-guinée qui lui restoit. Ensuite chancelant sur ses jambes tremblantes, elle est descendue, en s'appuyant sur

l'épaule de Mde. Rowland. Je me suis avancé pour la recevoir. Elle n'a pas fait difficulté d'accepter l'offre de mon bras. — Je crains, m'a-t-elle dit en marchant vers la porte, de vous avoir traité un peu durement. Mais si vous saviez tout, vous n'auriez pas de peine à me pardonner. Ah ! Madame, ai-je répondu, j'en sais assez pour vous regarder comme la plus innocente, et la plus vertueuse des femmes qui soient sur la terre, et comme celle qui a été le plus barbarement traitée. (¶) Elle m'a fixé d'un regard très-expressif : je ne saurois dire quelle étoit sa pensée ; mais en général, je n'ai jamais vu ame de femme se peindre dans les yeux comme la sienne. (‖)

J'avois donné ordre à mon laquais, qui n'a pas paru devant elle, et que son deuil rend moins remarquable, de ne pas perdre la chaise de vue, et de me venir rendre compte de ses observations, aussitôt qu'il l'auroit vue rentrer chez Smith. Il ne s'est pas mal acquitté de cette commission. Etant entré dans la boutique avant l'arrivée de la chaise, sous prétexte d'acheter du tabac, il a été à portée de me raconter qu'elle a été reçue, avec des transports de joie par la bonne Mde. Smith, qui ne faisoit que d'arriver comme elle, et qui se disposoit à la visiter chez Rowland. — O Mde. Smith ! lui a-t-elle dit, dès qu'elle l'a apperçue, ne m'avez-vous

pas crue évadée de chez vous ? Vous ne vous imagineriez pas tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vue. Je sors d'une prison ; arrêtée en pleine rue pour des dettes supposées. Mais, grâces au ciel! je me revois chez vous. Voulez-vous bien permettre que votre fille, — j'ai déjà oublié son nom, — Catherine, Madame, — permettez que Catherine m'aide à me mettre au lit? Je n'ai pas quitté mes habits depuis jeudi dernier. — Elle est montée aussitôt, en s'appuyant sur le bras d'une servante, et mon laquais n'a pu entendre ce qu'elle lui disoit.

Mais n'admires-tu pas cette noble et étonnante franchise d'un cœur ouvert, qui régne dans tous ses discours et dans toutes ses actions ? *Elle sort d'une prison*, dit-elle devant un étranger, devant une servante ! Elle l'auroit dit de même devant trente personnes, s'il s'en étoit trouvé autant dans la boutique de Smith. La disgrace qu'elle ne peut cacher à ses propres yeux, comme je me souviens qu'elle le dit dans sa lettre à Lady Betty, elle s'embarrasse peu de la cacher au public.

Mais cela même est pour moi une preuve évidente, qu'elle ne pense plus à garder aucune mesure avec toi. Cependant, être capable de faire pareils vœux pour ton changement, tels que la prière qu'elle a faite pour toi dans sa prison ! (Je te répéterai souvent le mot de *prison*, pour

te

te vexer.) N'est-ce pas marquer que la vengeance a peu d'empire sur son ame, quoiqu'elle soit capable de conserver de si justes ressentimens? C'est une autre perfection dans le caractère de cette admirable femme. A-t-on jamais connu quelqu'un de son sexe ou du nôtre qui ait su mettre une juste distinction entre le ressentiment et le désir de la vengeance, dans le cas d'un odieux traitement et d'une noire ingratitude?

Quel malheur après tout qu'une femme de ce mérite ait essuyé des traitemens si barbares! Si le ciel t'avoit fait naître sur le trône, je suis intimément persuadé que tes cruelles injustices pour cet innocent chef-d'œuvre de la nature, auroient été jugées comme un crime national, et que la guerre, la peste ou la famine en auroient été l'expiation. Mais n'étant qu'un particulier, tu trouveras certainement ta punition dans *l'autre vie*, comme elle est sûre d'y trouver sa récompense, sans compter les châtimens que tu dois craindre de la justice de ton pays et de la vengeance de sa famille. Ne ris point de cette menace. L'effet en est certain, s'il y a, comme je me le persuade de plus en plus, un état futur de justice et de rétribution. Autrement par quelle horrible injustice du sort le malheur d'une créature innocente seroit-il si peu proportionné à sa faute? Pour toi, quand par quelque accident il

t'arriveroit d'être brûlé vif dans ton lit, comment des flammes passagères expieroient-elles les abominables bassesses dont tu t'es rendu coupable, au mépris de toutes les obligations divines et humaines?

J'étois résolu de ne pas perdre un moment, pour faire porter à cette divine femme tout ce qu'elle avoit laissé dans son infernale demeure. Je me suis fait amener chez elle un carrosse, après m'être informé de sa santé, qui s'altère de plus en plus, et l'avoir fait prier de donner ses ordres à la femme de Smith, qui devoit m'accompagner. Nous nous sommes rendus chez ta Sinclair. Mde. Smith, à qui j'ai donné les clefs, a compté de ses propres mains tout le linge et les habits. J'ai fait tout enfermer dans les malles et les boites. Il s'est trouvé la charge de deux carrosses. Si je n'avois pas été présent, Sally et Polly auroient détourné à leur profit une partie de ces précieuses dépouilles. Elles ont eu l'insolence de le déclarer, et j'ai eu quelque peine à tirer des mains de Sally une belle coiffure de Malines, qu'elle vouloit porter, osoit-elle dire, en mémoire de Miss Harlowe. Ni moi, ni Mde. Smith ne nous serions apperçus de son tour, si nous ne l'eussions pas vue chercher après les manchettes pareilles. (¶) Le ressentiment que j'en ai marqué, et mon entretien avec Madame Smith, m'ont bien établi dans l'estime de

cette honnête femme : je me suis étendu sur le mérite de la jeune Dame ; je lui ai même témoigné combien j'étois affecté de tout ce qu'elle avoit souffert, en lui laissant cependant lieu de la croire mariée, mais sans aucune assurance de ma part. (b) Nous sommes déjà si familiers, que je me flatte, avec son secours, de pouvoir t'informer quelquefois des événemens, et je te promets de ne pas négliger de le faire, pourvu que je puisse compter sur la confirmation des engagemens solemnels que j'ai pris en ton nom comme au mien, qu'elle sera à l'abri de toutes poursuites ou visites personnelles de ta part. A cette condition, je serai en état de te rendre le même office que j'ai reçu long-temps de tes lettres, et de m'entretenir dans ma méthode d'abréviation que j'avois fort négligée avant l'ouverture de cette correspondance.

J'ai donné ordre à ton abominable Sinclair de t'envoyer ses comptes. Elle m'a répondu que la vengeance y auroit bonne part. Toute cette race infernale ne respire en effet que vengeance. J'ai ri de leurs fureurs. Il n'est plus douteux, disent les nymphes, que tu ne prennes le parti du mariage. Tous nos amis et camarades suivront ton exemple. Et la vieille pleure déjà la ruine entière de sa *pauvre* maison.

LETTRE CCCXXXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi matin, 18 Juillet.

APRÈS avoir passé une partie de la nuit à t'écrire, je ne suis pas trop content de me voir éveillé plutôt que je ne m'y étois attendu par l'arrivée de ton second courrier, qui arrive à six heures du matin, homme et cheval hors d'haleine.

Tandis qu'ils se rafraîchiront un moment, je veux t'écrire quelques mots pour te féliciter de ton impatience et de ta rage. — Je m'y étois attendu. Mille complimens, Lovelace, sur la résurrection de la sensibilité de ton ame. Quel plaisir tu me causes par tes alênes, tes poinçons, tes épingles et tes paquets d'aiguilles; mais surtout par ce tonneau hérissé de cloux dont tu crois déjà sentir les pointes, et que tu me donnes pour une foible image de tes tourmens mérités! J'aurai soin à chaque occasion qui s'offrira, d'enfoncer de nouveaux cloux dans ton tonneau, et s'il le faut, je prendrai la peine de te faire rouler moi-même du sommet de ta montagne, lorsque le sentiment te sera revenu; ou plutôt lorsque tu retomberas dans ton insensibilité. Cependant tu

sais à quelle condition est attachée ma correspondance. N'est-ce pas moi qui ai toujours protesté, et lorsqu'il en étoit encore temps, contre ton ingratitude et ta perfidie envers une si noble créature, et qui ai droit d'enfoncer le remords, s'il est possible encore, dans ton cœur endurci ?

Il faut que je te répète une chose, sur laquelle j'ai peut-être glissé trop légèrement. Songe que si ta Dame s'est laissée engager à reprendre son logement, c'est sur la parole que je lui ai donnée de la garantir de tes visites : sans quoi, peut-être auroit-elle choisi quelque retraite, où ni toi, ni moi, nous n'aurions pu la découvrir. J'ai cru pouvoir lui donner cette assurance, non-seulement en vertu de ta promesse; mais parce qu'il est nécessaire que tu connoisses sa demeure, pour négocier auprès d'elle, par l'entremise de ses amis et des tiens.

Mets-moi donc en état de remplir un engagement si sacré. Autrement, adieu pour jamais à toute amitié, ou du moins à toute correspondance entre nous.

BELFORD.

LETTRE CCCXXXVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 18 Juillet après midi.

JE me suis informé ce matin par un de mes gens de la santé de Miss Harlowe, et je me suis rendu chez elle immédiatement après mon dîner. On m'a fait un assez triste récit de sa situation. Je n'ai pas laissé de lui envoyer mon compliment. Elle m'a fait remercier de mes bons offices, avec des excuses de ne pouvoir m'assurer personnellement de sa reconnoissance, parce qu'elle étoit d'un abattement et d'une foiblesse extrêmes; mais on m'a dit de sa part, que si je prennois la peine de revenir vers les six heures du soir, elle espéroit alors être en état de prendre le thé avec moi, et de me remercier de vive voix.

Cette condescendance me flatte beaucoup. J'en tire même un bon augure en votre faveur, puisqu'elle n'ignore pas que je suis votre ami déclaré. Il me semble que je dois commencer par dissiper tous ses doutes, sur la part qu'elle vous a d'abord attribué à cette dernière infamie. Ensuite qui sait ce qu'on peut attendre de l'entremise d'une aussi honorable famille

que la vôtre ; du moins si vos résolutions sont capables de se soutenir. J'apprends de votre messager qu'avant cette malheureuse affaire, Miss Charlotte Montaigu et sa sœur avoient déjà fait entrer Miss Howe dans vos intérêts. Marquez-moi toutes les circonstances de leur négociation, pour me mettre en état de vous servir.

Miss Harlowe est logée fort honnêtement. Elle occupe deux belles chambres, avec leurs garde-robes et leurs cabinets. Elle s'est procuré une femme-de-chambre, n'y ayant qu'un domestique dans la maison, ou plutôt une garde-malade, dont Mde. Smith vante beaucoup la prudence, les soins et l'honnêteté. La veuve d'un officier, qui se nomme Mde. Lovick, et qui se trouve logée au-dessus d'elle, lui rend des soins volontaires et désintéressés, et une affection auxquels il paroît qu'elle est fort sensible. C'est un penchant mutuel qui a formé cette liaison, et Miss Harlowe croit avoir découvert dans cette veuve des qualités qui ressemblent beaucoup à celles de sa chère et digne Mde. Norton.

(¶) Ce matin, sur les sept heures, elle étoit si mal, qu'elle s'est rendue à la proposition de faire appeler un apothicaire ; non pas le pauvre hère, tu peux bien penser, qui étoit venu chez Rowland ; mais M. Goddard, homme de science et de mérite, et plein de probité : ce qu'il a ordonné confirme ces qualités et sa réputa-

tion générale : car, pénétrant aussitôt la cause de sa maladie, et prononçant que c'étoit le chagrin, il n'a ordonné pour le présent que des cordiaux et d'autres remèdes innocens, et il lui a prescrit un régime léger, aussitôt que son estomac seroit capable de le supporter. Il a dit à Mde. Lovick, qu'un exercice modéré, et l'amusement d'une compagnie agréable lui feroient plus de bien que toutes les drogues qu'il avoit dans sa pharmacie.

Cela m'a donné une très-bonne opinion de lui, et qu'en a pris aussi la malade, qui se loue beaucoup de sa modestie, de la bonté qui est peinte dans ses regards, et de ses manières vraiment honnêtes et civiles. Je veux absolument faire une plus ample connoissance avec lui, et s'il est d'avis d'appeler un médecin, je lui proposerai, pour l'intérêt de la belle souffrante plus que pour celui du médecin, qui ne cherche pas de nouvelles pratiques, mon digne ami, le docteur H. Son mérite est au-dessus de toute objection, et je suis sûr que notre jeune Dame sera contente de son humanité. (b)

Mde. Lovick m'a communiqué la substance d'une lettre, que sa chère Dame, (c'est le nom qu'elle lui donne,) lui a dictée pour Miss Howe. Elle n'est point en état d'écrire elle-même avec une certaine application. Il paroît que c'est une réponse aux deux lettres qu'elle a reçues par mes

mains, et dont j'ignore le contenu. (¶) Elle lui dit, « qu'elle s'étoit trouvée envelop-» pée dans une affreuse aventure; qu'elle » étoit bien sûre, quand elle l'apprendroit, » qu'elle ne lui en voudroit pas de n'avoir » pas reçu de réponse plutôt : qu'elle avoit » été arrêtée publiquement, et confinée » dans une chambre de prisonniers : au-» roit-elle pu s'attendre à pareille chose? » Qu'elle n'en étoit élargie que de la veille, » et qu'aujourd'hui elle étoit si foible, si » abattue, qu'elle étoit forcée d'emprun-» ter la main d'une Dame veuve qui lo-» geoit dans la même maison, pour lui » expliquer la cause de son silence : qu'elle » répondra à ses deux lettres du 13 et du » 16, aussitôt qu'elle en aura la force. Ce-» pendant elle la prioit de ne pas s'allar-» mer de sa situation : cette nouvelle dis-» grace n'étoit rien en comparaison des » maux qu'elle avoit soufferts auparavant : » seulement elle étoit survenue dans un » moment où sa santé étoit loin d'être » bonne, et c'étoit comme un fardeau de » surcroît tombé sur les épaules d'un mal-» heureux, déjà prêt à succomber sous sa » charge trop pesante. (‖) Elle espéroit » du moins en tirer un heureux fruit : ce-» lui de se croire tranquille dans une mai-» son d'honneur, avec des hôtes obligeans » et raisonnables, et avec l'assurance de » n'y être pas chagrinée par le misérable » dont elle craint la vue plus que la mort.

» Ainsi Miss Howe n'avoit plus besoin de
» prendre des voies détournées et dispen-
» dieuses, ni Collins de précautions pour
» n'être pas espionné dans sa route, ni
» elle d'emprunter un nom fictice pour lui
» écrire. Les lettres pouvoient être adres-
» sées directement chez M. Smith, sous
» son véritable nom. »

Vous voyez que j'aurai l'occasion de vous obliger. Mais voyez aussi combien elle se fonde sur la fidélité de mes promesses, et de l'engagement que j'ai pris avec elle, que vous ne l'importunerez pas de votre visite. Gardez-vous de nuire à vos propres vues par une impatience hors de saison, et de me faire passer pour un perfide aux yeux d'une infortunée, à qui tous les hommes sont justement suspects. Je répète, qu'à cette condition vous pouvez attendre de moi tous les services de l'amitié.

LETTRE CCCXXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi au soir, 18 Juillet.

Je quitte Miss Harlowe. On m'a fait entrer dans son anti-chambre, où je l'ai trouvée assise dans un fauteuil, le visage pâle et dans un grand affoiblissement. Elle

a fait un effort pour se lever lorsqu'elle m'a apperçu ; mais n'ayant pu se soutenir : pardonnez, Monsieur, m'a-t-elle dit. Je devrois me lever pour vous remercier de vos généreux soins. En vérité, je suis blâmable de m'être fait tant presser pour revenir ici. C'est un paradis, en comparaison du triste lieu dont vous m'avez tirée. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Il y avoit long-temps, bien long-temps que j'avois cessé d'en voir. Je commençois à m'étonner, a-t-elle ajouté avec un sourire, de ce qu'ils pouvoient être tous devenus.

La garde et Mde. Smith, qui m'avoient introduit, ont eu la discrétion de se retirer. Lorsqu'elle s'est vue seule avec moi : vous paroissez, Monsieur, a-t-elle repris, d'un caractère humain. Quelques mots qui vous sont échappés dans ma prison, m'ont fait juger que ma triste histoire ne vous est pas inconnue. Si vous la savez en effet, vous devez convenir que j'ai été traitée avec bien de la barbarie ; et cela par un homme de qui je ne le méritois pas.

J'ai répondu que j'étois assez informé, pour la regarder avec toute la vénération qu'on a pour le mérite d'une sainte, et pour la pureté d'un ange.

(¶) J'allois continuer, lorsqu'elle m'a interrompu : Point de ces exagérations, Monsieur : point de ces louanges qui ne m'appartiennent point. — Je voulus faire

l'apologie de ma sincérité : je citai le mot de *politesse*, qu'il falloit bien distinguer de la *flatterie*. — Il n'y a point de politesse, dit elle, où manquent la justice et la vérité : quelque mérite que j'aie pu avoir, je n'ai plus maintenant de vanité à satisfaire. — Je désavouai toute intention de chercher à lui faire des complimens : tout ce que j'avois dit, tout ce que je lui dirois, n'étoit que l'effet d'une sincère vénération. Les récits que m'avoit faits d'elle mon malheureux ami lui avoient assuré ce sentiment dans mon cœur. (*b*)

Je lui ai parlé alors de votre désespoir, de votre repentir, de la résolution où vous êtes de réparer le passé par toutes les satisfactions qui sont en votre pouvoir ; et j'ai insisté fortement sur votre innocence à l'égard de sa dernière infortune. Ses réponses ont été nettes. « Je » ne puis penser à lui sans une peine » extrême. Les réparations dont vous » parlez sont impossibles. La dernière » violence dont vous tâchez de le justi- » fier, n'est rien en comparaison de celles » qui l'ont précédée. Les premières étoient » irréparables, inexcusables. Celle-ci pou- » voit s'expier. Elle ne seroit pas même » fâhée de se voir convaincue que vous » n'êtes pas capable de tant de bassesse. » Cependant, après des lettres forgées, » après de fausses et basses suppositions » de faits et de personnes de sa propre

» famille, de quelles noirceurs ne doit-il
» pas être capable ? »

J'aurois souhaité pouvoir m'étendre sur l'interrogatoire que vous avez soutenu devant votre famille ; sur la résolution que vous aviez prise dès auparavant de l'épouser, si vous aviez obtenu d'elle les quatre mots que vous désiriez ; sur l'ardeur avec laquelle tous vos parens souhaitent l'honneur de son alliance, et sur la députation de vos deux cousines envoyées par la famille pour engager Miss Howe dans vos intérêts. Mais lorsque j'ai commencé à toucher tous ces points, elle m'a dit, en m'interrompant, que cette cause étoit devant un autre tribunal ; que c'étoit le sujet des dernières lettres de Miss Howe ; et qu'elle se proposoit de lui marquer là-dessus ses idées, aussitôt que ses forces le permettroient.

Je suis revenu à vous justifier particulièrement sur la dernière aventure, avec d'autant plus d'espérance de succès, qu'elle avoit eu elle-même la générosité de souhaiter de vous trouver innocent. J'ai parlé de la lettre furieuse que vous m'avez écrite à cette occasion. Après m'avoir regardé un moment, elle m'a demandé si j'avois cette lettre sur moi. — Je lui ai dit que je l'avois. — Elle a souhaité de la voir. — Sa curiosité m'a jeté dans un horrible embarras. Car vous devez sentir combien de chose passent entre nous autres libertins

pour ingénieuses ou badines, qui doivent être choquantes pour les yeux ou les oreilles d'une femme délicate ! d'ailleurs, tes lettres les plus sérieuses ont un air de légèreté, de fausse bravade, cherchant toujours à sortir, par de mauvaises plaisanteries, du sujet qui l'affecte le plus : et celles qui feroient le plus d'honneur à tes sentimens, sont en général les moins ostensibles. Je lui ai fait entendre cette observation à mots couverts; et je me serois volontiers dispensé de la satisfaire. Mais elle m'a si fort pressé, que j'ai pris le parti de lui lire quelques endroits, et de passer sur ce qui me paroîtroit capable de lui déplaire.

(¶) Je m'attends bien à quelque imprécation de ta part pour cette condescendance; mais j'ai mieux aimé lui complaire, que de me rendre suspect moi-même; et de m'ôter par-là le pouvoir de te servir auprès d'elle, après un si heureux début. D'ailleurs ce que je pouvois lui dire pouvoit-il augmenter la mauvaise opinion qu'elle a de toi ?

Tu te souviens, je suppose, du contenu de ta lettre de fureur (*) : Voici quelles ont été ses remarques sur les différens passages que je lui en ai lus. Sur tes deux premières lignes : *tout est perdu, perdu !* juste ciel ! Belford, que vais-je

(*) Voyez Lettre CCCXXX.

faire ? Malédiction sur tous mes complots et mes inventions !

Oh ! quelle légèreté, quelle insensibilité pour ses crimes doit avoir un cœur qui a pu dicter à la plume ces vains emportemens de libertin ! (b)

J'ai passé tes malédictions contre tes parentes, *dont tu étois devenu le Sigisbée*, et je lui ai lu les sept paragraphes suivans, jusqu'à ton exécrable vœu, trop révoltant pour en offenser son oreille. Ce que je lui ai lu a produit les remarques que tu vas lire : « Les ruses et les inven-» tions qu'il maudit, et le triomphe de » ses vils agens, à la découverte de ma » retraite, sont une preuve que toute sa » criminelle conduite étoit préméditée ; » et je ne doute pas non plus que ses » horribles parjures et tous ses cruels » artifices ne fussent dans ses idées autant » d'inventions brillantes, de jeux d'esprit » et de merveilleuses finesses, pour dé-» montrer sans doute la supériorité de ses » talens. — O mon cruel, cruel frère ! sans » toi, je ne serois pas tombée dans les » mains d'un aussi méprisable et aussi dan-» gereux corrupteur ! — Mais continuez, » Monsieur, je vous prie, continuez. »

A cet endroit, *m'apprendras-tu, malheureux pronostiqueur, où ma punition doit finir ?* Elle a soupiré : et lorsque j'ai lu ces quatre mots, *priant peut-être le ciel pour ma réformation !* n'ajoutez-vous

rien, m'a-t-elle dit en soupirant encore ? Le malheureux ! en versant une larme pour toi ! — sur ma foi, Lovelace, je suis persuadé qu'elle ne te hait pas. Elle prend du moins un vif intérêt à ton bonheur futur. Quelle femme as-tu choisi pour l'objet de tes outrages !

Elle a fait une réflexion assez sévère sur moi-même : à la lecture de ces mots : *jette-toi à ses genoux et demande-lui pardon pour moi.* « Vous aviez tous » votre leçon, m'a-t-elle dit. Vous aviez » la vôtre, Monsieur, lorsque vous êtes » venu pour me délivrer. Je vous ai vu » à genoux ; j'ai pris cet excès de con- » descendance pour une marque d'huma- » nité, et le mouvement d'un cœur bon et » obligeant. Pardon, Monsieur ; mais je » ne savois pas que ce ne fût que simple » fidélité à vos instructions. »

Ce reproche m'a piqué. Je n'ai pu supporter l'humiliation de passer dans son esprit pour une misérable machine, pour un Joseph Leman, pour un Tomlinson ; et j'ai entrepris avec quelque chaleur de lui ôter cette idée avilissante. Mais elle m'a fait encore une fois des excuses, en me disant que j'étois l'ami déclaré d'un homme, dont elle étoit fâchée de pouvoir dire avec raison que l'amitié ne faisoit d'honneur à personne. Elle m'a prié de continuer ; mais je ne m'en suis pas trouvé mieux.

A l'endroit où tu dis que *j'ai toujours été son ami et son avocat*, elle m'a fait un argument sans réplique. « Je vois, » m'a-t-elle dit, qu'il a toujours eu contre » moi de criminels desseins, et que vous » ne les avez pas ignorés. Plût-au-ciel, » que dans quelque moment de bonté, » et sans aucun danger pour vous, la » seule horreur du mal vous eût porté » à me donner avis d'une bassesse que » vous n'approuviez pas ! Mais je vois » qu'entre vous autres hommes, la ruine » d'une fille innocente est un mal plus » léger, qu'une action généreuse qui vous » rendroit infidelles aux secrets d'une ami- » tié criminelle. »

Après cette sévère, mais juste réflexion, j'aurois voulu passer la ligne suivante, quoique j'en eusse lu les premiers mots, sans y faire attention ; mais elle m'a forcé d'achever. *Que ne donnerois-je pas aujourd'hui pour t'avoir écouté !* Voici sa remarque. « Ainsi, Monsieur, vous voyez » que si vous aviez servi heureusement à » prévenir le malheur dont j'étois me- » nacée, vous en recevriez aujourd'hui » les remercimens de votre ami rendu » à ces réflexions. C'est une satisfaction » qui, j'en suis persuadée, sera toujours » la récompense de celui qui a la force » de prévenir ou d'arrêter le mal. Je suis » redevable, sans doute, à votre obli- » geante intention : mais vous vous êtes

» fait une loi d'honneur de garder son » secret, une loi d'autant plus étroite » apparemment, que le secret vous a paru » plus noir. Cependant, permettez-moi » de souhaiter, M. Belford, que vous » deveniez capable de sentir le plaisir que » goûte un bon naturel dans *une amitié* » *vertueuse*. Il n'en est point d'autre qui » mérite ce nom sacré. Vous paroissez » d'un bon naturel; j'espère pour votre » propre intérêt, que vous en éprouverez » quelque jour la différence; et lorsque » vous serez à ce point, souvenez-vous » de Miss Howe et de Clarisse Harlowe » (car je vois que vous savez mon his- » toire en grande partie); qui étoient les » plus heureuses créatures de la terre » dans la jouissance de leur amitié mu- » tuelle, jusqu'au moment où cet homme, » votre ami.....» Elle s'est arrêtée et s'est détournée de moi.

(¶) A l'endroit où tu te traites d'*infâme et vil intrigant!* « O quel cœur endurci, » qu'un homme qui se charge du crime sans » en sentir la honte et le remords. » (||)

Lorsque tu me recommandes de t'informer du traitement qu'elle a reçu; et que tu ajoutes, *malheur à ceux qui auroient eu l'audace de la maltraiter!* Son indignation s'est allumée tout-d'un-coup. « Quel homme que votre ami, » Monsieur? Est-il audace égale à la » sienne? Est-ce à lui de s'arroger le droit

» de punir les coupables? Tous les mau- » vais traitemens que j'ai pu recevoir » dans cette occasion, n'ont pas approché » de ceux..... » Elle s'est arrêtée ici quelques momens.... « Cependant qui le punira » lui-même? L'effronté scélérat! lui seul » est donc en droit d'outrager l'innocence! » Il fait apparemment sur la terre le » rôle du grand ennemi du genre-humain; » il exerce à son gré ses punitions sur les » méchans subalternes qui lui servent à » faire le mal. »

Mes réflexions sont devenues ici fort sombres. Qu'ai-je fait? me suis-je dit à moi-même? Ce caractère sauvage va m'accuser de l'avoir trahi, en lisant une partie de sa lettre à cette dame si pénétrante. Cependant, si tu en es fâché, je crois qu'en bonne justice, tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même. Qui croiroit que pour donner des preuves de ta sincérité, et te disculper d'une odieuse accusation, je n'aie pas dû communiquer quelques endroits les plus favorables d'une lettre que tu n'as écrite à ton ami, que pour le convaincre de ton innocence? Mais un mauvais cœur et une mauvaise cause sont d'étranges sources d'embarras. Ainsi laissons la cause répondre de ses effets.

Je me suis bien gardé de lui lire la belle commission que tu me donnes, de maudire tes femmes une heure entière, et les noms de *dragons* et de *serpens*, dont

tu les qualifies, quoiqu'ils leur conviennent si bien. Si je m'étois arrêté à cet endroit, on m'auroit dit avec raison, que tu connoissois de tout temps le caractère de ces infâmes créatures ; infâme que tu es toi-même, d'avoir conduit la vertu et la pureté même dans ce détestable cloaque.

(¶) J'ai terminé ma lecture à l'article où tu finis toi-même ta lettre, à ces mots : *une ligne ! une seule ligne ! un royaume pour quelques lignes !* en lui disant néanmoins, pour m'excuser de supprimer tant de passages, qu'ils étoient pleins d'emportemens plus violens encore ; et que je les passois, parce qu'ils ne pouvoient servir qu'à me prouver à moi la sincérité de l'écrivain, et que son oreille étoit trop délicate pour les entendre. (‖) « En voilà » assez de lu, Monsieur ; votre ami est un » homme des plus méchans. Je comprends » qu'il vouloit établir sur moi son pou- » voir, à toutes sortes de prix ; et ses ac- » tions ne m'ont que trop appris à juger » quelles étoient ses intentions. Je suppose » que vous connoissez son vil Tomlinson. » Je suppose..... ; mais que servent les dis- » cours ? Jamais il n'y eut d'exemple d'un » cœur si faux et d'une trahison si prémé- » ditée. » (Rien n'est plus vrai, pensai-je en moi-même.) « Quels sermens ne m'a- » t-il pas faits ! Quelles ruses n'a-t-il pas » inventées ? et dans quelle vue ? Unique- » ment pour ruiner une jeune et malheu-

» reuse fille, dont il devoit être le pro-
» tecteur, et qu'il avoit privée lui-même
» de toute autre protection ! »

Ici elle s'est levée. — Elle a tourné la tête, en portant son mouchoir à ses yeux. Je suis demeuré en silence. Après quelques momens, elle s'est rapprochée de moi, en me regardant d'un air plus tranquille : « Je
» me flatte, m'a-t-elle dit, de parler à un
» homme qui a le cœur mieux placé. Je
» vous rends grâces, Monsieur, des obli-
» geans, quoiqu'inutiles efforts que vous
» avez faits en ma faveur, soit qu'ils soient
» venus de votre pitié seule, ou de votre
» honnêteté, ou de ces deux motifs
» ensemble. Ils ont été sans effet ; peut-être
» parce qu'ils n'ont pas été assez pressans ;
» et je n'en accuse que moi-même. Je ne
» méritois peut-être pas dans votre opi-
» nion, la peine qu'il vous en eût coûté
» pour me sauver. J'ai pu vous paroître
» une créature étourdie, qui s'étoit déro-
» bée à ses vrais amis, à ses protecteurs
» naturels, et qui devoit par conséquent
» subir toutes les suites de sa témérité. »

Je t'aurois mal servi, en lui apprenant quelle force j'ai toujours mise dans mes représentations et dans mes instances. Mais je l'ai assurée que j'avois embrassé sa cause avec zèle, sans autre motif qu'un mérite auquel je n'avois jamais rien connu d'égal ; que je ne pensois point à te défendre ; mais que tu n'avois jamais cessé de rendre

justice à sa vertu ; que c'étoit la force de cette conviction, qui causoit aujourd'hui tes regrets, et qui te faisoit désirer avec une passion si vive, de te voir en possesion d'un si inestimable trésor.... J'allois continuer. Elle m'a coupé la voix. « C'en est » assez et même trop, m'a-t-elle dit, sur ce » sujet, Monsieur. Si votre ami veut m'ac- » corder la grâce de ne jamais paroître de- » vant moi, c'est tout ce qui me reste à lui » demander. Jamais, jamais, (serrant for- » tement ses deux mains ensemble,) je ne » le reverrai, si je puis l'éviter sans avoir » recours aux voies criminelles du dernier » désespoir. »

Que pouvois-je répondre pour toi ? Il n'auroit pas été prudent de toucher en ce moment la même corde. Peut-être me serois-je attiré la défense absolue, non-seulement de lui reparler de toi ; mais de me présenter jamais à sa porte. Je me suis réduit à lui proposer indirectement des secours pécuniaires. J'ai oublié de te dire qu'à l'endroit de ta lettre où tu m'ordonnes de lui faire accepter tout l'argent que je pourrois lui faire prendre, elle avoit répété plusieurs fois, d'un ton fort vif, *non, non, non, non.* Je n'ai pas eu la hardiesse de lui renouveler ouvertement cette proposition, et mes termes ont été si obscurs, qu'elle a pu feindre de ne pas m'entendre.

En vérité, je ne connois personne au monde, homme ou femme, que je crai-

gnisse plus de désobliger, ou dont je fusse plus fâché de mériter le reproche. Elle a dans ses manières une dignité si vraie, sans aucune teinture de cet orgueil ou de cette arrogance qu'on est tentée de mortifier; l'œil si perçant et néanmoins si adouci par des rayons de bonté, qu'elle commande et impose le respect à tout le monde. Il me semble que j'ai une sorte de *saint amour* pour cette femme angélique; et c'est un de mes étonnemens, que tu aies pu conserver tes noirs desseins, après avoir conversé un quart-d'heure avec elle. Gardée comme elle l'étoit par la piété, la prudence, la vertu, la dignité, la naissance, la fortune, et par une pureté de cœur, que je crois sans exemple, il n'y a qu'un vrai démon qui ait pu entreprendre de forcer tant de barrières. Cependant tu l'as fait, et ton orgueil est encore tenté de s'en applaudir!

Pour moi, je reconnois de plus en plus que je ne devois pas me contenter d'élever ma voix et de prendre parti par mes reproches contre tes viles intentions. A la vérité, il m'est venu plus d'une fois à l'esprit de tenter quelque chose en sa faveur. Mais, misérable que j'étois! de fausses notions d'honneur, comme elle a droit de me le reprocher, ont toujours eu la force de me retenir; avec le scrupule, que je ne devois la connoissance de tes vues qu'à tes communications volontaires. D'ailleurs, dans la maudite maison où tu l'avois me-

née, et veillée comme elle étoit par toi-même et par tes agens infernaux, je me suis figuré, te connoissant comme je te connois, que le fruit de mes soins n'eût été que de hâter sa ruine. Je puis ajouter que te voyant tenu en respect par sa vertu, arrêté par tes remords, n'oser les premiers jours attenter à sa personne : que sans connoître la bassesse de tes desseins, elle t'avoit plus d'une fois obligé de les abandonner et de prendre la résolution de lui rendre une justice honorable pour toi-même ; j'étois porté à me persuader que la force de son mérite pourroit triompher à la fin de la corruption de ton cœur.

C'est mon opinion, si tu persistes dans le dessein de te marier, que tu n'as rien de mieux à faire que de lui procurer la visite de tes vraies tantes et de tes cousines, et de les engager à plaider pour toi. Dans ces circonstances, il est à craindre qu'elles n'aient quelque éloignement pour une visite. Mais leurs lettres du moins et celles de Milord M.... appuyées des sollicitations de Miss Howe, peuvent opérer quelque chose en ta faveur. Cependant c'est une simple espérance, qui n'est fondée que sur mes désirs pour ton bien. Je crois au fond, que Miss Harlowe préféreroit la mort à toi. Les deux femmes qui la gardent sont persuadées, sans connoître la moitié de ses peines, que son cœur est mortellement atteint, et que sa vie est sans ressource.

En

En prenant congé d'elle, je l'ai suppliée de ne pas épargner mes services, et de permettre que je m'informe de sa santé. Elle ne m'a répondu que par une inclination de tête, que j'ai prise pour un consentement.

LETTRE CCCXL.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 19 Juillet.

(¶) JE me suis rendu ce matin chez Mde. Smith, où l'on m'a dit que la nuit avoit été fort mauvaise; mais que cependant elle étoit levée. J'ai envoyé chercher son honnête pharmacien. Il est venu; il a approuvé mon idée d'appeler le Docteur H... j'ai chargé les femmes de lui annoncer sa visite, qui d'abord n'a pas paru lui faire plaisir. Cependant elle n'a fait aucune objection; mais après un silence, elle leur a demandé ce qu'ils lui conseilloient. Elle avoit des effets de prix : son intention étoit d'en faire de l'argent, de quelques-uns du moins, aussitôt qu'elle le pourroit; mais à présent elle n'avoit pas une seule guinée à présenter au Docteur pour ses honoraires.

Mde. Lovick lui a dit qu'elle avoit cinq guinées dans sa bourse, et qu'elles étoient à son service.

Elle en accepteroit trois, dit-elle, si elle vouloit prendre ce bijou. (Et elle a tiré une bague de son doigt), jusqu'à ce qu'elle pût les lui rendre ; mais à cette seule condition.

Comme on lui avoit annoncé que j'étois en bas avec M. Goddard, elle a demandé à me dire un mot, avant de recevoir le Docteur.

Je suis monté. Je l'ai trouvée assise dans un grand fauteuil, la tête appuyée sur un oreiller ; Mde. Smith et la veuve aux deux côtés du fauteil ; la garde derrière, tenant dans ses mains une phiole d'esprit de corne de cerf : Clarisse tenoit elle-même des sels dans sa main.

Dès que je suis entré, elle a levé sa tête, et m'a demandé si le Docteur connoissoit M. Lovelace ?

Je lui ai dit que non, et que je croyois même que vous ne l'aviez jamais vu de votre vie.

Le Docteur est-il de vos amis ?

Oui Madame : et c'est un brave et habile homme ; je pouvois le citer comme un des premiers dans sa profession. M. Goddard dit aussi, qu'il ne connoissoit pas de meilleur médecin.

Je n'ai, dit-elle, qu'une condition à faire, avant de recevoir cet honnête Docteur, c'est qu'il ne refusera pas d'accepter de moi ses honoraires. Si je suis pauvre, Monsieur, je n'en suis pas moins fière. Je

ne veux point avoir d'obligation à personne ; non, Monsieur, je ne le veux point. Je me soumets à cette visite, parce que je ne veux pas paroître ingrate envers le peu d'amis qui me reste, ni mériter le reproche d'obstinée de ceux de mes parens qui s'intéressent encore à moi, et qui pourroient un jour, pour leur satisfaction particulière, s'enquérir de la manière dont je me serois comportée pendant ma maladie. Ainsi, Monsieur, vous savez ma condition, empêchez qu'on ne me chagrine : je suis très-mal et hors d'état de disputer long-temps là-dessus.

Quand je l'ai vue si déterminée, je lui ai dit que puisqu'elle l'exigeoit, on se conformeroit à ses volontés.

En ce cas, Monsieur, le Docteur peut entrer. Mais je ne serai pas en état de répondre à beaucoup de questions. — Madame, a-t-elle dit à sa garde, vous pouvez lui rendre compte, là près de la fenêtre, de la nuit que j'ai passée, et de l'état où vous m'avez vue ces deux derniers jours. Et M. Goddard, s'il se trouve ici, peut lui dire ce que j'ai pris. Je vous en prie, qu'on me questionne le moins possible.

Le Docteur est entré, et lui a fait son respectueux compliment, avec cette politesse aimable qu'on vante en lui. Elle y a répondu par un de ces regards gracieux, où se peignent si bien sa douceur et sa bien-

veillance. — J'ai voulu me retirer : mais elle m'a ordonné de rester.

Le Docteur lui a pris la main. Le lys n'étoit pas aussi blanc. — En effet, Madame, vous êtes très-foible ; mais permettez-moi de vous dire, que vous pouvez vous faire plus de bien vous seule, que toute la faculté ensemble. Ensuite il s'est retiré vers la fenêtre : et après une courte conférence avec les femmes, il est venu nous joindre, moi et M. Goddard, à l'autre fenêtre, et d'une voix basse : nous ne pouvons rien faire ici, dit-il, il n'y a que des cordiaux et de la nourriture à conseiller. — Quelle est la famille de cette Dame ? Elle paroît être une personne de qualité ; et quoiqu'elle soit très-mal, on voit que c'est une bien belle femme. Elle est Demoiselle, je présume ?

Je lui ai répondu à l'oreille qu'*oui* : que son histoire étoit des plus extraordinaires ; et que je lui en aurois dit plusieurs circonstances, si je l'avois trouvé chez lui la veille ; que sa famille avoit été cruelle à son égard ; mais qu'elle ne pouvoit entendre nommer ses parens, sans se faire des reproches à elle-même ; quoiqu'ils fussent beaucoup plus blâmables qu'elle.

Je savois que je ne me trompois pas, dit le Docteur. Une histoire d'amour, M. Goddard ! une aventure d'amour, M. Belford ! Il y a une personne dans le monde

qui pourroit lui faire plus de bien, que toute la faculté,

M. Goddard a exposé au Docteur, qu'il avoit craint que sa maladie ne fût dans l'ame; et qu'il l'avoit traitée d'après cette idée : et il a détaillé son traitement au Docteur, qui l'a approuvé. Ensuite il s'est rapproché de la malade, et reprenant sa charmante main : ma belle jeune Dame, lui a t-il dit, vous aurez fort peu besoin de nos secours. C'est vous-même qui devez en grande partie être votre propre médecin. Allons, chère Dame : pardonnez une familiarité que m'inspire la tendresse; votre aspect inspire l'amour autant que le respect; et l'on peut excuser cette familiarité dans le père de plusieurs enfans, dont quelques-uns sont plus âgés que vous, allons, tâchez d'égayer un peu vos esprits. Prenez la ferme résolution de faire tout ce qui sera en votre pouvoir, pour vous bien porter, et bientôt vous vous sentirez mieux.

Vous êtes extrêmement obligeant, Monsieur; je prendrai tout ce que vous prescrirez. Mes esprits ont été troublés. Oui, je serai mieux, je le crois avant de me retrouver dans un état plus fâcheux. Les soins de ces bonnes amies, que vous voyez autour de moi, (en montrant les femmes) ne seront pas payés d'ingratitude. Le Docteur a écrit son ordonnance : il eût bien voulu éviter de prendre aucun salaire. Comme sa maladie, lui a-t-il dit, seroit

beaucoup plus sûrement guérie par les soins et les égards de l'amitié, que par les ordonnances du médecin, elle lui feroit beaucoup d'honneur, en voulant recevoir plutôt ses conseils comme ami, que ses ordonnances comme médecin. Elle a répondu qu'elle verroit toujours avec grand plaisir un homme aussi aimable et aussi bon : que ses visites entretiendroient dans son cœur un sentiment d'indulgence pour son sexe ; mais que si elle oublioit en lui sa qualité de médecin, elle craignoit de perdre de la confiance qu'elle avoit dans sa science ; et que cette confiance lui étoit nécessaire pour procurer la guérison qui étoit le but de ses visites.

Il a encore insisté, mais de la manière la plus polie ; disant qu'il passoit devant sa porte des deux et trois fois par jour. — Elle lui a dit qu'en ce cas elle auroit toujours l'occasion et le plaisir de le voir sous le titre qu'il avoit l'honnêteté de proposer ; qu'il étoit des offres généreuses pour la personne qui les faisoit, que ne pouvoit accepter honorablement celle à qui elles étoient faites : qu'à la vérité elle n'étoit pas fort riche actuellement ; et il devoit voir par l'offre qu'il falloit qu'il acceptât, qu'elle considéroit beaucoup plus ses facultés présentes, que son mérite à lui, ou le plaisir que lui feroient ses visites.

Nous sommes sortis tous ensemble : et comme le Docteur et M. Goddard étoient

extrêmement curieux de savoir quelque chose de plus de son histoire, M. Goddard a proposé d'entrer dans un café voisin, où je leur ai fait en confidence un court récit de ses aventures : je vous ai épargné autant que j'ai pu ; et cependant, vous concevez aisément, qu'on ne pouvoit rendre à cette Dame une justice des plus ordinaires, sans vous charger beaucoup. (b)

A trois heures après-midi.

Je viens de retourner chez Smith ; on m'assure qu'elle est un peu mieux, et qu'elle l'attribue à la gracieuse visite du médecin, dont elle se loue beaucoup, ainsi que de M. Goddard, disant qu'ils lui marquent une affection et des soins vraiment *paternels*. Pauvre Demoiselle ! toute sa vie s'étant passée sous les aîles de ses parens, aujourd'hui qu'elle se voit abandonnée de sa famille, elle trouve quelque chose de paternel dans ces soins, comme elle nomme *maternels* ceux qu'elle reçoit de Mde. Lovick et de Mde. Smith, pour remplacer à ses propres yeux le père et la mère que son cœur respectueux ne cesse pas de regretter !

Mde. Smith m'a dit, qu'après que nous fûmes sortis, elle lui avoit donné la clef de ses malles et de ses tiroirs, et qu'elle l'avoit priée de faire, avec Mde. Lovick,

un inventaire de son linge et de ses habits. Après cette revue, qui s'est faite en sa présence, elle leur a proposé de chercher à vendre deux de ses robes de parure; l'une qu'elle n'a jamais portée; l'autre qu'elle n'a pas mise trois fois. Ce dessein m'a causé une peine extrême. *Peut-être t'en causera-t-il un peu aussi à toi ! ! !* (¶) Elle donne pour raison, qu'elle ne vivra point assez pour en faire jamais d'autre usage; que sa sœur et ses autres parentes dédaigneroient de les porter; que sa mère ne pourroit souffrir la vue de rien qui lui eût appartenu; qu'elle a besoin d'argent; qu'elle ne veut avoir obligation à personne, tandis qu'il lui reste des effets qu'elle n'a point occasion d'employer. (‖) Cependant, comme ces deux robes sont très-riches, elle n'espère pas, dit-elle, qu'on en puisse trouver ce qu'elles ont coûté.

Les deux femmes, embarrassées de ses instances, ont pris le parti de me consulter. Des habits si précieux leur ont fait prendre une idée plus haute encore de son rang et de sa fortune. Ce ne pouvoit être qu'une Dame de qualité, et elles m'ont pressé de leur apprendre plus particulièrement son histoire. Je leur ai dit qu'elle est effectivement d'une naissance et d'une fortune distinguées, en leur laissant croire qu'elle étoit mariée. Mais j'ai cru devoir lui laisser à elle-même le récit de ses dis-

graces, dans le temps et la forme qu'elle jugera convenables. J'ai ajouté seulement qu'elle avoit été traitée avec une indignité qu'elle ne méritoit pas, et qu'elle étoit un modèle d'innocence et de pureté. — Tu supposeras aisément qu'elles ont témoigné leur étonnement, qu'il y eût un homme au monde, capable de cette barbarie envers une aussi belle créature.

A l'égard des deux robes, j'ai conseillé à Mde. Smith, de feindre qu'après quelques recherches elle avoit trouvé un ami, qui acheteroit volontiers la plus riche; mais d'ajouter, pour éloigner d'elle toute défiance, qu'il vouloit y trouver de l'avantage. Je lui ai laissé vingt guinées que j'avois sur moi, comme une partie du paiement, et je lui ai recommandé de l'engager adroitement à s'en défaire pour quelque chose de plus.

Je vais passer cette nuit à Edgware avec le pauvre Belton, dont je te parlerai dans ma prochaine lettre; mais avec la résolution d'être demain à Londres; et je laisse cette lettre pour ton courrier, s'il arrive pendant mon absence. Adieu.



LETTRE CCCXLI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

(En réponse à la Lettre CCCXXXIX)

Au château de M.... *Mercredi, 19 Juillet.*

Tu crains avec raison, que je ne te soupçonne de quelque perfidie, lorsque tu n'as pas fait difficulté de communiquer ma lettre. Qui croiroit, me demandes-tu, que tu n'aies pas dû lire quelques endroits, les plus favorables, d'une lettre que j'écris à mon ami, pour le convaincre de mon innocence? *Je t'apprendrai, qui.* C'est celui qui dans la même lettre, où il me fait cette question, dit à l'ami qu'il expose au ressentiment de sa belle, qu'il y a dans mes lettres les plus sérieuses, un air de légèreté et de mauvaise plaisanterie, qui fait que celles qui feroient le plus d'honneur à mes sentimens, sont précisément les moins ostensibles. Que penses-tu maintenant de ta folie condamnée par ta propre bouche? Deviens, je te l'enjoins, plus circonspect à l'avenir, et que cette grossière imprudence soit la seule de son espèce.

« Elle ne peut penser à moi sans une peine extrême. Vains emportemens de

libertins ! Un si dangereux et si méprisable intrigant ! Un homme dont l'amitié ne fait honneur à personne ! Un cœur endurci ! Un méchant homme ! Un homme qui fait le rôle des ministres de l'enfer ! » A-t-elle tenu, a-t-elle pu, a-t-elle osé tenir ce langage ? et le tenir à celui dont elle loue l'humanité, et qu'elle préfère à moi pour cette vertu, tandis que cette humanité dont il fait parade, n'est exercée qu'à ma prière, et qu'elle ne peut l'ignorer ? N'est-ce pas me ravir l'honneur de mes bonnes œuvres? Admirable fondement pour ta fine distinction entre le *ressentiment* et la *vengeance* ! Mais tu seras toujours malheureux dans tes idées ; et ton partage est de ne concevoir les choses qu'à demi ou de réussir mal à les exprimer.

L'éloge que tu fais de son ingénuité est une autre de tes bisarreries. Je ne pense pas comme toi de ses longues plaintes et de ses vaines exclamations. Que peut-elle se proposer ? Seroit-ce de t'inspirer un *saint amour* ? Au diable ton extravagance. Dans toute autre vue néanmoins, n'est-il pas choquant de se représenter une femme si charmante, tête-à-tête avec un libertin, et jasant avec lui d'une offense qu'elle ne peut pardonner ? Je souhaiterois beaucoup que ces chastes personnes eussent un peu plus de modestie dans leur colère. Il seroit fort étrange que Robert Lovelace prétendît avoir plus de véri-

table délicatesse que Miss Clarisse Harlowe, sur un point qui en demande une extrême. Peut-être engagerai-je sa nourrice Norton, ou sa chère Miss Howe, par quelqu'un de mes agens, à faire reproche à cette chère novice de ses trop libres et trop publiques expressions.

Mais pour parler sérieusement, je t'assure que, malgré le ton méprisant avec lequel elle t'a demandé d'où me venoit l'audace de m'arroger le droit de punir celle d'autrui, je ne pardonnerai jamais à cette maudite Sinclair la dernière violence dont elle s'est rendue coupable contre une femme si accomplie. Les barbares insultes des deux nymphes, dans les visites qu'elles lui ont rendues, et le choix de la plus horrible caverne qu'elles aient pu trouver, dans la vue sans doute de lui faire renaître du goût pour leur maison, (¶) et la proposition plus horrible encore qu'elles ont osé lui faire d'un homme qui payât la dette pour elle; piége que lui a tendu, je n'en doute pas, cette infernale Sally, pour tenter, la croyant une femme ordinaire, son cœur plein de ressentiment et de désespoir, et la perdre entièrement dans mon estime, et me provoquer à l'abandonner dans ma fureur à leur impitoyable barbarie; ce sont autant d'outrages que, pour m'exprimer dans son style, je ne peux, ni ne veux jamais pardonner. — (‖)

Pour l'opinion que la Lovick et la Smith ont de son état mortel, c'est un langage de femme, dans lequel je suis surpris que tu donnes si facilement, toi qui as vu *mourir* et *ressusciter* tant de belles. Je veux t'apprendre ce qui combat cette idée : sa jeunesse et son admirable constitution ; le plaisir qu'elle a toujours pris à faire du bien, et pour lequel elle se croyoit née ; plaisir qu'elle goûtera plus que jamais, puisque mon défaut, comme tu sais, n'est pas une humeur avare et sordide ; sa piété qui lui fournira des motifs de patience contre des maux inévitables ; la considération du triomphe qu'elle a remporté sur moi par sa résistance, et sur toute la bande, par sa fuite heureuse ; l'innocente et intacte pureté de ses intentions, et l'orgueil intérieur de n'avoir pas mérité le traitement qu'elle a souffert.

Comment s'imaginer qu'avec tant de réflexions consolantes, une femmes pusse mourir de chagrin? Au contraire, je ne doute pas qu'en revenant de la consternation où l'a jetée cette dernière et indigne disgrace, (horreur dont il n'y a que des malheureuses de son propre sexe qui pussent se rendre coupables,) son cœur calmé par le temps ne se r'ouvre à l'amour. Ses idées recommenceront à rouler sur le nœud conjugal. La gaîté, la vivacité renaîtront naturellement dans son ame, et elle s'acquittera de toutes ses évolutions avec

autant de liberté que de plaisir, quoique avec moins de l'un et de l'autre, que si la chère petite orgueilleuse avoit pu se croire élevée bien au-dessus du reste de son sexe, dans tout le cours de sa carrière.

En me faisant le récit de ses amères invectives contre ton pauvre ami, tandis que tu étois devant elle, je vois ta sotte figure, les doigts dans la bouche. Tu me demandes ce que tu *aurois pu répondre pour moi?* Ne t'ai-je pas suggéré dans mes letures précédentes, mille choses qu'un peu de zèle t'auroit fait rappeler pour ma justification ou pour mon excuse.

Mais venons aux circonstances présentes. Il est vrai, comme mon courrier te l'a dit, qu'avant l'officieuse infamie de cette Sinclair, Miss Howe s'étoit engagée de s'employer en ma faveur auprès de son amie. Cependant elle a dit à mes cousines, qu'elle étoit persuadée que son amie ne me pardonneroit jamais. (¶) Je t'envoie les copies de tout ce qui s'est passé à cette occasion entre mes cousines Montaigu, Miss Howe, moi, Lady Betty, Lady Sarah et Milord M..... (‖) J'ai une extrême impatience de savoir ce que Miss Howe peut lui avoir écrit, pour la faire consentir à recevoir la main de *l'effronté scélérat*, de *l'homme dont l'amitié ne fait honneur à personne*, du *méchant*, du *très méchant homme*. Les deux lettres ont passé par tes mains. Si je les avois eues dans les mien-

nes, peut-être la cire du cachet se seroit-elle fondue sous mes doigts ardens, (sans même avoir recours au secret de la poste,) et les plis se seroient ouverts d'eux-mêmes, *comme ont fait d'autres plis*, pour satisfaire ma curiosité. Je te trouve bien coupable, Belford, de n'avoir pas imaginé quelque moyen de me les envoyer par un exprès à cheval. Tu aurois pu dire que le messager, qui apporta la seconde, les avoit reprises toutes deux. J'aurois eu le temps de les faire transcrire, et de les renvoyer comme de la part de Miss Howe, et personne n'en auroit rien su que nous deux.

(¶) C'est une charmante fille que Miss Howe ! tant de vivacité, une si aimable pétulence ! Je ne parle pas de l'épouser ; mais que j'aurois envie de tenir ce folâtre oiseau dans ma cage ! Comme je la ferois sautiller, voltiger autour tant qu'elle laisseroit une de ses plumes à chaque fil d'archal ! Si j'avois débuté par elle, je suis sûr, comme je te l'ai déjà dit (*), qu'elle ne m'eût pas donné la moitié autant de peine que j'en ai eu avec sa charmante amie. Car les filles passionnées ont le pouls vif et variable ; et un joli cavalier peut s'amuser à son gré de leurs *inégalités*. Toujours dans les extrêmes, vous n'avez besoin que de savoir les provoquer et les appaiser tour-à-tour, hausser et baisser le

(*) Voyez Lettre CCLII.

ton ; les chagriner et leur demander pardon, et vous donner quelquefois le mérite de la patience, et d'avoir beaucoup à souffrir d'elles : et alors, si vous savez les surprendre dans un moment d'indulgence, le reproche qu'elles se font intérieurement de vous avoir maltraité, les livre entièrement à votre discrétion.

Mais ne me parlez pas de ces filles d'une humeur paisible et contemplative, qui ne sortent jamais de leur caractère sans une forte raison, et lorsqu'une fois on leur en a donné sujet, rarement vous pardonnent-elles, ou vous offrent-elles une seconde occasion de les offenser.

C'est en partie la crainte de me trouver dans ce cas avec ma chère Miss Harlowe, qui m'a déterminé à la conduire dans un lieu où je croyois impossible qu'elle pût m'échapper, quand même je ne réussirois pas dans mes premières tentatives. Sans ce motif, la veuve Sorlings m'auroit autant convenu que la veuve Sinclair. Car je n'ai pas été long-temps à voir, qu'il n'y avoit rien à se promettre avec elle de la crédulité ; qu'elle étoit à l'épreuve des persuasions amoureuses ; que la raison n'abandonnoit jamais son amour ; que sa pénétration et son bon sens lui faisoient haïr tous les complimens qui manquoient de vérité et de naturel. Qu'aurois-je pu gagner avec elle dans tout autre lieu ? Et même dans cette demeure où tout me fa-

vorisoit, combien de temps n'ai-je pas été tenu en respect, en dépit de la violence de mes penchans naturels, et des instigations *dénaturées*, (c'est le nom que je leur dois à présent,) de ces viles créatures, et reprimé par la seule force de sa dignité innée, et de cette pureté visible d'ame et de mœurs qui remplit quiconque la voit, sinon de ce saint amour dont tu parles (*), au moins d'une vénération profonde? Autrement tu crois bien qu'il m'étoit facile de jouer le rôle d'un honnête galant, d'un amant délicat, ou du moins d'un joli cavalier séduisant, et qui l'art de flatter et de plaire. (♭)

Mes tantes qui voient trainer en longueur la négociation dont elles ont le succès tant à cœur, se disposent à reprendre le chemin de leurs terres, après avoir tiré de moi l'unique sûreté qu'elles puissent avoir en pareille occasion; c'est-à-dire, ma parole pour la célébration, si l'on consent à m'accepter.

(¶) Mais enfin, t'entends-je demander, es-tu dans la résolution de faire réparation, si on t'en laisse le pouvoir?

Je t'avouerai franchement, Belford, que mon cœur fait de temps à autre des mouvemens retrogrades, lorsque je songe sérieusement à l'irrévocable cérémonie. Nous ne renonçons pas si aisément au

(*) Voyez Lettre CCCXXXIX.

désir de notre cœur, et à ce que nous croyons essentiel à notre bonheur, quelque déraisonnable, quelque absurde que puisse paroître aux autres notre attente ou notre espérance. Il y aura toujours des retours en arrière; des ardeurs renaissantes qui se ranimeront au premier incident favorable, à la première lueur la plus incertaine, malgré le découragement de cent mauvais succès, et cela diminue le plaisir que nous causeroient sans cela des ouvertures opposées.

Il est honteux, ami, de se mentir d'homme à homme. Je t'avouerai donc que je n'aime point le mariage; mon cœur n'est point pour lui : même avec une *Clarisse*. Cependant je songe toujours sérieusement à l'épouser.

Mais je fais souvent cette réflexion : si la chère personne laissoit le temps et mon repentir, les prières de ma famille, la médiation de Miss Howe adoucir ses ressentimens, (qu'il faut distinguer avec toi de la vengeance, dont tu l'as si finement exemptée) (*) et que r'ouvrant son cœur à l'inclination qu'elle en a chassée, elle consentît à m'accompagner à l'autel. — Combien d'éloquentes périodes de ta façon perdues; combien de charmantes exclamations de la sienne gâtées! — Et quel couple de vieux patriarches nous devien-

(*) Voyez Lettre CCCXXXVI.

drions tous deux ensemble, tournant sans cesse autour du même pivot, comme le cheval de moulin, faisant d'une année à l'autre des garçons et des filles, cherchant des nourrices pour leur premier âge, ensuite des gouverneurs et des gouvernantes; leur enseignant des leçons que leur père n'a jamais pratiquées, et qui n'ont pas rendu sa mère meilleure, diront ses parens à elle. Et peut-être à la fin, quand la vie ne sera plus pour nous qu'un état d'inertie monotone et insipide, et que je commencerai à désirer d'oublier mes friponneries passées, quelles consolantes réflexions nous ferons en voyant toutes ces folies revivre dans la personne et la conduite de tant de jeunes petits Lovelaces, avec autant, ou même propablement plus de dépense et de chagrins pour les père et mère; et en voyant les filles s'évader avec des galans qui n'auront pas la moitié de mes talens ingénieux; avec d'épais lourdauds, comme cela pourroit bien arriver, qui n'auroient pas l'esprit de donner à leurs créatures une seule excuse honnête de leur foiblesse, différente de ces raisons grossières et avilissantes qu'ils tireroient du sexe ou de la nature. Ah, Belford! qui peut soutenir ces idées choquantes? Qui le pourroit, surtout à mon âge, et avec autant d'inclination à mal faire? Je suis pleinement convaincu d'une chose, c'est qu'un homme

qui se propose de se marier et de jouir en paix de ses propres réflexions, sans craindre les représailles ou les suites de son exemple, ne doit jamais sónger à se faire libertin.

Cela sent bien la *conscience*, n'est-ce pas, Belford?

Mais dans la résolution où je persiste toujours, et dans mon incertitude actuelle, le parti que j'ai à prendre, c'est de ranimer mes facultés qui ont été comme engourdies par l'épaisse fumée de Londres, par ma longue prison et ma servitude auprès de ma belle entêtée, et dont j'ai tiré si peu de fruit; c'est de redonner du ton et du ressort aux fibres relâchées de mon ame, qui ont été tiraillées par des convulsions comme les nerfs d'un paralytique, par le tumulte continuel qu'elle a excité dans mes esprits, et de me remettre en état d'offrir à Miss Harlowe un mari digne d'elle; ou si j'ai le malheur d'être rejeté, de retrouver ma gaîté ordinaire, et montrer à d'autres belles de ce sexe enchanteur, que je ne suis pas découragé par les difficultés que j'ai trouvées auprès de ce charmant individu; et que je suis également disposé à faire tous mes efforts pour leur être aussi agréable qu'auparavant. (b) Un tour de France et d'Italie sera mon remède pour le dernier de ces deux cas. Miss Harlowe oubliera dans l'intervalle tout ce qu'elle a souffert de son ingrat

Lovelace ; quoiqu'il soit impossible que son Lovelace oublie jamais une femme dont il désespère de rencontrer l'égale, quand il feroit le tour du monde.

Si tu ne te lasses point de m'écrire, pour t'acquitter de la dette énorme, que pendant quelques semaines mes lettres sans nombre et sans fin t'ont imposée, je tâcherai de réprimer, malgré leur importun et fréquent retour, les désirs que j'ai d'aller à la ville, pour me jeter aux pieds de la divinité de mon cœur. Il m'en coûtera beaucoup ; mais la politique et l'honnêteté me prêteront leur secours, pour m'aider à tenir ma promesse et l'engagement que tu as contracté auprès d'elle. Je ne veux point l'irriter par de nouvelles offenses. Au contraire, je suis résolu de laisser à ses ressentimens le temps de s'appaiser, afin que tout ce qu'elle pourra faire désormais en ma faveur, ait la grâce et le mérite d'une action volontaire.

Hickman, (j'ai une mortelle aversion pour cet homme-là,) me demande par un billet que je viens de recevoir, une entrevue pour vendredi prochain chez M. *Dormer*, notre ami commun. Les affaires qu'il peut avoir avec moi ont-elles donc besoin de l'entremise d'un ami *commun* ? Cette proposition m'a l'air d'un défi. Qu'en dis-tu, Belford ? Je ne lui promets pas d'être trop civil. Il s'est mêlé de bien des choses ! D'ailleurs je lui porte un peu

d'envie, par rapport à Miss Howe; car si je ne me trompe point dans l'idée que j'ai de lui, il est impossible que cette *virago* puisse jamais l'aimer

(¶) Tout le monde sait que la mère, (toute impertinente qu'est la fille quelquefois,) prend sa fille à la gorge, pour lui faire avaler cet amour malgré elle; sa mère est une des femmes les plus violentes de toute l'Angleterre, et son défunt mari a succombé dans la lutte conjugale, *à qui auroit le dessus?* Il a passé le pas, faute de pouvoir ni céder ni vaincre. (☞)

Charmant sujet d'espérance pour un homme d'intrigue, lorsqu'il a raison de croire qu'une femme sur laquelle il a des vues, est sans inclination pour son mari. (¶) Quels peuvent être les principes et la vertu d'une épouse, qui n'a pour se défendre contre la tentation, que le sentiment de son devoir et l'engagement de sa foi, sans affection qui l'y attache. (☞)

Il y a long-temps que tu ne m'as rien dit du pauvre Belton. Informe nous particulièrement de tout ce qui a rapport à lui. C'est un honnête garçon. Je lui crois d'autres embarras qui le chagrinent que ceux de sa Thomassine.

(¶) Tu ne te seras pas avisé de lui prêcher conscience et réforme : dis, l'as-tu fait? Tu ne devrois pas prendre avec lui pareilles libertés, à moins que tu ne le jugeasses absolument incurable. Un homme

en mauvaise santé et languissant ne peut pas soutenir le sérieux de ces idées, comme tu le peux toi, sans être ni meilleur ni pire. — Le repentir, suivant mon idée à moi, et la pénitence sont des choses à proposer, quand un homme jouit d'une pleine santé et de la vigueur de ses esprits. Car à quoi un homme est-il propre, lorsqu'il n'est plus lui-même, et qu'il n'est plus le maitre de ses facultés ? Et voilà pourquoi, à ce que je conçois, le repentir sur le lit de mort est regardé comme une chose fort équivoque et assez inutile.

Quant à moi, je me flatte que j'ai encore bien du temps devant moi : car j'ai l'intentention de me reformer un jour. Je fais de temps en temps des réflexions fort sérieuses. Et pourtant je crains un peu la vérité de ce que me dit un jour ma charmante, *qu'un homme n'étoit pas toujours le maître de se repentir quand il le vouloit.* Elle vouloit dire sans doute, *de persévérer ;* car j'ai eu mille fois des mouvemens, des accès de repentir.

En jetant les yeux sur les deux articles précédens, il me semble y appercevoir quelque espèce de contradiction ; mais je ne veux pas m'y arrêter davantage. Le sujet est trop sérieux : je ne le comprends pas trop clairemen en ce moment. Prenons-en un plus gai. (b)

Nous passons ici le temps, Mowbray, Tourville et moi, aussi gaiement que nous

le pouvons sans toi. Je souhaite ne pas alonger les jours goutteux de Milord M... par la joie que nous lui donnons. C'est un avantage, je crois t'en avoir fait la remarque ailleurs, que les pécheurs de notre sexe ont sur l'autre en amour. Tandis qu'une malheureuse femme, les pauvres chères ames ! soupire dans un coin, ou qu'elle cherche les bois et les déserts pour gémir, et se lamenter sur les renversemens de ses espérances ; nous pouvons nous, boire, manger, courir le cerf, et bannir par de nouvelles amours le souvenir de celles qui nous affligent. Cependant, tout livrés que nous sommes à la joie, mes réflexions sur les injures que cette divine femme a reçues, troublent souvent tout-à-coup mes plaisirs. Je compte qu'après m'avoir tourmenté à son gré, elle me permettra de réparer ses maux et les miens. C'est là ma consolation.

Tu vois que mes sentimens sont encore honnêtes. Bats des aîles, Belford, et applaudis-moi par tes croassemens.



LETTRE

LETTRE CCCXLII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin, 20 Juillet.

HÉLAS ! ma très-chère amie, quelles doivent avoir été vos souffrances ? Que je me représente amèrement les angoisses de votre situation dans une aventure si humiliante ! En plein jour, en pleine rue ! Je ne verrai donc jamais de fin aux infortunes d'une chère amie, qui a été si malheureusement entraînée et jetée dans les mains d'un infâme libertin ! Que j'ai souffert en recevant votre lettre, qui est d'une autre main que la vôtre, et que vous n'avez fait que dicter ! Vous devez être fort mal. Chère amie ! Mais je n'en suis pas surprise. (¶) Je me flatte que le mal vient de la confusion, du trouble, de l'étonnement de vos esprits, et que ce n'est qu'un abattement passager dont vous pourrez vous établir, plutôt que d'un abandon à la tristesse, qui pourroit produire des effets dont la seule idée me fait frémir. (☞) Ah, ma chère ! quel que soit votre état, il ne faut pas que le courage vous abandonne. Non, il ne faut par vous

livrer au désespoir. Jusqu'aujourd'hui vous n'avez aucune faute à vous reprocher. Mais le désespoir seroit absolument votre faute, et la plus terrible où vous pussiez jamais tomber.

Je ne puis supporter que vos lettres soient d'une autre main que de la vôtre. Ma chère amie, écrivez-moi vous-même, s'il est possible, quelques lignes. Elles ranimeront mon cœur, surtout si elles m'apprennent que votre santé se rétablit. J'attends votre réponse à ma lettre du 13. Nous l'attendons tous avec impatience. Milord et les Dames sont des personnes d'honneur. Ils ont une passion extrême de vous voir entrer dans leur famille. Votre misérable est si repentant, suivant leur propre témoignage, et vos parens si implacables! (¶) Votre dernière disgrace, quoiqu'une suite de ses ordres généraux, est cependant arrivée contre sa volonté et à son insçu, et il en est si vivement affecté, que ma mère est dans l'opinion que vous devez absolument être sa femme; surtout si cédant à mes vœux exprimés dans ma lettre et à ceux de toute sa famille, vous étiez disposée à vous rendre, avant cette horrible aventure.

Je vous envoie la copie d'une lettre que j'écrivis, mardi dernier, à Miss Montaigu, dans le chagrin d'apprendre qu'on ne savoit ce que vous étiez devenue, et sa réponse, avec un billet de Milord et de ses

deux sœurs. Le misérable y a joint aussi quelques lignes. Mais je vous avoue que le tour de sa requête me déplaît. Avant que de vous solliciter plus vivement en sa faveur, j'ai pris la résolution d'employer un ami, pour tirer de sa propre bouche des preuves de sa sincérité, et pour m'assurer si son cœur a conduit sa plume, indépendamment du désir de sa famille. Cependant mon cœur se révolte à la seule supposition qu'il y ait quelque ombre de fondement pour cette question, lorsque la femme est *Miss Clarisse Harlowe*. Mais je crois avec ma mère que le mariage est à présent le seul moyen qui vous reste de mener une vie tranquille et supportable, il ne faut plus dire *heureuse*. Aux yeux du public même toute la honte seroit pour lui, et votre triomphe en paroîtroit plus glorieux aux yeux de ceux qui vous connoissent.

Je suis obligée de partir incessamment avec ma mère pour l'isle de Wight, où ma tante Harman, dont la santé décline beaucoup, désire de nous voir avant sa mort. M. Hickman doit aussi, je pense, nous accompagner. (¶) Sa sœur, dont nous avons tant entendu parler, vint l'autre jour nous faire visite avec son Lord. Elle se sent pour moi la plus vive affection, ou du moins elle le dit..... Elle m'a paru justifier parfaitement sa réputation. (‖) Il seroit mortel pour moi d'en-

treprendre ce voyage, sans avoir la satisfaction de vous embrasser. Cependant ma mère, toujours jalouse de son autorité, qu'il lui arrive souvent de compromettre à force de vouloir en user, exige que pour notre première entrevue, j'attende le moment de vous féliciter sous le nom de Mde. Lovelace. Lorsqu'on m'aura rendu compte de la réponse de votre misérable aux questions qu'on doit lui faire de ma part, et que vous m'aurez marqué vous-même votre sentiment sur ma lettre du 13, je vous expliquerai plus ouvertement le mien. Le porteur se propose de faire tant de diligence qu'il me promet d'être aujourd'hui à Londres. Puisse-t-il revenir avec les plus heureus nouvelles!

ANNE HOWE.

LETTRE CCCXLIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi au soir.

Vous me faites une peine sensible, très-chère Miss Howe, par l'ardeur même de votre noble et constante amitié. Ma réponse sera courte, parce que je ne suis pas bien, quoiqu'un peu mieux que ces

derniers jours, et parce que j'en prépare une plus longue à votre lettre du 13. Mais je vous déclare d'avance, que je ne veux point de cet homme-là. N'en soyez pas fâchée contre moi. Non, ma chère, je n'en veux point. Ainsi dispensez-vous, je vous en supplie, de l'épreuve où vous voulez mettre sa bonne-foi.

Le courage ne m'abandonne pas, et j'ose espérer qu'il ne m'abandonnera jamais. Ma situation n'est-elle pas heureusement changée ? Et j'en rends grâces au ciel, je ne suis plus prisonnière dans une odieuse maison. Je ne suis plus entre les mains de cet homme, et à la merci de ses noirs desseins. Je ne suis plus obligée de me dérober au jour pour l'éviter. Un de ses intimes amis embrasse avec chaleur mes intérêts, et s'engage à le tenir éloigné de moi, et cela de son propre aveu. Je ne vois que d'honnêtes gens autour de moi. Tous mes effets et mes habits m'ont été renvoyés. Le misérable rend témoignage lui-même à mon honneur.

Il est vrai que mes forces sont extrêmement affoiblies. Mais j'ai un excellent médecin, le Docteur H., et un honnête homme dans M. Goddard. Ils me traitent, ma chère, avec des soins *paternels*. Je m'apperçois aussi que mon ame commence à se fortifier ; et je crois quelquefois sentir que je suis au-dessus de mes infortunes. Cependant il m'arrivera plus d'une fois

de retomber dans l'abatement. Je dois m'y attendre. Et puis la malédiction de mon père.......; mais vous me ferez un reproche, de mêler cette triste idée au récit de mes consolations.

C'est à vous-même, très-chère amie, que je recommande instamment de ne pas vous laisser trop profondément affecter de mes disgraces. (¶) Ce seroit armer d'une pointe nouvelle plusieurs des traits que j'ai reçus, et qui sont maintenant émoussés et moins sensibles. (‖) Si vous voulez contribuer à mon honheur, prenez soin du vôtre, chère amie, et tournez les yeux sur l'agréable carrière, qui est ouverte devant vous. Vous rendriez bien peu justice à votre Clarisse, si vous n'étiez pas persuadée que la plus grande satisfaction qu'elle puisse éprouver dans cette vie, est de vous y voir heureuse. Ne pensez plus à moi, mon unique amie, que pour nous voir toutes deux dans les temps passés, et supposez-moi partie pour un long, ... pour un très-long voyage! N'arrive-t-il pas souvent que les plus chers amis, appelés par la voix de leur patrie, se séparent avec la certitude d'être séparés un grand nombre d'années, et quelquefois avec la crainte trop fondée de l'être pour jamais.

(¶) Aimez-moi cependant toujours; mais en vous détachant peu-à-peu de moi. Je ne suis plus ce que j'étois, lors-

que nous étions, je puis le dire, comme des amans inséparables. Nos vues doivent être à présent bien différentes. Déterminez-vous, ma chère, à rendre un honnête homme heureux, parce que c'est un honnête homme qui doit vous rendre heureuse aussi.

Adieu, ma très-chère amie! Adieu, ma chère Miss Howe! Mais je ne serai pas long-temps sans vous écrire encore, je l'espère! (‖)

(¶) LETTRE CCCXLIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

(En réponse à la Lettre CCCXLI.)

Jeudi, 20 Juillet.

J'AI lu au pauvre Belton l'article de votre lettre, où vous vous informez de sa santé, et nous parlez de la manière agréable dont vous passez le temps avec vos autres amis au château de M..... Il poussa un grand soupir. Vous étiez tous bienheureux, dit-il. — Je suis fâché que ç'ait été là sa réflexion; car le pauvre garçon s'en va, et à grands pas. Il espère que le changement d'air le rétablira, joint à l'agréable et joyeuse compagnie au mi-

lieu de laquelle je l'ai laissé. Mais rien, j'ose le dire, ne peut le sauver.

C'est une terrible chose pour un jeune homme indulgent et facile, que d'avoir à combattre à-la-fois une maladie de langueur, et une maîtresse qui vous minent toutes deux. Il faudroit un acte de violence pour se défaire de la dernière ; et il ne lui reste pas assez de vigueur et de fermeté pour s'exécuter avec courage. Sa maison est à Thomassine, et non pas à lui. Il n'est pas entré chez lui depuis quinze jours. Il erre comme un vagabond d'auberge en auberge, entrant dans chacune, uniquement dans le dessein de se rafraîchir, puis y restant deux ou trois jours sans pouvoir en sortir et ne sachant trop ou aller, s'il en sort. Sa maladie est en lui, et il ne peut la fuir, ni s'en séparer.

Les enfans de sa maîtresse, (qu'il croyoit autrefois les siens,) sont assez forts et assez insolens pour le coudoyer dans sa propre maison ; en passant devant lui, tenant le parti de leur mère, ils le chassent en quelque sorte de chez lui, et lorsqu'il est sorti, ils font des orgies avec les tristes débris de sa fortune. Leur mère, qui autrefois étoit si tendre, si soumise, si attentive à le prévenir, que nous le nommions tous heureux, et son genre de vie celui qu'il falloit préférer, est maintenant si impérieuse, si insolente, qu'il ne peut disputer avec elle, sans faire

un tort infini à sa santé. Il est donc réduit à la défensive d'un homme affoibli et vaincu par le chagrin, et qui perd toujours du terrain, lui qui jadis fut pendant tant d'années un aggresseur déterminé, n'importe à quel ennemi il avoit affaire. Quel déplorable changement ! — Il se compare maintenant lui-même au lion décrépit de la fable, gisant sur la terre et recevant sur la face l'ignominieux coup-de-pied de l'âne.

J'ai entrepris sa cause. Il m'a permis, non sans difficulté, de le mettre en possession de sa propre maison, et d'y placer avec lui sa malheureuse sœur, qu'il a négligée jusqu'à présent, parce qu'elle étoit malheureuse.

Il est dur, me dit-il, et le pauvre garçon pleuroit en me le disant, qu'il ne me soit pas permis de mourir tranquille dans ma propre maison. Voilà le fruit qui revient du bonheur si vanté d'entretenir des maîtresses ! Qu'oiqu'il n'ait appris que depuis peu l'infidélité de la sienne, il paroît clair maintenant qu'elle a duré si long-temps, qu'il n'y a pas lieu de croire que les enfans soient de lui ; cependant avec quelle tendresse il les aimoit !

A quoi attribuerons-nous donc, Lovelace, la tendresse qu'un père supposé montre si fréquemment pour les enfans d'un autre ? Qu'est-ce donc, je te prie, que ce que nous appellons *nature et affec-*

tion naturelle ? Un homme doit-il se vanter de sagacité et de pénétration, lorsqu'on peut l'amener si aisément à nourrir, à élever et même à aimer, et souvent à préférer le fruit du crime d'un autre homme avec sa femme ou sa maîtresse, comme on fait nourrir et aimer à une poule, à une oye les œufs et même les petits d'autres oiseaux de leur espèce ?

Permets-moi de te demander si ce qu'on appelle instinct dans les animaux, ne les rend pas plus capables de discerner leur propre progéniture, beaucoup plus aisément que nous ne pouvons faire avec notre raison et notre sagacité si vantées par l'homme ? Si quelques maris qui ont des femmes d'une vertu équivoque considéroient bien sérieusement cette réflexion, je crois que leur ardeur désordonnée pour le gain en seroit bien refroidie, lorsqu'ils ne pourroient savoir, (secret que possède leur compagne,) pour les enfans de qui ils se donnent tant de mal, travaillant sans relâche, et peut-être rapinant et trompant ceux avec qui ils ont affaire; et si ce sont les enfans de leurs amis, de leurs voisins, ou plus certainement de leurs parens, du côté de la femme pourtant.

Mais je ne pousserai pas cette idée aussi loin que je le pourrois, parce qu'en lui donnant trop d'extension, la conséquence pourroit être préjudiciable aux sentimens de la nature et au bien de la société,

puisque les femmes vertueuses seroient peut-être plus exposées à souffrir des méfiances et des caprices des maris qui auroient un mauvais cœur ou une mauvaise tête, que celles qui savent couvrir leurs fautes par l'artifice et l'hypocrisie, moyens auxquels une épouse vertueuse ne peut avoir recours. Cependant cette réflexion, prise en général et renfermée dans de justes bornes, peut avoir de très-bons effets; elle meneroit à rechercher la bonne éducation, les bonnes inclinations, et une vertu bien établie, comme des qualités préférables à l'argent, lorsqu'un homme qui n'est point déterminé uniquement par la figure et les attraits de la personne, cherche autour de lui une compagne digne de partager sa fortune, et une mère de ses futurs enfans qui doivent être les héritiers de tous ses biens, et jouir des fruits de son industrie et de son travail.

Mais revenons au pauvre Belton.

Si j'ai besoin de votre assistance et de celle de nos camarades pour réinstaller ce pauvre diable dans sa maison, je vous le ferai savoir. On vient de me dire tout-à-l'heure que Thomassine déclare qu'elle n'en sortira jamais; car il paroît qu'elle soupçonne qu'on prend des mesures pour la faire déloger. Elle dit qu'elle est Mde. Belton, et qu'elle est en état de prouver son mariage.

Si elle se donne ces airs pendant la vie de Belton, que ne fera-t-elle pas après sa mort ?

Ses fils menacent tous ceux qui oseroient insulter leur mère. Ils parlent de leur père (c'est ainsi qu'ils nomment le pauvre Belton) comme d'un père dénaturé.

Probablement que leur véritable père est toujours à la maison, et toujours en ennemi, passant pour le cousin de l'épouse, suivant l'usage, et aujourd'hui c'est son cousin le *protecteur*.

J'ose dire qu'il n'y a presque point de femmes entretenues qui n'entretiennent à leur tour, et qui ne répandent avec profusion sur leur favori *particulier*, ce qu'elles tiennent de l'extravagante folie de leur amant en titre.

Je tâcherai de me passer de votre secours, si je peux. J'imagine que ce sera ici l'histoire de ces anciens Sarmates, qui revenant de leurs foyers après une absence de plusieurs années, trouvèrent leurs esclaves en possession de leurs femmes ; de façon qu'ils n'avoient pas seulement pour adversaires leurs femmes infidelles, et leurs esclaves, mais encore les enfans de ces esclaves devenus des hommes et résolus de défendre leurs mères et leurs pères affranchis depuis long-temps. Mais les nobles et braves Sarmates dédaignant d'attaquer leurs esclaves à armes égales, se

pourvurent seulement de la même sorte de fouets avec lesquels ils les châtioient auparavant, et en se montrant à eux avec ces armes à la main, ils firent fuir tous ces lâches devant eux. — En mémoire de quoi, jusqu'à ce jour, la divise de la monnoie de Novogorod en Russie, ville des anciens Sarmates, est un homme à cheval tenant un fouet à la main.

Le pauvre diable vous en veut de ne l'avoir pas pressé davantage d'être de votre partie au château de M.... Il est sûr, dit-il, que c'est à Mowbray qu'il doit une invitation aussi légère de la part de quelqu'un dont les instances en pareil cas étoient ordinairement si pressantes. Il dit qu'il n'oubliera jamais le propos que lui a tenu Mowbray. « Pourquoi, Tom, lui dit un jour ce brutal, en lâchant un jurement, te voit-on triste et languissant comme un poulet qui a la pépie? Tu devrois t'évertuer un peu plus, ou bien te soumettre à faire la quarantaine dans la solitude, si tu ne veux pas infecter toute la couvée. »

Pour moi, si ce pauvre diable n'étoit pas dans la détresse, et malheureux dans ses affaires comme dans son imagination, je serois las de vous tous. Tel est le goût que j'ai pris pour la conversation, telle est mon admiration pour les sentimens et la conduite de cette divine femme, que je me passerois pendant un mois en-

tier, même de ta compagnie, pour être admis une seule heure à la sienne; et je suis très-content de moi de voir qu'ayant toujours fait si grand cas de ta société, je sois capable de cette préférence, de mon propre mouvement, je puis le dire.

Après tout, c'est une bien diabolique vie que celle que nous avons menée et de voir à quoi elle aboutit dans un petit nombre d'années ! de voir à quel état déplorable la santé du pauvre Belton est sitôt réduite ! et d'observer en même temps comme chacun de vous abandonne et fuit cet être malheureux, comme on voit les rats déserter d'une maison qui tombe en ruine : ces reflexions doivent bien aider un homme à jeter les yeux sur le passé et sur ses compagnons mal choisis, et sur une vie si mal employée.

Ce sera bientôt votre tour à chacun de vous autres, si la justice de votre pays ne vient pas à la traverse.

Tu es le seul de toute notre bande, à moins que tu ne veuilles m'excepter aussi, qui aies conservé ta santé et ta fortune.

Si Mowbray a le bonheur de n'avoir pas encore altéré sa santé, il le doit à son tempérament robuste : mais son bien diminue visiblement d'année en année.

Les trois quarts des biens considérables de Tourville sont déjà dissipés; et ce qui en reste suivra bientôt le même chemin.

Le pauvre Belton ! nous voyons où il en est réduit ! son seul bonheur est de n'avoir pas long-temps à vivre, pour sentir le besoin.

Toi, tu as trop d'orgueil et trop de prudence pour être jamais dénué ; et pour te rendre justice, tu as un cœur assez généreux pour assister ceux de tes amis qui tomberoient dans la misère, et tu ne manqueras pas de le faire, si tu vis jusqu'à ce temps-là. Mais je pense que tu seras obligé de rendre compte de tes actions plutôt que tu ne crois. — Peut-être que les amis de ceux que tu as injuriés te casseront la tête : car si tu échappes à ce destin de la part des Harlowes, tu iras cherchant et provoquant le danger et la vengeance, jusqu'à ce que tu trouves à la fin la vengeance. Et cela, soit que tu te maries ou non. Car la vie nuptiale, à moins que l'âge ne lui prête son secours, ne te guérira pas de cet esprit d'intrigue qui ne t'abandonne jamais, en dépit de tes momens de bon sens et de réflexion, en dépit de tes belles résolutions passagères.

Eh bien, je te supposerai reposant tranquillement dans le tombeau de tes honnêtes ancêtres.

Jetons un coup d'œil dans l'avenir, et voyons quelle sera la fin de Tourville et de Mowbray (car Belton sera peut-être dans la poussière avant toi) suppo-

sant que ta mort prématurée te sauve de l'échaffaud.

Vois-les réduits, comme cela doit arriver, par l'excès de leurs débauches et de leurs dissipations à la pauvreté qui en est la suite inévitable, et réfugiés dans quelque sale et obscur galetas, abandonnés à l'indifférente et inattentive assistance de quelque vieille femme dégoutante, que la pauvreté seule peut forcer à rendre ces derniers soins à des hommes qui ont fait les plus horribles ravages parmi les jeunes personnes de son sexe.

Alors quels tristes gémissemens sortiront de leurs organes affoiblis ! Ces mâles et fortes voies seront changées en sons grêles et plaintifs de lamentation et de pitié ! Leurs griffes autrefois si offensives et si robustes seront impuissantes et inutiles à eux-mêmes ! — Cette colonne si droite, si fière aujourd'hui refusera de soutenir leur tête douloureuse ; et ce globe, d'où sont partis tant de maux et d'attentats, se penchera tristement sur leurs épaules tremblantes. Alors quelles hideuses grimaces défigureront leurs visages, au milieu des reproches inutiles que se renverront et le cœur et la tête ! Une bouche desséchée et distendue, des joues décharnées, des mâchoires pendantes ! tous hideux et grondans comme l'animal immonde auquel ils auront ressemblé pendant leur vie ; et se disant ; j'ai été un grand misérable ! —

Oh si je pouvois rappeler ma vie passée ! — confessant leurs crimes à la pauvre vieille, qui ne peut les absoudre ! Les fantômes imaginaires de tant de vierges profanées — de tant de matrones souillées, errans devant leurs yeux ! et croyant voir l'affreux satan dans le miroir où se peindra leur figure, grincer les dents derrière la glace et les remplir d'une épouvante et d'une horreur visibles dans toute leur personne.

Pour moi, si je peux trouver quelque honnête famille, et me faire écouter de la sœur ou de la fille, comme l'augmentation récente de ma fortune me met en état de proposer un riche établissement, je vous abandonne tous, et je mènerai dorénavant la vie d'un être raisonnable plutôt que de continuer celle d'une brute. (‖)

(¶) LETTRE CCCXLV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Jeudi soir.

J'AI été forcé de reprendre mes vingt guinées. Je ne sais comment ces femmes s'y sont pris : je suppose qu'en voyant qu'on avoit trouvé sitôt à vendre ce riche habillement, elle se sera défiée que c'étoit

moi qui avois avancé l'argent, et elle n'a pas voulu laisser aller l'habit. Mais Mde. Lovick a vendu depuis pour quinze guinées quelques superbes dentelles qui valoient bien trois fois le prix : sur cette somme elle a dans l'instant remis les trois guinées qu'elle lui avoit empruntées, pour payer le médecin, dans une maladie causée par le plus féroce de tous les hommes. *Tu sais son nom.*

Il paroît que le docteur est venu la voir ce matin, et qu'il a encore eu un léger débat avec elle pour ses honoraires. Elle a exigé de lui de les recevoir toutes les fois qu'il viendroit, soit qu'il écrivît ou non, dans la crainte qu'il ne donnât ses ordonnances verbalement à Mde. Lovick ou à la garde, afin de se ménager un prétexte de ne rien accepter.

Il lui a dit que quand même il ne seroit pas médecin, il n'auroit pu s'empêcher de venir tous les jours s'informer de la santé et de l'état d'une personne aussi accomplie. Il ne prétendoit point lui faire un compliment en refusant les honoraires qu'elle lui offroit : mais il savoit que sa santé ne pouvoit pas éprouver de variations assez soudaines pour qu'elle eût besoin de ses visites journalières. Elle devoit donc lui permettre de s'enquérir de sa santé à la porte en passant ; et qu'il éviteroit de monter, s'il falloit qu'on le récompensât pécuniairement d'une satis-

faction qu'il étoit si jaloux de se procurer à lui-même.

Ils finirent par une espèce d'arrangement : il fut convenu qu'il recevroit ses honoraires toutes les autres fois : elle ne consentit à cette visite gratuite qu'avec peine, en lui disant que quoiqu'elle fût à présent dans la disgrace et le dénuement, cependant elle avoit une riche fortune qui lui appartenoit de droit et qu'on ne devoit pas regarder à la dépense, soit qu'elle vécût ou qu'elle mourût. Mais elle ajouta qu'elle se soumettoit au compromis, dans l'espérance qu'elle le verroit toutes les fois qu'elle en trouveroit le temps et l'occasion ; car elle avoit sincèrement pour lui et pour M. Goddard, d'après leur conduite obligeante, un respect presque filial.

J'espère que lorsque tu viendras à Londres, tu chercheras à faire connoissance avec ce digne docteur, et que tu le remercieras de ce qu'il l'a reconciliée avec un sexe que tu lui as donné tant de sujet de détester. *Adieu.* (♏) (*)

(*) Ici finit le Tome V Anglais.

❧

LETTRE CCCXLVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M... *Vendredi, 21 Juillet.*

JE sors de mon entrevue avec cet Hickman. C'est une espèce d'homme aussi empesé que ses manchettes. Tu sais, Belford, que je ne l'aime point : on ne reconnoît pas volontiers du mérite dans ceux qu'on a pris en aversion, pas même le mérite qui leur appartient ; (¶) mais c'est sérieusement et sans prévention que je le trouve si échassé, si affecté, si minutieux, et cependant si épais et si lourd, que je parierois que tu n'as jamais vu sa ressemblance que dans ton miroir. (☞)

Il faut te raconter la comédie que je me suis donnée à ses dépens. J'étois chez Dormer, lorsqu'il y est arrivé dans sa voiture, il m'a proposé de faire avec lui un tour de jardin, les cérémonies ne finissoient pas, c'étoient des excuses sans nombre sur la liberté qu'il alloit prendre :— enfin, après cent et cent monosyllabes balbutiés, il avoit commencé à me dire qu'il venoit...... qu'il........ qu'il étoit venu pour me voir, à la prière de sa chère Miss Howe, à l'occasion,.......... à l'occasion de Miss Harlowe. La patience

m'a manqué. — Hé bien, Monsieur, parlez, lui ai-je dit ! Vous me permettrez de vous dire que si votre livre est aussi long que la préface, nous avons pour une semaine de lecture.

Tu trouveras ce début un peu brusque ; mais avec ces formalistes, il n'y a rien de mieux que de les décontenancer d'abord : les a-t-on jetés hors de leur route, ils tombent dans une défiance d'eux-mêmes, dont ils ont beaucoup de peine à revenir ; alors un honnête homme, qu'ils ont eu l'impertinence d'attaquer, a le dessus du vent pendant toute la conférence.

Il a porté la main au menton. A peine savoit-il ce qu'il devoit dire. Cependant après parenthèses sur parenthèses, apologies sur apologies, en imitation apparemment des digressions de Swift à la louange des disgressions : je présume, Monsieur, je présume, a-t-il répété, que ce n'est pas sans votre participation que les deux demoiselles Montaigu, vos cousines, ont fait une visite à Miss Howe, au nom de Milord M...., de Milady Sadleir et de Milady Lawrance ?

(Tu suppléeras aux liaisons qui jetteroient de l'embarras dans mon récit.).

Je ne l'ignore pas, Monsieur. Miss Howe reçut le jour suivant un lettre signée de Milord et de ces deux dames, à laquelle je joignis aussi quelques lignes : l'avez-vous vue, Monsieur ?

Je ne puis dire qu'elle me l'ait cachée ; c'est même le principal motif de cette visite. Miss Howe, (vous me pardonnerez, Monsieur,) trouve dans ce petit nombre de lignes, un air de légèreté (pardon, Monsieur,) qui lui fait douter si c'est bien sérieusement que vous lui demandez ses sollicitations auprès de son amie. (*)

Croyez-vous, M. Hickman, que Miss Howe me permît de m'expliquer de vive voix avec elle ?

Oh ! Monsieur, je ne le crois pas. Miss Howe, j'en suis sûr, ne voudroit pas vous donner cette peine.

Je ne regarde point cela comme une peine, M. Hickman, je suis prêt à vous accompagner chez Miss Howe et je dissiperai tous ses scrupules. Nous sommes seuls, vous avez votre carrosse, j'y monte avec vous. — Allons, Monsieur, nous nous expliquerons en chemin.

(Il a hésité, il s'est agité d'un côté puis de l'autre ; il a plissé ses manchettes, tiré les nœuds de sa perruque, caressé sa cravate qui étoit assez longue pour servir de bavette.)

Je ne retourne pas directement chez Miss Howe, Monsieur, a-t-il dit enfin ; il seroit aussi convenable, Monsieur, que

(*) Voyez le billet de M. Lovelace à Miss Howe, à la fin de la lettre CCCXXXI.

vous eussiez la bonté de me charger de vos explications.

Quels sont donc ses scrupules, M. Hickman ?

Mais, Monsieur, Miss Howe remarque dans les lignes qui sont de vous..... que vous dites..... mais voyons, Monsieur, j'en ai pris une copie, la voici : (la tirant de sa poche.) Voulez-vous me permettre, Monsieur ? vous commencez par *chère Miss Howe*.

Je me flatte, M. Hickman, que ce n'est pas l'offenser.

Non, Monsieur, non, pas la moindre offense. (Il s'arrangeoit en effet pour lire.)

Vous servez-vous de lunettes, M. Hickman ?

Des lunettes, Monsieur ! (en levant sur moi sa large face,) pourquoi me faites-vous cette question ? Se sert-on de lunettes à mon âge, Monsieur ?

C'est l'usage d'Espagne à toutes sortes d'âges, M. Hickman, pour conserver les yeux. N'avez-vous jamais lu *Prior* (*), M. Hickman ?

Je l'ai lu, Monsieur. Chaque nation, comme chaque individu a ses usages. Je vois le but de votre question, mais vous savez que ce n'est pas l'usage d'Angleterre.

(*) Célèbre poëte Anglais, qui parle de cet usage dans une de ses pièces.

Avez-vous jamais vu l'Espagne, M. Hickman ?

Non, Monsieur, j'ai vu la Hollande.

La Hollande, Monsieur ! jamais la France ni l'Italie ? (J'étois résolu de voyager avec lui dans le pays d'*Embarras.*)

Non, Monsieur, je ne puis dire que j'aie encore fait ce voyage.

Je suis surpris, Monsieur, qu'ayant passé la mer....

Quelques affaires m'avoient appelé à Rotterdam. Je fus obligé de revenir presque aussitôt.

Fort bien, Monsieur, vous alliez lire; ayez la bonté de continuer. Il a remis son papier devant ses yeux, comme si sa vue eût été moins jeune que le reste de sa personne; et lisant une première ligne, où je dis : *après les honorables noms qui précèdent, etc.* il s'est arrêté.

Assurément, (en tournant les yeux vers moi,) personne ne révoquera l'honneur de Milord en doute, ni celui des nobles dames qui ont signé la lettre.

Je me flatte, M. Hickman, que le mien n'est pas plus suspect.

Je continuerai, Monsieur, s'il vous plaît.... *J'aurois pu me dispenser d'en signer un qui m'est presque aussi odieux, que je sais qu'il l'est pour vous.* — Ce, *que je sais qu'il l'est pour vous.....*

Hé bien; M. Hickman? Je suis obligé de vous interrompre là. Dans ce que j'ai écrit

écrit à Miss Howe, j'ai souligné le mot, *je sais*. J'ai eu mes raisons pour cela : Miss Howe a fort maltraité mon caractère. Je ne lui ai jamais fait de mal, son langage m'a très-fort blessé. J'imagine, Monsieur, que vous êtes venu de sa part pour m'en faire des excuses.

Miss Howe, Monsieur, est une jeune personne extrêmement polie. Elle n'est point accoutumée à parler mal de personne.

C'est une raison de plus, Monsieur, pour m'offenser de ses discours.

Vous savez, Monsieur, quelle est son amitié....

Il n'y a point d'amitié qui puisse justifier des libertés du genre de celles que Miss Howe a prises avec ma réputation. (Je crois que le pauvre Hickman a commencé à regretter sa commission ; il m'a paru tout-à-fait déconcerté.)

N'avez-vous pas entendu souvent Miss Howe traiter mon nom avec un grand....

Il m'a interrompu. Je ne suis pas venu, Monsieur, dans le dessein de vous insulter ni de vous braver ; mais vous savez combien Miss Harlowe et Miss Howe sont amies. Je crains que vous n'ayez pas eu pour Miss Harlowe tous les égards que mérite une aussi belle jeune dame, et si la chaleur de l'amitié peut avoir engagé Miss Howe dans ce que vous nommez *des libertés*, il me semble qu'une ame

un peu généreuse doit regretter plutôt d'y avoir donné sujet, que...

J'entends le reste, Monsieur ; mais ce reproche me déplairoit moins dans la bouche d'une femme, que dans celle d'un homme d'épée. J'ai une passion extrême d'entretenir Miss Howe, et je suis persuadé que bientôt nous nous accorderions parfaitement. Les ames généreuses sont alliées et s'entendent à demi mot. Je vous prie, M. Hickman, ayez la bonté de m'introduire chez Miss Howe.

Monsieur, je puis annoncer votre désir à Miss Howe, si vous le souhaitez.

Oui, M. Hickman ; vous m'obligerez beaucoup. Mais, je vous prie, continuez de lire.

Il a lu effectivement d'un bout à l'autre, comme si je n'avois pu me souvenir de quatre mots que j'avois écrits. Lorsqu'il est arrivé à l'endroit où parle de corde, de prêtre et de bourreau : ces expressions, Monsieur, n'ont-elles pas l'air d'un badinage? Miss Howe n'en juge pas autrement. Vous savez trop bien, Monsieur, que Miss Howe n'a pas le pouvoir de vous envoyer au gibet.

Eh, croyez-vous qu'elle le fît, M. Hickman, si cela dépendoit d'elle?

Vous ajoutez, Monsieur, a-t-il continué, que Miss Harlowe est la plus outragée de toutes les personnes de son sexe. Je sais qu'elle se ressent vivement de ces

outrages que vous avouez, jusqu'à faire douter à Miss Howe qu'elle puisse jamais vous pardonner : et que malgré ce désir où toute votre famille paroît être de voir finir cette triste aventure par un heureux mariage, et que Miss Howe s'intéresse auprès de son amie ; Miss Howe croit trouver dans cette partie de la lettre un juste sujet de craindre que vos intentions ne soient pas sérieuses, et que votre complaisance pour vos parens n'ait plus de part à cette offre de lui rendre justice, que votre inclination. C'est là-dessus qu'elle souhaite de connoître vos véritables sentimens, avant que de s'engager plus loin.

Pensez-vous, M. Hickman, que si je suis capable de tromper ma propre famille, j'aie assez d'obligation à Miss Howe, qui m'a traité avec si peu de ménagement, pour lui faire un aveu que je ne ferois pas à mes proches ?

Pardonnez, Monsieur, mais Miss Howe s'est figuré que votre lettre la mettoit en droit de vous demander par moi quelque explication sur ce que vous lui avez écrit.

Hé bien, Monsieur Hickman, vous me voyez ; vous me connoissez déjà un peu ; que vous semble de moi ? Plaisantai-je ou parlai-je sérieusement ?

Je vois, Monsieur, que vous êtes un homme aimable et d'une humeur enjouée

et tout le reste; mais ce que je demande, au nom de Miss Howe, c'est de savoir, si vous vous joignez réellement et de bonne foi avec vos parens, pour souhaiter qu'elle s'emploie à vous réconcilier avec Miss Harlowe.

Ne doutez pas que je ne fusse charmé de me voir réconcilié avec une personne que j'aime uniquement, et que je n'eusse beaucoup d'obligation à Miss Howe, si elle pouvoit me procurer un si heureux dénouement.

Fort bien, Monsieur; et vous n'avez aucune objection à faire contre le mariage qui est l'objet et la condition de cette réconciliation ?

Je n'ai jamais eu de goût de ma vie pour l'état du mariage. Je dois vous parler franchement, M. Hickman.

J'en suis fâché, Monsieur, le mariage me paroît un état fort heureux.

Je souhaite, Monsieur, que vous le trouviez conforme à vos idées.

C'est ce qui n'est pas douteux pour moi, et j'ose dire, Monsieur, que vous en jugeriez de même, si vous étiez le mari de Miss Harlowe.

Oh, si j'étois capable de trouver du bonheur dans le mariage, ce seroit sans doute avec elle.

Vous me surprenez extrêmement, Monsieur. Ainsi, vous ne pensez donc

pas à épouser Miss Harlowe, après ce qui s'est passé, après le cruel traitement.....

Eh quel cruel traitement, s'il vous plaît? Je ne doute pas qu'une personne si délicate n'ait représenté, sous des couleurs trop fortes, ce qui passeroit pour une bagatelle à d'autres yeux que les siens.

Vous me pardonnerez, Monsieur; mais si ce qu'on m'a fait entendre n'est pas une exagération, c'est quelque chose de plus que des bagatelles dont elle a à se plaindre.

Apprenez-moi donc, M. Hickman, ce qu'on vous a fait entendre. Je vous promets de répondre sincèrement aux accusations.

Vous savez mieux que personne, Monsieur, ce que vous avez fait. Vous reconnoissez dans votre lettre que Miss Harlowe est la plus outragée de toutes les femmes et celle qui le méritoit le moins?

Oui, Monsieur, je le reconnois et je n'en souhaite pas moins d'apprendre ce qu'on vous a fait entendre. Ma réponse aux questions que Miss Howe me fait par vous, dépend peut-être de cet éclaircissement.

Puisque vous êtes si pressant, Monsieur, vous ne sauriez vous offenser si je m'explique. Ne convenez-vous pas d'abord que vous avez promis à Miss Harlowe le mariage et tout le reste?

J'entends, Monsieur : je suppose que vous m'accusez d'avoir voulu obtenir *tout le reste* sans le mariage.

Vous badinez, M. Lovelace. Je sais que vous passez pour un homme d'esprit ; mais souffrez que je vous le demande ; ne traitez-vous pas cette affaire un peu trop légèrement ?

Lorsqu'une faute est commise, et qu'elle est par conséquent sans remède, il ne reste d'autre parti que de s'en consoler, c'est la manière dont je souhaiterois que Miss Harlowe voulût penser aussi.

Et moi, je pense, Monsieur, qu'il ne convient jamais de tromper une femme. Je pense que les promesses qu'on fait aux femmes, engagent pour le moins autant que celles qu'on fait à tout autre.

Je suis persuadé que vous le pensez, M. Hickman, et je suis persuadé aussi que vous êtes un des meilleurs hommes du monde.

Ma parole, Monsieur, est un lien sacré pour moi. La différence du sexe n'y change rien.

Je loue vos principes et le ciel me préserve de vous en détourner ! mais encore, Monsieur, que vous a-t-on dit de plus ? (Tu juges, Belford, que je devois être assez curieux de savoir dans quel jour ma future moitié avoit représenté notre aventure à Miss Howe, et jusqu'où Miss

Howe avoit poussé les confidences avec son Hickman.)

Cela est étranger, m'a-t-il dit, à mon objet présent.

Mais considérez, M. Hickman, que cela fait partie du mien. Vous ne devez pas vous attendre que je réponde à vos questions si vous refusez de satisfaire à la mienne. De grâce qu'avez-vous donc appris?

Hé bien, Monsieur, puisque vous me forcez de parler, on m'a dit que Miss Harlowe avoit été conduite dans une très-mauvaise maison.

Il est vrai que les hôtes de cette maison ne se sont pas trouvés aussi honnêtes qu'ils auroient dû l'être. Mais que vous a-t-on dit encore?

On m'a dit, Monsieur, qu'on avoit pris d'étranges avantages sur cette jeune dame: j'ignore d'ailleurs en quoi.

Vous l'ignorez, dites-vous? quoi, vous ne pouvez du moins le deviner? Je vais donc vous l'apprendre, Monsieur. Peut-être s'est-on échappé à quelques libertés pendant son sommeil. Croyez-vous que jamais on n'ait pris les mêmes avantages avec une femme? Vous savez, M. Hickman, que les femmes ont peu de confiance, pendant leur sommeil, aux hommes les plus modestes. Pourquoi cette crainte, si elles ne s'attendoient pas qu'on tirât quelque avantage de ces occasions?

Mais n'avoit-on rien employé pour rendre le sommeil de Miss Harlowe plus profond ?

Précisément, M. Hickman, voilà la question. Je voudrois savoir si Miss Harlowe se plaint de quelque chose de pareil.

Je n'ai pas lu tout ce qu'elle peut avoir écrit. Mais, autant que je suis informé, cette affaire est des plus noires. Excusez-moi, Monsieur.

Je vous excuse, M. Hickman : mais dans cette supposition même, croyez-vous qu'on n'ait jamais trompé une femme avec le vin ou autre liqueur semblable ? Croyez-vous que la femme la plus prudente et la plus vigilante du monde ne pût pas se méprendre sur une liqueur plus forte que celle qu'elle croiroit boire, dans une grande soif, après quelque fatigue et dans des jours aussi brûlans ? Croyez-vous que si Miss Harlowe a été plongée dans un profond sommeil par ce moyen, elle fût la première femme sur laquelle on eût pris quelque avantage ?

Sous ce point de vue même, M. Lovelace, l'affaire n'est rien moins qu'un badinage. Mais je crains qu'elle ne soit beaucoup plus grave.

Et quelles raisons avez-vous de le craindre, Monsieur ? qu'en a dit Miss Howe ? expliquez-vous de grâce. J'ai plus d'un motif pour vour en presser.

Ce que je puis ajouter, Monsieur, c'est que Miss Howe même n'est pas informée de tous les détails. Son amie lui promet de l'en instruire, si le ciel lui conserve la vie. Mais elle lui en a dit assez, pour faire juger que cette affaire est très-mauvaise.

Je suis ravi que Miss Harlowe ne soit pas encore entrée dans les détails. Puisqu'elle est capable de cette modération, vous pouvez dire à Miss Howe que ni elle ni aucune femme dans l'univers ne peut être plus vertueuse que ne l'est jusqu'à ce jour Miss Harlowe, quant à l'ame et à la volonté. Dites-lui que j'espère qu'elle ne sera jamais informée des circonstances ; mais qu'en effet Miss Harlowe a été traitée fort indignement. Dites-lui que sans savoir quel récit Miss Harlowe en a fait, j'ai une si haute opinion de sa véracité, que j'en signerois aveuglément la vérité dans tous les points, de quelques traits qu'elle ait pu me noircir. Dites-lui que j'ai trois reproches à faire à son amie ; le premier, de me refuser l'occasion de réparer mes injustices ; le second, d'être si prompte à les publier, qu'elle m'expose à ne pouvoir jamais les couvrir avec un peu d'honneur pour elle et pour moi. Cette explication, M. Hickman, vous paroît-elle un peu répondre au motif de votre visite ?

J'avoue, Monsieur, que ce langage est celui d'un homme d'honneur. Mais vous avez parlé de trois reproches, que vous aviez à faire à Miss Harlowe ; puis-je vous demander quel est le troisième ?

Je ne sais, Monsieur, si je dois vous le déclarer, peut-être aurez-vous peine à le croire, mais quoique ma divine Clarisse ne soit capable de dire que la vérité, il peut arriver qu'elle ne la dise pas entière....

(¶) Je vous prie, Monsieur.... mais il est peut-être indiscret..... Cependant vous piquez singulièrement ma curiosité. Sûrement il n'y a pas d'inconduite à reprocher à cette jeune dame. J'espère qu'il n'y en a aucune. Je suis sûr que si Miss Hawe ne croyoit pas son amie irréprochable en tout, elle ne s'intéresseroit pas autant en sa faveur, malgré la tendresse de son amitié pour elle.

J'aime trop Miss Harlowe, M. Hickman, pour chercher à lui faire aucun tort dans l'estime de Miss Howe, surtout dans sa situation actuelle, lorsqu'elle est abandonnée de tous ses autres amis. Mais peut-être auriez-vous bien de la peine à me croire, si je vous disois.... (‖).

Je serois extrêmement surpris et affligé (en m'interrompant) et Miss Howe ne le seroit pas moins, que la conduite de sa malheureuse amie vous eût mis dans le cas de lui devoir cette apparence de

discrétion : car je vous crois trop galant homme, pour être capable de faire tomber l'ombre du soupçon sur elle, dans la vue de vous excuser. Vous me pardonnerez, Monsieur....

Oui, oui, M. Hickman, il suffit que vous m'ayez assuré de l'honnêteté de vos intentions, je prends quelquefois un ton libre, mais j'accorde la même liberté aux autres. Je serois très-fâché, je le répète, qu'il m'échappât jamais rien qui pût rabaisser Miss Harlowe dans l'estime d'une amie qu'elle croit la seule qui lui reste.

Peut-être ne convient-il pas que je sois informé de votre troisième reproche contre cette infortunée dame, mais à l'exception de son implacable famille, je ne connois personne qui ait jamais conçu le moindre doute de son honneur. Un jour à la vérité, Mde. Howe, après avoir reçu la visite d'un de ses oncles, nous dit, qu'elle craignoit qu'il n'y eût de son côté quelque foiblesse à lui reprocher; mais jamais je n'ai entendu d'ailleurs....

Comment, Monsieur, (en prenant un ton et m'approchant de lui d'un air qui l'a fait reculer de deux pas,) quel langage! Savez-vous que le doute sur l'honneur de cette dame approcheroit ici du blasphême? Miss Harlowe est plus pure qu'une vestale; car les vestales ont quelquefois brûlé de leurs propres feux. Non, depuis l'origine du monde, jamais aucun

siècle n'a produit, ni ne produira dans l'avenir, j'ose l'affirmer, une femme aussi belle, aussi jeune, qui, éprouvée comme elle l'a été, ait triomphé de ces épreuves, comme elle en a triomphé. Apprenez, Monsieur, qu'on n'a jamais rien vu, rien entendu, qui soit comparable pour l'honneur à Miss Harlowe.

Monsieur, Monsieur, pardon : à Dieu ne plaise que je doute de son honneur. Je n'ai rien dit qui puisse recevoir cette interprétation : Je suis rempli pour elle du plus profond respect. Miss Howe la chérit comme son ame ; ce qu'elle ne feroit pas, si elle ne lui connoissoit une vertu égale à la sienne.

Egale à la sienne, Monsieur ! J'ai de fort hautes idées de la vertu de Miss Howe : mais j'oserois dire....

Quoi, Monsieur ! qu'oserez-vous dire de Miss Howe ? Je me flatte que vous ne présumerez pas d'attaquer ici sa vertu.

Présumer ! M. Hickman ; c'est ce terme, M. Hickman, que je trouve assez *présomptueux*.

L'occasion le seroit beaucoup plus, M. Lovelace, s'il étoit vrai qu'elle fût cherchée à dessein, permettez-moi de vous le dire. Je ne suis point un homme prompt à m'offenser, surtout lorsque je fais l'office de médiateur. Mais je n'entendrai jamais en silence parler au désavantage de Miss Howe.

Ce ton me plaît, M. Hickman ; je ne condamne point votre chaleur dans cette *occasion* que vous supposez. Mais ce que je voulois dire seulement, c'est qu'à mon avis il n'y a point de femme au monde, qui doive se comparer à Miss Harlowe, jusqu'à ce qu'elle ait résisté aux mêmes épreuves, et qu'elle y ait tenu la même conduite. Vous voyez, Monsieur, que je vous prête des armes contre moi-même, vous le voyez ; mais tout libertin qu'on me croit, je n'entreprendrai jamais de plier la règle du juste et de l'injuste au niveau de mes actions.

Je trouve, Monsieur, de la droiture dans ce langage. Je dirai qu'il est plein de noblesse ; quel malheur, souffrez cette réflexion, que le même homme qui est capable d'un si beau sentiment, n'ait pas toujours la force d'y conformer ses actions !

C'est un autre point, M. Hickman. Chacun a ses vices, comme ses vertus. Je ne souhaiterois pas à Miss Howe d'être jamais exposée aux épreuves de Miss Harlowe : et je me réjouis qu'elle n'en ait point à redouter d'une aussi bonne ame que vous. (Pauvre Hickman ! Il m'a paru incertain s'il devoit prendre cette félicitation pour un compliment ou pour une raillerie.) Mais, ai-je continué, puisque votre curiosité me paroît émue, et que je ne dois pas vous laisser partir

avec le moindre doute qui puisse être injurieux à la plus admirable de toutes les femmes, je suis porté à vous communiquer mon troisième sujet de reproches.

Monsieur, comme il vous plaira.... Il y auroit peut-être de l'indiscrétion.

Il ne peut y en avoir beaucoup, M. Hickman. Que penseriez-vous M. Hickman, et quel seroit l'étonnement de Miss Howe, si je vous disois que son admirable amie est d'autant plus déterminée contre moi, qu'elle songe à encourager, et sans doute par un sentiment de vengeance, les prétentions d'un autre amant ?

Que me dites-vous, Monsieur? Ah ! c'est une supposition qui me paroît impossible. Je vous assure hardiment que si Miss Howe pouvoit se l'imaginer, elle n'y donneroit jamais son approbation. Quelque aversion que vous lui jugiez pour vous, et quoiqu'elle condamne votre conduite envers son amie, je sais que suivant son opinion, Miss Harlowe ne doit jamais avoir d'autre mari que vous, et qu'il n'y a point de troisième parti pour elle entre la qualité de votre époux ou le célibat.

La vengeance et l'obstination, M. Hickman, portent les femmes et les meilleures femmes à d'étranges extrémités, pour le plaisir de crever les deux yeux

à l'homme dont elles se croyent offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

Je ne sais que répondre à ce langage, Monsieur, mais il me paroît impossible que Miss Harlowe souffre les soins d'un autre amant, et sitôt, encore! on nous assure au contraire, Monsieur, qu'elle est fort mal et d'une extrême foiblesse.

Ce n'est pas dans ses ressentimens qu'elle est foible. Croyez-moi là-dessus, je suis bien informé de tous ses mouvemens, et soit que vous croyiez ou non, je puis vous dire qu'elle me refuse dans la vue d'un autre amant.

Est-il possible?

Rien n'est plus vrai, sur mon ame! Croyez-vous qu'elle n'en ait pas communiqué quelque chose à Miss Howe?

Non assurément, Monsieur; si Miss Howe en avoit le moindre soupçon, je ne vous importunerois pas aujourd'hui par cette visite que je vous fais de sa part.

Vous voyez donc que je ne me suis pas trompé. Quoique Miss Harlowe ne soit pas capable d'un mensonge, elle n'a pas découvert à son amie toute la vérité.

Que dire sur de pareilles choses? (en baissant les yeux d'un air stupide et embarrassé.)

Dites, parlez, M. Hickman. Qui rendra compte des mouvemens et des ac-

tions d'une femme passionnée et offensée ? — De ma seule connoissance, je pourrois vous raconter un nombre infini d'histoires qui vous apprendroient des effets terribles de l'inconcevable ressentiment des femmes et de tout ce dont ce sexe est capable, quand il est contrarié dans ses vues. (¶) Par exemple, une Miss Dorrington, dans le feu de l'âge et des passions (peut-être ne la connoissez-vous pas) s'est enfuie avec le laquais de son père, parce qu'il n'avoit pas voulu la donner à un bas officier dont elle étoit tombée subitement amoureuse pour l'avoir vu passer par hasard sous sa fenêtre. Une Miss Savage qui s'est mariée au cocher de sa mère, parce que sa mère n'avoit pas voulu lui laisser faire le voyage de Galles, dans la crainte où elle étoit que sa jeune Miss ne se mariât avec un cousin éloigné, d'une fortune très-inégale et pour lequel elle avoit pris de l'amour, dans un séjour d'une semaine qu'il avoit fait chez elle. Et la jeune veuve Sanderson, qui se croyant méprisée d'un jeune homme de famille, comme un autre *Sara Stout*, se mit dans la tête de se noyer. Et encore Miss Sally Anderson, (vous avez sûrement entendu parler de celle-là) qui se voyant maltraitée de son oncle pour avoir écouté un parti au-dessous d'elle, dans son dépit, se jeta dans les bras d'un laid ma-

nant, d'un apprentif cordonnier, s'évadant avec lui dans la paire de souliers même qu'il venoit de chausser à son pied, quoiqu'elle n'eût jamais vu d'homme auparavant, et qu'elle l'ait toujours détesté depuis. Elle finit par prendre de l'opium pour oublier sa propre folie. (b) Mais peut-on demander un exemple plus fort que celui d'une jeune personne telle que Miss Harlowe qui depuis quelque temps et dans le fâcheux état de sa santé, non-seulement encourage, mais flatte et recherche un des plus odieux monstres qu'on ait jamais vus. Je ne crois pas qu'il soit à propos d'en informer Miss Howe. Cependant peut-être feriez-vous bien aussi de l'en avertir. Ses conseils pourroient servir à ramener son amie d'une aussi bisarre extravagance.

Oh fi! oh, quel est mon étonnement! Miss Howe ne sait pas un mot de ce que vous m'apprenez. Elle ne la verra jamais, si tout ce que vous me dites-là est vrai.

Oh cela est vrai, très-vrai, M. Hickman, comme il est vrai que je vous parle. Une figure hideuse, plus laide..... que la mienne.

Que la vôtre, Monsieur! Assurément vous êtes un des plus beaux hommes de l'Angleterre.

Hé bien, le monstre qu'elle me préfère ainsi par dépit, est d'une maigreur, d'une difformité.... et il est mis!......

Vous n'avez rien vu de si révoltant, à peine a-t-il un habit sur le dos; à peine est-il chaussé; quoiqu'il ait un grand vilain front chauve, il se refuse une perruque pour le cacher, il est avare, comme l'enfer, et cependant horriblement riche.

Vous plaisantez sûrement, Monsieur: avec une mesure ordinaire d'esprit, il n'est pas toujours aisé de suivre ceux qui en ont autant que vous. Mais, Monsieur, s'il y a quelque vérité dans cette peinture, qui peut-elle regarder? Quelque juif, sans doute, quelque misérable, dont la présomption s'est fondée sur les disgraces de Miss Harlowe; et votre vivacité vous le fait revêtir de toutes ces couleurs bisarres.

Comment un misérable! le monstre a de riches domaines dans toutes les provinces d'Angleterre, il en a aussi dans les pays étrangers.

C'est apparemment quelque gouverneur des Indes Orientales, s'il faut vous en croire. Je me rappelle que Miss Harlowe a voulu quitter sa patrie. Mais après tout, Monsieur, je m'imagine encore que c'est un badinage, car on auroit entendu parler de lui.

Parler de lui! oui, oui, Monsieur, nous avons tous entendu parler de lui, mais personne n'est tenté de le voir de près ni de se familiariser avec lui, à l'ex-

ception de Miss Harlowe ; et le tout par un esprit de vengeance comme je vous l'ai dit.... en un mot, son nom est *la mort ; — la mort* , Monsieur , en frappant du pied et haussant le ton ; ce qui l'a fait reculer d'une toise dans l'excès de sa surprise.

Tu n'as jamais vu de visage si déconcerté. Il a paru aussi effrayé que si l'horrible squelette s'étoit présenté devant ses yeux avant qu'il eût son compte prêt ; et lorsqu'il s'est un peu remis , sa main s'est attachée à compter les boutons de sa veste , comme s'il eût dit son chappelet. Voilà , Monsieur , ai-je continué , quel est à présent le favori de cette divine personne , voilà celui à qui cette fille céleste fait sa cour. Mais j'espère encore que leur union n'aura pas lieu.

Au fond , mon homme a marqué plus de fermeté que je ne m'y étois attendu. — Je suis venu , Monsieur , m'a-t-il dit gravement , avec la qualité de conciliateur. Elle m'oblige de me posséder. Mais autant que j'aime la paix , en se rapprochant de moi , et que je suis charmé d'y pouvoir contribuer , autant , Monsieur , je suis peu disposé à souffrir qu'on m'insulte.

(Après avoir poussé la raillerie si loin , le prendre au mot eût été mal à moi. Cependant je lui dois quelque chose. J'ai

sur le cœur la présomption qui lui a fait jeter ses vues sur Miss Howe.)

Je suis persuadé, M. Hickman, que votre dessein n'est pas de me défier, comme le mien n'a pas été de vous faire une offense. Dans cette opinion, je ne balance point à vous faire des excuses. C'est mon humeur. Je ne pense point à blesser; mais la gaieté fait mon caractère, et mon cœur est ennemi du chagrin; il m'est impossible d'être grave six minutes de suite. Je suis, je crois, descendu du vieux chancelier More (*) et je plaisanterois jusques sur l'échafaud: mais vous pouvez recueillir de cet entretien que je préfère Miss Harlowe, et cela sur les motifs les mieux fondés, à toutes les femmes de l'univers: et je m'étonne qu'après ce que j'ai signé, et ce que j'ai promis et fait promettre par des parens tels que les miens, on puisse douter que je ne sois charmé de la prendre pour ma femme, à toutes les conditions qu'il lui plaira de m'imposer. Je reconnois devant vous, M. Hickman, que je l'ai indignement outragée. Si j'ai le bonheur d'obtenir sa main, je déclare que je veux être le meilleur de tous les maris. Cependant j'ajoute, comme je le dois, que si son chagrin continue d'é-

(*) Nous l'appelons *Thomas Morus*. Tout le monde sait quels furent son caractère et sa fin.

clater et de nous divulguer tous deux, il est impossible que notre union se fasse avec honneur pour l'un et pour l'autre, et quoique mes craintes se soient exprimées d'un ton badin, je tremble, Monsieur, qu'elle ne ruine entièrement sa santé, et qu'en cherchant la mort lorsqu'elle peut l'éviter, elle ne se mette hors d'état de s'en garantir, lorsqu'elle aura repris plus de goût pour la vie.

Ce langage simple et honnête a fait reparoître un air de satisfaction sur le visage renfrogné de M. Hickman; il s'est dit plusieurs fois mon très-humble et très-dévoué serviteur, pendant que je le conduisois jusqu'à son carrosse; et je lui ai rendu presqu'autant de fois son compliment. Ainsi s'est terminée la scène avec Hickman.

LETTRE CCCXLVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

En réponse aux lettres 339, 343 et 344.

Vendredi soir, 21 Juillet.

QUELQUES mots sur tes dernières lettres, que je trouve assez choquantes. Je veux joindre ce petit nombre de pa-

ragraphes au récit de mon entrevue avec Hickman et t'envoyer le tout par le même courrier.

Il me semble que l'esprit de réforme te saisit de bonne heure. La mort lente de ton oncle et ton assiduité auprès de son lit, où tu as observé ses progrès, t'ont préparé par degrés à cette métamorphose. Mais suis ton chemin, comme je suivrai le mien. Le bonheur consiste à trouver du plaisir dans ce qu'on fait, si tu en peux prendre à traîner une vie mélancolique, tant mieux pour toi : c'est être aussi heureux que si tu étois gai ; avec cette différence que tu trouveras peu de gens qui veuillent partager ton genre de bonheur.

Cependant la santé de ma charmante me jette dans une extrême inquiétude. C'est absolument l'effet de sa dernière et maudite aventure ; elle triomphoit auparavant et de moi et de la troupe infernale. Je te crois bien persuadé que je n'y ai aucune part, et je me flatte qu'elle l'est aussi ; le reste, comme je te l'ai dit mille fois, n'est qu'un accident ordinaire, un peu distingué seulement par des circonstances peu communes. Voilà tout. Pourquoi donc tant de rigueur de sa part et de la tienne ?

La vente de ses habits et de ses dentelles a quelque chose, je l'avoue, de révoltant. Quelle dureté, quelle injustice

dans ses barbares parens, qui ont entre les mains l'argent qu'elle a laissé et de gros arrérages d'une terre qui lui appartient ! Ils les retiennent exprès pour la jeter dans l'embarras; mais ne dépend-il pas d'elle de recevoir plus d'argent qu'elle n'en a besoin, de son amie, de cette vaine et impertinente Miss Howe ? Et moi, crois-tu que toute ma joie ne fût pas de la servir ? Qui peut donc l'obliger de vendre ses habits si ce n'est la perversité de son sexe ? et supposé que son intention soit de me faire enrager, je ne sais pas trop si je ne dois pas m'en réjouir. D'autres belles se seroient pendues ou noyées dans le chagrin d'avoir été trompées. Ma charmante fait tomber sa vengeance sur ses habits. Les passions agissent différemment suivant les cœurs et prennent la teinture du caractère ; d'ailleurs crains-tu que l'avarice ne m'empêche de lui rendre le triple de ce qu'elle aura vendu ? Ce n'est donc pas là, Belford, un objet bien sérieux.

Tu vois combien elle est sensible aux attentions polies de son médecin. Juge par-là combien elle doit l'avoir été à sa dernière disgrace et à l'horrible imprécation de son père. Mais tu dois en conclure que si j'obtiens seulement la permission de la voir, j'espère avec raison que ma conduite, mon repentir, mes satisfactions, produiront quelque heureux

effet sur elle. Tu passes trop facilement condamnation sur mes torts. Je te dis fort sérieusement que toute accomplie qu'elle est, les ardentes sollicitations de mes proches, la médiation de ce petit démon de Miss Howe, et les commissions que tu remplis en mon nom, sont de si fortes marques de la déférence et de la haute estime qu'on a pour elle, et de la sincérité de mes sentimens, que je ne vois rien à faire de plus. Crois-moi, laissons l'affaire dans l'état où elle est à présent, et donnons-lui le temps d'y penser un peu mieux.

(¶) Disons un mot du pauvre Belton. J'avoue que j'ai d'abord été un peu troublé en apprenant la déloyauté de sa Thomassine; son hypocrisie qu'elle a su cacher pendant tant d'années ! Il y a quelque temps qu'on m'avoit donné quelques avis de sa bassesse, et je me proposois de t'en parler la première fois que je t'aurois vu. A dire vrai, son œil m'a toujours paru suspect, tu sais que l'œil est la fenêtre par où l'ame se fait jour. Plus d'une femme qui ne voudroit pas se montrer ouvertement à la porte, se dévoile par un signe adroit et intelligible échappé de ces lucarnes.

Mais Tom n'a jamais su se conduire avec intelligence : c'étoit un garçon des plus insoucians ; jamais il ne vouloit donner un coup-d'œil à ses affaires. La

fortune

fortune que lui a laissée son oncle, a fait sa ruine. Femme ou maîtresse, le premier venu se seroit approprié son bien.

Je lui ai plusieurs fois dit un mot de sa foiblesse sur cet article, et du danger où il étoit, de devenir la proie de gens adroits et fripons; mais il avoit la peine et le travail en aversion. Il fuyoit de cent lieues les comptes de sa maison, comme il voudroit aujourd'hui, le pauvre malheureux, éviter aussi le compte de sa conduite. S'il n'avoit pas eu une femme pour le dépouiller, son cocher, son valet, eussent été son premier ministre, et l'auroient également dévalisé.

Malgré cela, j'ai cru bien des années que sa maîtresse lui étoit au moins fidelle. Je croyois du moins que ses enfans étoient de lui, quoique d'une constitution et d'une structure plus grossières et plus fortes que la sienne. Je supposois que ses membres charnus et ses larges muscles étoient l'ouvrage de la pleine et forte santé de la mère; car ce n'est pas une nymphe délicate et mignonne; et d'ailleurs Tom, il y a quelques années, avoit une voix et un air plus mâles. Depuis il s'est effilé; sa voix est devenue grêle, le pauvre malheureux! et sifflante dans son gosier retréci, à force de cracher ses poumons.

Il se plaint, dis-tu, de ce que nous l'avons tous délaissé. Après tout, Belford, il n'est pas amusant de voir un homme

qu'on aime, mourir par degrés, ſans qu'on puisse le soulager. Il y a des amitiés qui ne vivent qu'au fond de la bouteille. Je ne voudrois pas qu'on reprochât à la mienne pour mes vassaux d'être de ce genre. Cependant il est inévitable qu'avec des cœurs joyeux, dont la gaieté a formé la liaison et l'intimité, l'amitié ne ſe fane un peu, quand la cause qui les avoit ainsi rapprochés vient à cesser : ne pourroit-on pas au lieu de qualifier ces sortes de liaisons du titre d'*amis*, les désigner plus proprement par le nom de *camarades*. Mais le lien qui m'attache, tient plus avant dans mon cœur. Je ſuis encore aussi disposé que jamais à faire tout ce qui peut dépendre de moi pour l'obliger.

Et pour preuve de la sincérité de ce sentiment et de mon désir de le tirer d'embarras en ce qui a rapport à sa Thomassine, veux-tu lui proposer un expédient qui m'est venu tout récemment dans la tête ? le voici. J'engagerai Thomassine et sa canaille, (supposé que Belton soit bien convaincu qu'il n'est pas leur père) dans une partie de plaisir. Elle s'est toujours piquée de complaisance pour moi. Ce seroit une partie sur l'eau dans un bateau qu'on loueroit pour aller à Tilbury, à l'isle de Shepey ou à Medway, et il ne s'agit que de faire chavirer le bateau ; moi je nage comme un poisson, un autre bateau seroit-là tout prêt

à recueillir les personnes que je désignerois, de crainte de malheur; et après, si Tom veut sacrifier à la décence, une paire d'habits de deuil suffira pour les trois défunts. Il y a plus, on pourroit faire faire le plongeon au prétendu cousin, et qui sait s'ils ne seroient pas jetés sur le rivage, se tenant l'un l'autre par la main? C'est-là, diras-tu, une preuve d'amitié fort extraordinaire.

En attendant, tâche de l'engager à venir nous trouver; il n'aura jamais été mieux reçu de sa vie. S'il ne veut pas absolument venir, qu'il voie en quoi je puis le servir; et j'ajusterai une paire d'aîles à mes épaules, et il me verra m'abattre d'un vol sur sa fenêtre à son premier commandement.

Mowbrai et Tourville se proposent de te faire chacun une lettre, et je laisse à ces rudes écuyers le soin de te traiter comme tu le mérites pour la peinture dégoûtante que tu fais de leur fin future. Il est aisé d'y voir que les turpitudes se sont présentées à ta face, et l'ont fait frissonner. Voilà ce qui t'a fait, dans les remords de ta propre conscience, tracer ce maudit tableau. Je te fais mon compliment sur ce que tu as engagé le vieux Satan à te placer de si bonne heure le miroir (*) devant les yeux. Sûrement

(*) Voyez lettre CCCXLIII.

tu étois sérieux en écrivant cet article ; et tu sentois au fond de ton ame de cruels aiguillons ; car quel cœur endurci ne faudroit-il pas avoir pour se faire un badinage de tracer pareil portrait ?

Que répondre à tes résolutions de repentir et de mariage ? Je voudrois te voir examiner d'abord lequel des deux doit marcher le premier. Si tu prends mon conseil, tu trancheras court, et tu commenceras par le mariage. En veux-tu savoir la raison ? c'est que vraisemblablement le repentir viendra bientôt à la suite fondre sur toi, et dans l'un tu trouveras tous les deux.

LETTRE CCCXLVIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi, 21 Juillet, à midi.

M'ETANT présenté ce matin à la porte de la *divine* Clarisse, (je peux bien lui donner cette épithète, comme tu vas le voir,) elle m'a fait la grace de me recevoir aussitôt que je me suis nommé.

Elle avoit passé une nuit supportable, et quoique foible et dans un état de langueur et de dépérissement visibles,

elle se trouvoit mieux qu'hier. Mde. Lovick et Mde. Smith, qui étoient avec elle, lui ont reproché tendrement d'avoir écrit avec trop d'application pour ses forces, et de s'être levée dès cinq heures du matin. — Elle à répondu que son sommeil n'avoit pas été si tranquille depuis plusieurs mois; qu'à son reveil elle s'étoit senti la tête libre, l'esprit assez calme, et qu'ayant plus d'une affaire à régler, dans le peu de temps qui lui restoit peut-être pour ce soir, elle devoit être bonne économe de tous ses momens. Elle avoit écrit à sa sœur, a-t-elle ajouté; et n'ayant pas été contente de sa première lettre, elle l'avoit recommencée deux ou trois fois; mais elle étoit résolue de faire partir son dernier essai.

Elle croit pouvoir juger, m'a-t-elle dit, par quelques-unes de mes expressions, que j'étois informé de tout ce qui la concernoit, elle et sa famille; et par conséquent que je ne devois pas ignorer le terrible vœu de son père, dont elle avoit eu le malheur de voir l'accomplissement dans la partie qui regardoit ses espérances temporelles. C'étoit une forte raison de trembler pour l'autre, et cette crainte l'avoit obligée d'écrire à sa sœur, pour en obtenir la révocation. J'espère, m'a-t-elle dit, que mon père se laissera fléchir, ou je me croirai bien misérable. Cependant j'ai beaucoup d'inquiétudes sur la réponse;

(et elle a poussé un soupir de frayeur,) car ma sœur a le cœur bien dur.

Je me suis livré à quelques réflexions assez libres sur l'injustice et la cruauté de sa famille, s'ils ne retiroient pas cette malédiction si peu méritée. Elle m'en a fait un reproche, dans des termes si respectueux pour tous ses parens, que s'ils persistent à rester implacables, ils doivent paroître doublement coupables.

(¶) Elle m'a dit que je ne devois pas blâmer ses parens ; que c'étoit un reproche qu'elle avoit à faire à Miss Howe. Quelle devoit être, a-t-elle dit, l'énormité de sa faute, pour faire si mal juger des meilleurs parens qu'il y ait au monde, tels qu'avoient toujours été les siens pour elle, avant qu'elle les eût désobligés, et leur faire un crime de se ressentir de la témérité d'un enfant, dont ils avoient droit d'attendre de meilleurs fruits, d'après le soin qu'ils avoient pris de son éducation ! Il y avoit à la vérité quelques circonstances bien fâcheuses dans son histoire ; mais mon ami étoit en état de me dire que, dans toute cette fatale aventure, personne qu'elle n'avoit agi contre son caractère. Elle se soumettoit donc à la peine qu'elle avoit encourue. S'ils avoient quelque chose à se reprocher, c'étoit de ne pas chercher à s'instruire de quelques circonstances qui excuseroient un peu sa faute, et de la punir sans l'entendre, en la supposant

même encore plus criminelle qu'elle ne l'étoit.

Par le ciel... *J'allois te maudire, Lovelace. Comme chaque trait de perfection dans cette incomparable créature te condamne à chaque instant! tu pourras bien te regarder comme le plus maudit de tous les hommes, si elle vient à mourir.* (||)

J'ai pris le moment où je la voyois capable de tant de générosité et d'indulgence pour la supplier d'étendre sa bonté sur un homme dont le cœur étoit déchiré du repentir de ses offenses, et qui mettroit toute l'étude de sa vie à les réparer. Les deux femmes ont voulu sortir, lorsqu'elles ont vu prendre ce tour à notre entretien. Elle s'y est opposée, et me regardant d'un œil plus sévère, elle m'a dit que si je retombois encore sur un sujet pour lequel je connoissois son aversion, cette visite devoit être la dernière : mes bons offices, a-t-elle ajouté, n'étoient plus de saison en votre faveur; puisqu'elle avoit commencé une réponse sur le même sujet, à la lettre où miss Howe la pressoit par les mêmes argumens, conformément au vœu de tes dignes et nobles parens. Vous pouvez lui déclarer, m'a-t-elle dit, que je renonce à lui du fond du cœur : mais que malgré toute la certitude de cette résolution, il n'y entre aucune chaleur de ressentiment. Au contraire, dites-lui, que je m'efforce de

disposer mon cœur à le plaindre, (pauvre malheureux! quel compte n'a-t-il pas à rendre pour ses parjures !) et que je me croirois bien mal préparée pour l'état où j'aspire , si je n'étois pas capable , après quelques efforts de plus , de me vaincre et de lui pardonner. (¶) J'espère (en joignant ses mains et les levant avec ses yeux vers le ciel ,) que mon bon père que j'ai sur la terre, me donnera l'exemple que nous a donné à tous mon père céleste , et qu'en pardonnant à sa fille tombée, il lui enseignera à pardonner à l'homme qui, je l'espère , n'aura pas détruit mon bonheur éternel, comme il a détrui mon bonheur temporel !

Arrête-toi ici , misérable !... Mais je n'ai pas besoin de te le dire. — Pour moi , je ne puis aller plus loin. (||)

LETTRE CCCXLIX.

M. BELFORD, *en continuation.*

(¶) TU imagineras aisément combien ce langage et ce procédé m'ont pénétré dans le moment, en voyant que le seul souvenir, en les transcrivant, m'a forcé de quitter la plume. Les deux femmes avoient les larmes aux yeux. (||) Je me suis senti le cœur si serré, que j'ai gardé

le silence quelques momens. Enfin je lui ai donné les noms *d'excellence et de bonté incomparable*, avec un son de voix altéré, dont j'ai rougi un peu moi-même devant les deux femmes. Mais où trouver la force de se défendre contre une générosité si sublime dans une si jeune personne, contre tant de charmes qui donnoient de la grace à ce qu'elle disoit ! « C'est un ange, lui ai-je dit, que je vois devant mes yeux, (et j'ai d'un mouvement involontaire fléchi le genou.) J'ai peine à m'empêcher de me prosterner et de vous demander vos inspirations pour m'entraîner après vous dans le monde où vous aspirez. Cependant que puis-je dire ? Etre sublime, ouvrez-moi du moins quelque moyen de vous servir ; et faites, s'il est possible, que j'aie la gloire de contribuer à votre satisfaction, pendant que vous resterez au milieu de nous. »

Je me suis arrêté. Elle n'a pas répondu. — J'ai repris : n'avez-vous pas de commission, dont il vous plaise de m'honorer ? abandonnée comme vous êtes de vos parens, et livrée à des étrangers, quoique gens d'honneur et d'un caractère qui me paroît mériter votre confiance, ne puis-je vous être utile pour quelque message, pour quelque lettre à porter, à recevoir ; pour quelque visite à rendre à votre père, à vos oncles, à votre frère,

à votre sœur, à Miss Howe, à Milord M....., à ses sœurs ou à ses nièces? N'y a-t-il pas quelque office auquel vous puissiez m'employer indépendamment des vues de mon ami, et du désir que j'ai de l'obliger? De grâce, Madame, ayez la bonté d'y penser.

Je vous remercie de tout mon cœur. Je ne vois actuellement, m'a-t-elle dit, aucune occasion de les accepter. Je verrai quel résultat j'aurai de la lettre que j'ai écrite. Jusqu'alors.....

Ma vie et m'a fortune, lui ai-je dit en l'interrompant, sont dévoués à votre service. Permettez-moi de vous observer que vous êtes ici sans parens, sans secours, et je connois assez votre malheureuse situation, pour juger qu'elle vous prive de tous les moyens de vous faire des amis. — Elle alloit m'intérrompre, et j'ai lu dans le sérieux de ses regards un air de défense. — Je vous demande, Madame, la permission de continuer. J'ai cherché vingt fois une occasion pour vous faire cette ouverture. Jusqu'à présent la hardiesse m'a manqué. Puisque la glace est rompue, souffrez seulement que je prenne la qualité de votre banquier. Je sais que les obligations vous pèsent; mais vous n'en aurez à personne. Votre bien vous suffit, s'il étoit entre vos mains, et je consens à me rembourser par les voies ordinaires, soit que le ciel vous

conserve ou vous reprenne la vie. Je vous assure de plus que mon malheureux ami ne saura jamais ni mes offres, ni que vous les ayez acceptées. Permettez que cette bagatelle... Et j'ai laissé tomber derrière son fauteuil un billet de banque de cent livres sterlings que j'avois apporté dans cette vue. Tu n'en aurois jamais rien su, si j'avois pu l'engager effectivement à le recevoir.

(¶) Vous me faites beaucoup de peines, M. Belford, m'a-t-elle dit, par ces offres pleines d'humanité ; et cependant en considérant la société dans laquelle je vous ai vu, je ne suis pas fâchée de vous connoître capable de ce généreux sentiment. Il me semble que j'en ai de la joie, pour l'honneur de l'espèce humaine, de voir qu'il n'y ait qu'un seul homme au monde, tel que celui que vous et moi connoissons ; mais pour votre offre obligeante, quelle qu'elle soit, si vous ne la reprenez pas, vous m'affligerez beaucoup. Je n'en ai nul besoin. J'ai assez d'effets à moi, qui ne me seront jamais utiles, pour fournir à mes nécessités actuelles. Et si je me trouvois dans ce cas, je puis recourir à Miss Howe. Je lui ai promis de m'adresser de préférence à elle. Ramassez votre billet, si vous aimez ma paix et ma tranquillité. N'insistez pas davantage, et elle m'a dit cela d'un air d'impatience.

De grâce, Madame, un seul mot. — Pas une syllabe, Monsieur, jusqu'à ce que vous ayez ramassé le billet que vous avez laissé tomber. Je n'ai aucun doute sur l'honneur et l'obligeance de votre offre; mais je vous prie de ne pas ajouter un mot de plus sur cet article. Je ne pourrois le supporter. Elle alloit se baisser elle-même quoiqu'avec peine. Alors je me suis hâté de la prévenir, et je l'ai conjurée de me pardonner une offre qui, je le voyois, lui avoit fait beaucoup plus de peine que je ne m'y étois attendu dans la pureté de mes intentions. Je ne pouvois supporter qu'une ame telle que la sienne fût exposée à des embarras de cette nature, parce que la privation d'une abondance dans laquelle elle étoit née, pourroit l'affecter et la gêner dans le cours de ces vertueuses intentions. (h) « Vous êtes bien obli- » geant, Monsieur, et votre bonté vous » fait juger trop favorablement de moi; » mais j'espère que rien n'aura le pou- » voir d'affoiblir mes principes. La déca- » dence de ma santé servira de plus en » plus à m'y confirmer. Ceux qui m'ont » fait languir quelques jours dans une » prison, s'étoient promis sans doute que » cette cruelle méthode me forceroit » d'entrer dans toutes leurs vues; mais » j'ose espérer que j'ai reçu du ciel une » ame que les infortunes temporelles ne

» peuvent avilir dans les points essen-
» tiels. Les personnes de cette espèce
» connoissent peu la force des principes
» naturels, (pardonnez à cette espèce
» de vanité,) lorsqu'elles se figurent que
» la prison ou le besoin puisse les faire
» oublier, et porter à une bassesse volon-
» taire une ame bien née, pour éviter
» des maux qui ne sauroient durer plus
» que la vie; » (¶) et alors elle s'est
détournée de moi vers la fenêtre avec
une dignité qui répondoit à son discours,
et qui montroit que dans cet instant elle
étoit déjà toute ame, et que le corps
avoit comme disparu. (‖)

Quelle grandeur! il n'est pas surprenant qu'une vertu si bien établie ait résisté à tes artifices; et que, pour arriver à ton malheureux but, elle t'ait forcé d'avoir recours à d'horribles inventions qui lui ont ôté l'usage des sens. Les deux femmes ont paru extrêmement touchées; Mde. Lovick surtout, que j'ai entendu qui disoit à l'oreille de l'autre: « ce n'est point une femme, Madame, c'est un ange que nous avons avec nous. »

(¶) Je réitérai mes offres d'écrire à quelqu'un de ses parens, et je lui dis, qu'ayant pris la liberté d'informer le docteur H..... du cruel mécontentement de sa famille, comme d'une des peines les plus sensibles de son cœur, il avoit proposé d'écrire lui-même pour faire con-

noître à ses parens l'état fâcheux de sa santé, si pourtant elle le trouvoit bon.

C'est une grande bonté dans le docteur, répondit-elle; mais elle prioit qu'on ne fît aucune démarche de cette nature sans sa participation et son consentement; elle vouloit attendre à voir l'effet de sa lettre à sa sœur : tout ce qu'elle pouvoit espérer, c'étoit que son père retireroit sa malédiction préliminaire, nécessaire avant d'obtenir la dernière malédiction qu'elle imploreroit ensuite; qu'au reste ses parens croiroient qu'elle ne pouvoit jamais trop souffrir, et qu'elle étoit résignée à souffrir; car il ne pouvoit plus rien lui arriver maintenant qui pût lui faire souhaiter de vivre.

Mde. Smith est descendue, et remontant presqu'aussitôt, elle a demandé si Madame et moi ne dînerions pas avec elle aujourd'hui : que c'étoit le jour de ses nôces. Elle avoit, disoit-elle, engagé Mde. Lovick, et elle n'auroit point d'étrangers, si nous voulions lui faire cette faveur.

La charmante créature a soupiré et secoué la tête : *Le jour de nôces*! a-t-elle répété; je vous souhaite, Mde. Smith, une longue suite de pareils jours; mais vous voudrez bien m'excuser.

M. Smith est monté, et lui a demandé la même grâce. Ils se sont tous deux adressés à moi pour l'obtenir.

J'acceptois leur offre sans difficulté, leur dis-je, à condition que la jeune dame y consentiroit aussi, et je suspendrois volontiers un engagement que j'avois pour ce jour là. (b)

Alors elle nous a priés de nous asseoir. « Vous m'avez témoigné plusieurs fois, » a-t-elle dit en s'adressant aux deux » femmes, quelque désir d'apprendre de » moi une partie de mon histoire. Au-» jourd'hui que vous me paroissez libres, » et que M. Belford, à qui j'ai diverses » raisons de croire que toutes mes aven-» tures sont connues, peut vous rendre » témoignage de la vérité de mon récit, » je veux satisfaire votre curiosité. »

Les deux femmes ont marqué beaucoup d'empressement pour l'entendre. Elles se sont assises et M. Smith aussi. Elle a commencé une narration que je m'efforcerai de répéter ici dans ses propres termes ; car je suis persuadé, Lovelace, qu'il vous paroîtra fort important de savoir quel tour elle donne à vos barbaries, et de connoître le fond de ses sentimens. Vous jugerez vous-même quel fond vous devez faire sur les espérances que vos amis conservent en votre faveur.

« Lorsque j'ai pris ce logement, dit-» elle, je ne me proposois pas d'y faire » un long séjour. C'est ce que je vous » dis alors, Mde. Smith, et j'évitai par » cette raison de me faire connoître

» autrement que pour une jeune et malheureuse créature, que l'artifice avoit enlevée aux meilleurs parens du monde, et que le ciel venoit de sauver des plus dangereuses mains. Je me crus obligée de vous donner cette courte explication, pour diminuer votre surprise, à la vue d'une jeune fille qui se sauvoit dans le fond de votre boutique, tremblante, hors d'haleine, vêtue d'une mauvaise robe par-dessus la sienne, demandant tout-à-la-fois asyle et protection, n'ayant que sa parole à donner pour votre payement, et portant tous ses effets dans un mouchoir de poche. Ma subite absence, lorsque je me suis vue arrêtée pendant trois jours et trois nuits, a dû redoubler votre étonnement : et quoique M. Belford, qui sait peut-être mieux que moi-même la plus noire partie de mon histoire, vous ait prévenues, (comme vous me l'avez dit, Mde. Lovick,) que je suis plus malheureuse que coupable, je me crois obligée de ne pas laisser à d'honnêtes gens le moindre doute sur mon caractère.

» Il faut donc vous apprendre que dans une occasion, (je pourrois dire dans une seule occasion; mais elle étoit essentielle) j'ai été un enfant désobéissant pour les plus indulgens des parens; car ce que d'autres nomment cruauté dans leur

» conduite, ne vient que de l'excès de » leur tendresse, et de la douleur qu'ils » ont eue de me voir si mal répondre » à leurs espérances.

» J'ai reçu, mais d'abord de l'aveu de » ma famille, les visites d'un homme de » naissance et de fortune, et en même-» temps, comme la suite l'a prouvé, du » plus méchant caractère, dont je crois » qu'il y ait jamais eu d'exemple. Mon » frère, qui est un jeune homme fort » entêté, se trouvoit alors absent. A son » retour, une ancienne inimitié lui fit » désapprouver hautement les visites d'un » homme qu'il connoissoit mieux que moi. » Il avoit beaucoup d'ascendant sur notre » famille. Après m'avoir présenté plusieurs » autres partis, qu'on me laissa la liberté » de rejeter, il introduisit un homme » extrêmement désagréable, choquant » même pour les yeux de toute personne » indifférente. Je ne pus l'aimer. Tous » mes proches ne laissèrent pas de s'unir » pour me forcer de le prendre. Une » rencontre sanglante entre mon frère et » le premier, leur avoit fait prendre pour » celui-ci des sentimens de haine. Pour » abréger, ils me firent une prison de » ma chambre, et je me vis si maltraitée, » que, dans un transport de chagrin, je » pris la résolution de m'évader avec l'ob-» jet de leur aversion. Vous condamnerez » ce dessein; mais j'étois persécutée sans

» ménagement. Cependant je m'en repentis presqu'aussitôt, et je me déterminai à demeurer; sans me défier néanmoins, ni de son honneur, ni de son amour, parce que personne ne m'en jugeoit indigne et que j'avois une fortune qui n'étoit pas méprisable; mais j'eus l'imprudence, (mes parens disent, comme ils le croient encore, la méchanceté préméditee, et m'accusent encore de les avoir quittés volontairement,) j'eus la folie de lui accorder un entretien particulier. Je fus trompée, bien indignement trompée; je dois le dire, quoique toutes les jeunes personnes, dont le malheur a commencé par une témérité de la même nature, puissent apporter la même excuse et se plaindre de la même surprise.

» Après m'avoir fait passer quelque temps chez une honnéte fermière de campagne, et s'être conduit honorablement avec moi, il me conduisit dans un fort beau logement à Londres, pour y attendre d'autres arrangemens; mais le temps ne m'a que trop appris dans quel infâme lieu j'étois tombée: il le savoit; cette connoissance entroit dans ses desseins. Londres étoit un pays étranger pour moi. D'où seroient venues mes défiances? Ne me demandez pas d'explication sur la suite. Quelles inventions, quels cruels artifices n'a-t-on

» pas employés ? Car je ne lui ai pas » donné la moindre occasion, pas le » moindre avantage, qui puisse m'être re- » proché. »

Ici se couvrant le visage de son mouchoir pour cacher ses pleurs, elle s'est arrêtée un moment : ensuite elle s'est hâtée de reprendre, pour écarter apparemment un odieux souvenir : » Je me » suis échappée enfin de cette maison » abominable, et le ciel m'a conduite » dans la vôtre. M. Belford m'oblige de » croire que mon cruel persécuteur n'a » point eu de part à ma dernière infor- » tune ; mais je ne doute pas que le but » de ceux qui m'ont fait cet outrage, » n'ait été de me faire rentrer dans cet » infâme logement ; car je ne leur dois » rien..... à moins, a-t-elle ajouté d'un » ton plus foible et plus attendri, s'es- » suyant encore les yeux, que je ne doive » *leur payer ma ruine.* »

Je vous assure, Madame, lui ai-je dit, que tout coupable qu'il est sur tout le reste, il est innocent de ce dernier attentat.

» Soit, a-t-elle repris ; je souhaite qu'il » le soit. Cet outrage, quelque doulou- » reux qu'il ait été pour moi, est un des » plus legers que j'aie souffert. Mais vous » pouvez observer ici, Mde. Lovick, » pour satisfaire la curiosité que vous » m'avez témoignée ce matin, que *je n'ai*

» *jamais été mariée*. M. Belford ne peut » avoir ignoré que je n'étois pas sa femme; » et je déclare aujourd'hui que je ne la » serai jamais. Cependant je rends grâces » au ciel de ce que je ne suis pas une » créature coupable.

» A l'égard de mes avantages naturels, » je suis née d'une famille distinguée. J'ai » par mes propres droits, provenus des » bontés de mon grand-père, une fortune » au-dessus du commun, indépendante » de mon *père même*, si je le voulois; » mais je ne le voudrai jamais. Mon » père est très-riche. J'ai pris un nom » qui n'est pas le mien, lorsque je suis » entrée dans cette maison; c'étoit dans » la vue de me dérober au perfide, qui » s'engage désormais, par la bouche de » M. Belford, à finir ses persécutions. » Mon nom réel, vous le savez, est Har- » lowe; *Clarisse* Harlowe. Je n'ai pas » encore vingt ans; j'ai une excellente » mère, une femme bien née et d'un » grand sens..... digne d'une meilleure » fille. J'ai aussi un bon père. Ils m'ido- » lâtroient tous deux! J'ai deux oncles » d'un fort bon caractère, jouissant d'une » immense fortune, jaloux de l'honneur » de leur famille que j'ai blessé. Je fai- » sois la joie de leur cœur. C'étoient » trois maisons, avec celle de mon père, » que je pouvois dire à moi. Ils vouloient » m'avoir chez eux tour à tour, et j'é-

» tois quelquefois le sujet d'une tendre
» querelle entr'eux. Je passois deux mois
» chez l'un, deux chez l'autre, six chez
» mon père, et le reste de l'année chez
» d'autres amis qui faisoient leur bonheur
» de me voir. Pendant tout le temps que
» j'étois chez l'un ou chez l'autre, j'étois
» comme accablée des lettres continuelles
» de ceux qui languissoient après mon
» retour. En un mot, j'étois chérie de
» tout le monde. Les pauvres.... j'avois
» coutume de réjouir leurs cœurs; jamais
» ma main ne s'est fermée aux malheu-
» reux, partout où je les rencontrois;
» mais aujourd'hui, je suis pauvre moi-
» même.

» Ainsi, Mde. Smith, Mde. Lovick,
» je ne suis point une femme mariée. Il
» est juste que je vous fasse cet aveu.
» Je suis actuellement, comme je le
» dois, dans un état d'humiliation et de
» pénitence pour la téméraire démarche
» qui a produit tant de maux. Dieu, je
» l'espère, me la pardonnera, comme je
» m'efforce à disposer mon ame à par-
» donner à tout le monde, même à
„ l'homme qui, par son ingratitude et par
„ d'horribles parjures, (le malheureux !
„ il a cru que toutes ses méchancetés
„ faisoient briller son esprit;) a jeté dans
„ cet abîme une jeune créature qui ne
„ désiroit que son bonheur, même au-
„ delà de cette vie, et qu'on croyoit d'un

„ rang et d'une fortune assez considérables pour intéresser tout gentilhomme de l'Angleterre à lui tenir fidellement sa parole et ses sermens : mais ma famille, je ne puis espérer qu'elle me pardonne jamais ! Mon refuge est la mort. Il n'en est point de si cruelle que je ne sois disposée à souffrir, plûtôt que d'être la femme d'un homme qui m'a trompée, lorsque j'avois fondé de meilleures espérances sur sa naissance, son éducation et son honneur.

„ Je vois, continua-t-elle, qu'après avoir fait autrefois les délices de tout le monde, je cause aujourd'hui le chagrin de tout le monde. Vous qui ne me connoissez que par mon propre récit, vous êtes touchées de mon sort ; c'est un effet de votre bon cœur ; mais il est temps de m'arrêter. — Vos cœurs compatissans, Mde. Smith, et vous Mde. Lovick, sont trop affectés. (En effet, il échappoit des sanglots aux deux femmes, et je n'étois guères moins attendri.) (¶) Il est barbare à moi, d'attrister de mes maux votre jour de nôces, et se tournant vers Monsieur et Madame Smith : puissiez-vous, honnêtes et bons époux, renouveler plusieurs fois cet heureux jour ! qu'il est agréable de vous voir, après tant d'années, vous réunir tous deux si tendrement pour le célébrer encore! J'ai cru un temps..... mais

„ finissons !.... toutes mes espérances de „ félicité pour cette vie sont anéanties. (♭) „ Elles ont été, comme les fleurs trop pré„ coces d'un printemps prématuré, qu'une „ nuit glacée flétrit, détruites dans le ger„ me; mais je ne puis mourir qu'une fois. Si „ je vis assez pour me voir déchargée d'une „ malédiction accablante que mon père a, „ dans sa colère, lancée sur ma tête, et „ qui n'est déjà que trop accomplie dans „ tout ce qui regarde ce monde; cette „ grâce et une dernière bénédiction sont „ tout ce qui me reste à désirer, et la „ mort sera plus douce pour moi que ne „ l'est le repos pour un voyageur fatigué, „ qui arrive à la fin d'une longue et pénible „ carrière. „

Alors penchant la tête contre le dos de sa chaise, et se couvrant le visage de son mouchoir, elle s'est efforcée de nous cacher ses larmes. Pas un de nous n'a pu dire une parole. Insensible comme tu l'es, ta présence peut-être nous auroit fait rougir d'une foiblesse, dont je m'imagine que tu ne fais que rire en lisant ma lettre. Elle s'est ensuite retirée dans sa seconde chambre, où son abattement l'a forcée de se mettre au lit. Je suis descendu avec les deux femmes, et pendant une heure et demie nous nous sommes livrés à l'admiration. Mde. Lovick et Mde. Smith ont répété vingt fois qu'il leur paroissoit incroyable que dans le monde entier il

pût se trouver un homme assez barbare, pour offenser volontairement une femme si charmante. Elles ont répété qu'elles avoient un ange dans leur maison. C'en est un, je le crois comme elles, aussi sûrement que Milord M.... a présentement un diable dans la sienne.

Je te hais, Lovelace, sur ma foi, je te hais. Il me semble sentir augmenter à chaque moment ma haine pour toi.

LETTRE CCCL.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 22 Juillet.

POURQUOI me hais-tu, Belford, et pourquoi ta haine augmenteroit-elle à chaque moment? Me suis-je rendu coupable de quelque nouvelle offense? Si les lamentations et le *pathos* peuvent émouvoir un cœur tel que le tien, peuvent-ils altérer les faits? N'ai-je pas toujours rendu à cette incomparable personne autant de justice que toi avec ton cœur tendre? Quelle sottise donc que ta haine, lorsque je ne me relâche point du dessein de l'épouser, suivant la parole que je t'en ai donnée, et suivant les loix que je me suis imposées dans ma famille; mais déteste

teste moi, si tu veux, pourvu que tu ne cesses pas de m'écrire. Tu ne sourois me haïr autant que je me hais moi-même. D'ailleurs, je suis certain que si tu me haïssois réellement, tu ne te hasarderois pas à me le dire dans ces termes.

Mais après tout, quel besoin d'apprendre son histoire à ces femmes? Elle regrettera, je n'en doute pas, dans quelque temps de nous avoir compromis tous deux sans aucune utilité. Le poison de la maladie éteint tous les désirs, et donne du dégoût pour ce qu'on a le plus aimé; mais en renaissant, la santé change la scène. Elle nous rend contens de nous-mêmes, et nous dispose à l'être bientôt des autres; toutes les espérances ressuscitent avec elle. (¶) Chaque jour se présente sous une apparence plus riante, et ce que dit Addison de la liberté, peut s'appliquer encore mieux à la santé; car qu'est sans elle la liberté même? « La santé » égaie l'aspect le plus sombre de la nature: » elle embellit le soleil même, et ajoute » à l'éclat et aux charmes d'un beau jour. » Je suis ravi qu'elle soit déjà mieux, jusqu'à pouvoir soutenir un si long entretien avec des étrangers. (‖)

Cependant, n'est-il pas affreux, n'est-il pas damnable et d'un entêtement diabolique, c'est-à dire, d'un entêtement de femme, qu'elle me refuse et qu'elle préfère la mort à moi! La mort, ô l'horrible

mot, que tu prodigues néanmoins presque à chaque ligne ! à moi qui au fond ne l'ai offensée qu'en suivant mon caractère, tandis que ses parens sont sortis honteusement du leur, et tandis que pour l'obliger, je suis prêt à sortir du mien ? Cependant, me refuser à moi le pardon ! tandis qu'eux, elle les absout de tout reproche ! Le mariage est pourtant le seul moyen de réparer tous les torts et de sauver son honneur. Assurément tu dois voir l'inconséquence de ses sentimens contradictoires, qui pardonnent et ne pardonnent pas. Cependant, malgré ta lourde épaisseur, tu souhaites déjà *qu'elle t'attire après elle*. Pauvre Belford ! quelle figure tu dois faire avec tes discours aussi empesés que les manchettes d'Hickman, avec tes soupirs, avec tes génuflexions, avec ta foible tête si peu accoutumée au sublime langage de cette divine créature, même dans les entretiens les plus ordinaires.

Mais la plus jolie de toutes tes extravagances, c'est d'avoir laissé tomber ton billet de banque derrière son fauteuil, au lieu de t'être mis à genoux pour le présenter. Tu as voulu lui donner apparemment la double peine de *s'abaisser* à l'accepter et à le ramasser à terre. Que tu t'entends mal à faire une galanterie ! Comment a-t-il pu t'entrer dans la tête que la meilleure manière de faire un pré-

sent à une dame fût de le jeter derrière son fauteuil ?

Ma curiosité est extrême pour ce qu'elle peut avoir écrit à sa sœur, pour la réponse qu'elle recevra d'Arabelle Harlowe, et pour ce qu'elle écrit actuellement à Miss Howe. N'imagineras-tu pas quelque moyen de te procurer une copie de ces lettres, ou du moins un extrait ? ainsi que de ses autres correspondances. Il me semble que tu donnes Mde. Lovick pour une femme de piété. Ma charmante, qui lui a fait des ouvertures si particulières, ne manquera pas de lui communiquer tout. Et toi, qui penses à te réformer, ne saurois-tu profiter de cette ressemblance de sentimens avec la veuve pour te mettre en état de me rendre ce petit service ? Quel âge a-t-elle, Belford ? Jamais le diable n'a déterré d'amitié entre un homme et une femme à-peu-près de même âge, qu'il ne l'ait fait finir par le mariage ou par quelque chose de pis. Qu'en dis-tu ? Je puis t'assurer que l'influence d'un prosélyte est extrême sur les bonnes ames ; c'est un saint de leur création. Elles se font une gloire de l'arroser, de le cultiver, de le chérir comme une plante qui leur doit la naissance, et cela par un motif d'orgueil purement spirituel.

(¶) Une de mes charmantes de Paris étoit une dévote. Elle se donna beaucoup de peines pour me convertir. Je la lais-

sài travailler à cette bonne œuvre pour le salut de mon ame. Elle crut avoir gagné du terrain, en parvenant à me faire professer une religion catholique quelconque. La catholique à ses commodités. Je lui permis de m'amener un père spirituel. Ma réforme étoit en bon train. Le révérend père avoit conçu de moi d'assez bonnes espérances. Il applaudit à son zèle : j'en faisois autant, et quelle crois-tu que fût la fin de cette belle entreprise ? Il n'y a pas de fille en Angleterre, qui, en ayant lu jusques là, ne devinât le reste. En un mot, tout se termina le plus heureusement. Car, après m'avoir amené un père, elle me rendit père moi-même ; et alors également satisfaits tous deux de la conversion l'un de l'autre, nous prîmes des chemins différens, elle pour la Navarre, et moi pour l'Italie ; tous deux parfaitement disposés à propager les bonnes leçons que nons nous étions si bien apprises l'un à l'autre. Mais revenons.

Je trouve un peu de consolation dans ces jolis regrets que sent cette admirable fille, en se livrant si volontairement aux réflexions sur les nôces des époux. *Il fut un temps où.......* et tu l'as fait s'interrompre là. *Il fut un temps.....* quoi ! ah, Belford ! pourquoi ne l'as tu pas pressée de s'expliquer sur ce temps et sur ce qu'elle espéroit alors. En matière d'amour, ce qu'une femme espère *une fois*, elle

l'espère *toujours ;* tandis qu'il peut rester quelque fondement à l'espérance ; et ne sommes-nous pas libres tous deux ? Peut-elle être à quelqu'autre homme qu'à moi? Voudrois je jamais d'une autre femme qu'elle ? non jamais, jamais. Cela me seroit impossible. Je t'apprends que de jour en jour, d'heure en heure, ma passion redouble pour elle ; que dans ce moment j'en suis plus passionnément épris que je ne l'aie jamais été de ma vie ; que mes vues sont *honorables*, dans le sens le plus strict qu'elle attache à ce mot ; que depuis huit jours je n'ai pas varié même dans mes désirs ; que toutes mes résolutions sont aussi fermes, aussi intimément incorporées à mon existence, que l'ont été mes principes sur un commerce libre et sans lien, et uniquement appuyé sur une généreuse confiance en moi, par préférence à l'état de *doute* et de *défiance journalière ;* car telle doit être la vie du mariage, où la femme, sans nulle confiance, enchaîne un homme pour la vie à l'uniformité d'une conduite régulière, prenant les loix de l'eglise et de l'état pour garants de l'obligation qu'elle lui impose.

Lundi matin je vais à une espèce de bal, où m'a invité le colonel Ambroise. C'est une fête de famille, donnée, je ne sais à quelle occasion. Tout le plaisir qui m'y attire, c'est la certitude d'y trouver Miss Howe et sa mère et Hickman aussi :

cela va sans dire ; car la vieille dame ne peut plus sortir sans lui. Le colonel espère que Miss Arabelle Harlowe s'y trouvera aussi : il a invité tous les honnêtes gens du canton.

C'est le hasard qui m'a fait rencontrer le colonel ; il s'attendoit peu, je crois, à me voir accepter son invitation ; mais il ne me connoît guères, s'il croit que j'aie honte de paroître dans tout lieu où ces dames viennent montrer leur figure. Il m'a fait entendre que mon nom trottoit dans les bouches à l'occasion de Miss Harlowe. Mais pour faire allusion à une des phrases de Lord M...., si cela est, *je ne m'endormirai pas*, lorsqu'il se présentera quelque partie joyeuse.

Comme je dois prendre la voiture de Milord, j'aurois été bien aise qu'une de mes cousines Montaigu eût voulu m'accompagner ; mais elles m'ont toutes deux refusé, et je ne veux pas songer à prendre avec moi aucun de tes confrères. J'aurois l'air de croire que j'ai besoin de gardes du corps. D'ailleurs l'un est trop turbulent, et l'autre trop doucereux et trop faquin pour quelques personnes de la grave compagnie qui doit s'y trouver, et pour moi en particulier. On connoît les hommes par leurs amis, et un fat, comme Tourville, par exemple, prend bien des peines pour étaler dans sa parure l'enseigne de ce qu'il a dans son fonds. Toi,

à la vérité tu es une exception ; tu te mets comme un faquin : et cependant tu es un fort aimable cavalier. Malgré cela, tu es un petit-maître si lourd et si gauche, qu'il me semble que tu te dois un double dépit contre toi-même en faisant sortir encore plus ta mauvaise grâce par ta parure de théâtre, lorsque tu quittes le deuil.

Je me souviens que la première fois que je te vis, je fus dans le plus grand embarras. Je ne savois si je te prendrois pour un grand sot ou pour un démi bel esprit. Je voyois quelque chose de bisarre et de choquant dans ton habillement. Si ce garçon, dis-je en moi-même, n'aime pas le ridicule au point de ne pas s'épargner lui-même, il faut qu'il soit bien sot de prendre tant de peines pour faire remarquer sa laideur plus qu'on ne feroit s'il étoit mis simplement. Un habit uni et décent dans un homme ou une femme ordinaires, suppose au moins de la modestie, et procure toujours l'indulgence des censeurs. Qui aura la cruauté de ridiculiser un défaut personnel dans un homme qui a l'air de sentir le premier ? *qui jamais a reproché à un hermite d'être pauvre ?* mais aussi qui sera assez bas pour ménager un homme assez absurde et d'une assez mauvaise tête, pour attirer à force de clinquant l'attention sur sa difformité ?

N'en crois pas cet air de gaieté et de folie. J'ai la mort dans le cœur. Mon ame toute entière est avec ma charmante. De quel œil indifférent je vais voir toute l'assemblée du Colonel, le cœur rempli de ma belle, et les yeux ne voyant que son image. (‖)

(¶) LETTRE CCCLI.

Miss HOWE à Miss ARABELLE HARLOWE.

Jeudi, 20 Juillet.

JE ne puis m'empêcher de vous informer, de quelque manière que cette information puisse être reçue, en venant de ma part, que votre pauvre sœur est dangereusement malade, chez un nommé Smith, qui tient une boutique de parfumerie dans la rue royale, près de Covent-garden. Elle ignore que je vous écris. Quelques paroles violentes, en forme d'imprécation, échappées de la bouche de son père, l'affectent vivement dans l'état de foiblesse où elle est. Je ne prendrai pas la liberté de vous donner des conseils sur ce que vous devez faire pour elle en pareil cas. Vous êtes sa sœur. Je n'ai donc pu m'empêcher de vous écrire

non-seulement pour l'amour d'elle, mais encore pour l'amour de vous. Je suis, Mademoiselle, votre très-humble servante.

ANNE HOWE. (‖)

(¶) LETTRE CCCLII.

Réponse de Miss ARABELLE HARLOWE.

Jeudi, 20 Juillet.

J'AI reçu la vôtre ce matin. Tout ce qui arrive à cette malheureuse créature, n'est que ce qui avoit été prédit et attendu de nous. Que celui pour lequel elle nous a abandonnés, la console. On nous a dit qu'elle avoit des remords, et qu'il vouloit l'épouser. C'est ce que nous ne croyons en vérité pas. Le chagrin de se voir trompée dans ses espérances, pourroit bien affecter sa santé; il le devroit du moins. Cependant, elle est la seule que je connoisse qui ait été trompée dans son attente.

Je ne puis vous dire, Miss, que votre lettre ait été des mieux venues, pour les libertés que vous avez prises avec toute notre famille, parce qu'elle se ressent, comme elle le doit, d'une conduite qu'une jeune personne doit avoir honte

de justifier. Excusez, Miss, cette liberté ; elle est occasionnée par de plus grandes. Je suis, Miss, votre humble servante.

ARABELLE HARLOWE. (||)

(¶) LETTRE CCCLIII.

Replique de Miss HOWE.

Vendredi, 21 Juillet.

MISS ARABELLE HARLOWE,

SI vous aviez une dose de bon sens seulement égale à votre mauvais naturel, vous auriez su, malgré la surabondance du dernier, distinguer une intention obligeante pour vous tous, (et dont le but étoit de vous mettre dans le cas d'avoir moins de reproches à vous faire, si le malheur que je crains arrivoit,) et un empressement officieux que je ne vous devois pas, après vos libertés au moins réciproques. Je ne dirai point ici tout ce que je pourrois dire en faveur de la *malheureuse créature*, comme vous appelez une sœur que vous avez assez idée vous-même à rendre malheureuse. Si ce que je redoute arrive, vous apprendrez, soit que vous le désiriez ou non, tout ce que je pense.

ANNE HOWE. (||)

(¶) LETTRE CCCLIV.

Miss ARABELLE à Miss HOWE.

Vendredi, 21 *Juillet.*

MISS ANNE HOWE,

J'AI reçu votre impertinente lettre. Je ne devois pas m'attendre à être épargnée de vous qui n'épargnez personne. Vous êtes très-heureuse d'être sous la garde d'une mère prudente et vigilante. Car sans cela.... La prudence de la mienne ne peut être surpassée : mais nous avions tous trop bonne opinion d'une certaine personne, pour croire qu'il fût nécessaire de la veiller, il y a peut-être quelque raison qui vous attache si fort à elle dans une erreur si capitale. Vous dites que je rends ma sœur malheureuse ! Cela est faux, Miss. Si elle l'est, c'est par sa faute, excepté, il est vrai, ce qu'elle doit de son malheur aux avis de quelqu'un. Vous savez qui est le plus obligé d'en répondre.

Vous pouvez nous dire *tout ce que vous pensez*, quand il vous plaira, comme nous saurons que c'est ce que vous pensez, nous jugerons de l'attention que nous devons y faire. C'est tout ce qu'a à vous dire,

A. H. (¶)

(¶) LETTRE CCCLV.

Miss Howe à Miss Arabelle.

Samedi, 22 Juillet.

Il y a des personnes pour qui c'est un *malheur* d'attirer l'attention de tout le monde : d'autres sont peut-être plus *heureuses*, quoiqu'elles n'en soient que plus *envieuses*, de ne mériter l'attention de personne; mais on voudroit qu'elles eussent le bon sens de remercier le ciel de ce peu d'importance qui les a mises à l'abri des hasards et des situations périlleuses, où il leur auroit été très-difficile de se bien conduire. Je vous avoue franchement que sans les avis prudens de cette admirable personne, (dont le principal défaut est la supériorité de ses talens et dont le malheur est d'avoir rencontré un frère et une sœur incapables de sentir toutes ses perfections,) j'aurois pu un jour me voir dans l'embarras, mais toute impertinente que je puis paroître à la plus impertinente de toutes les créatures, je ne me suis pas crue plus *sage* pour être l'*aînée*, ni n'ai pris droit de cette *pitoyable* raison, pour me donner les airs de vouloir gou-

verner et encore moins maltraiter un génie si supérieur.

Je le répète avec reconnoissance, que les conseils de cette chère créature m'ont été d'un grand service, et avant même que la *vigilance* de ma mère dévînt nécessaire. Mais, ce qui seroit arrivé de moi, c'est ce que je ne saurois dire, si j'eusse eu un frère et une sœur qui eussent cru qu'il convenoit à leurs *intérêts* et au plaisir de leur *envie sordide*, de défigurer et de noircir mon caractère.

Votre admirable sœur vous a en effet sauvée, Miss, aussi bien que moi, avec cette différence, qu'elle vous a sauvée contre votre volonté, et moi, d'accord avec la mienne, et que sans son propre frère et sa propre sœur, elle ne seroit point perdue.

Plût au ciel qu'on eût laissé les deux sœurs suivre chacune leur penchant! La plus admirable personne de son sexe ne fût jamais sortie de la maison de son père. Pour vous, Miss, je ne sais ce que vous seriez devenue : mais quoi qu'il fût arrivé, vous auriez trouvé une humanité que vous n'avez pas montrée, soit que vous l'eussiez méritée ou non. Au moins vous n'eussiez pas perdu une tendre sœur, ou une amie compatissante dans la sœur la plus accomplie.

Mais pourquoi perdre le temps à discourir avec une si pauvre espèce? Pour-

quoi poussai-je un si foible adversaire? dont la première lettre est pleine d'une basse malice, et dont la seconde n'est que fausseté et inconséquence mêlée d'envie et de grossièreté. Mais j'ai été bien aise de vous montrer une partie de ce que je pense. Provoquez-moi à vous en dire plus, et vous me trouverez toujours prête. Quoique je remercie Dieu de n'être pas votre sœur, je ne suis pas pour cela votre ennemie. Mais vous ne le devez qu'à deux considérations : la première, que vous appartenez, quoique vous en soyez indigne, à une sœur aussi parfaite ; la seconde, que vous n'êtes pas d'une assez grande conséquence pour mériter autre chose que la pitié et le mépris de (‖)

A. H.

(¶) LETTRE CCCLVI.

Mde. HARLOWE à Mde. HOWE.

Samedi, 22 Juillet.

MA CHÈRE DAME,

JE vous envoie les copies de cinq lettres qui ont été écrites entre Miss Howe et ma fille Arabelle. Vous êtes une personne de prudence et de bon sens, vous

êtes mère vous-même. Vous êtes si capable d'entrer dans les peines de notre famille, causées par la témérité et l'ingratitude d'une enfant sur laquelle nous avions autrefois fondé nos espérances, et qui fut l'objet de notre idolâtrie, que j'ose assurer que vous n'autoriserez point ces étranges libertés que votre fille a prises avec nous tous. Ce ne sont pas ici les seules dont nous ayons à nous plaindre; mais nous avons gardé le silence sur les autres, parce qu'elles n'ont point été couchées sur le papier. Nous vous prions seulement de ne pas permettre que nous soyons en butte aux traits d'une jeune fille, qui ne sait pas ce que nous avons souffert, et ce que nous souffrons encore par la témérité d'une malheureuse créature qui, en se perdant elle-même, a attiré la disgrace sur sa famille. Je n'aurai pas la présomption de rien prescrire dans le cas présent à votre sagesse connue; mais je m'en rapporte à vous sur ce que vous croirez le plus convenable. Je suis, Madame, votre très-humble servante,

CHARLOTTE HARLOWE. (h).

(¶) LETTRE CCCLVII.

RÉPONSE DE Mde. HOWE.

Samedi, 22 Juillet.

MA CHÈRE DAME,

JE suis très-offensée des lettres que ma fille a écrites à Miss Harlowe. J'ignorois absolument qu'elle eût pris tant de liberté. Ces jeunes créatures ont des idées si romanesques, les unes de l'amour, les autres de l'amitié, qu'il n'y a pas moyen de les gouverner dans ces sentimens. Il n'y a que le temps et l'expérience, acquise à leurs dépens, qui puissent les convaincre de l'absurdité de leurs idées. J'ai grondé très-sérieusement Miss Howe. Je concevois si bien quelle étoit l'affliction de toute votre famille, que, comme je l'ai dit à votre frère Monsieur Antoine Harlowe, j'ai défendu plusieurs fois à ma fille toute correspondance avec ce pauvre ange tombé; car il est bien sûr que jamais jeune demoiselle n'a plus ressemblé à ce que nous imaginons des anges, tant par sa personne que par son ame. Mais fatiguée de ses opiniâtretés, (je suis fâchée de dire cela de ma propre fille,) j'ai été

forcée de la laisser continuer, et en vérité, elle est si obstinée dans sa volonté, que j'ai craint qu'elle n'en tombât malade, comme je l'ai vue trop souvent tomber dans des accès de chagrin et d'humeur.

Il n'y a que les parens qui sachent la peine que donnent les enfans. Les plus heureux, comme je l'ai souvent pensé, sont ceux qui n'en ont point; et ces jeunes filles, quand elles ont une fois atteint un certain âge, sont, Dieu me pardonne, ingouvernables.

Je crois cependant que vous ne recevrez plus de pareilles lettres de ma Nancy. J'ai été forcée d'user de toute mon autorité avec elle, lorsqu'elle a appris la maladie de Miss Clary, (et il paroît qu'elle est fort mal,) sans quoi elle auroit couru à Londres la trouver; et elle appelle cela le devoir d'une amie, oubliant qu'elle sacrifie à sa romanesque amitié ce qu'elle doit à la meilleure et la plus tendre des mères.

Il y a mille qualités sublimes dans la pauvre patiente, malgré sa faute; et si ce qu'elle a écrit à ma fille est vrai, il paroît qu'elle a été bien indignement abusée. Mais je pense que votre pardon et le pardon de son père sont des choses qu'il faut laisser à votre propre disposition. Personne ne doit se mêler là-dedans, parce que les parens ont une autorité

légitime sur leurs enfans. D'ailleurs, comme l'écrit Miss Harlowe, c'est à quoi tout le monde s'est attendu, quoique Miss Clary ne voulût pas le croire jusqu'à ce qu'elle ait été punie de sa crédulité. Par toutes ces raisons je n'entreprendrai point de diminuer sa faute, qui est encore aggravée par son intelligence admirable, et par un jugement bien au-dessus de son âge.

Je suis, Madame en faisant mes complimens à M. Harlowe et à toute votre famille affligée, votre, etc.

ANNABELLE HOWE.

P. S. Je partirai pous l'isle de Wight dans peu de jours avec ma fille. Je veux hâter notre départ, afin de la distraire des chagrins de son amie, qui nous affligent aussi vivement que la témérité de Miss Clary a pu vous affliger vous-mêmes. (ǁ)



LETTRE CCCLVIII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 22 Juillet.

NOUS faisons nos préparatifs pour le petit voyage que ma mère croit indispensable. Mais je serai malade, oui, je suis sûre d'être très-malade, si je n'apprends pas que vous vous portiez beaucoup mieux avant notre départ. Rogers m'a jetée dans une mortelle affliction, en m'apprenant l'état où il vous a trouvée. Cependant, depuis que vous êtes capable de tenir une plume, et que votre tête est devenue plus forte et plus libre, j'espère que le plaisir que vous trouverez à écrire, contribuera de jour en jour à votre rétablissement.

Je vous dépêché cette lettre par un exprès, afin qu'elle arrive assez tôt pour vous exciter à de nouvelles considérations sur le sujet de mes dernières. Ne m'écrivez rien de décisif, sans y avoir fait vos plus sérieuses réflexions. Car c'est sur votre réponse que je dois régler la mienne.

Dans votre dernière, vous déclarez positivement que vous ne voulez pas être à

lui. Assurément il mérite plutôt une mort infâme qu'une épouse telle que vous. Mais comme je le crois innocent de votre dernière infortune, et que toute sa famille plaide pour lui avec chaleur, et s'offre d'être sa caution, je suis persuadée que la complaisance pour leurs sollicitations et pour les siennes, est le meilleur parti que vous puissiez embrasser. Surtout lorsque votre propre famille demeure implacable, comme je puis vous en assurer. Il est homme de sens; pourquoi désespérer qu'il puisse devenir un bon mari, et quelque jour, peut-être, un sujet de quelque mérite? Ma mère est tout-à fait de mon opinion. M. Hickman eut hier une conférence avec lui, comme je crois vous l'avoir annoncé. Quoiqu'il n'ait pas beaucoup goûté ses manières avec lui, (et elles ne devoient pas beaucoup lui plaire,) il le croit sincèrement déterminé à vous épouser, si vous daignez vous rendre à ses instances. Peut-être verrez-vous M. Hickman avant notre départ. Si je ne puis pas vous voir moi-même, je ne partirai pas tranquille qu'il ne vous ait vue pour moi. Il vous rendra compte alors de l'admirable portrait que le misérable fait de vous et de la justice que rend à votre vertu cet homme inconcevable.

Ses aveux ne sont pas moins nets dans sa famille, quoiqu'à sa condamnation, s'il faut s'en rapporter au témoignage de ses

cousines. Sa crainte, a-t-il dit à M. Hickman, est qu'en continuant de vous plaindre de lui, « vous ne vous couvriez tous » deux d'une tache que le mariage même » ne seroit pas capable d'effacer. Il appré- » hende aussi que vous ne ruiniez votre » santé par un excès de tristesse ; et qu'en » cherchant la mort, lorsque vous pouvez » l'éviter, vous ne vous mettiez hors d'état » de vous en garantir, lorsque vous aurez » moins de dégoût pour la vie. »

Ainsi, très-chère Clarisse, je vous exhorte à surmonter, s'il est possible, votre aversion pour ce monstre. Vous pouvez encore vous promettre bien d'heureux jours, et redevenir les délices de tous vos amis, de tous ceux qui vous connoissent, et la consolation de votre fidelle Anne Howe.

Je languis d'avoir votre réponse à ma lettre du 13. Je vous prie, retenez le messager jusqu'à ce qu'elle soit prête. Pourvu qu'il revienne lundi soir, il sera assez temps pour ses affaires, et pour me trouver revenue de chez le colonel Ambroise, qui donne bal pour une double fête, la naissance et le mariage de sa femme. Il a invité à celui-ci toute la noblesse du canton, dans sa joie de quelques bonnes nouvelles qu'ils ont reçues du gouverneur, frère de Mde. Ambroise.

Ma mère s'est engagée pour elle et pour moi, en mon absence. J'ai voulu m'ex-

cuser pour mon compte, surtout à cause du jour (*); mais elle est presqu'aussi jeune que sa fille; et croyant qu'il ne seroit pas aussi bien qu'elle y allât sans moi, elle m'a dit qu'elle avoit le malheur de ne pouvoir jamais me proposer aucune partie qui me fût agréable; comme nous avons eu tout récemment quelques mots assez vifs ensemble, je me suis crue obligée de lui complaire cette fois; car je n'aime pas à quereller quand je peux m'en empêcher, quoique je m'étudie rarement à en éviter l'occasion quand elle se présente d'elle-même. Je ne sais pas trop, si nous n'avions pas un peu peur l'une de l'autre, s'il nous seroit possible de vivre ensemble. Moi, *c'est tout mon père*, dit-on. Ma chère maman, *c'est de ma mère que je tiens*. Que puis-je dire autre chose!

O ma chère, que de choses il arrive dans ce cette vie qui nous font de la peine, et combien il y en a peu qui nous donnent du plaisir. Je suis sûre que je n'en aurai aucun à cette fête, puisque je ne puis m'y trouver avec l'amie qui remplit la moitié de mon cœur, la principale moitié d'une seule et même ame, qui, disoit-on ordinairement, animoit la *paire d'amies*, comme on nous appeloit; vous,

(*) Le 24 Juillet étoit le jour de la naissance de Miss Clarisse Harlowe.

ma chère, dont la présence illuminoit tous les cercles où vous entriez, et qui me faisiez briller au second rang, après vous. Combien une seule heure de votre compagnie, ô ma sage amie, seroit infiniment préférable pour moi à tous les divertissemens et les amusemens dont notre sexe est en général si idolâtre ! Que mon cœur a besoin d'en goûter de nouveau la douceur ! — Adieu, ma chère.

A. HOWE.

LETTRE CCCLIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

QUE de peine, ma très-chère amie, me cause votre tendre ardeur pour mes intérêts ! qu'il est vrai que le nœud d'une amitié pure, et l'union des ames qui se ressemblent, sont des liens plus forts et plus tendres que les liens du sang ! (¶) Le chantre gracieux d'Israël, lorsqu'il vouloit porter à son dernier degré la louange de l'amitié qui régnoit entre lui et l'ami chéri de son cœur, pouvoit bien dire que l'amour de Jonathan pour lui étoit un prodige étonnant, qu'il surpassoit *l'amour des femmes* ! Quelle idé exaltée cela donne

de l'ame de Jonathan, de la tendresse de son cœur, naturellement formé pour ce lien sacré, en la supposant seulement égale à celle de ma chère Anne Howe pour sa Clarisse tombée ! (☞) Mais quoique je fasse ma gloire de votre affection, songez, ma chère, combien il est chagrinant pour un cœur qui n'est pas sans générosité, de ne pouvoir rien mettre dans la balance des services et des bienfaits. Songez combien dans le même temps que votre éclat s'augmente de mes ténèbres, il m'est douloureux de ne causer que des peines à ma chère amie, que je faisois mon bonheur d'obliger; et de nuire encore à sa réputation par les efforts qu'elle fait continuellement pour la défendre, et fermer la bouche à mes incharitables censeurs ! (¶) Croyez-moi, chère amie, c'est ce qui me fait répéter souvent dans les termes de mon chantre admiré, avec quelque léger changement : Ah que je fusse comme j'étois dans les mois passés ! dans ces heureux jours où Dieu veilloit sur moi, lorsque son flambeau brilloit au-dessus de ma tête, et que je marchois à sa clarté à travers les ténèbres ! comme j'étois dans les jours de *mon enfance*, lorsque le Tout-Puissant étoit encore avec moi ; *lorsque j'étois encore dans la maison de mon père*; lorsque mes pieds se baignoient dans des ruisseaux de lait, et que l'huile couloit à flots pour moi du sein du rocher. (☞)

Vous

Vous me représentez les raisons qui doivent me porter à prendre M. Lovelace pour mon mari, et vous les fortifiez de l'autoritéde votre respectable mère (*). J'ai devant moi votre lettre du 13 (**), (¶) qui rend compte de la visite, des propositions et des obligeantes sollicitations des deux Miss Montaigu, au nom des honorables dames Lady Sadleir et Betty Lawrance et de Milord M.... Celle du 18 (§), où vous me redemandez, pour ainsi dire, à ces dames et à cette famille, dans le temps où je fus si cruellement et si ignominieusement arrêtée, et que vous ne saviez pas ce que je pouvois être devenue ; la réponse de ces dames, signée d'elles si généreusement et sans réserve (†), ainsi que de leur honorable frère, et signée aussi de ce misérable, et toujours avec sa légèreté ordinaire. Ces lettres, ma très chère Miss Howe, et la vôtre du 16 (***), qui arriva lorsque j'étois dans les liens de cette poursuite, et que je ne reçus que quelques jours après, sont toutes devant moi. (‖) J'ai pesé les argumens dont vous appuyez votre conseil. Je me suis efforcée d'y apporter toute l'attention dont mon cœur et mon esprit

(*) Voyez la Lettre précédente.
(**) Voyez Lettre CCCXXVI.
(§) Voyez Lettre CCCXXVIII.
(†) Voyez Lettre CCCXXXI.
(***) Voyez Lettre CCCXXVII.

sont capables dans l'état où je suis. Je me sens même disposée à croire, non-seulement sur votre propre opinion, mais encore sur les assurances d'un ami de M. Lovelace, qui se nomme M. Belford, homme d'un bon naturel et fort humain, qui paroît entrer de bonne foi dans mes peines, et qui ne ménage pas l'auteur de mes disgraces, que son ami n'a pas eu de part à ma dernière infortune. J'ajouterai, par la déférence sincère que j'ai pour votre sentiment et pour le témoignage de M. Hickman, que je le crois sérieusement déterminé à m'épouser, si je consens à recevoir sa main, persuadé par ses amis, et honteux de sa bassesse envers moi, qui ne l'avoit pas méritée (*). Quel est le résultat de toutes mes réflexions? Le voici, ma très-chère Miss Howe, et n'en soyez pas fâchée: « c'est de m'attacher à la résolution que je vous ai déclarée, et de vous répéter que l'idée » de la mort me cause moins d'horreur » que celle d'un mari de ce caractère: » en un mot, comme je l'ai déclaré dans » ma dernière, *je ne puis*, et pardonnez-

(¶) (*) Toute la partie de la lettre qui est marquée par des guillemets a été transcrite après par Miss Howe dans la lettre CCCLXXIII, écrite aux dames de la famille de M. Lovelace; on l'a ainsi distinguée ici, pour éviter de la répéter dans cette lettre. (¶)

„ moi si j'ajoute que *je ne veux jamais*
„ être sa femme.

„ Vous attendrez sans doute mes rai-
„ sons, et si je me dispensois de vous
„ les expliquer, vous concluriez de mon
„ silence que j'ai l'esprit obstiné ou le
„ cœur implacable. Ces deux reproches,
„ si l'un ou l'autre étoit juste, suppose-
„ roient une étrange disposition dans une
„ personne qui ne parle et ne s'occupe
„ que de mourir. Cependant, prétendre
„ que le sentiment n'ait aucune part à
„ ma détermination, ce seroit tenir un
„ langage, auquel personne n'ajouteroit
„ foi. J'ai des ressentimens, j'en con-
„ viens, ma chère, et des ressentimens
„ fort vifs; mais ils ne sont pas injustes
„ ni déraisonnables, vous en serez con-
„ vaincue, si vous ne l'êtes pas déjà, lors-
„ que vous saurez toute mon histoire, si
„ jamais vous la savez; (¶) car je com-
„ mence à craindre au milieu de tant
„ d'objets qui doivent m'occuper, et qui
„ sont bien plus importans que le soin de
„ songer à cet homme ou à ma propre
„ justification, de ne pas avoir assez de
„ temps pour exécuter mon dessein dans
„ l'étendue que je m'étois proposée, et
„ que je vous avois en quelque sorte pro-
„ mise. (*) (‖) Entre plusieurs raisons,
„ je vous en apporterai une dont j'espère

(*) Voyez lettre CCCXVIII.

„ que vous serez frappée vous-même ; mais
„ après avoir reconnu que j'ai des ressen-
„ timens, je veux commencer par les
„ considérations, où la colère et le ressen-
„ timent n'ont que trop de part, dans
„ l'espérance qu'ayant une fois déchargé
„ mon cœur sur le papier et dans le sein
„ de ma fidelle Miss Howe, ces impor-
„ tunes et corrosives passions n'y rentre-
„ ront plus, et feront place à des senti-
„ mens plus doux et plus agréables.

„ Apprenez-donc, ma très-chère amie,
„ que ma fierté, quoique extrêmement
„ mortifiée, ne l'est point encore assez.
„ S'il faut reconnoître que c'est une né-
„ cessité pour moi, de choisir un homme
„ dont les actions ne m'inspirent et ne
„ doivent m'inspirer que de l'horreur ?
„ Quoi, ma chère! après avoir été traitée
„ avec une barbarie si perfide et si pré-
„ méditée, qu'il m'est également impos-
„ sible, et d'y penser sans douleur, et de
„ la raconter avec modestie, je laisserois
„ approcher de mon cœur ce cruel ravis-
„ seur ! Je ferois le vœu d'une éternelle
„ soumission pour un si méchant homme!
„ et je hasarderois mon bonheur, dans
„ une autre vie, en m'unissant avec un
„ coupable aussi abandonné que je le
„ connois être ! Votre Clarisse vous paroît-
„ elle si perdue, ou du moins tombée si
„ bas que, pour replâtrer aux yeux du
„ monde une réputation ruinée, elle doive
„

„ paroître bassement redevable à la générosité, et peut-être à la compassion d'un homme qui l'en a dépouillée par des voies si barbares ? En vérité, ma chère, je regarderois le repentir de mon imprudente démarche comme une spécieuse illusion, si je ne m'étois pas élevée bien au-dessus du moindre désir d'être la femme de M. Lovelace. Je dois ramper apparemment devant mon ravisseur, et le remercier sans doute de la misérable justice qu'il me rend ! Ne croyez-vous pas déjà me voir les yeux baissés, devant ses amis et devant les miens, (en supposant que les miens doivent condescendre à me reconnoître encore,) dénuée de cette noble confiance qui naît du témoignage d'un cœur sans reproche ? Ne me voyez-vous pas humiliée dans ma propre maison, préférant mes honnêtes suivantes à moi-même ; n'osant ouvrir les lèvres pour leur donner un avis, ou leur faire un reproche, dans la crainte qu'un coup d'œil hardi ne m'avertisse de rentrer en moi-même, et de ne pas attendre d'autrui plus de perfection que de moi ? Mettrai-je un misérable en droit de me reprocher sa générosité, sa pitié, et peut-être d'avoir pu lui pardonner des outrages de cette nature ? Eloignée, comme j'étois, de le croire capable de tant de bassesse et de noirceur, je me promettois autrefois

„ de le ramener à la vertu. Je m'étois
„ follement imaginée qu'il m'aimoit assez
„ pour souffrir mes exhortations, et pour
„ attacher quelque poids à l'exemple que
„ je présumois humblement pouvoir lui
„ donner ; d'autant plus que je lui croyois
„ assez bonne opinion de mon jugement
„ et de mes principes. Mais que me rest-
„ t-il aujourd'hui de cette première et
„ principale espérance ? Si j'acceptois sa
„ main, aurois-je bonne grâce de recom-
„ mander la vertu et les bonnes mœurs
„ à un homme à qui j'aurois fourni moi-
„ même l'occasion de me faire abandonner
„ tous mes devoirs ? D'ailleurs, supposons
„ toutes les suites du mariage, et des en-
„ fans nés d'un tel père. Quelle seroit ma
„ profonde douleur de penser continuelle-
„ ment, à la vue d'une innocente famille,
„ que sans un miracle, celui dont elle
„ tiendroit le jour, seroit destiné à tous
„ les châtimens du vice, et que ses exem-
„ ples, peut-être, n'attireroient sur elle
„ que la malédiction du ciel ? Qui sait
„ même si mes coupables complaisances
„ pour un homme qui se croiroit en droit
„ d'exiger mon obéissance, n'exposeroient
„ pas mes propres mœurs, et si loin de
„ contribuer à sa réforme, je n'aurois pas
„ la foiblesse de l'imiter. Car qui peut tenir
„ de si près au vice et n'en être pas souillé?
„ Ainsi, je répète hardiment que je le
„ méprise. Si je connois bien le fond de

» mon cœur, je le méprise de bonne foi.
» — Je le plains aussi. Tout indigne qu'il
» est de ma pitié, je ne laisse pas de le
» plaindre; mais c'est un sentiment dont
» je ne serois pas capable si je l'aimois
» encore; car il me paroît certain, ma
» chère, que l'ingratitude et la bassesse,
» dans l'objet de notre amour, doivent
» causer une peine extrême. Je ne l'aime
» donc plus. Mon ame dédaigne toute
» espèce de communication avec lui.
» Mais quoiqu'un juste ressentiment ait
» eu la force de me conduire à ce point,
» je ne me suis pas laissée emporter par
» ses mouvemens tumultueux, jusqu'à per-
» dre toute attention pour mon devoir,
» et pour le parti qui me resteroit à choi-
» sir, si le ciel pour allonger le temps
» de ma pénitence, me condamnoit à
» vivre encore. Dans mes plus profondes
» réflexions, le célibat s'est offert comme
» le seul genre de vie qui me convienne.
» Cependant, ne faut-il pas supposer que,
» jusqu'à la dernière heure de ma déli-
» vrance, je passerai le temps à me rap-
» peler mes afflictions, et à pleurer mes
» fautes? Tout le monde ne saura-t-il
» pas la raison, qui oblige Clarisse Har-
» lowe de chercher la solitude et de se
» dérober au monde? Chaque regard de
» ceux qui m'envisageront, n'aura-t-il pas
» la force d'un reproche? Et quand les
» yeux d'autrui ne m'accuseroient pas,

» ne liroit-on pas ma disgrace et ma faute
» dans les miens ?

» Qu'ai-je donc, ma chère et mon
» unique amie, qu'ai-je à souhaiter de
» plus heureux que la mort ? Et qu'est-ce
» que la mort après tout ? ce n'est que
» la cessation d'une vie mortelle ; c'est la
» fin d'une course mesurée ; un port,
» après une pénible navigation ; le terme
» de toutes les inquiétudes et de tous
» soins de la vie ; et si cette mort est
» heureuse, c'est le commencement
» d'une félicité immortelle.

» Si je ne meurs point à présent, il
» peut arriver que la mort me surprenne
» moins préparée. Supposons que j'eusse
» évité le précipice où je suis, elle seroit
» venue peut-être au milieu de quelque
» espérance flatteuse, lorsque mon cœur
» enivré des vanités terrestres, n'auroit
» eu de goût que pour la vie.

» Mais je me hâte, ma chère, d'a-
» jouter pour votre satisfaction que,
» malgré les raisons qui me font désirer
» la mort, je ne voudrois pas, comme
» une ame lâche, abandonner mon poste,
» lorsque je peux le conserver, et lorsque
» la volonté du ciel m'en fait un devoir.
» Il est vrai que je me suis sentie plus
» d'une fois pressée par cette coupable
» pensée ; mais c'étoit dans le trouble de
» mes plus vives angoisses. Une fois,
» particulièrement, j'ai raison de croire

» que mon désespoir m'a garantie du plus » infâme outrage du renouvellement de » ses infâmes attentats, autant que je puis » le présumer, au milieu de ces viles » créatures, tant redoutées de moi, et à » si juste titre, qui étoient présentes, » pour m'intimider au moins, si elles » n'étoient pas là pour la seconder. O, » ma chère! vous n'imaginez pas ce que » j'ai souffert dans cette fatale occasion, » et je ne sais pas moi-même de quoi » le ciel m'a sauvée, lorsque le misérable » voulut s'approcher de moi pour exé- » cuter ses horribles desseins. »

Comme je suis persuadée que des violences exercées sur moi même, après l'horrible attentat, auroient marqué plus de vengeance et de désespoir que de véritables principes, je ne me croirois pas moins criminelle aujourd'hui, si je négligeois ma santé par obstination, et si je me jetois volontairement dans les bras de la mort, lorsque je puis l'éviter. Quelles que soient là-dessus les suppositions de ce méprisable mortel, de cette ame basse et aveugle, n'attribuez pas non plus, ma chère, à de noirs excès de mélancolie et d'abattement, ni même à un coupable orgueil ou à une vengeance plus criminelle encore, la résolution à laquelle je m'attache de ne jamais être sa femme, et jamais par conséquent celle d'aucun homme. Loin de mériter ces im-

putations, je vous proteste, ma chère et unique amie, que je ferai tout ce qui dépend de moi pour prolonger ma vie; et jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de la reprendre dans sa bonté, je reçois ma punition, comme une justice qu'il rend à mes fautes; je ne me déroberai point au poids dont il me charge, et je lui demanderai la patience de le supporter avec fruit. Lorsque je me sentirai de l'appétit, je donnerai à la nature ce qu'elle demandera pour son soutien, et vous savez qu'elle demande bien peu. J'exécuterai ce qui me sera prescrit par les médecins; sans rien refuser. En un mot, je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour convaincre ceux qui daigneront s'informer de ma conduite, que je n'ai pas manqué de fermeté dans mes peines, et que je me suis du moins efforcée de résister aux maux que j'ai attirés sur moi. (¶) Car je dis souvent dans le dessein d'imiter le modèle le plus sublime : " Seigneur, » c'est ta volonté : et elle sera la mienne. » tu es juste dans toutes tes œuvres » avec les enfans des hommes, et je sais » que tu n'aggraveras pas le poids de » mes afflictions au-delà de ce que je » peux supporter, si je le puis, je le » dois, et avec le secours de ta grace, » je le supporterai. (‖)

» Mais voici, ma chère, une autre » raison; une raison qui vous convaincra

» vous-même que je dois éloigner toute » idée de mariage, et me préparer à un » événement tout-à-fait différent. Je suis » persuadée avec autant de certitude que » j'en ai d'exister en ce moment, que votre » Clarisse ne sera pas long-temps au monde. » Le vif sentiment que j'ai toujours eu » de ma faute, la perte de ma réputa- » tion, le renversement de mes espérances, » l'implacable disposition de mes proches, » joint au barbare traitement que j'ai » essuyé de l'homme dont je le méritois » le moins, m'ont saisi le cœur avant » même qu'il fût aussi bien fortifié par » les motifs de la religion, que j'ose me » flatter qu'il l'est aujourd'hui. Que ce » langage ne vous chagrine point, ma » chère; mais je suis sûre, si je puis le » dire avec aussi peu de présomption que » de regret, que Dieu dissoudra bientôt „ mon existence, et *qu'il me conduira* „ *à la mort et à cette demeure commune*, „ *où doivent arriver tous les vivans*. „

A présent, ma chère amie, vous connoissez entièrement le fond de mon ame, ayez la bonté d'écrire aux dames de la famille de M. Lovelace que je leur suis infiniment obligée de la bonne opinion qu'elles ont de moi, (¶) et que j'ai été plus flattée que je ne croyois pouvoir l'être dans cette vie, du plaisir d'apprendre que sans me connoître personnellement, elles m'ont crue digne encore, après ma disgrace,

d'une alliance avec leur honorable famille ; mais qu'il m'est absolument impossible d'accepter pour époux leur parent. Joignez-y, ma chère, un extrait de ma lettre, tel que vous le jugerez nécessaire, pour donner quelque poids à mes raisons. Je leur écrirois moi-même pour les remercier de leurs bontés, si je n'avois plus d'occupation pour ma tête, mon cœur et mes doigts, que je n'en pourrai probablement remplir.

Je serai charmée de savoir le jour de votre départ, dans quels lieux vous vous arrêterez, et si vous ferez un long séjour chez votre tante Harman, afin que mes vœux et mes prières puissent me suivre dans votre route et dans tous les lieux où vous serez.

CLARISSE HARLOWE.

(¶) LETTRE CCCLX.

Miss CLARISSE à Miss HOWE.

Dimanche, 23 Juillet.

COMME la lettre qui accompagne celle-ci est sur un sujet très-particulier, je voudrois bien ne pas l'embasrasser d'aucune autre matière étrangère. Cependant ayant aussi d'autres objets dans l'esprit

qui ont besoin de votre indulgence, j'espère que vous voudrez bien en accepter l'excuse dans les lignes suivantes.

Ma bonne madame Norton, dans une lettre datée du 3 de ce mois, (*) m'a fait entendre que mes parens avoient mal pris quelques réflexions assez dures que vous leur aviez adressées par bonté et par amitié pour moi, Mde. Norton m'en parloit avec cette affection respectueuse qu'elle porte à ma tendre amie : mais elle désiroit par intérêt pour moi-même, qu'il vous plût de réprimer une vivacité qui d'ailleurs vous sied si bien dans presque toutes les autres occasions. Telle étoit son idée. Vous savez que je suis autorisée à parler à ma chère Anne Howe avec une liberté que Mde. Norton ne voudroit pas se permettre.

Je n'ai pas osé vous en rien dire dans le temps. Les apparences étoient si fort contre moi, lorsque M. Lovelace vint à bout de me rentraîner sous son pouvoir, après ma fuite à Hamstead, qu'elles vous donnèrent de la colère contre votre amie. Je parle de votre réponse à la lettre que je vous écrivis après ma seconde évasion. Bientôt après arriva cette cruelle aventure de mon emprisonnement, de sorte que je n'ai pu toucher ce sujet qu'aujourd'hui.

(*) Voyez lettre CCCVIII.

Permettez-moi donc, ma chère Miss Howe, de vous répéter encore mon ancienne et pressante requête, (car ce n'est pas la première fois que j'ai été obligée de vous gronder à cette occasion,) d'épargner mon père et ma mère, ainsi que mes autres parens, toutes les fois que vous vous entretiendrez de moi. A la vérité, je souhaiterois qu'ils eussent jugé à propos de prendre d'autres mesures avec leur fille; mais qui osera les juger? L'événement les a justifiés et m'a condamnée. Ils n'attendoient rien de bon de cet homme vil, il ne les a donc pas trompés; mais ils attendoient toute autre chose de moi, et je les ai trompés. Ils ont d'autant plus raison d'être animés contre moi, si (comme ma tante Hervey l'a écrit formellement (*)) ils n'avoient pas le dessein de forcer mes inclinations en faveur de M. Solmes, et s'ils sont persuadés que mon évasion est l'effet d'un choix volontaire et d'une résolution préméditée. Je n'ai point le désir de rentrer en grâce avec eux. Car pourquoi m'obstinerois-je à désirer inutilement une chose que je ne peux espérer? D'ailleurs, quand même ils me recevroient, je n'oserois jamais les envisager. En vérité je ne le pourrois pas : toute mon espérance, c'est que d'abord mon père levera sa

(*) Voyez lettre CXLIV.

terrible malédiction, et ensuite qu'il m'accordera sa bénédiction dernière. Ces deux faveurs sont nécessaires à la paix de mon ame.

J'ai écrit à ma sœur, mais seulement sur l'article de la malédiction. Je crains bien de recevoir d'elle une réponse fort dure; ma faute est si énorme aux yeux de ma famille, que ma première sollicitation sera difficilement écoutée.

Ils ne savent pas, et peut-être aussi ne voudront-ils pas le croire, que je sois aussi mal que je le suis, ensorte que si j'allois mourir avant qu'ils eussent le temps de prendre les informations nécessaires, vous ne devez pas les blâmer trop sévèrement; vous devez ne voir dans mon sort qu'une espèce de fatalité. Je ne sais pas comment vous devez l'appeler; car, hélas! je les ai rendus aussi misérables que je le suis moi-même. Cependant je pense quelquefois que s'ils disoient de bon cœur qu'ils me pardonnent, peut-être que ma douleur de les avoir offensés pourroit bien en être augmentée. Car j'imagine que rien ne doit être plus sensible et plus déchirant pour une ame un peu généreuse qu'un généreux pardon qui lui est accordé.

J'espère que votre mère vous permettra notre correspondance pendant un mois encore, quoique je ne suive point son avis de prendre cet homme pour mari.

Seulement un mois, je ne demande pas un plus long terme. Lorsque les catastrophes s'enchaînent et se suivent de si près, quels changemens en un mois ne peut-il pas opérer, et des changemens dont l'idée fait frissonner! mais, ma chère, si elle ne le veut pas, il est de notre devoir d'acquiescer à sa volonté.

Combien j'aurois eu d'appréhensions, si j'avois su que M. Hickman devoit avoir une entrevue avec un homme si hautain et si indisciplinable, et lui faire de votre part des questions si délicates! Vous me faites espérer une visite de M. Hickman; qu'il s'attende à me voir bien changée. Je sais qu'il m'aime, car il aime tous ceux que vous aimez. Ce sera, je le crains, une douloureuse entrevue! Mais je serois bien aise de voir un homme que j'espère que vous rendrez heureux un jour et bientôt, un homme qui par sa douceur, sa complaisance et son amour sans bornes vous rendra heureuse aussi, si vous n'y mettez pas d'obstacle.

Je suis, ma très-chère, ma tendre amie, l'aimable compagne de mes heureux jours, votre obligée et fidelle

CLARISSE HARLOWE. (15)

(¶) LETTRE CCCLXI.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Lundi, 24 Juillet.

EXCUSEZ mon long silence, ma chère jeune dame ; j'ai été bien malade : mon pauvre enfant a été aussi aux portes de la mort, et lorsque je le comptois guéri, il est retombé : hélas, ma chère, il est dangereusement malade. Accordez-nous vos prières à tous deux !

Votre sœur et Miss Howe se sont écrit des lettres très-emportées. Toutes les personnes de votre famille sont irritées contre cette jeune dame. Je voudrois bien que vous lui fissiez des remontrances sur sa trop grande chaleur, puisque cela ne peut faire aucun bien ; car ils ne voudront pas croire qu'elle ait écrit de la sorte sans votre connivence. Ils ne veulent pas croire non plus que vous soyez aussi mal que Miss Howe l'assure.

Avant qu'elle eût écrit, ils alloient envoyer le jeune ecclésiastique M. Brand pour s'informer secrétement de votre santé et de votre genre de vie. Mais ils sont maintenant si aigris, qu'ils ont aban-

donné ce dessein. Il court ici, ainsi qu'au château d'Harlowe, des bruits que vous avez essuyé de nouvelles insultes et que vous allez vous mettre sous la protection de Milady Betty Lawrance. Je crois qu'ils seroient bien aises à présent (comme je le serois moi-même,) que vous prissiez ce parti, peut-être les bruits suspendront-ils pour le moment toute résolution en votre faveur.

Que je suis malheureuse que le dangereux état où est mon fils m'empêche de me rendre auprès de vous! Je vous demande en grâce de m'écrire un mot sur votre état et votre santé. Un domestique de sir Robert Beachcroft, qui va à Londres en poste pour les affaires de son maître, vous remettra ma lettre, et j'espère qu'il me rapportera peut-être quelques lignes de votre main. Il sera obligé de rester à la ville plusieurs heures pour attendre la réponse de ses dépêches.

C'est aujourd'hui le jour, qui tout les ans avoit coutume de donner tant de joie à tous ceux qui avoient l'honneur et le plaisir de vous connoître. Puisse le Tout-Puissant vous bénir et vous accorder que ce soit le dernier jour de votre fête que vous passiez aussi tristement, ma très-chère jeune dame, ainsi que votre affectionnée,

JUDITH NORTON. (b)

(¶) LETTRE CCCLXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Mde. NORTON.

Lundi au soir, 24 Juillet.

MA CHÈRE MADAME NORTON,

S'IL ne m'étoit pas survenu de nouvelles peines qui m'ont mise pendant plusieurs jours hors d'état de tenir une plume, je n'aurois pas manqué de m'informer de votre santé et de celle de votre fils. Car je n'aurois été que trop prompte à imputer votre silence à la cause que je vois avec chagrin être la véritable. Je prie le ciel, ma chère bonne amie, de vous accorder toutes les consolations que vous pouvez désirer. Je suis extrêment affligée de ce que Miss Howe a écrit à mes parens à mon sujet : je vous assure que j'ignorois autant son dessein que le contenu de sa lettre. Elle ne m'en a même encore rien dit, découragée peut-être par son mauvais succès. Il m'est impossible de jouir du plaisir que donnent ces charmans esprits, sans l'acheter au prix des inconvéniens qui accompagnent leur vivacité. Tant nos plus douces jouissances

sont toujours mêlées de quelque amertume !

Ce n'est que d'hier que j'ai écrit à cette chère amie, pour la gronder de ces libertés, que lui avoit fait prendre hors de saison son amitié pour moi. J'ai craint qu'on ne me les attribuât, et je suis sûre qu'il n'y aura que mes propres sollicitations adressées à mes parens, et leur parfaite conviction de mon sincère repentir, qui pourront m'obtenir quelque faveur de leur part. Je n'ai aucun fruit à attendre de votre médiation ou de la sienne. On connoît trop la tendresse et la partialité de votre affection à toutes deux pour moi.

(Elle lui raconte ici la manière dont elle a été arrêtée ; son abattement dans cette triste aventure ; ses craintes d'être ramenée chez la Sinclair ; l'innocence avérée de M. Lovelace dans cette dernière insulte ; comment M. Belford lui a procuré son élargissement ; la promesse de M. Lovelace de ne plus la tourmenter ; de l'envoi qu'on lui a fait de ses habits ; le désir sincère de M. Lovelace, ainsi que de tous ses parens, qu'elle veuille l'épouser ; l'avis de Miss Howe qui lui conseille de l'accepter. Sa résolution déclarée de plutôt mourir que d'être sa femme, déclaration qu'elle a envoyée le jour précédent à Miss Howe, pour la communiquer à la famille de Lovelace. — Ensuite elle continue.

Vous serez peut-être surprise, ma chère dame Norton, que j'aie envoyé une pareille réponse. Mais lorsque vous aurez toute l'histoire devant vos yeux, vous qui me connoissez si bien, vous ne penserez pas que j'aie tort. D'ailleurs je m'occupe de préparatifs préférables au soin de chercher un époux terrestre!

N'allez pas vous imaginer, ma chère et à jamais respectable amie, que cette révolution dans ma façon de penser provienne d'une humeur noire et mélancolique. Car, quoiqu'elle ait été amenée par le chagrin de me voir trompée dans mon attente, à ma première intrusion dans le monde, qui m'a montré d'abord son côté vrai dans sa laideur naturelle, j'espère que ma résolution s'est fondée sur de meilleures racines, et que les fruits démontreront de jour en jour à moi et à tous mes parens qu'elle vient d'une meilleure tige. J'ai écrit à ma sœur; je lui ait écrit vendredi dernier. Ainsi le dez en est jeté. J'espère une réponse honnête; mais peut-être ne daigneront-ils pas m'en faire aucune. C'est-là, vous le savez, la première démarche que j'aie faite directement. Plût à Dieu que Miss Howe m'eût laissé agir seule à mon gré dans cette affaire si délicate!

Je serai au comble de la joie quand je saurai votre santé parfaitement rétablie, et mon frère de lait hors de danger.

Mais pourquoi ai-je dit *hors de danger* ? Quand peut-on jamais le dire avec fondement de créatures qui possèdent la vie à un titre si précaire ? C'est une de ces façons de parler vulgaire qui prouvent tout-à-la-fois, et la fragilité et la présomption des pauvres mortels.

Ne vous chagrinez point de ne pouvoir suivre votre désir de venir auprès de moi. Je suis plus heureuse que je n'aurois pu raisonnablement l'attendre au milieu d'étrangers. Cela m'a fait quelque peine d'abord ; mais l'habitude nous réconcilie avec toutes choses. Les gens de la maison où je suis, sont civils et honnêtes. Je crois vous avoir déjà parlé d'une digne veuve qui loge dans cette maison. C'est une excellente femme, et d'autant meilleure qu'elle a été long-temps à l'école de l'affliction.

C'est la meilleure des écoles, ma chère Mde. Norton. Nous y apprenons à nous connoître nous-mêmes, à avoir de la compassion et de l'indulgence pour nos semblables, et à placer de meilleures espérances au-delà de ce bas monde.

J'ai pour médecin un homme plein d'humanité. Ses honoraires sont la chose à laquelle il fait le moins d'attention. J'ai aussi pour apothicaire un des plus dignes hommes que jamais malade ait rencontrés. Ma garde est soigneuse, obligeante, silencieuse et sobre. Ainsi vous

voyez que je ne suis pas malheureuse *autour* de moi, et *au-dedans* de moi... j'espère, ma chère Mde. Norton, que je deviendrai de jour en jour plus heureuse *au-dedans* de moi.

Ce seroit sans doute une des plus grandes consolations que je connoisse, que de vous avoir auprès de moi; vous qui m'aimez si tendrement, vous qui avez été l'appui vigilant de ma foible enfance, vous dont les préceptes m'ont été si utiles! Ce seroit dans votre tendre sein que je pourrois déposer toutes mes peines. Votre piété et votre expérience dans les voies du ciel, me fortifieroient dans la carrière qui me reste encore à parcourir.

Mais puisque cela ne peut pas être, je m'y résigne, et j'espère que vous en ferez de même. Vous voyez en quels points je ne suis pas malheureuse..... Et pour les autres où je le *suis*... il n'est pas en votre pouvoir d'y remédier!

J'ai, comme je vous ai dit, tous mes habits en ma possession. Ainsi je suis assez riche pour ce monde, et j'ai les commodités ordinaires.

Vous voyez, ma chère et vénérable amie, que je ne montre pas le plus triste côté de mon sort, dans la vue d'exciter la compassion: artifice que m'a trop souvent reproché mon insensible sœur. Mon cœur, si je le connois bien, est au-dessus des détours et de tout artifice,

Après-tout, j'espère avoir à la fin le bonheur de recueillir quelque avantage plutôt que des reproches de ce talent, s'il est vrai que j'aie ce talent. Je dis, *à la fin*; car quel est jusqu'à présent le cœur que j'aye touché? pas un, j'en suis sûre, excepté ceux qui étoient déjà déterminés auparavant et prévenus en ma faveur.

Quant à ce jour dont vous me parlez, je l'ai passé comme j'ai dû le passer. Oh ç'a été une cruelle journée pour moi!... en considérant l'intérêt de mes parens plutôt que le mien! quel jour c'étoit ordinairement pour eux! dans quelle allégresse ils le passoient! et de quelle manière ils l'ont passé cette année! que cette idée est affligeante pour moi! Ne traitez pas de cruels ceux qui souffrent tant de ma faute; eux dont pendant dix-huit années entières, j'ai fait la joie, et qui faisoient la mienne par leur indulgente bonté! Mais je renferme le reste dans mes réflexions. Adieu, ma chère Mde. Norton, adieu! (b)

(¶) LETTRE CCCLXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss ARABELLE.

Vendredi, 21 Juillet.

MA chère sœur, si je ne croyois pas l'état de ma santé fort incertain, et si je ne regardois pas la démarche que je fais ici comme un devoir pour moi, j'aurois eu de la peine à prendre la hardiesse de me représenter devant vous, même par lettre ; après avoir vu vos reproches justifiés par l'événement d'une manière si terrible.

Je n'ai pas le courage d'écrire directement à mon père ; je n'ai pas encore osé écrire à mère, et c'est en tremblant que je m'adresse à vous, pour vous prier d'intercéder auprès de mon père, et d'obtenir de lui qu'il révoque la partie la plus funeste de la malédiction dont il m'a chargée, celle qui regarde la vie future. Car pour celle-ci, j'ai bien reçu ma punition de l'homme même en qui l'on a cru que j'avois placé ma confiance. Comme je ne nourris aucune espérance de rentrer en faveur, on peut bien me permettre d'insister sérieusement sur cet

article. Cependant je n'employerai aucun argument pour appuyer ma requête, parce que je suis sûre que mon père, si cela dépendoit de lui, ne voudroit pas le malheur éternel de sa pauvre enfant.

Je sens la plus vive reconnoissance de la bonté que ma mère a eue de m'envoyer mes habits. Je n'aurois pas manqué de la remercier de cette faveur dans le moment même que je l'ai reçue, si je n'avois craint que toutes lignes qui viendroient de ma part ne fussent rejetées. Je ne voudrois pas leur faire de nouvelles offenses, et c'est par ce motif que j'éviterai de leur répéter les sentimens et l'hommage de mon respect et de ma tendresse, les renfermant dans mon cœur, où ces deux sentimens brûlent d'une ardeur que ma mort seule peut éteindre. Je supprime tout, jusqu'à mon nom, et je me dis simplement,

Ma chère et heureuse sœur,

Votre affligée servante.

P. S. Les lettres adressées pour moi chez M. Smith, gantier, dans la rue royale à Covent-garden, ne manquent point de me parvenir. (*b*)

*

LETTRE CCCLXIV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

En réponse à ses lettres N°. 347 et 350.

A Edgware, *Lundi, 24 Juillet.*

QUELLE peine tu prends pour te persuader que la mauvaise santé de Miss Harlowe vient de sa dernière disgrace et de l'implacable ressentiment de sa famille ! L'un et l'autre, si c'étoient là les vraies causes, ne proviennent-ils pas de toi dans l'origine ? Que les bonnes têtes sont embarrassées pour excuser les effets d'un mauvais cœur ! Mais il n'est pas surprenant que l'homme capable d'une mauvaise action préméditée, se satisfasse par une mauvaise excuse. Cependant, quelle opinion doit-il avoir des autres, s'il croit pouvoir leur en imposer aussi facilement qu'il s'en impose à lui-même ?

En vain tu rejettes sur l'orgueil et l'obstination, la nécessité où tu l'as réduite de se défaire de ses habits. Quel autre parti pourroit-elle prendre avec des sentimens aussi nobles ? Ses implacables parens lui refusent le peu d'argent qu'elle a laissé derrière elle ; ils souhaiteroient,

comme sa sœur a l'audace de le déclarer, la voir dans le dernier besoin. Ils ne seront donc pas affligés de sa détresse, et peut-être prendront-ils plaisir à y voir une justification du ciel pour la dureté de leurs cœurs. Tu ne saurois supposer qu'elle voulût recevoir de toi les moindres secours. En accepter de moi, ce seroit dans son opinion les tenir de toi-même. La mère de Miss Howe est une femme avare, et je doute que sa fille puisse rien sans sa participation : supposé qu'elle le prît, elle a trop de noblesse et de franchise pour le dénier si on l'en accusoit. D'ailleurs, Miss Harlowe est absolument persuadée que les effets dont elle veut disposer, ne lui seront jamais d'aucun usage.

N'ayant rien appris de la ville, qui m'oblige d'y retourner aujourd'hui, je ferai le plaisir au pauvre Belton, de lui tenir compagnie jusqu'à demain, et peut-être jusqu'à mercredi. Ce malheureux homme voudroit me voir sans cesse à ses côtés. Que je le plains ! Je partirai bientôt pour Epsom, et je ferai mes efforts pour le servir et le faire rentrer dans sa propre maison. Il est dans un abattement qui fait pitié : toujours rêveur et sombre ; rien ne peut le distraire. Mais quel service puis-je lui rendre ? quelle consolation suis-je capable de lui présenter, soit dans sa vie passée, soit dans la perspective de

l'avenir ? Nos liaisons et nos amitiés, Lovelace, ne portent que sur la vie et la santé. Lorsque les maladies arrivent, nous jetons les yeux autour de nous, et les uns sur les autres, comme de foibles oiseaux effrayés à la vue du milan prêt à fondre sur eux. Que nous sommes chétifs et pusillanimes alors, avec toutes nos affectations de courage ! Tu crois voir, dis-tu, la réforme arriver à grands pas et s'emparer de moi. C'est mon espérance. La différence extrême que je remarque entre la conduite de cette admirable femme, dans le cours de sa maladie, et celle du pauvre Belton dans la sienne, me démontre avec la dernière clarté que les libertins sont les vrais poltrons, et que les gens de bien sont les véritables héros. Tôt ou tard nous l'éprouverons nous-mêmes, si nous ne sommes pas retranchés des vivans par quelqu'accident soudain.

Miss Harlowe s'enferma hier à six heures du soir, dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui qu'à sept ou huit heures, pas même sa garde; et elle s'est imposée un jeûne sévère. Pourquoi ? parce que c'est aujourd'hui le jour de sa naissance. Le jour de sa naissance ! une fleur qui ne fait que de s'épanouir, et qui décline déjà vers sa fin. Tous les autres jours passés de sa fête ont sans doute été plus heureux. Quelles doivent être ses

réflexions ! — Quelles doivent être les tiennes !

Ta raillerie s'exerce sur mes *aspirations*, sur ce que tu appelles mes *prosternemens*, et sur la manière dont j'ai laissé tomber derrière son fauteuil le billet de banque. Le respect, dans cette occasion, agissoit trop fortement sur moi. J'appréhendois trop de lui déplaire, pour lui faire cette offre avec la grâce qui auroit mieux convenu à mes intentions. Mais si l'action étoit gauche, elle étoit modeste. Je conçois qu'elle n'en est que plus ridicule aux yeux d'un homme qui ne s'entend pas mieux à obliger qu'à aimer avec une modestie délicate. Apprends qu'on peut dire du respect inviolable, ce que le poëte a dit de la sincère affection : « Je parle, sans trop savoir ce que je » dis. Ah, parlez, parlez toujours ainsi, » et si je vous réponds de même, sans » savoir ce que je dis, nous en aurons » montré plus d'amour. L'amour est un » enfant qui parle un langage mal suivi ; » mais c'est alors qu'il se fait le mieux » entendre. » L'application est juste au respect modeste, qui fait trembler l'humble adorateur devant l'autel sur lequel il veut faire son offrande. Il craint de rencontrer l'œil auguste qui lui en impose. Il n'ose toucher la main qu'il révère, et il jette mal-adroitement derrière l'autel l'encens qu'il devoit mettre dessus ; mais

comment une ame, qui a pu traiter brutalement la délicatesse personnifiée seroit-elle ici capable de m'entendre?

(¶) Je suis toujours dans l'étonnement de ta hardiesse dans ton idée de te jeter à la traverse de Miss Howe et de Miss Arabelle. Sûrement tu n'oseras jamais mettre ce projet à exécution.

Quant à ma parure, à mon extérieur et au tien, tout ce que je te dirai, c'est que le résultat de ta remarque se réduit à ceci; c'est par mon extérieur que je vaux le moins, et toi, c'est par l'intérieur. Que gagnes-tu à la comparaison? réformes l'un, et moi je tâcherai de corriger l'autre : je te fais défi de commencer.

Mde. Lovick, à ma prière, m'a donné copie d'une méditation qu'elle m'avoit montrée, et qui avoit été extraite des saintes écritures par la jeune dame, dans le temps de sa prison chez Rowland, comme on le voit par la date. La jeune dame doit ignorer que j'en aie pris copie. Tu as toujours admiré comme moi la noble simplicité, le naturel et la dignité du style qui fait le caractère distinctif des livres sacrés, toutes les fois que nous en avons rencontré par harsard quelques passages, cités dans les ouvrages des autres auteurs : je me rappelle que toi, oui, toi-même, tu observas que ces passages te sembloient toujours comme une riche

veine d'or qui serpentoit au travers d'autres métaux grossiers, et qu'ils embellissoient l'ouvrage où ils se trouvoient insérés.

Essaye, Lovelace, essaye, si tu le peux, de goûter encore des beautés divines. Je crois que cette lecture peut frapper ton cœur d'un remords, au moins passager, s'il n'est pas durable. Tu te vantes d'être franc et ingénu. Nous le verrons à cette épreuve. Nous verrons si tu es susceptible de réflexions sérieuses sur un sujet aussi profond, dont tu es toi-même l'occasion.

MÉDITATION.

Samedi, 15 Juillet.

« *Oh! que mes douleurs fussent toutes bien* » *pesées, et que mes calamités fussent mises* » *dans un coté de la balance!*

» Elles seroient maintenant plus pe- » santes que tout le sable de la mer : aussi » toutes mes paroles sont comme en- » glouties, et ma voix est muette.

» Les flèches du Tout-Puissant sont at- » tachées à mes entrailles et leur poison » consume mon ame; les terreurs du Dieu » vengeur se rangent en bataille contre » moi.

» Lorsque je me couche, je dis : quand » me lèverai-je? quand la nuit sera-t-elle » passée? Mon ame est agitée de troubles » et d'angoisses jusqu'au retour de la lu-

» mière. Mes jours glissent plus vîte que » la navette du tisserand, et passent sans » espérance. Mes yeux ne verront plus » de bonheur.

» Pourquoi la lumière est-elle donnée » à celle qui est dans le malheur, et la » vie à celle dont l'ame est pleine d'a» mertume ; à celle qui soupire après la » mort. Mais la mort ne vient point ; à » celle qui creuse pour la trouver avec » plus d'ardeur, que pour déterrer un » trésor caché.

» Pourquoi la lumière est-elle donnée » à l'infortunée à qui tout chemin est » fermé, et que Dieu a environnée d'un » rempart impénétrable.

» Le malheur que je redoutois le plus » est tombé sur moi. Je n'étois pas dans » la sécurité. Je ne prenois aucun repos. » Je ne goûtois aucun sommeil, et cepen» dant le malheur m'a surprise.

» Mais Dieu est tout-puissant, et il ne » dédaigne personne.

» Il fait justice au pàuvre — et si le » malheureux est détenu dans les chaînes » de l'infortune et garotté dans les liens » de l'affliction, alors il lui montre en » face ses œuvres et ses transgressions. »

*

Je me trouve un peu de loisir et en humeur d'écrire. Permets-moi, Lovelace, quelques réflexions sur ces livres sacrés.

On nous apprend à lire la bible dans notre enfance, uniquement comme on feroit un rudiment, et si je ne me trompe, c'est peut-être là la raison qui fait que dans un âge plus mûr nous nous croyons bien au-dessus de cette lecture ; car vous savez que nos parens, comme leurs enfans, mesurent fort prudemment nos progrès sur les livres auxquels nous passons, et non pas sur l'intelligence que nous avons de ceux que nous laissons derrière nous. Mais pendant la maladie de mon oncle, dans des heures dont je ne savois que faire, et rencontrant par hasard une bible dans son cabinet, j'eus la curiosité de l'ouvrir et d'en parcourir quelques pages. Je trouvai qu'en quelqu'endroit que j'ouvrisse le livre, j'y rencontrois des *choses admirables*. En recevant de Mde. Lovick la méditation que je vous envoie, j'ai emprunté une bible : je me proposois de comparer avec l'original les passages que je vous ai transcrits, ayant peine à les croire aussi justement applicables à la circonstance; et dans un temps ou dans l'autre, il est fort probable que je formerai la résolution de faire une lecture entière de la bible, et que j'en ferai, pour ainsi dire, un *cours* d'étude.

En attendant je répéterai ce que j'ai dit, que le style a partout cette facilité, cette simplicité, ce naturel que nous admirons si fort dans les autres auteurs.

De plus, tout le monde convient de l'antiquité et de l'authenticité de ce livre ; et les savans ne manquent jamais de donner, quand ils le peuvent, à leurs argumens la sanction de son autorité. Ce qu'il y a de vrai, c'est que je conçus chez mon oncle une si haute idée de ce livre, que je fus honteux qu'il fût si nouveau pour moi, et cependant je puis dire que j'ai encore dans la tête quelques histoires de l'Ancien Testament. Mais peut-être les dois-je plutôt à l'historien Josephe qu'à la source même.

Il est assez étrange au milieu de tout l'orgueil de notre science, que nous préférions de puiser le peu que nous savons dans les ruisseaux détournés et souvent impurs, tandis que la source si claire et si belle est si près de nous et bien plus à notre portée. C'est peut-être pour cette raison même qu'elle est plus négligée.

L'homme est une créature bien vaine et bien sotte. Plus on le considère de près, plus on apprend à le mépriser. Le roi de l'univers ! Qui peut s'empêcher de rire d'indignation ? Lorsque nous ne voyons pas dans cet univers une seule créature, (excepté cet animal toujours jeté hors de sa sphère) qui n'agisse constamment suivant sa destination naturelle et primitive ; et tout orgueilleux, tout présomptueux qu'est cet être misérable, si enflé de son excellence imaginaire et

dépendante, il doit et les agrémens et jusqu'aux nécessités de la vie, c'est-à-dire, la nourriture et le vêtement, à toutes les autres créatures. Il s'enorgueillit de sentir circuler leur sang et leurs esprits dans ses veines, et de porter sur son dos leur plumage. Car qu'a-t-il qui vienne de lui qu'une nature vicieuse et méchante, comme le singe ? Cependant il se croit en droit de maltraiter, de vexer, de fouler aux pieds des êtres sensibles qui valent mieux que lui. N'a-t-il plus d'animaux à chasser, à insulter ? il emploie son pouvoir, sa force ou ses richesses, à opprimer les malheureux et les foibles de sa propre espèce.

La première fois que nous nous verrons, il faut que nous traitions ensemble plus à fond ce sujet, et j'ose dire qu'il nous faudra, à l'imitation de ces deux philosophes de l'antiquité, rire et pleurer tour à tour, en réfléchissant sur ce que sont en général ces êtres si misérables et si présomptueux et ce que sont en particulier les libertins comme nous.

Ce soir même j'ai trouvé chez Dorrell un ouvrage intitulé : *Les Classiques sacrés*, composé par Black Wall.

Je l'ai emporté avec moi, et je n'en avois pas lu douze pages que je suis resté convaincu que je dois rougir de moi-même, en songeant quel excès d'ad-

miration j'ai prodigué à des auteurs payens pour des beautés bien moins nobles et bien moins naturelles ; tandis que je ne savois pas un mot de la bible, ce recueil de beautés si au-dessus de toutes les autres. Sur mon honneur, Lovelace, j'aurai désormais meilleure opinion du sens et du bon goût d'une vingtaine de curés que j'ai rencontrés sur mon chemin et que je méprisois parce qu'ils exaltoient trop, à ce que je m'imaginois, le langage et les sentimens de la bible, et qu'ils les préféroient à tous les poëtes et philosophes de l'antiquité ; et c'est à présent une preuve convaincante pour moi et qui doit faire rougir l'incrédule de sa présomptueuse ignorance, que ceux qui ne savent rien sont les plus impertinens frondeurs. Belle espèce de prétendus beaux esprits, qui censurons sans connoissance, raillons sans raison et faisons grand bruit de paroles contre ce que nous connoissons le moins ! (15)



LETTRE CCCLXV.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mercredi, 26 Juillet.

(¶) JE ne suis à la ville que de ce matin, ne pouvant me dégager de ce pauvre Belton, qui s'attache à moi, comme un homme dépourvu de tout autre appui. Mes premiers pas m'ont conduit chez Smith. Le compte qu'on m'a rendu de la santé de Miss Harlowe, ne me rassure pas pour l'avenir. Je lui ai fait présenter mes hommages. Elle m'a fait prier de remettre ma visite à l'après-midi. Mde. Lovick m'a dit que samedi, après mon départ, elle avoit pris le parti de se défaire d'une de ses plus belles robes, et que dans la crainte que l'argent ne vînt de vous ou de moi, elle avoit voulu voir la personne qui s'est présentée pour l'acheter. C'est une dame à qui Mde. Lovick a quelques obligations, et qui l'achète pour sa nièce qu'elle est prête à marier et qu'elle ajuste et meuble comme son héritière. Elle a avoué à Mde. Lovick qu'elle prenoit cette robe à un prix fort au-dessous de sa valeur. Malgré cette conscience si complaisante, et qui profite sans

scrupule de l'infortune d'autrui, Mde. Lovick dit que son amie a marqué beaucoup d'admiration pour Miss Harlowe, et que sur quelques circonstances qu'on lui a racontées de son histoire, elle s'est attendrie et a emporté en pleurant son marché. Ce peut être une assez bonne femme; Mde. Lovick le dit; mais c'est un démon bien odieux que l'égoïsme, puisqu'il a le pouvoir d'engager jusqu'aux gens de bien dans les plus cruelles et les plus infâmes actions. Car je mets peu de différence entre le voleur et l'homme capable d'abuser des besoins de son frère pour acheter ses effets à meilleur marché que ne devroit rapporter l'intérêt légitime de son argent, supposé qu'elle fasse l'achat sans en avoir un besoin actuel. Saisir l'occasion d'un naufrage ou d'un incendie pour enlever la bourse de son voisin, suppose à la vérité plus de scélératesse; mais celui qui prend avantage de la détresse d'un autre pour faire un profit illégitime sur les restes de son bien lorsque l'humanité nous fait un devoir de nous secourir les uns les autres, n'accumule-t-il pas aussi la misère sur la tête du misérable? (b)

Vers les trois heures je suis retourné chez Smith. Miss Harlowe étoit alors à écrire. Cependant elle a consenti à me recevoir. J'ai remarqué une fâcheuse altération sur son visage. Mde. Lovick, qui

est entrée avec moi, en accusoit respectueusement son assiduité continuelle à écrire matin et soir, et l'excès d'application qu'elle apporta hier à ses exercices de piété. — J'ai pris liberté de lui dire que je ne la croyois pas exempte de reproches ; que son médecin espéroit mieux d'elle qu'elle-même, et que le désespoir de la santé rendoit la guérison plus difficile. — Elle m'a répondu qu'elle étoit également éloignée du désespoir et de l'espérance. — Alors s'approchant de son miroir avec une contenance tranquille : « mon visage, il est vrai, a-t-elle dit, est une honnête et fidelle image de mon cœur. Mais l'ame suivra le corps quelque jour. — L'écriture, a-t-elle continué, est mon seul amusement ; et j'ai plusieurs sujets indispensables qui m'occupent. A l'égard des heures que j'y emploie, j'ai toujours été matineuse ; mais à présent le sommeil est moins à mes ordres que jamais. Il a fait divorce avec moi depuis long-temps, et je ne puis parvenir à faire ma paix avec lui, quoique j'aie fait quelquefois les avances. Il faut bien que ce qui doit arriver, arrive. » — Elle est passée alors dans son cabinet, d'où elle est revenue avec un paquet de papiers, fermé de trois sceaux. — Ayez la bonté, m'a-t-elle dit, de remettre ce paquet à votre ami. C'est un présent qu'il doit recevoir avec joie ; car ce paquet contient toutes

les lettres qu'il m'a écrites. Comparées avec ses actions, elles ne feroient point d'honneur à son sexe, si quelque hasard les faisoit tomber dans d'autres mains. A l'égard des miennes, elles ne sont pas en grand nombre et je lui laisse la liberté de les garder ou de les jeter au feu, comme il lui plaira.

J'ai cru, Lovelace, devoir saisir cette occasion de plaider pour vous; le paquet de lettres à la main, j'ai représenté vivement tout ce qui m'est venu à l'esprit en votre faveur. Elle m'a écouté avec plus d'attention que je n'avois osé m'en promettre, après ses déclarations et sa résolution décidée. — Je n'ai pas voulu vous interrompre, m'a-t-elle dit, quoique le sujet de votre discours soit fort éloigné de me faire plaisir. Vos motifs sont généreux; j'aime les effets d'une généreuse amitié dans l'un et l'autre sexe; mais j'ai achevé d'expliquer mes sentimens à Miss Howe, qui ne manquera point de les communiquer à la famille de M. Lovelace. Ainsi laissons, je vous prie, une matière qui peut conduire à des récriminations désagréables.

M. Goddard est arrivé. Il lui a conseillé de prendre l'air, et l'a blâmée de s'appliquer trop à écrire. Il ne doutoit pas, lui a-t-il dit, et le médecin en jugeoit de même, qu'elle ne pût se rétablir, pourvu qu'elle en voulût prendre les moyens.

(¶) Sans doute elle s'appliquoit trop pour que sa santé n'en souffrît pas; mais j'ai remarqué en plus d'une occasion que quand les médecins sont embarrassés et ne savent qu'ordonner, ils s'informent de ce qui fait le plus de plaisir à leurs malades, de ce qui les amuse le plus, pour le leur défendre après. (‖)

Ils voyent bien tous la noblesse de ses sentimens; mais ils ne découvrent pas la moitié de son ame, ni combien sa blessure est profonde. Ils font trop de fond, et sur sa jeunesse, dont je n'espère pas dans cette occasion les effets ordinaires, et sur le *temps*, qui n'aura pas non plus le pouvoir d'alléger les maux d'une ame de cette trempe. Toutes ses vues et ses efforts s'étoient tournés à faire le bien, à rappeler à la vertu un libertin, qu'elle avoit pris en affection. Elle se voit trompée dans une si chère espérance. Je crains qu'elle ne soit jamais capable d'arrêter ses regards au dedans d'elle-même avec assez de complaisance et de satisfaction pour entretenir le désir de la vie. Car ce qu'elle y cherche, n'est pas les amusemens vulgaires de la mollesse, de la table, de la parure, des visites et des spectacles, qui remplissent les jours de la plûpart des femmes, surtout de celles qui se croient faites pour briller dans les assemblées et les cercles du grand monde. Sa douleur, en un

mot, me paroît d'une nature que le *temps, ce médecin général de la plûpart des afflictions*, (comme dit le poëte,) *ne fera qu'augmenter.* Toi, Lovelace, tu peux avoir découvert dans le cours de sa malheureuse histoire et de la tienne toute l'étendue d'un mérite si supérieur. Mais les maudites inventions et ton caractère intrigant t'ont emporté, t'ont égaré. Il est juste que l'objet de ta criminelle vanité, et d'un si grand nombre de talens mal employés, devienne aujourd'hui ton tourment et ta punition.

M. Goddard est sorti, et j'allois le suivre, lorsqu'on est venu avertir cette divine fille qu'un homme de fort bonne apparence, après s'être informé très-curieusement de sa santé, demandoit à la voir. On a nommé M. Hickman, elle a paru transportée de joie; et sans autre explication elle a ordonné qu'on le fît monter. Je voulois me retirer; mais supposant sans doute que je ne manquerois pas de le rencontrer sur l'escalier, elle m'a prié de ne pas quitter sa chambre. Aussitôt elle est allée au-devant de lui jusqu'à l'escalier; et lui ayant fait une douzaine de questions sur la santé de Miss Howe, sans lui laisser le temps de répondre, elle s'est félicitée de l'obligeante attention de son amie, qui lui procuroit cette visite, avant que de s'engager dans son petit voyage. Mr.

Hickman lui a remis une lettre de Miss Howe, qu'elle a deposée dans son sein, en disant qu'elle la liroit incessamment.

On voyoit sur le visage d'Hickman son étonnement de la trouver si changée et dans un état si fâcheux. — Vous paroissez surpris, lui a-t-elle dit, et chagrin de me trouver dans cet état. O! M. Hickman, quel changement en effet, depuis la dernière fois que je vous ai vu chez ma chère Miss Howe! que j'étois gaie alors! j'avois le cœur tranquille. L'avenir ne m'offroit qu'une perspective charmante. J'étois chérie de tout le monde!.... Mais je ne veux pas vous attrister.

Il n'a pas dissimulé qu'il étoit touché jusqu'au fond de l'ame, et tournant le visage, il s'est efforcé de cacher les marques de sa douleur. Elle n'a pu retenir quelques larmes; mais s'adressant à tous deux, elle nous a présentés l'un à l'autre, lui comme un galant-homme qui méritoit véritablement ce nom; moi, comme votre ami, à la vérité, (que j'avois honte de moi-même à cet instant!) mais comme un homme néanmoins qui ne manquoit pas d'humanité, et qui, détestant les vils procédés de son ami, cherchoit à les réparer par toutes sortes de bons offices. M. Hickman a reçu mes civilités avec une froideur que j'ai dû attendre et mettre sur votre compte, plutôt que d'espérer qu'il me distingueroit person-

nellement. Elle nous a priés tous deux à déjeûner demain avec elle, parce qu'il est obligé de partir le même jour.

J'ai pris ce moment pour leur laisser la liberté de s'entretenir, et je me suis rendu chez Dorell, pour le consulter sur les affaires du pauvre Belton ; après avoir rempli ce devoir, je me suis retiré chez moi, où j'ai voulu te préparer, par ce récit, à ce qui peut arriver dans la visite à laquelle je suis engagé pour demain.

LETTRE CCCLXVI.

M. BELFORD au même.

Jeudi, 27 Juillet.

Je me suis rendu ce matin, à l'heure de déjeûner, dans l'appartement de Miss Harlowe, où j'ai trouvé M. Hickman. Quoiqu'il eût dans les yeux et sur le visage des marques d'embarras et de contrainte, il m'a reçu avec plus de considération qu'hier ; ce que j'ai cru devoir attribuer au favorable témoignage qu'on lui avoit rendu de moi. Il a peu parlé. Mais je suppose qu'ils avoient eu le temps de s'expliquer hier au soir, et ce matin avant mon arrivée. Quelques mots échappés m'ont fait juger que Miss

Howe, dans sa lettre, a fait le récit de votre entrevue avec elle au bal du colonel Ambroise, et des déclarations que vous lui avez faites, et qu'elle-même est d'avis, que l'unique voie qui reste à Miss Harlowe, pour réparer sa disgrace, est d'accepter votre main.

M. Hickman, autant que j'ai pu le recueillir, l'a pressée, au nom de Miss Howe, de se retirer, à leur retour de l'isle de Whigt, dans une ferme voisine de sa maison, où l'ordre est déjà donné de lui préparer un logement commode. — Elle a demandé combien leur voyage devoit durer, et paroissant charmée de ce qu'on ne se propose pas d'y employer plus de quinze jours, elle a répondu qu'elle auroit donc le temps de refléchir sur l'obligeante proposition de son amie. Il lui a présenté une somme d'argent de la part de Miss Howe. Mais rien n'a pu l'engager à la recevoir. Je ne suis plus surpris qu'elle ait refusé mes offres. Elle a dit seulement que si sa situation la réduisoit à la nécessité d'emprunter, elle n'auroit jamais cette espèce d'obligation qu'à Miss Howe.

(¶) M. Goddard est arrivé sur la fin du déjeûner. Elle l'a prié de s'asseoir avec nous. M. Hickman lui a demandé s'il pouvoit lui donner quelques espérances consolantes sur la santé de Miss Harlowe, à porter à une amie qui l'aimoit

autant que sa propre vie. — Madame, a-t-il répondu, se rétablira, si elle veut prendre sérieusement la résolution d'y contribuer elle-même. Oui, Madame, ce que je vous dis est vrai. Le docteur est entièrement de mon avis. Il n'a rien ordonné pour vous que quelques gelées, quelques innocens cordiaux, pour ne pas vous laisser vous exténuer par la diète. Permettez-moi de vous dire, Madame, que ces longues veilles, en prenant si peu de nourriture, et vous livrant autant à votre chagrin que vous paroissez le faire, suffiroient seules pour ruiner la santé la plus robuste et le plus fort tempérament.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur? Je n'ai nul appétit; rien de ce que vous appelez nourriture ne peut rester sur mon estomac. Je fais ce que je peux, et j'ai des guides si obligeans dans le docteur et vous, que je serois inexcusable de ne le pas faire. — Je vous donnerai un régime, Madame, qui sera sûrement approuvé du docteur, et qui vous rendra les soins de la médecine absolument inutiles dans votre état; et le voici. Couchez-vous à dix heures du soir : ne vous levez pas avant 7 heures du matin. Prenez à votre déjeûner de l'eau du gruau, ou une soupe au lait ou quelques bouillons légers. A dîner quelque chose qui soit de votre goût, et qui vous donne l'envie

de manger. Une tasse de thé au lait dans l'après-midi, et du sagou à votre souper ; et j'engagerai ma vie contre la vôtre que ce régime et l'air de la campagne pendant un mois vous rétabliront.

Nous avons été fort satisfaits de ce régime désintéressé, que prescrivoit cet honnête homme. Elle a dit, en demandant le témoignage de sa garde, (qui s'est rendue sa caution,) je vous prie, M. Hickman, faites connoître à Miss Howe combien je suis en bonnes mains, et quant aux avis de M. Goddard, assurez-la que tout ce que je lui ai promis sur le soin de ma santé, dans la plus longue de mes deux dernières lettres, je l'observerai avec toute l'exactitude qui dépendra de moi, et que j'y suis bien résolue. Je me suis engagée, a-t-elle répété, Messieurs, (à M. Goddard et à moi,) devant Miss Howe, à éviter toutes négligences volontaires ; si je ne le faisois pas ce seroit en moi une faute impardonnable, et qui siéroit mal à l'idée que je serois bien aise d'inspirer de moi, et à la disposition d'ame où je désire que dans la suite mes parens puissent me croire bien affermie. (‖b)

En la quittant, je suis entré avec M. Hickman dans un café voisin. Il m'a fait le récit de votre entrevue, et je vous assure qu'il me l'a représentée plus à votre avantage que vous ne l'avez fait

vous-même. Cependant il m'a dit fort librement ce qu'il pensoit de vous ; mais avec la politesse d'un galant homme : il m'a dit aussi quelque chose de votre conduite au bal de lundi soir. Il ne m'a pas déguisé la ferme résolution où il a trouvé Miss Harlowe de n'être jamais à vous. Il devoit la revoir à midi, pour se charger de sa réponse à Miss Howe, presque finie dès le matin ; et n'attendant que ses ordres, il se propose de partir à trois heures. Mde. Howe et sa fille, qu'il doit accompagner dans leur voyage, comptent se mettre en chemin pour l'isle de Wight lundi prochain. Il s'efforcera, dit-il, de donner la meilleure couleur qu'il lui sera possible à la situation de Miss Harlowe ; sans quoi l'éloignement seroit pour son amie un tourment insupportable.

Comme je l'ai trouvé dans la résolution de donner un tour favorable à ce qu'il a vu, et que Miss Harlowe a refusé l'argent qu'il étoit chargé de lui offrir, je lui ai laissé ignorer qu'elle ait commencé à se défaire de ses robes. Il m'a paru que cette nouvelle n'étoit propre qu'à chagriner inutilement son amie. C'est une circonstance si choquante et si odieuse, qu'une jeune personne de son rang et de sa fortune soit réduite à cette nécessité, que je n'y puis penser moi-même sans impatience, et ne connois qu'un homme au monde qui le puisse.

(¶) Ce M. Hickman a quelque chose de précieux et d'un peu trop maniéré dans l'air et dans le langage ; les hommes modestes ou timides ne se défont pas facilement de ces petites formes minutieuses, au lieu que les suffisans se mettent aussitôt au-dessus, ou plutôt ne les connoissent jamais, et cela parce qu'ils sont trop pleins d'eux-mêmes pour douter de rien. (‖) Mais il m'a paru d'ailleurs fort sensé, fort aimable, et je ne trouve pas qu'il mérite le ton dont vous le traitez, ni le portrait que vous faites de lui. Mais vous êtes vraiment un étrange mortel ! parce que vous réunissez dans la figure, dans les manières et dans l'esprit plus d'avantages que je n'en ai jamais vu dans aucune de mes connoissances, avec un visage qui en imposeroit à satan lui-même, vous ne trouvez aucun autre homme supportable. C'est sur un principe si modeste que tu ris de quelques-uns d'entre nous, qui n'ayant pas ta confiance pour leur extérieur, emploient le secours d'un tailleur et d'un perruquier, pour cacher leurs défauts, (assez mal à propos, je l'avoue, s'ils s'y prennent si gauchement que leurs défauts n'en soient que plus visibles,) et tu nous reproches de ne faire qu'annoncer par l'enseigne de notre parure ce que nous portons dans le magasin de notre ame. Tu crois nous humilier beaucoup ; mais, je te prie,

Lovelace, dis-moi, si tu le peux, quelle sorte d'enseigne tu prendrois, toi, si tu étois obligé d'en prendre une propre à nous donner une idée claire de ce qui meuble la tienne.

M. Hickman m'a dit que Miss Howe auroit consenti, il y a quelques semaines, à le rendre heureux, et que tous les articles étoient signés; mais qu'elle déclare qu'elle ne veut pas se marier tant que sa chère amie sera dans l'infortune. N'est-ce pas un exemple charmant de la force de l'amitié dans les femmes, quoique toi, moi, tous nos associés, nous l'ayons souvent tournée en ridicule, comme une chimère du premier ordre, entre des femmes du même âge, du même rang et d'égales perfections? Mais de bonne foi, Lovelace, je vois de plus en plus qu'avec notre arrogance et notre vanité, il n'y a pas d'ames plus étroites que celles des libertins. Je veux t'expliquer comment ce malheur nous arrive.

Notre premier goût pour le libertinage nous rend généralement sourds à toutes sortes d'instructions. Ainsi, nous ne pouvons jamais être que des demi-savans, dans les connoissances auxquelles on nous applique; et parce que nous ne voulons rien apprendre de plus, nous nous croyons au sommet du savoir. Cependant avec une vanité sans bornes, une imagination déréglée, sans nul jugement, nous

commençons bientôt à faire les beaux esprits. Delà, nous passons à croire que nous avons toutes les lumières en partage, et à mépriser ceux qui sont plus sérieux que nous, et qui apportent plus de travail à s'instruire; nous les jugeons des personnages flegmatiques ou stupides, qui ne connoissent pas les plaisirs les plus piquans de la vie. Cette opinion de nous-mêmes ne manque pas de nous rendre insupportables aux personnes qui joignent quelque mérite à la modestie, ce qui nous oblige de nous resserrer dans les sociétés de notre espèce. Nous perdons ainsi toute occasion de voir ou d'entendre ceux qui auroient le pouvoir et la volonté de nous faire connoître ce que nous sommes; et concluant que nous sommes en effet *des hommes merveilleux*, les seuls qui méritent le nom de *gens d'esprit*, nous regardons avec dedain ceux qui ne prennent pas les mêmes libertés, et nous nous imaginons que le monde n'est fait que pour nous. A l'égard des connoissances utiles, comme nous ne nous arrêtons qu'à des surfaces, tandis que les autres se donnent la peine d'appronfondir, nous sommes méprisés avec raison de toutes les personnes sensées, qui ont de véritables notions de l'honneur, du solide bonheur, et qui possèdent des talens distingués. Ainsi, fermant les yeux sur notre misère, comme

le cheval aveugle, auquel on fait tourner la roue d'un moulin, nous roulons dans un cercle fort étroit, lorsque nous croyons embrasser et parcourir l'espace entier de l'univers.

Jeudi, après midi.

Je me suis jeté dans le chemin de M. Hickman, lorsqu'il a quitté Miss Harlowe, et je l'ai engagé à prendre un léger repas avec moi. Il avoit été extrêmement attendri en prenant congé d'elle; dans la pensée, m'a-t-il dit, quoiqu'il ne lui en ait rien témoigné, qu'il la voyoit peut-être pour la dernière fois. Elle l'a chargé de faire à Miss Howe la plus favorable peinture de sa situation que lui permettra la vérité.

Il m'a raconté une circonstance fort tendre de leur séparation. Après avoir pris la liberté de l'embrasser à la porte de son cabinet, il n'a pu s'empêcher de lui demander encore une fois la même grâce à la porte de l'antichambre, jusqu'où elle a voulu absolument le conduire; toujours dans l'idée qu'il ne la reverroit jamais; et l'ayant pressée sur sa poitrine par un mouvement de son cœur auquel il n'a pu résister, il lui a fait quelques excuses de cet excès de familiarité. — Des excuses, lui a-t-elle dit! Ah! M. Hickman, vous n'en avez

pas besoin. Vous êtes mon frère, vous êtes mon ami, et pour vous marquer combien l'honnête homme, qui doit être heureux avec ma chère Miss Howe, est précieux à mon cœur, je veux que vous portiez à cette fidelle amie un gage volontaire de mon affection : alors elle lui a présenté son charmant visage, et pris la main qu'elle a serré entre les siennes. Peut-être, a-t-elle repris, l'amitié qu'elle a pour moi, lui fera-t-elle accepter plus gracieusement cet échange que sa délicatesse ne le lui auroit permis autrement. Dites-lui, a-t-elle ajouté, en fléchissant un genou et levant les mains et les yeux, que vous m'avez vue dans cette posture au moment que vous m'avez quitté, demandant au ciel ses bénédictions pour elle et pour vous, et le suppliant de vous rendre long-temps heureux l'un par l'autre.

Je n'ai pu retenir mes larmes, m'a dit M. Hickman. Il m'est échappé quelques sanglots avec un serrement de cœur qui venoit d'un mélange égal de douleur et de joie. Elle s'est rétirée aussitôt que je lui ai donné la main pour se relever; et je suis descendu, me reprochant de partir, n'ayant pas néanmoins la force de rester, et les yeux tournés du côté contraire au mouvement de mes pieds, aussi long-temps qu'ils ont pu suivre le bord de sa robe. Je suis entré dans la boutique de Smith, a continué le digne Hickman,

j'ai recommandé cette personne angélique à tous les soins de sa femme; et lorsque j'ai mis le pied dans la rue, je n'ai pu me défendre de jeter encore les yeux vers sa fenêtre. Elle y étoit, c'est là que je l'ai vue, hélas! sans doute pour la dernière fois. Elle m'a fait un signe de sa charmante main, avec un regard, un sourire mêlé de tendresse et de chagrin, qu'il m'est impossible de décrire, mais qui me sera présent toute ma vie.

Dis-moi, Lovelace, si cette description, toute sèche qu'elle est dans mes termes, ne te fait pas penser comme moi, qu'il y a des plaisirs plus relevés, des charmes plus touchans dans le sentiment d'une affection vive et pure, que dans toutes les sensualités grossières où tu fais consister ton unique et souverain bien. Dis-moi s'il n'est pas possible que quelque jour du moins tu donnes à ce sentiment *infiniment préférable*, une préférence que j'espère, moi, désormais lui donner toute ma vie.

Je t'abandonne à cette réflexion : elle te vient de ton véritable ami.

BELFORD.

LETTRE CCCLXVII.

Miss Howe à Miss Clarisse Harlowe.

Mardi, 25 Juillet.

Vos deux lettres si touchantes m'ont été remises, comme j'en avois laissé l'ordre pour tout ce qui viendroit de vous, chez le Colonel, une heure avant notre départ. Je n'ai pas eu la force d'en suspendre la lecture. Elles m'ont fait verser plus de larmes que je n'ai dessein de vous l'avouer, quoique je me sois efforcée de sécher mes yeux, pour déguiser autant qu'il m'étoit possible l'excès de ma douleur à ma mère et à la compagnie, qu'il m'a fallu rejoindre. (¶) J'étois dans une excessive agitation, dont je ne suis pas encore bien remise. Je vous en dirai l'occasion dans un moment; car il n'y avoit que le trouble, causé par le coup de la mort, qui pût distraire ma première attention du contenu de votre sérieuse et triste lettre. Je vais donc commencer par elle. (|b)

Comment puis-je soutenir l'idée de perdre une amie si chère? Je ne veux pas même le supposer. Non, non, je ne le puis. Une ame telle que la vôtre

n'a pas été revêtue d'une forme humaine pour nous être sitôt enlevée. Il vous reste trop de bien à faire pour l'avantage de tous ceux qui ont le bonheur de vous connoître. Dans votre lettre de jeudi dernier (*), vous me faites l'énumération de plusieurs points, sur lesquels vous croyez votre situation déjà meilleure. Faites-moi voir par des effets que ce calcul est sérieux, et que vous avez réellement le courage de vous mettre au-dessus d'une disgrace dont vous n'avez pu vous garantir. J'abandonnerai alors le soin de votre parfaite guérison à la Providence et à mes humbles prières; et je me rejouirai au fond du cœur de l'espérance que j'emporterai dans notre petit voyage, de vous trouver à mon retour assez rétablie pour prendre le petit logement que M. Hickman est chargé de vous offrir.

Dans votre lettre du Dimanche (†), vous me grondez des libertés auxquelles je m'emporte quelquefois contre votre famille. Je suis vive; oui, je le suis, et quelquefois trop vive; mais la chaleur en amitié peut-elle jamais être un crime, surtout lorsqu'il est question d'une incomparable amie, qui languit dans une injuste oppression, et qui souffre des maux qu'elle n'a pas mérités? Je ne puis con-

(*) Voyez lettre CCCXLII.

(†) Voyez lettre CCCLX.

cevoir la froideur en amitié, soit qu'on l'appelle *prudence* ou de tout autre nom. Vous, vous pouvez excuser vos parens ; c'est un service que vous leur avez toujours rendu ; mais les autres, ma chère, doivent avoir la liberté d'en porter le jugement qu'il leur plaît. Je ne suis point leur fille, ni la sœur de James et d'Arabelle. Grâces au ciel, je ne le suis point !

Mais si vous êtes fâchée contre moi pour les libertés auxquelles je me suis échappée depuis si long-temps, je crains que vos craintes ne fussent beaucoup plus vives, si vous saviez ce qui s'est passé dans une tentative que j'ai faite depuis peu pour vous procurer l'absolution que vous avez tant à cœur. Ils ne sont pas, je vous assure, en reste avec moi. — Mais il ne faut pas tout vous dire. (*) Je veux me persuader néanmoins que tous ces esprits *inexorable*, sans en excepter ma mère, ont toujours été des enfans soumis, dociles, respectueux pour ceux auxquels ils doivent le jour. Encore une fois, pardon. J'ai poussé la chaleur assez loin, je l'avoue ; mais je n'ai pas d'autre exemple que le vôtre pour m'inspirer le goût de la vertu opposée ; et les traitemens que vous avez subis, ne

(*) (¶) Il s'agit des lettres écrites entre Miss Howe et la sœur de Miss Clarisse. (ℌ)

sont pas propres à me donner la force de vous imiter dans votre *passive* douceur.

Vous me laissez le soin de déclarer votre refus à la noble famille dont la seule tache est d'avoir produit un homme si vil. Mais, hélas! ma chère, les conséquences de ce refus me causent tant d'alarmes!..... tant d'alarmes pour moi-même! Je ne sais que vous dire; mais permettez que je suspende ce refus jusqu'au retour de M. Hickman. Les instances de Milord et des dames font tant d'honneur à votre vertu; ils ont pour vous une si juste admiration; vous devez avoir triomphé si noblement de votre monstre, il est lui-même si pressant; le public a pénétré si loin dans cette malheureuse affaire; vous pouvez faire encore tant de bien; votre volonté s'est conservée si pure; vos parens sont si implacables..... Pensez-y, ma chère, et repensez-y, (‡) permettez que je vous laisse à ces réflexions, tandis que je vais vous raconter l'occasion du trouble dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre: vous trouverez à la fin l'obligation que je me suis laissé imposer, de remettre encore une fois à votre discussion ce point important, avant que je donne en votre nom un refus, qui, quand une fois il sera donné, ne pourra plus être ni regretté, ni revoqué avec honneur pour vous.

Vous saurez donc, ma chère, que j'ai accompagné ma mère chez le colonel Ambroise, à cette fête dont je vous ai parlé dans ma précédente. J'y ai trouvé plusieurs personnes que vous connoissez, entr'autres Miss Kitty d'Oily, Miss Lloyd, Miss Biddy d'Ollyffe, Miss Biddulphe et leurs adorateurs, avec les deux nièces du Colonel, deux belles femmes toutes deux; sans compter plusieurs autres que vous ne connoissez pas, et qui m'étoient tout-à-fait étrangères, hors leur nom que je savois: une fort brillante compagnie, et tous charmés d'être ensemble, jusqu'au moment où le colonel Ambroise introduisit un personnage, qui dès l'instant qu'il entra dans le sallon, émut toute l'assemblée, et la mit dans une espèce d'agitation.

C'étoit votre infâme.

Je crus que j'allois m'évanouir au moment où mes yeux l'apperçurent; ma mère aussi fut affectée, et venant aussitôt à moi: Nancy, me dit-elle à l'oreille, pouvez-vous soutenir la vue de ce misérable sans trop d'émotion? Si vous ne le pouvez pas, retirez-vous dans l'appartement voisin. Je ne pouvois sortir, tous les regards se portoient de lui sur moi. Je m'assis, je me rafraîchis de mon éven-

tail, et je fus forcée de demander un verre d'eau. O que je pusse avoir, disois-je en moi-même, le regard qu'on prête au basilic, et que sa vie en dépendît!..... J'aurois voulu le tuer d'un coup d'œil sur la place.

Il entra d'un air si odieux pour moi, mais si agréable pour tous les autres yeux, que j'aurois voulu le voir mort pour cela seul. Après les salutations générales, il tira à l'écart M. Hickman, et il lui dit, qu'il s'étoit rappelé quelques-uns de ses procédés dans leur dernière entrevue, qui lui avoient fait croire qu'il lui avoit des obligations pour sa patience et sa politesse, (et en effet il lui en avoit de grandes.) — Comme il complimentoit Miss d'Olly au milieu d'un groupe de dames, elle lui demanda assez haut, pour qu'elles l'entendissent, comment se portoit Miss Harlowe. Il répondit, qu'il avoit ouï dire, que vous n'étiez pas aussi bien qu'il le souhaitoit, et que vous le méritiez.

Ah, M. Lovelace, lui dit-elle, quel compte vous avez à rendre à l'occasion de cette jeune dame, si tout ce que j'ai entendu dire est vrai!

Oui, j'ai bien des choses à justifier, répondit ce scélérat sans rougir. Mais cette chère dame a tant de perfections et tant de délicatesse, que les péchés véniels sont mortels à ses yeux.

Des péchés véniels ! répliqua Miss d'Oily ! La réputation de M. Lovelace est si bien établie, que personne ne croit qu'il puisse commettre de péchés véniels.

Vous avez trop de bonté pour moi, Miss d'Oily !

Non, en vérité !

En ce cas, je suis donc la seule personne au monde pour qui vous n'en ayez pas, et je vous en ai d'autant moins d'obligation.

Il la quitte, et d'un air fort tranquille il va à Miss Playford, à laquelle il fait quelques complimens galans. Je crois que vous ne la connoissez pas. Elle voit ses cousines Montaigu. — C'est ainsi qu'il avoit toujours quelque chose de gracieux à dire à chacun de la compagnie, et cela calma trop tôt le dégoût que tout le monde avoit montré en le voyant paroître.

Je continuai de garder ma place, et il ne me voyoit pas, ou ne vouloit pas me voir ; il s'adressa à ma mère, et prenant sa main, qu'elle vouloit retirer, il lui dit avec l'assurance la plus décidée : je suis charmé de vous voir ici, Madame. J'espère que Miss Howe est en bonne santé. J'ai beaucoup à me plaindre d'elle ; mais j'espère lui devoir le plus grand service qu'on puisse rendre à un homme. — Ma fille, Monsieur, a coutume de mettre trop de zèle et de

chaleur dans ses amitiés, beaucoup trop pour ma tranquillité et pour la sienne. — Il y avoit eu tout récemment un sujet de mécontentement mutuel entre ma mère et moi; mais il me semble qu'elle eût pu se dispenser de le mettre dans cette confidence, quoique personne, je crois, ne l'ait entendue que l'homme à qui elle parloit, et la dame qui me la redit : car ma mère parloit fort bas. — Nous ne devons pas vivre pour nous seuls, Madame, lui a dit ce vil hypocrite. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir un cœur capable d'amitié; et quel cœur que celui qui peut être insensible aux intérêts d'un ami souffrant ?

Ce sentiment dans la bouche de M. Lovelace! dit ma mère. Pardonnez, Monsieur, mais vous ne pouvez sûrement pas avoir aucunes vues, en vous efforçant de me faire penser de vous aussi avantageusement que l'ont fait quelques innocentes créatures à leurs dépens.

Elle vouloit le fuir; mais lui la retenant par la main : moins de sévérité, ma chère dame, soyez moins sévère dans ce lieu où nous sommes, je vous en conjure. Vous conviendrez que l'homme qui a fait le plus de fautes, peut à la fin reconnoître ses erreurs; et lorsqu'il les voit, qu'il les avoue, et qu'il s'en repent, ne mérite-t-il pas qu'on le traite avec quelque ménagement?

Votre air, Monsieur, ne ressemble guère à celui d'un pénitent; mais le lieu où nous sommes peut vous servir d'excuse, comme à moi, de ce qu'il vous plaît appeler de la *sévérité.*

Mais, ma très-chère dame, permettez-moi de vous dire que j'espère, dans ce qui vous intéresse tant, à cause de votre *charmante* fille, (telle fut l'épithète que me donna le sycophante) pouvoir un jour convaincre le monde entier, qu'il n'y eut jamais de pénitent plus sincère que moi. — Et pourquoi cette colère, ma chère dame ? (car ma mère cherchoit toujours à dégager sa main de la sienne.) Pourquoi ces airs de violence, ces emportemens de jeune fille ? (l'impudent !) ne puis-je vous demander si Miss Howe est ici ?

Elle auroit voulu n'y pas être, répondit ma mère, si elle avoit su qui elle devoit y rencontrer.

Elle est donc ici ? Le ciel soit loué ! — Il quitte sa main, et s'avança vers la compagnie.

Chère Miss Lloyd, dit-il d'un air léger, et prenant sa main aussitôt après qu'il eut quitté celle de ma mère, dites-moi, dites-moi : Miss Arabelle Harlowe est-elle ici ? ou bien y viendra-t-elle ? on m'a dit qu'elle devoit y venir : c'est l'espérance de l'y trouver, et l'occasion de présenter mon hommage à votre amie

Miss Howe, qui ont été mes grands motifs pour venir chez le Colonel.

Quel excès d'assurance! n'est-il pas vrai, ma chère?

Excusez-moi, Monsieur, dit Miss Lloyd; mais Miss Arabelle ne seroit pas fort charmée de vous rencontrer ici, ni ailleurs.

Peut-être bien, ma chère Miss Lloyd; mais peut-être aussi par cette raison même serois-je plus jaloux, moi, de la voir.

Miss Harlowe, Monsieur, lui dit Miss Biddulphe, avec un regard menaçant, ne viendra guère ici sans son frère. J'imagine que si elle vient, ils viendront ensemble.

Le ciel veuille les amenér tous deux! dit ce misérable. S'ils y viennent, ce ne sera pas par moi, je vous l'assure, Miss Biddulphe, qu'on verra commencer rien de fâcheux qui puisse troubler cette assemblée. Une demi-heure de conversation paisible avec le frère et la sœur seroit pour moi la rencontre la plus heureuse, en présence du Colonel et de toute autre personne qu'ils voudront choisir.

Alors, tournant autour de la salle avec l'air de chercher l'une ou l'autre, ou tous les deux, il m'apperçut, et avec une très-profonde révérence il s'approcha de moi. J'étois toute en désordre, comme vous pouvez croire. Il voulut prendre

ma main. Je la refusai, toute allumée d'indignation. Tous les yeux étoient fixés sur nous.

Je m'éloignai de lui jusqu'à l'autre bout de la salle, et je m'assis à ce que j'imaginois hors de son odieuse vue; mais dans l'instant même j'entends son odieuse voix derrière ma chaise, sur le dos de laquelle il étoit appuyé avec l'air de la plus impudente tranquillité, murmurer tout bas à mon oreille : *charmante Miss Howe*, en avançant sa tête par-dessus mon épaule, *une prière*. — Je me levai brusquement de ma chaise; mais je ne pouvois presque pas me soutenir debout, tant j'étois agitée d'indignation. O le charmant dédain! mais surtout bien placé, murmuroit cette insupportable créature. — Je suis fâché de vous causer tant d'émotion; mais soit ici, soit chez vous, souffrez que je sollicite un quart-d'heure d'audience. Je vous en supplie, Mademoiselle, un seul petit quart d'heure dans quelqu'un des appartemens voisins.

Non, pour rien au monde, en agitant mon éventail. Je ne savois ce que je faisois; — mais je l'aurois poignardé.

Nous sommes si observés! sans quoi, ma chère Miss Howe, je voudrois à vos genoux vous prier de vous intéresser pour moi auprès de votre charmante amie.

Elle n'a rien à vous dire.

(Je n'avois pas encore reçu vos lettres, ma chère.)

Ces mots me tuent ! mais il est vrai que je les ai mérités, et avec eux un coup de poignard dans le cœur. Je sens si profondément mes torts, que je n'ai plus d'espoir que dans votre médiation. Puis-je espérer de devoir à l'intercession de Miss Howe cette faveur que je n'attends plus d'aucun autre moyen ?

Ma médiation, le plus vil des hommes ! ma médiation ! Je vous abhorre. Oui, je vous abhorre du fond de mon ame, vous, le plus vil des hommes. Je répétai ces mots trois ou quatre fois, et d'une voix bégayante. J'étois dans un trouble inexprimable.

Vous ne pouvez, Madame, me donner des noms plus odieux que ceux que je me donne moi-même. Oui, en effet, j'ai été le plus vil des hommes ; mais je ne suis plus tel aujourd'hui.

Permettez-moi... Tous les regards sont fixés sur nous, mais un seul moment d'audience : seulement le temps d'échanger dix paroles avec vous, ma chère Miss Howe ; en présence de qui vous voudrez, — pour l'intérêt de votre amie, seulement dix paroles avec vous dans l'appartement voisin.

C'est me faire insulte que de présumer que je voulusse avoir seulement un mot avec vous, si je pouvois l'empêcher.

Otez-vous de mon chemin, ôtez-vous de ma vue, vile créature ! et je voulois m'enfuir : mais il retint ma main. J'étois hors de moi. Tous les regards s'arrêtoient de plus en plus sur nous.

M. Hickman que ma mère avoit attiré d'un autre côté pour lui recommander la patience, s'avança dans ce moment même, avec ma mère qui le tenoit par *ses lesses*, je veux dire, par sa manche.

M. Hickman, dit cet audacieux, soyez mon avocat ; obtenez que je puisse dire seulement dix paroles à Miss Howe dans l'appartement voisin, en votre présence, et devant vous, Madame, en s'adressant à ma mère.

Hé bien, Nancy, écoutez ce qu'il a à vous dire, pour vous débarrasser de lui ; écoutez ses dix paroles.

Excusez-moi, Madame, son haleine seule ! ..... Quittez ma main, Monsieur. — Il soupira en me jetant un regard. O le rusé scélérat, comme il commande à ses soupirs et à ses regards ! Il lâcha alors ma main, avec une révérence à sa façon, si gracieuse qu'elle m'attira le blâme de quelques personnes qui disoient que je devois l'entendre ; et cela m'enflamma encore davantage. O ma chère, cet homme est un démon. Oui, c'est un vrai démon. Tant de modération quand il veut ! tant de politesse ! et avec cela tant d'intrépidité, d'obstination, d'audace !

J'allois pour sortir de l'assemblée dans le plus grand désordre et je le trouve à la porte aussitôt que moi.

O quelle bonté ! dit ce misérable, et tout prêt à me suivre, il m'ouvroit la porte devant moi. Je retournai sur mes pas ; quand je vis cela, et ne sachant ce que je faisois, mon éventail lui choqua le visage dans le mouvement qu'il fit pour rentrer avec moi, la poudre vola de sa chevelure, et chacun parut aussi aise que j'étois tourmentée.

Il retourna à M. Hickman, piqué de voir sa poudre voler, et des sourires de la compagnie, qui le suivoit des yeux. — M. Hickman, vous serez le plus heureux des hommes de ce bas monde, parce que vous êtes bon, et que vous ne ferez jamais rien qui irrite cette dame si colère, et aussi, parce qu'elle a trop de bon sens pour se couroucer sans raison, sans cela je prierois le ciel d'avoir pitié de vous.

Cet homme là, ce M. Hickman, ma chère, est trop doux pour un homme, oui trop doux. Ma patiente mère me remontre que son impétueuse fille ne doit l'en aimer que davantage : mais les hommes doux dans la société, ne sont pas toujours doux au logis. J'en ai vu plus d'un exemple, et quand ils le seroient autant, je crois, en vérité, que je ne les en aimerois pas mieux pour cela.

Il s'adressa ensuite à ma mère, résolu d'être quitte avec elle aussi. Et où donc, ma chère dame, Miss a-t-elle puisé ce caractère violent ?

Toute la compagnie se mit à rire, car je n'ai pas besoin de vous dire que l'humeur impétueuse de ma mère est bien connue. Elle, sérieusement piquée, lui dit : Monsieur, vous me traitez comme vous traitez tout le monde. — Mais.....

Je vous demande pardon, Madame, dit-il, en l'interrompant : J'aurois pu me dispenser de cette question. — Et dans l'instant, tandis que moi je me retirois à l'autre bout de la salle, lui alla vers Miss Playford, lia aussitôt conversation avec elle, et avec Miss d'Ollyffe sur la musique ; et il chanta à voix basse à Miss Playford, dont il tenoit les deux mains, d'un air si calme et si galant, que je souffrois beaucoup, en promenant mes regards autour de la salle, et voyant combien il plaisoit à la moitié des têtes écervelées de notre sexe, malgré sa scélératesse si notoire et si visible. C'est là ce qui encourage la bassesse de ces vils libertins. S'ils se voyoient évités, méprisés et traités comme des animaux de proie, (ce qu'ils sont en effet) ils seroient forcés d'aller se cacher dans leur repaire ; d'y rugir entr'eux ; et nulle femme que celles qu'une malheureuse aventure, ou une présomption indigne

de pitié jeteroit dans leur chemin, ne seroit leur victime.

Il s'entretint ensuite fort gravement, mais par intervalles, avec M. Hickman; je dis par *intervalles*, car il s'interrompoit souvent par des propos et des saillies de gaieté, s'adressant tantôt à une dame, tantôt à une autre, et il revenoit ensuite à M. Hickman, reprenant à son gré un air sérieux ou enjoué, avec une facilité qui attiroit tous les regards, particulièrement ceux des femmes qui ne cessoient de murmurer tout bas l'une à l'autre leurs expressions d'admiration par des *s'il étoit, mais il est... quel dommage*! et autres bouts de phrases qui au milieu de leur désapprobation ne montroient que trop de goût pour lui.

Il est bien juste que notre sexe serve de jouet et de risée à ces libertins? Pauvres étourdies que nous sommes, sans discernement, et qui se prennent toujours par les yeux! ne suffiroit-il pas d'un peu de réflexion pour nous apprendre que l'homme de mérite doit être modeste, parce qu'il se défie de lui-même, et qu'un pareil misérable doit nécessairement avoir passé par tous les degrés de la corruption, et fait un cours complet de bassesses, avant d'atteindre à cette impassible effronterie? Effronterie qui ne peut venir que du peu de cas qu'il fait de nous, et de la haute opinion qu'il a de lui-même.

Mais notre sexe, en général modeste et timide par lui-même, est trop porté à regarder comme un défaut ce qui fait une de ses premières grâces; et il juge à merveille quand il s'imagine suppléer à ce défaut en préférant un homme qui s'est fait un front qui ne sait plus rougir.

Son entretien avec M. Hickman rouloit sur vous, et sur ses outrages contre votre personne, dont il faisoit l'aveu, quittant légèrement ce sujet sérieux pour y revenir avec la même facilité.

Je perds patience avec un pareil démon, car on ne peut l'appeler un homme. Sûrement il se conduiroit de la même manière par-tout, en présence de qui que ce fût, à l'autel même, si une femme s'y trouvoit avec lui.

Ce sera toujours une règle pour moi, qu'un homme qui ne montre pas à une femme une sorte de vénération respectueuse, la regardera infailliblement et la traitera dans l'occasion avec mépris. Il eut la hardiesse de m'offrir de me tirer à l'écart, mais je le refusai net, et je l'évitai constamment de mon mieux avec l'air du plus souverain mépris : mais c'est un homme que rien ne peut mortifier.

Je souhaitai vingt fois n'être pas venue à cette assemblée. Les hommes, je crois, auroient désiré aussi bien que moi qu'il se fût rompu le cou avant d'y entrer;

car

car on n'avoit des yeux que pour lui. Si peu fat, et pourtant si élégant et si riche dans sa parure ! une si bonne façon dans toute sa personne ; tant d'intrépidité dans son maintien ; tant de sens et de pénétration dans sa physionomie ; tant de gaieté, qui n'avoit rien de grimacier ; quoiqu'il ait voyagé, nulle affectation, nulle recherche, rien d'étranger dans sa frisure ; mais tout ce qui sied à un homme : et son courage si établi, et son esprit tant redouté ; vous pensez bien que les petits-maîtres, (il pouvoit s'en trouver là quatre ou cinq) faisoient une pauvre figure auprès de lui ; et un Monsieur fort grave, charmé sans doute de voir avec quel soin je l'évitois, m'observa que la remarque du poëte étoit juste ; qu'il falloit que la plupart des femmes fussent des libertins dans le cœur, qu'autrement elles ne seroient pas si fort entichées d'un homme d'une aussi mauvaise réputation.

Je lui répondis que la réflexion du poëte et de celui qui l'appliquoit étoit trop générale et annonçoit plus de méchanceté que de mœurs.

Quand ce misérable vit avec quel soin je l'évitois, en m'esquivant toujours d'un bout de la salle à l'autre, à la fin il s'avança hardiment vers moi, comme j'étois à parler avec ma mère et M. Hickman, et il m'adressa devant eux ce discours.

Je vous demande pardon, Mademoiselle ; mais avec la permission de votre mère, il faut absolument que j'aie quelques minutes de conversation avec vous, soit ici, soit chez vous, et je vous conjure de m'en accorder le moment.

Nancy, dit ma mère, écoutez ce qu'il a à vous dire. Vous le pouvez en ma présence ; vous le pouvez dans l'appartement voisin, plus convenablement que de le laisser venir nous trouver chez nous.

Je me retirai dans un coin de la salle : ma mère me suivoit et lui après, tenant M. Hickman sous le bras. Hé bien, Monsieur, lui dis-je, qu'avez-vous à me dire, dites-le moi ici.

J'ai déclaré à M. Hickman, dit-il, combien je me reproche les outrages que j'ai faits à la plus excellente femme qui soit au monde ; et que cependant elle a remporté sur moi, la dernière fois que j'ai eu l'honneur de la voir, un triomphe si glorieux, qu'il doit, joint à mon repentir, avoir appaisé ses anciens ressentimens. Mais je veux absolument et du fond du cœur, trouver un moyen d'obtenir d'elle mon pardon. Mes cousines Montaigu vous en ont déjà instruite. Lady Betty, Lady Sarah et Milord M..... se sont engagés pour ce succès honorable. Je connois votre ascendant sur cette chère créature. Mes cousines m'ont dit que vous leur aviez donné l'espérance

que vous l'employeriez en ma faveur. Milord M.... et ses deux sœurs attendent avec impatience les fruits de cette médiation ; vous devez avoir eu récemment de ses nouvelles. Je me flatte que vous en avez reçu. Voulez-vous avoir la bonté de me dire si je puis me flatter de quelque espoir ?

S'il faut que je m'explique sur ce sujet, apprenez de moi que vous avez brisé son cœur. Vous ne connoissez pas tout le prix de celle que vous avez outragée. Vous ne la méritez pas, et elle vous méprise, comme elle le doit.

Chère Miss Howe, n'aggravez pas par un ton colère des déclarations si cruelles pour moi. Il faut que je sache ma destinée. Je quitterai encore une fois ce royaume, si je la trouve irréconciliable. Mais j'espère qu'elle m'accordera la permission de la voir, pour apprendre mon arrêt de sa propre bouche.

Ce seroit lui donner le coup de la mort à l'instant même, que de vous montrer à ses yeux ; et quel homme vous devez être, d'être encore capable de la regarder en face !

Alors je lui reprochai avec assez de véhémence, comme vous pouvez le croire, sa bassesse et tous les maux qu'il vous a fait souffrir ; la détresse où il vous a réduite ; tous vos amis dont il vous a fait autant d'ennemis ; l'infâme maison où il

vous a conduite ; je touchai un mot de ses lâches et criminels artifices ; l'appareil effrayant avec lequel il vous avoit fait arrêter, et je lui annonçai le déplorable état où est votre santé, et votre résolution de mourir plutôt que de vous unir à lui.

Il ne chercha à justifier aucune partie de sa conduite, hors la scène de votre emprisonnement, et il protesta si solemnellement de son vif repentir de ses mauvais traitemens, s'accusant lui-même sans détour ni ménagement, et se donnant les épithètes qu'il mérite, que je lui promis de vous rendre cette partie de notre conversation, et la voilà maintenant sous vos yeux.

Ma mère, ainsi que M. Hickman, croit d'après ce qui s'est passé entre nous à cette occasion, qu'il est touché au fond du cœur de tous ces torts envers vous. Mais d'après l'ensemble de sa conduite, je suis forcée de l'avouer, il me semble que rien ne peut exciter en lui un repentir qui dure une demi-heure. Cependant je ne doute nullement qu'il ne soit tout prêt à vous épouser ; son orgueil, je le vois, est piqué de se voir refuser, comme le mien s'est offensé de voir que ce misérable ait osé se croire le maître d'avoir une pareille femme dès qu'il le voudroit ; et qu'il faille lui tenir compte, du moins toute sa famille, comme d'une condes-

cendance et d'une sorte d'obligation, de ce qu'il veut bien songer au mariage.

Vous savez à présent, ma chère, la raison qui me fait différer de donner le mot décisif aux dames de sa famille. Ma mère, Miss Lloyd et Miss Biddulph, qui furent curieuses de savoir le sujet de notre entretien secret, (dont je crois qu'il étoit juste en quelque façon de satisfaire la curiosité, surtout ces dames étant de notre intime connoissance,) sont toutes d'avis que vous devez consentir à être à lui. (‖)

Vous voudrez bien ouvrir votre cœur à M. Hickman, et lorsqu'il m'aura communiqué vos résolutions, je vous ouvrirai le mien. En attendant, puisse-t-il m'apporter des nouvelles heureuses de votre santé! c'est l'objet des vœux et des prières les plus ferventes de votre fidelle et tendre amie.

ANNE HOWE.



LETTRE CCCLXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi, 27 Juillet.

APRÈS vous avoir témoigné ma profonde reconnoissance du plaisir que vous m'avez procuré par la visite de M. Hickman avant votre départ, je vous dois, ma très-chère Miss Howe, (dans la sincérité d'une fidelle amitié, qui ne seroit pas ce qu'elle est, si elle n'admettoit pas cette liberté fondamentale,) quelques reproches pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive, que je vous avois priée, après mûre délibération, de donner à la famille de M. Lovelace. Je suis fâchée, ma chère, que vous, qui me connoissez si bien, vous m'obligiez de répéter, que quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne serois jamais rien à M. Lovelace; bien moins puis-je penser à lui, lorsqu'il est probable que je n'ai pas une année de vie. A l'égard du public et de sa censure, vous saurez, ma chère amie, que, quelque prix que j'aie toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir qu'un rang secondaire à l'opinion

du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation est perdue. La manière dont Miss d'Oily a provoqué M. Lovelace à mon sujet, dans une assemblée publique, en est une nouvelle preuve : et que me serviroit-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, et de voir mes années prolongées, si je ne pouvois me justifier à mes propres yeux?

Je vous ai tant reproché dans ma précédente, les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne m'arrêterai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu, entr'eux et vous, quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également, et pour eux et pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités nécessairement contre moi. J'aurois souhaité, ma chère, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux dans une occasion si intéressante pour mon repos. Mais puisque c'est une chose faite, il faut bien que j'en supporte les conséquences. J'ai écrit à ma sœur; je dois redouter plus que jamais sa réponse, supposé même qu'après ce fâcheux incident, elle daigne m'en accorder une. Permettez vous, ma chère, que je finisse là-dessus par une remarque? C'est que dans les occasions mêmes où le zèle de ma tendre amie est louable, il paroît qu'elle a toujours été plus jalouse d'éviter le reproche que la

faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai, en faveur de votre opinion sur la conduite de certains parens dans ces occasions délicates, que souvent une opposition indiscrète cause autant de mal que les folles imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours pour délibérer sur l'offre obligeante d'un l'ogement dans votre voisinage; mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma santé ne cesseroit pas de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsqu'assurément la reconnoissance et l'amitié me feroient regarder une visite que je pourrois quelquefois espérer de ma chère Miss Howe, comme une plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chère, que dans cette grande ville, toute corrompue qu'elle est, on ne manque point d'occasions ni de moyens pour devenir meilleure. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'églises, et je suis jalouse, autant que mes forces me le permettent, de profiter de ces secours. (¶) Voici le plan que je me proposois de suivre, et que j'avois commencé à pratiquer, lorsque ce cruel et dernier outrage me priva à-la-fois de ma liberté et de mes forces.

Quand j'étois disposée à prendre un exercice modéré, je prenois une chaise, et j'allois à l'église de St. Dunstan dans Fleet-street, où il y a des prières à sept heures du matin. Si le temps étoit beau, je me proposois d'aller, en me promenant, à la chapelle de Lincoln, ou de m'y faire conduire en chaise, si le temps n'étoit pas favorable. On trouve dans cette chappelle des prières à onze heures le matin, et le soir à cinq heures. Dans les autres temps je n'aurois pas été plus loin que Covent-garden, où il y a également des prières du matin. (b) Je ne doute pas que la continuation de cette méthode ne serve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer les troubles de mes pensées, et à m'établir dans cette parfaite résignation à laquelle j'aspire; car, je vous avoue que ma douleur et mes réflexions l'emportent quelquefois sur mes forces, et que toute l'assistance que je tire de mes exercices de piété, suffit à peine pour soutenir ma raison. Je suis bien jeune, ma chère, hélas! bien jeune, pour me trouver ainsi abandonnée à ma propre conduite, dans de si malheureuses circonstances.

Un autre motif, qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'est la crainte des nouveaux différends qui pourroient naître à mon occasion, entre votre mère et vous. A la vérité, si vous étiez actuel-

lement mariée, et que l'honnête homme, (qui auroit droit alors à votre affection,) souhaitât, comme vous, de me voir plus proche de votre demeure, je ne sais pas si je serois capable de résister; car quoique mes autres raisons soient d'une importance qui conserveroit peut être tout son poids, lorsque je quitterois Londres pour vous faire ma visite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je pusse me refuser la satisfaction d'y demeurer.

Je vous envoye la copie de ma lettre à ma sœur, et j'espère que vous la trouverez écrite dans un véritable esprit de repentir. Tels sont du moins mes sentimens. Ne m'accusez pas d'y prendre un ton trop humble. Un enfant, qui se reproche d'avoir malheureusement offensé ceux dont il tient le jour, ne sauroit trop s'humilier. S'il arrivoit que, plus irrités encore par ces dernières libertés, dont vous me faites l'aveu, ils réservassent à ma lettre le mépris du silence; (car on ne m'a pas encore favorisée d'une réponse) je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, surtout lorsque c'est la première fois que je m'adresse à eux par ma sœur. (¶) J'ai moi-même souvent censuré la hardiesse de ceux qui en demandant une faveur qu'on est libre d'accorder ou de refuser, se donnent la liberté de s'offenser du refus, comme si la personne à qui on demande, n'avoit

pas autant de droit de refuser, qu'ils en peuvent avoir de demander. (☞) Mais s'ils me font la grâce de me répondre, et que ce soit dans des termes que la vivacité de votre amitié me feroit craindre de vous communiquer, vous devez, ma chère, réprimer votre penchant à les blâmer. Considérez qu'ils ignorent ce que j'ai souffert; qu'ils sont pleins d'un juste ressentiment contre moi, juste au moins pour eux, s'ils le croyent ainsi : et ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. — Après tout, que peuvent-ils faire pour moi? Ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. A quoi servira-t-elle, qu'à redoubler leur douleur, que leur ressentiment a peut-être soulagée? Leur pitié sera-t-elle capable de rétablir ma réputation? Cette pitié sera-t-elle une éponge qui puisse effacer de l'année ces cinq derniers mois de ma vie? (*)

(¶) Ce que vous me dites de la légéreté et de la gaieté folle avec lesquelles M. Lovelace s'est conduit chez le Colonel, ne me surprend nullement, ayant su qu'il avoit le courage d'y aller; connoissant quelles personnes y étoient *invitées* et *attendues*. Tout ce qui me surprend, et ce qui me surprend beaucoup, ma chère, c'est que Miss Howe puisse

(*) Elle date de l'époque de son premier rendez-vous donné à Lovelace.

s'imaginer que je puisse songer à un pareil homme pour mon mari. Le pauvre malheureux ! J'ai pitié de lui, en le voyant voltiger ainsi de place en place ; abuser des talens qui lui avoient été donnés pour un usage vertueux ; prendre l'étourderie, et l'irréflexion pour du courage ; et danser, sans crainte du danger, sur le bord d'un précipice. Mais ce qui m'affecte en effet, et m'alarme cruellement, c'est sa menace de venir me trouver. Je ne puis renoncer à l'espérance que j'ai de ne le revoir jamais, jamais dans ce bas monde.

Puisque vous avez tant de répugnance, ma chère, à faire passer ma réponse négative aux dames de sa famille, je vous demanderai seulement la complaisance de leur faire parvenir la lettre que je vais enfermer dans celle-ci : elle vous est adressée, parce que c'est à vous que ces dames se sont adressée elles-mêmes dans cette occasion ; mais vous l'enverrez à celle d'entr'elles que vous aimerez mieux, à votre choix. (♮)

Je me recommande aux prières de ma très-chère Miss Howe, et je renouvelle, en finissant, mes remercîmens les plus tendres pour la visite de M. Hickman, aussi-bien que mes vœux pour votre bonheur mutuel, et pour la prompte célébration de votre mariage.

CL. HARLOWE.

(¶) LETTRE CCCLXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

(Incluse dans la précédente.)

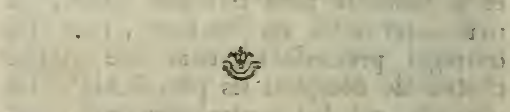
Jeudi, 27 Juillet.

MA très-chère Miss Howe ; puisque vous paroissez avoir tant de répugnance à acquiescer à ma résolution décidée, que je vous ai déclarée, aussitôt que j'ai été en état de tenir la plume, je vous demande en grâce de faire connoître, ou par cette lettre, ou par tout autre moyen que vous jugerez convenable, aux respectables dames, qui se sont adressées à vous en faveur de leur parent, que, malgré ma reconnoissance infinie de l'opinion généreuse qu'elles ont conçue de moi, je ne puis cependant consentir *à sanctifier* en quelque sorte les infractions répétées de tous les devoirs moraux, dont s'est rendu coupable M. Lovelace, et à hasarder mon bonheur futur, en m'unissant avec un homme, dont les outrages prémédités, dans une longue chaîne de complots les plus lâches et les plus vils, m'a fait perdre toutes mes espérances de bonheur en ce monde.

Et lui-même, lorsqu'il réfléchit sur ses actions, est sûrement forcé de rendre témoignage à la justice, comme à la bienséance de ma résolution. Ces dames en feroient autant, j'ose le dire, si elles connoissoient toute ma malheureuse histoire.

Faites-moi l'amitié de leur dire que je me trompe moi-même, s'il n'est pas vrai que ma résolution soit plus l'effet de mes principes que du ressentiment, malgré l'ingratitude et la barbarie, avec lesquelles il m'a traitée. Je ne peux donner une plus forte preuve de la vérité de ce motif, qu'en déclarant, que je *peux* et que je *veux* lui pardonner, sous cette simple condition, bien facile à remplir, qu'il ne me tourmentera plus. Quelle que soit la voie que vous préfériez, pour leur communiquer cette déclaration, je vous prie d'assurer de mon respect les dames de cette noble famille, ainsi que Milord M.... Et vous, ma chère, croyez que je serai jusqu'au dernier instant de ma vie, votre obligée et affectionnée pour jamais,

(¶) CLARISSE HARLOWE.



(¶) LETTRE CCCLXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Vendredi, 28 Juillet.

J'AI à répondre à trois de tes lettres (*); mais je suis incertain, si je dois te gronder pour tes impitoyables réflexions, ou te remercier de tes détails circonstanciés, dont je te sais gré, ainsi que de ta grande exactitude. Au reste, je savois si bien dans mon temps faire pleurer et rire dans la même minute mes chères dulcinées. On voyoit le sourire percer sur une de leurs jolies joues, avant que la première larme pût couler sur l'autre; pourquoi donc ne pourrois-je pas t'applaudir et te maudire dans le même moment? Allons, reçois ce double tribut dans la même lettre, et tout ce qui va sortir de ma plume, que j'abandonne à son libre cours.

Combien de fois n'ai-je pas confessé ingénument mes péchés contre cette excellente créature? Et cependant jamais tu ne me ménages, toi, qui ne vaux pas mieux que moi. Puisque je gagne si peu par mes aveux, j'ai grande envie de

(*) Voyez Lettres CCCLXIV, CCCLXV et CCCLXVI.

faire moi-même mon apologie. J'ai pour moi plus d'un exemple, non-seulement dans l'histoire ancienne et moderne, mais encore dans les mœurs et coutumes ordinaires ; et je prétends cependant ne rien répéter ici de ce que j'ai déjà cité pour ma défense.

Je suis d'humeur de laisser ma plume se livrer à toute sa folie. D'abord, l'histoire ancienne m'y autorise. Penses-tu en effet que je n'aye pas autant de droit au pardon de Miss Harlowe, qu'en pouvoit avoir le héros de Virgile à celui de la reine Didon ? Car, avec quelle ingratitude ce triste galant, ce vagabond ne s'est-il pas conduit avec une princesse si bonne, si hospitalière, qui lui avoit d'elle-même et si généreusement accordé les dernières faveurs ? — D'aller s'enfuir comme un voleur ! d'où est venu, à ce que je crois, l'épithète ironique de *fidelle Troyen* (*), dont on se sert encore de nos jours. Je sais qu'il prétexta l'ordre des dieux ; mais c'étoit un mensonge : les dieux pouvoient-ils lui donner la commission d'aller dépouiller d'autres princes de leurs royaumes et de leur vie même ? Et cependant vous voyez ce parjure traité à chaque page de *pieux Enée* par le poëte immortel qui le célèbre.

(*) *A Trojan, un Troyen* est une épithète de mépris et d'injure qu'on rencontre fréquemment dans Shakespeare.

Quand Miss Harlowe devroit mourir de chagrin, (ce dont le ciel nous préserve!) de la manière dont elle a été traitée, (pour ne rien dire ici du ressentiment de son orgueil trompé : et c'est pourtant là la vraie cause à laquelle il faudroit attribuer sa mort plutôt qu'à un sentiment juste et raisonnable,) dis-moi, son sort peut-il entrer en comparaison avec celui de l'infortunée Didon? Et lui ai-je, moi, la moitié des obligations qu'Enée avoit à la reine de Carthage? Celle-ci avoit mis toute sa confiance dans son amant; l'autre, aucune. Et puis, qui ai-je dépouillé? à qui jamais ai-je fait tort? loin d'avoir ôté la vie à personne, j'en ai fait don à son indigne frère, tandis que ce Troyen vagabond a détruit des milliers de ses semblables....... Et pourquoi ne serois-je pas le *pieux Lovelace*, aussi-bien qu'il étoit le *pieux Enée*? Car, penses-tu que, s'il étoit arrivé un embrâsement, je n'eusse pas, si cela avoit été en mon pouvoir, sauvé des flammes mon vieux Anchise, comme il fit le sien de l'incendie de Troye, même aux dépends de ma *Creüse*, si j'avois eu une femme de ce nom?

Mais passons à un exemple plus moderne, bien fait pour me justifier. Ai-je traité Miss Harlowe, comme notre fameuse reine pucelle, (c'est ainsi qu'on l'appelloit,) traita une personne de son

propre sang, une reine sa sœur, qui s'étoit jetée sous sa protection, en fuyant ses sujets rebelles, et qu'elle tint prisonnière pendant dix-huit années, pour finir par lui faire trancher la tête? Malgré cela, n'est-elle pas nommée *pieuse* par les honnêtes protestans; et ne l'appellent-ils pas spécialement *leur reine*?

Quant à la coutume, qui se pratique journellement, écoute-moi encore..... Dis-moi, quel est l'homme qui, se trouvant le maître de satisfaire sa passion dominante, quelle qu'elle soit, s'en refuse le plaisir? Laissons aux réflexions postérieures, et si c'est un grand, à ses flatteurs, le soin de trouver ensuite une raison qui l'excuse; et même, en considérant ce que j'ai fait de pis à cette dame, combien d'hommes ont cherché, comme moi, par des liqueurs fortes, à enivrer d'abord, pour triompher après? Qu'importent la nature et l'espèce des ingrédiens du breuvage, puisque c'est toujours le même but? Somme toute, je te dirai que ni la reine de Carthage, ni la reine d'Ecosse n'auroient jamais songé à se plaindre, si on ne les avoit pas traitées plus cruellement que je n'ai fait la reine de mon cœur. Et n'aspirai-je pas de toute mon ame à réparer le passé par le mariage? Crois-tu que le pieux Enée eût rendu une si belle justice à sa Didon, si elle avoit vécu? Allons, allons,

Belford, que le vulgaire se chausse la tête de ses fausses notions ; je suis par comparaison un homme très-innocent.

Si je suis parvenu par ces raisonnemens et autres semblables, à tranquilliser ma conscience, c'est avoir gagné une grande victoire ; car, que m'importe le monde et ses opinions ?

A présent je vais examiner en paix tes lettres. Je me flatte que tu as plaidé ma cause avec une honnête énergie, (*) lorsqu'elle t'a remis si généreusement mes lettres pour me les rendre ; mais je te soupçonne d'abandoner un peu trop vîte ton client. Et puis, tu portes une figure si malheureuse, une mine qui provoque plutôt le refus, qu'elle n'inspire la persuasion ; et tu es un si pauvre homme, si hésitant, marmottant, bégayant d'une voix timide et embarrassée, que j'attribuerai mon mauvais succès, si je succombe, bien plus à ta maladresse et à la mine disgracieuse de mon avocat, qu'au vice de ma cause. D'ailleurs, tu n'as pas la ressource de l'énergie que ces hommes de notre espèces savent donner à leurs argumens : car elle ne t'aura pas permis de jurer ! tu es de plus un lourdaut d'une conception lente et sans idées : supportable seulement au second rebond, mais horriblement stupide pour

(*) Voyez Lettre CCCLXV.

l'impromptu. Ce sont là de grands désavantages quand il faut se mesurer avec une pareille femme ; et un plus grand encore, c'est l'irrésolution de ton ame, actuellement flottante entre les vieux péchés et la nouvelle réforme. Cela te met vis-à vis d'elle dans la même position, où l'on m'a dit à Leipsick que fut Martin Luther, à la première dispute qu'il lui fallut soutenir en public contre Eckius, pour défendre sa doctrine prétendue nouvelle. Car Martin n'étoit alors qu'un bien pauvre et bien chétif réformateur. Il tenoit à quelques dogmes qui par une conséquence naturelle rendoient les autres insoutenables, ensorte qu'Eckius, dans certains points eut l'avantage sur lui : mais ensuite il nettoya son ouvrage en renonçant à tout ce qui lui faisoit obstacle, et alors sa doctrine courut toutes les places. Depuis il ne fut jamais embarrassé, et il déclaroit hardiment qu'il la défendroit à la face des hommes et des anges : ses amis voulant le détourner du danger de s'exposer à paroître devant l'empereur Charles V à Spire, il répondit : y eût-il à Spire autant de diables qu'il y a de tuiles sur les maisons, j'irois. Réponse toujours admirée depuis par les protestans Saxons.

Puisque ta malheureuse gaucherie détruit la force de tes argumens, je pense que tu aurois mieux fait, du moins quant

à présent, de t'abstenir de la presser d'accepter la réparation que j'offre. Je crains qu'en l'importunant et la fatigant sans cesse de la prière de me pardonner, tu ne la rendes plus obstinée dans ses refus de le faire; et après, uniquement pour l'honneur d'être conséquente, elle sera forcée de persister dans une résolution tant de fois déclarée : au lieu qu'en la laissant à elle-même, le temps et une meilleure santé, en lui rendant ses forces et sa vivacité, ranimeront ses ressentimens: ses ressentimens la conduiront à des plaintes véhémentes; cette véhémence s'appaisera et se changera en reproches et en discours: alors mes amis interviendront en ma faveur et seront garans de mes sentimens; et toutes nos peines finiront. Tel est le cours naturel des choses.

Je ne peux te souffrir pour ton obstination à désespérer de son rétablissement, (*) et cela, contre l'avis du médecin et de l'apothicaire. Le *temps*, dis-tu dans l'expression de Congrève, ne fera qu'augmenter le poids de ses afflictions : mais par quelle raison? ne sais-tu pas que cette phrase, si contraire à l'expérience journalière, regarde une personne dont la passion est dans toute sa violence! alors tout homme profondément affligé croit la même chose : mais

(*) Voyez Lettre CCCLXV.

tu fais des poëtes que tu lis l'usage que les enthousiastes font de *l'Ecriture*. Tout ce qui présente l'allusion la plus éloignée au sujet qu'ils traitent, est pris par eux pour l'évangile, quelque peu de rapport qu'ait le passage au but général et avec l'espèce particulière. C'est ainsi que j'ai entendu une fois un enthousiaste en chaire se déclarer hautement pour être un *chien mort*, tandis que tout l'auditoire, hommes, femmes et enfans, étoient bien convaincus du contraire en l'entendant aboyer.

Je t'annonce que s'il n'y a pas d'autre moyen, je suis décidé, en dépit de tes airs tragiques et de tes promesses contraires données en mon nom, d'aller la voir moi-même. J'ai vu s'appaiser face à face plus d'une querelle que l'éloignement auroit entretenue et aigrie. Tu seras un plus grand fou que le fou du *conte du tonneau*, si tu agis pour traverser cette entrevue. En un mot, je ne puis soutenir l'idée qu'une femme que j'ai une fois enchaînée à moi avec les liens de soie de l'amour, s'échappe de mes mains et puisse, tandis que mon cœur brûle pour elle de la plus violente passion, me mépriser et défier l'amour et moi. Tu ne saurois imaginer combien je te porte envie, et à toi, et à son médecin et à son pharmacien et à tous ceux que j'apprends qui sont admis chez elle et qui

jouissent de sa conversation. Je désire d'être tantôt l'un de vous, tantôt l'autre, tour à tour. Ainsi, si nul autre moyen ne réussit, je veux absolument la voir. Je vais te faire part d'un admirable expédient qui vient de m'entrer tout à-l'heure dans la tête, pour sauver l'honneur de ta promesse et de la mienne.

Mde. Lovick est, dis-tu, une bonne femme. Si la santé de la chère dame empire, il faut qu'elle lui conseille d'envoyer chercher un curé pour prier à côté de sont lit. Et moi, déguisé de façon à n'être reconnu de personne, ni de cette femme, ni de Clarisse, ni de toi-même, (car cela pourroit arriver,) je m'arrangerai pour être le curé, dans le costume ordinaire et revêtu de la soutane ecclésiastique. J'ai endossé jadis, pour certain projet, l'habit canonial, et on a jugé que j'avois fort bon air dans cet accoûtrement : mon large castor avec sa rosette m'alloit à merveille, et je fus admiré en tout point par tous ceux qui me virent.

Il me semble que ce sera un charmant à propos que de me voir à genoux à côté de son lit, (et je suis sûr de prier de bon cœur) le livre de prières à la main, commencer à réciter l'office des agonisans, pour le rétablissement de la santé de la chère dame, et finir par l'exhorter à la charité et à me pardonner à moi-même.

Je réfléchirai à cette idée : mais sous quelque forme que je me présente, tu peux bien être certain d'une chose, c'est que je t'instruirai auparavant de ma visite, afin que tu puisses t'arranger pour ne pas te trouver là, et paroître ne rien savoir. Cette précaution sauvera l'honneur de ta parole : quant à la mienne, peut-elle prendre de moi une plus mauvaise opinion que celle qu'elle en a à présent ?

Un attribut inséparable du véritable amour et du profond respect, c'est suivant tes sublimes principes (*) l'absurdité et la gaucherie. Il est étonnant que tu veuilles te ranger dans la classe de ces mortels égoïstes, qui prennent la mesure du juste et de l'injuste sur ce qu'ils se trouvent être, et ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être. Ainsi la gaucherie est une perfection dans un homme gauche ! A ce compte, jamais homme ne fera rien de travers : mais je prétends, moi, qu'un maladroit fera tout maladroitement, et, s'il te ressemble, quand il aura fait quelque sottise, il se tourmentera la cervelle pour trouver des excuses aussi maladroites que sa première bévue. L'amour respectueux inspire des actions dignes de lui ; et celui qui ne peut le montrer, lors même qu'il a sérieusement l'envie de le prouver, ne peut êrre qu'une créa-

(*) Voyez Lettre CCCLXIV.

ture

ture grossière et brute, un parfait Belford, et n'a sûrement point d'amour..... Mais je te vois ici me jeter au nez ta belle et ingénieuse remarque, que l'extérieur est ce qu'il y a de meilleur en moi, et ce qu'il y a de pis en toi; et que si je veux réformer mon ame, tu verras à corriger ton maintien.

Je t'en prie, mon bel ami, n'attends pas si long-temps, et commence à te mettre un peu mieux dès que tu quitteras le deuil; car pourquoi veux-tu prévenir à ton désavantage tous ceux qui te voient pour la première fois? On ne se défait pas aisément des premières préventions sur ce qui plaît ou déplaît. Les gens sont portés à aller, pour ainsi dire, à la quête des raisons qui peuvent confirmer leurs premières impressions, et cela pour faire honneur à leur propre sagacité, et tout le monde n'a pas la noble ingénuité d'avouer sa méprise, lorsqu'il reconnoît qu'il s'est trompé. Tu es toi-même un adepte dans la prétendue science de connoître les hommes à leur physionomie, et quand il t'arrivera de donner à gauche, tu t'étudieras à trouver quelques raisons pour te faire accroire qu'il étoit plus probable que tu avois rencontré juste, et tu épieras dans la personne que tu as censurée au premier abord, tous ses mouvemens, ses actions, ses paroles et ses sentimens, pour y dé-

terrer des preuves qui puissent te servir à appuyer ton premier préjugé et à y persister. Or, comme tu sais que c'est rarement à l'avantage des gens que tu te trompes, l'espèce humaine est si vile, qu'il y a tout à parier que tu rencontreras juste cinq ou six fois en voyant du mauvais côté; et peut-être n'as-tu d'autre raison de te complimenter sur ta pénétration, que de deviner le cœur des autres par le tien.

Voilà sermon pour sermon, et j'espère que si tu goûtes le tien, tu me remercieras du mien, d'autant plus qu'il peut servir, si tu veux, à ton amendement: car il est calculé pour ton méridien.

Ainsi la jeune dame attache ma destinée à la lettre qu'elle vient d'écrire à Miss Howe, et il paroît qu'elle lui a expliqué ses raisons pour ne vouloir pas de moi: je brûle de connoître le contenu de cette lettre; mais j'ai grande espérance qu'elle aura exprimé son refus, de manière à laisser croire qu'elle n'a besoin que d'être persuadée du contraire pour se réconcilier avec elle-même. Je pourrois faire quelques observations assez plaisantes sur deux passages de sa méditation; mais quelque pervers qu'on me croye, je n'ai jamais été assez abandonné, pour tourner en ridicule, ni même pour traiter avec légéreté les choses sacrées. Je regarde comme le dernier degré d'une

mauvaise éducation, de plaisanter sur des sujets, que le monde a généralement en vénération et qu'il appelle *divins*. Je ne voudrois pas même rire de la mythologie des payens devant un payen, malgré les absurdités dont le ridicule frappe tout observateur ordinaire; et même, quand j'étois à Rome, ou dans d'autres pays papistes, jamais il ne m'est arrivé de me conduire indécemment à ces cérémonies qui étoient fort étranges pour moi; car je voyois une foule de personnes qui en étoient vivement affectées et en apparence fort édifiées: je me contentois alors de réflechir que, quoiqu'elles fussent au-delà de mon intelligence, si elles pouvoient être de quelque avantage au bien commun, il y avoit en elles assez de religion ou du moins de raisons politiques pour les mettre à l'abri des traits d'un impie, qui auroit d'ailleurs du bon sens et une honnête éducation.

C'est par le même principe que je n'ai jamais fait éclater mon dégoût d'une pièce nouvelle par du tumulte ou des clameurs, quelque peu intéressante qu'elle me parût: d'abord je me disois que chacun avoit droit de voir et d'écouter en paix une pièce pour son argent; ensuite comme le théâtre, (cet abrégé du monde) étoit composé du parterre, des loges et de la galerie, je songeois qu'il étoit bien difficile que parmi une assem-

blée si nombreuse et si mêlée, il ne se trouvât pas quelques spectateurs à qui la pièce, quelle qu'elle fût, ne fît plaisir; et que dans ce cas, ces personnes avoient autant de droit de jouir sans trouble de leur opinion, que moi de la mienne.

Ainsi la seule marque que je donnasse que la pièce me déplaisoit, c'étoit de n'y pas retourner; chacun est libre d'aller ou de ne pas aller voir une pièce; mais on n'a pas la même excuse pour exprimer son dégoût par des clameurs, que si l'on étoit contraint d'y aller malgré soi.

Je me suis toujours, tu le sais, déclaré contre ces libertins sans cervelle et sans fonds, qui ne pouvoient faire valoir leurs prétentions à *l'esprit*, que sur deux sujets auxquels tout homme qui a le *bon esprit* dédaigneroit d'avoir recours, l'impiété et l'obscénité. Cela choque nécessairement les oreilles de tout homme et de toute femme sensés, sans servir à rien, qu'à déceler une ame vile et entièrement pervertie. Avant même que j'eusse fait la connoissance de ce brutal de Mowbray, espèce de mentor qui ne me fait pas beaucoup d'honneur, j'étois bien éloigné de me permettre, comme je fais à présent, ce flux de juremens et d'imprécations : il fallut bien que je renchérisse sur lui quelquefois, pour le tenir dans la subordination vis-à-vis

de moi, son chef; et vraiment je me gronde souvent moi-même de l'abus que je fais de ce jargon insensé, aussi grossier qu'inutile, et dans lequel nous sommes surpassés de bien loin par la canaille. Tout mon vice, se sont les femmes et l'amour des intrigues, et je m'étonne beaucoup comment j'ai pu donner dans ce langage indécent et choquant: d'autant plus qu'à parler en général, il s'en faut bien qu'il serve à mes vues principales. Seulement de temps à autre on rencontre quelque jeune novice, qui a l'air persuadée que la parure, les juremens et les imprécations sont les signes caractéristiques de cette humeur libertine, qu'elle se sent encline à préférer: dans le vrai, c'est-là le seul mérite dont puissent se vanter quelques-uns de ces jeunes étourdis, qu'on appelle des roués et de jolis cavaliers. Mais quelles femmes ce doit être, que celles qui peuvent se sentir de l'attrait pour ces débauchés sans ame! la scélératesse ornée de l'esprit est à peine tolérable; mais sans lui, elle est également révoltante et méprisable.

Voilà encore un sermon pour ton sermon, et tu seras porté à croire que je me réforme aussi. Mais il n'est pas question de cela. Si cette morale venoit d'un trait de lumière tout nouveau qui se fût fait jour dans mon ame, comme

il me paroît que c'est le cas où tu es, on pourroit craindre quelque chose de semblable ; mais telle fut toujours ma façon de penser, et je te défie, toi et tous tes confrères, de me citer un temps où j'aie jamais tourné la religion en ridicule, ou parlé un langage obscène. Au contraire, tu sais combien de fois j'ai reprimandé Mowbray, cet ours en amour, et ce fat de Tourville, et toi-même aussi, pour ce que vous appeliez des mots à double entente. En amour, comme dans tout ce que requéroit le rôle et les mâles sentimens d'un homme, ç'a toujours été ma maxime, d'agir plutôt que de parler ; et je puis t'assurer, que les femmes elles-mêmes, excuseront toujours plutôt l'un que l'autre. Quant à l'admiration que tu montres pour l'écriture sainte, tu as certainement bien raison. Mais il me paroît étrange que tu ayes ignoré si parfaitement la beauté de ces livres et leur noble simplicité, jusqu'à ce jour. Leur antiquité aussi me les a toujours fait respecter. Comment s'est-il fait que par cette raison, ou par une autre, tu n'en ayes pas au moins fait une lecture?

Je veux te conter une courte histoire que je tiens de mon précepteur, qui vouloit me prévenir contre une admiration sotte et ignorante, au sortir du collége, lorsque j'irois dans le monde, ou que je voyagerois.

Il me raconta que la première fois que la *fête d'Alexandre* par Dryden lui tomba dans les mains, elle lui fit un plaisir extraordinaire, et que n'en ayant jamais entendu parler, il crut, comme toi sur la bible, avoir fait une nouvelle découverte; il s'empressa de courir au rendez-vous qu'il avoit avec plusieurs beaux esprits, (car il étoit alors à Londres) dont l'un étoit un critique célèbre, qui avoit selon lui plus de mérite que de bonheur, parce que tous les petits apprentifs littérateurs, dont les écrits ne pouvoient soutenir l'épreuve de la critique, se liguoient ensemble et faisoient cause commune pour l'écraser comme un dogue enragé

Mon jeune Maître (car il étoit jeune alors) se mit à louer avec emphase cette pièce inimitable; et il se donnoit les airs d'un mérite de la seconde classe, pour le talent qu'il avoit eu d'en sentir toutes les beautés.

Le vieux Aristarque l'écouta jusqu'au bout en souriant, et le jeune écolier prit ce sourire pour un signe d'approbation; mais après qu'il eût fini de parler, il eut le chagrin de s'entendre adresser cette mortifiante apostrophe: Par la mordieu, Monsieur, où avez-vous donc vécu jusqu'à ce jour, avec quelle espèce de société avez-vous conversé, quelque jeune que vous soyez, pour n'avoir entendu

parler qu'aujourd'hui de la plus belle pièce qui soit dans la langue anglaise ?

Cet anecdote fit une si grande impression sur moi, qui avoit le cœur fier, et qui voulois absolument passer pour un jeune homme instruit, que je me fis dès lors ces deux règles de conduite : La première étoit que toutes les fois que je me trouvois dans une société, où il y avoit des étrangers, de les écouter tous parler avant de me donner la liberté de jaser moi-même ; la seconde, si je trouvois quelqu'un d'eux au-dessus de ma portée, d'abandonner toute prétention aux nouvelles découvertes, me contentant de louer ce qu'ils louoient, comme des beautés qui m'étoient familières, quoique j'en entendisse parler pour la première fois ; et c'est ainsi que je me suis acquis par degrés la réputation d'un homme d'esprit. Ensuite lorsque je me donnai libre carrière, que j'abandonnai les livres et les conversations savantes, et que je me rencontrai avec quelques-uns de nos confrères qui sont maintenant errans dans le Tartare, et avec d'autres gens de cette trempe, tels que Belton, Mowbray, Tourville et toi, alors j'étalai mon propre fond ; et j'étois précisément dans le cas où l'on m'a dit qu'étoit sir Richard dans les derniers jours de sa vie : je me glorifiois d'être l'empereur de la bande ; car après avoir

sondé leur profondeur à chacun, et ne craignant d'autre rival que toi, sur qui je gagnai aussi l'avantage, au moins par la gaieté et la vivacité de mon imagination; je me sentis tout fier, comme le Caton d'Addison, de donner des loix à ce petit sénat.

Je reviens à toi tout à l'heure. (¶)

(¶) LETTRE CCCLXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Je viens de me justifier de toute intention de plaisanter de ma bien-aimée; elle est, comme tu le remarques très bien, parfaitement assortie à sa position, du moins d'après la peinture qu'elle et toi en font. Je ne puis m'empêcher d'exprimer le plaisir que m'ont fait un ou deux versets: la *flèche*, Belford, et le *malheur qu'elle redoutoit*, ont fondu sur elle. Cela m'enhardit à espérer un événement, que je serois bien surpris qui n'arrivât pas. En un mot, et pour te parler en bon anglais, c'est que la chère créature est sur la voie de devenir maman.

Ce maudit emprisonnement m'a fait plus de peine que tout le reste, à cause des suites fâcheuses que ses frayeurs

pourroient avoir dans cette circonstance si désirée de moi. Ce seroit l'orgueil de ma vie, de prouver dans cette charmante statue de glace, le triomphe de la nature sur les principes, et d'avoir un petit Lovelace d'un si bel ange. Je me flatte qu'à la considération du petit nouveau né, elle consentira à vivre et à le légitimer. Quel mérite n'auroit pas ce petit chérubin, à qui ses parens devroient tous deux, même avant sa naissance, un bienfait que ni l'un ni l'autre ne pourroient jamais assez reconnoître? Si je pouvois être sûr de cette bonne fortune, je n'aurois plus ni inquiétude, ni peine sur son rétablissement. Je dis *peine*; car, si elle devoit mourir...... mourir!..... l'abominable mot! que je l'abhorre! Je suis intimément persuadé que je serois le plus malheureux des hommes. Quant à son invocation de la mort, elle a trouvé sous sa main les termes propres à énoncer son désir dans le bon et honnête Job; autrement elle n'auroit jamais su s'exprimer avec tant de force et d'énergie.

Sa piété innée, comme je l'ai observé plus d'une fois, ne lui permettra jamais d'abréger elle-même ses jours, ni par un acte violent, ni par abandon d'elle-même. Elle a l'ame trop noble; et elle l'auroit déjà exécuté, si elle avoit jamais pu concevoir pareil dessein. Car de se porter à cette extrémité, comme cette

matrone de Rome, après que le mal est fait, et que cette violence ne peut remédier à rien; surtout lorsque l'homme, fût-il un Tarquin, comme quelques-uns pourroient m'en croire un dans cette occasion, n'est pas un Tarquin armé du pouvoir, et qu'il ne s'agit pas ici d'un point d'honneur naturel; c'est une extravagance, dont elle est incapable; elle a trop de bon sens.

D'ailleurs, comme je faisois l'observation dans un cas semblable, il y a quelque temps, à l'époque où cette méditation a été écrite, elle étoit dans la plus grande détresse, sans en voir le terme. Tout étoit ténèbres et erreur autour d'elle; d'ailleurs, n'est-il pas en son pouvoir de me rendre peine pour peine, tourment pour tourment? La vengeance, Belford, a engagé bien des femmes à chérir une vie que, sans ce motif, le chagrin et le désespoir auroit tranchée.

Après tout, la mort n'est pas un parti si facile à choisir, que le peint Job dans ses calamités, et la désirer uniquement par le dépit des traverses qu'on essuye dans ce bas monde, n'annonce pas une ame droite et vertueuse (*), n'en dé-

(*) M. Lovelace ne pouvoit pas savoir que Clarisse fût aussi pénétrée de la solidité de cette doctrine qu'elle l'étoit réellement. Car dans la lettre CCCLXII à Mde. Norton, elle dit: « n'allez pas vous imaginer que cette révolution

plaise à la chère dame, et quoiqu'elle en puisse penser. Toi, Belford, et moi, quoique dans la chaleur du ressentiment et de la passion, nous soyons prêts à nous exposer sans effroi à des dangers, qui peuvent être suivis d'une mort soudaine et violente, quand le point d'honneur nous appelle, nous frissonnerions de peur, en la voyant de sang froid et avec toute notre raison, approcher lentement dans une maladie de langueur, qui auroit affoibli nos esprits.

Aussi lisons-nous qu'un fameux général françois (si ce n'est le maréchal de Biron, sous le règne d'Henri IV, j'ai oublié son nom,) qui avoit affronté avec intrépidité ce hideux fantôme en cent occasions dans les combats, se conduisit comme le dernier des lâches, lorsqu'ayant été condamné à perdre la vie, pour crime de trahison, il se vit, au milieu de l'effrayant appareil du supplice et des gardes qui l'entouroient, conduire à l'échafaud.

» dans ma façon de penser provienne d'une hu-
» meur noire et mélancolique, quoiqu'elle ait été
» amenée par le renversement de mes espérances à
» mon entrée dans le monde, qui dès le pre-
» mier abord m'a montré son mauvais côté, dans
» sa laideur naturelle. J'espère qu'elle s'est établie
» sur des racines plus solides et que ses fruits dé-
» montreront à mes parens ainsi qu'à moi-même,
» qu'elle provient d'une meilleure tige. »

Les poëtes ont raison de dire : « ce » ne sont pas les leçons stoïque apprises » par cœur, ni l'emphase des mots sen- » tentieux, ni les dissertations pédantes- » ques, qui peuvent nous soutenir dans » cette heure terrible. Les livres ont en- » seigné aux lâches à parler en braves ; » mais lorsque le moment de l'épreuve » arrive, ils reculent et restent conster- » nés d'effroi. »

Rien n'est plus vrai. On devient alors le vieillard de la fable avec son fagot. La chère Dame a bien lu son Shakespeare, ce poëte sublime, l'orgueil et la gloire de notre Angleterre ; et elle doit quelquefois raisonner dans ses pensées, en empruntant ses expressions, si grandes et si fortes, que le sujet, tout inspirant qu'il peut être, ne peut rien produire au-dessus.

« Oui ; mais mourir, et aller on ne » sait où ; être gisant et pressé dans une » froide tombe, et y tomber en corrup- » tion ; perdre le mouvement, et cette » chaleur douée de sentiment, pour de- » venir une argile insensible ; tandis que » l'ame, accoutumée ici bas à de si douces » jouissances, se baignera dans des flots » brûlans, ou se verra fixée dans des ré- » gions de glaces éternelles ; ou empri- » sonnée dans les vents invisibles, ou » violemment emportée par les ouragans, » et précipitée sans repos et sans fin de

» globes en globes, ou subir des états » plus affreux que le plus affreux de » ceux que la pensée vagabonde et in- » certaine imagine dans ces songes qui » font pousser un cri d'effroi ; oh ! cela » est trop horrible ! La vie de ce monde » la plus odieuse, la plus chargée de » travaux et de peines, que la douleur, » ou la vieillesse, ou la misère, ou le » cachot puisse imposer à la nature, est » encore un paradis délicieux auprès » de ce que nous appréhendons de la » mort. » (*)

Je vois par une de tes trois lettres, que ma bien-aimée a su, par M. Hickman, quelques détails de mon entrevue avec Miss Howe chez le Colonel Ambroise. J'ai passé là des momens fort agréables, malgré les plaisanteries cruelles que m'ont lancées quelques personnes de l'assemblée. Je suis cependant assez mécontent de voir que notre histoire soit si généralement divulguée parmi nos médisans de l'un et de l'autre sexe : c'est bien sa faute à elle seule : et il n'y a sûrement jamais eu une aussi bisarre petite créature au monde. Ne pas savoir garder elle-même son secret, lorsqu'il ne peut lui revenir aucun bien de le publier, et lorsqu'on ne voit pas qu'elle ait dessein de s'attirer

(*) Shakespeare. Mesure pour mesure, acte 2, Scène 3.

des amis ou de la pitié, et à moi des ennemis en le divulgant ! Dis-moi, Belford, tout son sexe ne doit-il pas rire sous l'éventail, en voyant sa foiblesse ? Que deviendroit la paix de l'univers, si toutes les femmes se mettoient en tête d'imiter son exemple ! Comme les chefs de famille passeroient bien leur temps ! leurs femmes étourdissant sans cesse leurs oreilles de leur aveux, leurs filles des leurs, leurs frères des leurs. Les sœurs mettroient tous les jours les frères dans le cas de se couper la gorge, si les frères avoient à cœur ce qu'on appelle l'honneur de leur famille, et le monde entier seroit bientôt une scène de confusion, ou bien le cocuage seroit aussi à la mode qu'il l'est en Lithuanie. (*)

Je suis pourtant bien aise que Miss Howe, malgré sa haine pour moi, ait tenu la parole qu'elle a donnée à mes cousines dans la visite qu'elles lui ont faite, et à moi chez le Colonel, de faire ses efforts, pour persuader à son amie de terminer tout différend par un mariage. C'est, sans contredit, le meilleur et même le seul parti qu'elle ait à suivre

(*) On dit que dans la Lithuanie, les femmes se produisent si publiquement avec leurs galans, qu'on nomme coadjuteurs, qu'il n'est presque pas de partie de plaisir où les maris ne se trouvent avec eux.

pour son honneur et pour celui de sa famille.

J'ai eu un temps quelqu'idée de me venger de cette petite mutine de Miss Howe, et tu peux te rappeler entr'autres certain plan que j'avois formé (*) à cet effet, pour le voyage qu'elle est sur le point de faire, et l'on en auroit parlé quelque temps. Mais je crois, — voyons, — oui, je crois que je laisserai cet Hickman la prendre saine et entière, puisque tu le crois un assez passable mortel, et que j'avois (§) fait de lui un portrait trop désavantageux ; et je suis charmé, pour son intérêt, qu'il ne se soit pas échappé à parler trop mal de moi.

Tu vois, Belford, par le refus qu'elle a fait, d'accepter quelqu'argent (†) de lui ou de Miss Howe, que la chère extravagante se plaît dans ses bizarreries, aimant mieux se défaire de ces habits, même pour rien ou à-peu-près. Ne lui crois-tu pas quelquefois la tête un peu attaquée ? Je le crains. J'ai l'idée qu'il coule encore dans ses esprits un grain de cette folie, qu'elle eut à une dose plus forte dans la première semaine de mes opérations. Son mépris de la vie, ses clameurs, son refus du mariage, et tout

(*) Voyez Lettre CCVIII.
(§) Voyez Lettre CCCLXVI.
(†) Voyez Lettre CCCLXIV.

récemment, de la bourse de ses plus intimes amis, sont des grains de folie, à ce que j'imagine; sans cela on ne sauroit expliquer toutes ces inconséquences.

Son chirurgien-apothicaire est un bon et honnête homme. Il me revient beaucoup. Mais d'entendre toujours cette petite folle chanter continuellement sur la même note, *mourir*, *mourir*, *mourir*.... cela me fait perdre patience. J'espère que ce jargon mélancolique et uniquement dû à l'idée du train de vie où je voulois la faire entrer; et le mariage étant aussi nouveau pour elle que la Bible l'est pour toi, (*) il n'est pas étonnant, qu'elle ne sache pas trop que faire d'elle-même. Voilà ce qui fait qu'elle s'imagine se traîner vers son tombeau, tandis que l'événement prendra une tournure toute contraire.

Tu es un triste bavard avec tes remarquer sur l'éducation et la qualification que méritent les beaux esprits et les petits-maîtres de la bande libertine. Si par tes *nous*, tu veux nous désigner, toi et moi (†); car, je prétends soutenir que le portrait ne nous ressemble en rien, à nous gens instruits, et qui savons parler; il pourroit, à la vérité, et je le crois, ressembler à la foule des faquins et des sots petits-maîtres de Londres; mais c'est

(*) Voyez Lettres CCCLXIV et CCCLXVI.
(†) Voyez Lettre CCCLXVI.

leur affaire : et à quoi bon ce trait, lancé au hasard, s'il ne peut m'atteindre ? que, si tu trouves à la nouvelle clarté dont ton ame est illuminée depuis que tu as eu l'honneur de converser avec cette admirable créature, que ce chapeau va bien à ta tête, allons; d'après la règle, *qui capit*, prends-le pour toi. Je veux même y ajouter une paire de sonnettes, pour faire de toi complètement le premier cheval du sot attelage.

Quoique je t'ayes dit tout-à-l'heure un ou deux mots, en faveur de cet Hickman, cependant je veux t'assurer que je serois tenté, (pour me servir des phrases ignobles de mon oncle,) *de le manger sans un grain de sel*, quand je songe à son impudence d'oser embrasser deux fois ma charmante (*) en la quittant ; et je perds encore plus patience, quand je vois la dame elle-même oser lui présenter sa joue ou ses lèvres, (tu ne me dis pas lequel des deux,) et presser sa main grossière dans sa main charmante; honneur qui vaut la rançon d'un roi ! Que ne donnerois-je pas pour l'obtenir ? et lui ose encore, en retour, la presser, comme tu dis qu'il l'a fait, contre son stupide cœur, alors, sans doute, plus sensible qu'il ne l'avoit été de sa vie.

Par ta description de leurs adieux, je

(*) Voyez lettre CCCLXVI.

vois qu'avec le temps tu pourras faire un homme délicat. Ma mortification à moi, pendant la disgrace de cette belle, sera de te voir épurer, élever ton ame par sa conversation. Je t'envie également, et ton bonheur de la voir, et les fruits que tu en retires pour te perfectionner. Ton dernier paragraphe (*) surtout m'a fait une si forte impression, que je souhaite qu'il ne me vienne pas en tête l'idée de me réformer comme toi. Quel couple alors nous serions de plaintifs et gémissans automates, hurlant l'un devant l'autre dans une musique discordante !

Laisse-moi suivre cette idée et imaginer que tous deux devenus hermites, nous avons r'ouvert les deux antiques grottes de Hornsey ; ou que nous nous en sommes creusés de nouvelles, et que dans chacune de nos cellules nous avons placé une tête de mort et un sable pour les objets de notre contemplation. J'ai vu pareil tableau ; mais du moins le vieux fornicateur pénitent avoit, je crois, une longue et épaisse barbe grise. Quelle figure feroient un couple de jeunes petits-maîtres, aux cheveux frisés, et en juste-au-corps, avec leurs mines revêches et impertinentes, et les yeux plus qu'à moitié fermés, dans une attitude contrite et suppliante, recapitulant l'un à l'autre

(*) Voyez lettre CCCLXVI.

leurs friponneries ? Ce stratagême, si nous ne faisons que l'essayer, pour retourner après à notre ancienne vie, pourroit servir beaucoup mieux que le faiseur de cornes dans *l'épouse de village*, à nous procurer ample moisson de fillettes.

Voyons : l'auteur d'Hudibras a quelque part une description, qui nous iroit à merveille. Lorsqu'on nous verroit dans une de nos cellules, comparant ensemble nos affreux péchés ; la voici : supposons que c'est moi qui suis peint.

» Il étoit assis sur son derrière, la tête pendante, dans une profonde et triste mélancolie, les coudes appuyés sur ses genoux, et ses deux mains appliquées à chaque joue, et près de lui, dans une autre caverne, étoit en regard le stupide Belford, les mâchoires pendantes.

Je sais bien que tu me trouveras trop badin, j'en juge moi-même comme toi, et ce n'est, pour te l'avouer franchement, qu'un accès de gaieté forcée ; car mes passions sont si exaltées, que je suis contraint de rire ou de jeter les hauts cris ; comme cet honnête ivrogne de Jacques Daventry. Le pauvre garçon ! quelle fin malheureuse a été la sienne ! Tu sais, comme j'avois coutume de l'observer, que toutes les fois qu'il se levoit d'un festin, ce qu'il ne faisoit jamais sans être ivre ; c'étoit sa méthode aussitôt qu'il avoit

gagné la porte, de regarder autour de lui, comme un pigeon fuyard qu'on vient de lâcher en l'air, afin de choisir son chemin; et qu'ensuite, s'en prenant à ses jambes, il couroit toujours jusqu'à ce qu'il eût gagné son logis, y eût il eu un ou deux milles; tandis qu'il auroit eu peine à se tenir sur ses pieds, et à ne pas tomber sur le nez, s'il avoit essayé d'aller un pas ordinaire. Voilà mon excuse dans l'état de péché où je suis, pour cette fin de ma lettre si indigne de la fin de ta troisième.

Quelle longueur de chemin j'ai parcouru! tu m'avoueras que, si je suis en reste avec toi pour la qualité, je te donne en revanche de la quantité; et cependant j'aurois encore une foule d'observations à faire. En vérité, je ne sais trop actuellement à quoi m'occuper, à moins que je ne noircisse du papier. Fatigué de Milord M....., qui, dans sa convalescence, a renouvelé pour moi la fable de la nourrice, de l'enfant qui crie, et du loup; fatigué de mes cousines Montaigu, quoique ce fussent de charmantes filles, si elles n'étoient pas si fort mes parentes; lassé de Mowbray et de Tourville, et de leur éternelle identité; lassé aussi de la campagne; lassé de moi-même; soupirant après ce que je n'ai pas..... Il faut que je parte pour la ville, et que là j'aye une entrevue avec la charmante souve-

raine de mon ame. Car il faut aux maux désespérés des remèdes désespérés, et je n'attends pour partir que de savoir mon arrêt par Miss Howe. Alors, si je suis rebuté, je veux suivre ma destinée, et recevoir mon arrêt à ses pieds; mais je t'en informerai auparavant, comme je te l'ai dit, afin que tu puisses tenir la parole à la dame du mieux que tu pourras. (1)

LETTRE CCCLXXII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

En réponse à la sienne du 27 Juillet, N°. CCCLXVIII.

Vendredi soir, 28 Juillet.

C'EST à présent, ma chère amie, que je veux vous ouvrir mon ame sans réserve, sur la résolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en aviez apporté, dans votre lettre du 23, des raisons si dignes de ma chère Clarisse, que l'intérêt de mon amour-propre, et la crainte de perdre une si parfaite amie, ont pu seuls me faire souhaiter de vous voir changer de sentiment.

A la vérité, ma chère, je m'étois figuré que l'effort nécessaire, pour vaincre une passion telle que l'amour, lorsque tant de raisons s'accordent à la favoriser, étoit au-dessus de notre sexe ; et j'ai voulu vous presser encore une fois de surmonter votre juste indignation, avant qu'elle vous fît porter le ressentiment plus loin, dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile, et moins honorable de vous rendre alors que dans les circonstances présentes ; mais puisque je vous vois ferme dans votre noble résolution, et qu'il est impossible à votre ame pure et vertueuse, de s'unir avec un si détestable parjure, je vous en félicite du fond du cœur, et je vous demande pardon d'avoir paru douter dans cette occasion, que la théorie et la pratique ne fussent pas la même chose avec ma chère Clarisse.

Il ne me reste qu'un sujet de tristesse : c'est le mauvais état de votre santé que M. Hickman, malgré sa répugnance à s'expliquer, n'a pu déguiser. Quoique vous observiez si bien la coutume à laquelle je vous ai vue toujours attachée, sur la nécessité d'être juste à nos propres yeux, avant que de chercher à le paroître aux yeux d'autrui ; sur le rang secondaire que doit tenir dans notre esprit l'opinion du monde, dont nous devons abandonner l'estime, dans tous les cas où elle ne peut se concilier avec l'estime de nous-

mêmes ; quoique vous soyez si pleinement justifiée devant votre propre cœur, ainsi qu'aux yeux de votre Anne Howe, cependant, ma chère, souffrez qu'en vous pressant, de ne rien négliger pour rétablir vos forces et votre santé, je fasse entrer dans vos motifs, que cet heureux dénouement couronneroit votre triomphe, et feroit connoître avec éclat que vous êtes supérieure en effet au vil auteur de vos infortunes. On vous auroit vue quelques instans hors du chemin qui vous est naturel ; mais on verroit avec admiration que vous avez été capable de le reprendre, et que vous continuez, par vos exemples et par vos instructions, de faire le bonheur de tous ceux qui vous connoissent. Au nom du ciel, pour l'amour du genre humain, pour l'honneur particulier de notre sexe, pour moi, qui vous aime si tendrement, efforcez-vous de surmonter cet assaut. Si vous remportez cette glorieuse victoire sur vous-même, je suis heureuse, j'obtiens tout ce que je désire au monde ; car, d'ici à bien, bien des années, il m'est impossible, ma chère, de soutenir l'idée de nous séparer. Vos raisons sont si convaincantes, pour ne pas accepter le logement que je vous ait fait offrir, que je sens la nécessité de m'y rendre à présent. Mais lorsque vous aurez l'esprit aussi tranquille, qu'il le sera bientôt, après

la

la résolution que vous avez formée, par rapport à ce misérable, je vous attends près de nous, et peut-être avec nous, pour y trouver la fin de toutes vos peines dans les douceurs d'une solide amitié. Vous réglerez tous mes pas, et je serai sûre de marcher droit avec un si bon guide.

Vous souhaiteriez que je n'eusse pas employé ma médiation auprès de votre famille. Je le souhaiterois aussi à présent, parce qu'elle n'a produit aucun effet, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles persécutions, parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvois-je demeurer indifférente à la vue de vos peines, et de l'implacable dureté de vos parens ? Je veux m'arracher à cette idée ; car toute ma chaleur renaît, et je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je voulusse faire, même de ce qui me seroit le plus agréable, si je croyois vous désobliger, et rien aussi que je ne fusse capable d'entreprendre pour vous faire plaisir. Comptez, amie chère et douce jusques dans sa sévérité, que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche et la faute*.

La même raison m'empêchera de vous expliquer mon sentiment sur la lettre que vous écrivez à votre sœur. Elle est bien, puisqu'elle vous paroît telle, et si la réponse vous apprend qu'elle ait été

reçue comme elle doit l'être, vous serez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais s'il arrive, comme il n'y a que trop d'apparence, qu'elle ne vous attire que des injures et des outrages, il me paroît que votre intention n'est pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuser des fautes d'autrui, trop disposée à soupçonner votre propre conduite, lorsqu'elle ne s'est point accordée avec le jugement de votre famille : si c'est une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne suis pas capable de l'imiter. Je ne connois rien qui m'oblige à croire que la sagesse consiste dans les années, ni que l'imprudence et la folie soient le partage nécessaire de la jeunesse. C'est peut-être le cas le plus commun, et qui se trouve vérifié par l'expérience, je le veux, et peut-être dans l'exemple de ma mère et dans le mien ; mais je soutiens hardiment, qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlowes et leur seconde fille. Pourquoi chercher d'avance des excuses à leur cruauté, en supposant qu'ils ignorent ce que vous avez souffert, et le mauvais état de votre santé ? Ils sont informés de vos souffrances, et je sais qu'ils n'en sont pas affligés. On ne les a pas moins instruits de votre maladie, et j'ai de fortes raisons de juger comment ils ont reçu cette

nouvelle. Mais je n'éviterai ni la *faute*, ni le *reproche* si je m'arrête plus longtemps sur cet odieux sujet. Ce que j'en conclurai seulement, c'est qu'à leur égard votre vertu est poussée jusqu'à l'excellence ; et que par rapport à vous, leur dureté va..... de grâce, ma chère, permettez que, dans mon indignation, je leur rende un peu de justice. — Mais vous me le défendez, je le sais ; je vous obéis, oui, je vous obéis, quoique bien malgré moi. Cependant si vous devinez le mot que j'aurois employé, ne doutez pas qu'il ne soit d'une justice extrême, et suppléez-le.

Vous me faites entendre, que si j'étois mariée, et si M. Hickman avoit le même désir que moi, non seulement vous seriez portée à me rendre une visite, mais qu'il vous seroit difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la satisfaction de nous embrasser. Quelle force, ma chère, vous semblez donner aux *désirs* de M. Hickman ! ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le supposez, et qu'il ne désirât sur toute chose de vous voir près de nous, ou plutôt avec nous, si vous nous accordiez cette faveur. S'il n'est pas un insensé, la politique lui féroit naître ce désir, quand il n'y seroit pas aussi porté qu'il l'est par la vénération qu'il a pour vous. (¶) Mais je vous dirai que si M. Hickman s'avisoit après

le mariage, de vouloir me contrarier dans mes amitiés ; comme je me flatte qu'il n'est pas tout-à-fait un imbécille, je lui ferois sentir combien son propre repos seroit compromis par une pareille impertinence, surtout s'il s'agissoit d'une amitié contractée avant que de le connoître.

Je sais que nous n'avons jamais été d'accord sur ce point ; vous avez des prérogatives d'un mari une bien plus haute opinion que la plupart de nos compatriotes n'en ont des prérogatives d'un roi. Ces notions, ma chère, appuyées du sentiment d'une personne de votre sens et de votre jugement, ne sont nullement avantageuses pour notre sexe. Elles tendent à justifier un sexe despotique dans son insolence, tandis que sur dix hommes il en est à peine un, qui, en considérant tous leurs avantages, mérite aucune prérogative. Jetez les yeux sur toutes les familles de notre connoissance, vous n'y trouverez pas le tiers des maris qui ayent la moitié du sens de leurs épouses, et il faudra encore revêtir de prérogatives de pareils êtres ! et une femme qui a deux fois plus de jugement et de raison qu'eux, n'aura d'autre lot que celui d'écouter, de trembler et d'obéir, et sans doute aussi pour l'acquit de sa *conscience*.

Il pourroit bien arriver que j'eusse un entretien là-dessus avec M. Hickman,

avant de souffrir qu'il me parle du jour, et je lui ferai connoître alors sur quoi il doit compter; comme il me déclarera, si c'est un homme vrai, ce qu'il prétend attendre de moi. (b)

Mais je ne vous dissimulerai pas, ma chère, qu'il dépend de vous, plus que vous ne le pensez, de hâter le jour que ma mère presse avec tant d'impatience, et pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'assurer que votre santé se rétablit, et que vous êtes assez bien pour avoir congédié votre médecin avec son aveu, je vous donne ma parole, que ce jour ne sera pas reculé plus d'un mois après cette heureuse nouvelle. Ainsi, ma chère, ce que vous désirez est entre vos mains. Hâtez-vous de vous bien porter, et cette affaire sera bientôt terminée avec plus de joie pour votre Anne Howe, quelle ne peut jamais l'espérer autrement.

Je fais partir aujourd'hui un exprès, pour informer Milord M.... et ses dames de votre juste refus du plus grand libertin du royaume. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aye transcrit dans ma lettre quelques fragmens de la vôtre du 23, comme vous m'en avez d'abord vous-même témoigné le désir.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe sans cesse, et beaucoup trop pour votre santé. Je me

flatte que c'est pour commencer d'écrire quelque partie de votre malheureuse histoire ? Ma mère me conseille de vous y exhorter, dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié sous des noms feints, seroit quelque jour aussi utile qu'honorable à notre sexe. Elle ne cesse point d'admirer dans votre refus la justice et la noblesse de votre ressentiment ; elle seroit bien aise aussi de savoir que vous suivez l'avis qu'elle vous donne, d'écrire votre histoire : votre noble conduite, dit-elle, et l'élévation de vos sentimens dans un si grand nombre d'épreuves et d'infortunes, seroient non-seulement un puissant exemple ; mais un avertissement terrible pour toutes les jeunes personnes de votre âge, en considérant le mérite de celle à qui ces malheurs sont arrivés.

Le jour de notre départ est fixé à lundi. J'espère que ce voyage ne sera que de quinze jours. A mon retour, je presserai ma mère de faire le voyage de Londres, et si le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif sera l'espérance d'embrasser encore une fois ma chère Clarisse avant que j'aye définitivement consenti à changer l'amant en mari, et tandis que je puis me dire encore à moi-même, c'est-à-dire, à elle sans réserve et sans partage.

ANNE HOWE.

(¶) LETTRE CCCLXXIII.

Miss HOWE aux deux Miss MONTAIGU.

Samedi, 29 Juillet.

CHÈRES DAMES,

JE n'ai pas manqué de faire mes efforts auprès de ma tendre amie, pour l'engager à pardonner à votre parent et à se réconcilier avec lui, quoiqu'il le mérite si peu; et je lui ai réitéré mes instances et mes conseils à ce sujet. Ces représentations, et l'attente de sa réponse, ayant pris un certain temps, c'est ce qui m'a empêché d'avoir l'honneur de vous écrire plutôt à cette occasion.

Vous verrez par l'incluse son inébranlable résolution, fondée sur les motifs les plus nobles et les plus dignes d'une grande ame, et je ne puis m'empêcher d'y applaudir, en même temps qu'ils m'affligent. J'applaudis à la justice de sa résolution, qui confirmera toute votre famille dans l'opinion que vous avez conçue de son mérite incomparable; d'un autre côté j'en suis affligée, parce que je n'ai que trop de raisons d'appréhen-

der, tant d'après sa lettre que sur le rapport d'une personne qui vient de la voir, que sa santé est dans un état de dépérissement si fâcheux, que ses pensées sont occupées de tout autre soin que de son séjour ici-bas.

Elle a jugé à propos de m'envoyer l'incluse, sans être cachetée, afin qu'après l'avoir lue, je vous la fasse passer; et voilà pourquoi vous trouverez l'adresse écrite de ma main et mon cachet. Elle ne laisse rien à désirer, et elle est décisive; mais comme elle avoit bien voulu, dans une lettre qu'elle m'a écrite et qui est datée du 23 de ce mois, le premier jour où elle ait pu reprendre la plume, s'étendre sur les raisons qu'elle avoit de ne pas déférer à vos pressantes instances, non plus qu'aux miennes, je vais vous transcrire ici quelques passages de cette lettre. Ils feront voir au plus scélérat des hommes qui soient au monde, (s'il les voit,) qu'il peut se croire un des plus malheureux en perdant une femme si incomparable, et dont il auroit pu se glorifier, s'il n'avoit pas poussé la méchanceté au dernier degré.

(*Voyez ces passages de la lettre de Miss Harlowe N°. CCCLXIX, datée du 23 Juillet, et marqués de guillemets.*) A présent, Mesdames, vous avez sous vos yeux, les raisons de ma plus chère amie, pour refuser un homme indigne de tenir

par le sang, à des personnes d'un aussi grand mérite : et j'ajouterai, car je ne puis m'en empêcher, qu'en considérant d'un côté, la bassesse de ses procédés, et de l'autre le mérite et le rang de la personne offensée, il n'y eut jamais conduite plus perverse et plus coupable : et depuis qu'elle se persuade que sa première et unique faute ne peut être expiée que par la mort, je prie Dieu tous les jours, et je le prierai à toutes les heures, d'après le moment que j'apprendrai cette triste catastrophe, qu'il veuille faire éclater sur lui sa vengeance, de façon ou d'autre, afin que tous ceux qui connoissent son crime et sa perfidie, puissent voir la main du ciel dans sa punition.

Vous voudriez bien me pardonner, Mesdames ; je n'aime pas mon ame plus tendrement que j'aime Miss Clarisse Harlowe, et les maux qu'elle a soufferts, les persécutions qu'elle éprouve de la part de ses parens, la malédiction dont elle est chargée à cause de lui par son implacable père, l'état où elle est tombée du sein de l'opulence, sa santé si florissante mortellement altérée, et cet exécrable emprisonnement qui a mis le comble à toutes ses autres calamités, et dont il doit être chargé comme d'un acte émané de ses vils agens et une suite naturelle de ses précédentes bassesses, soit qu'il ait été ou non, commandé par ses ordres ;

notre sexe déshonoré aux yeux de l'univers dans la personne qui faisoit un de ses plus beaux ornemens ; la méthode barbare, quelle qu'elle soit, (car je ne connois pas encore tout) qu'il a employée pour opérer sa ruine : toutes ces considérations se réunissent pour justifier la chaleur de mes ressentimens, et mon exécration pour un homme que je crois justement exclu, d'après l'atrocité de ses crimes, du pardon même que recommande le christianisme. Si vous pouviez voir tout ce qu'elle écrit et connoître tous les talens admirables qu'elle possède au plus éminent degré, vous vous joindriez à moi pour admirer l'infortunée et pour maudire son persécuteur. Je vous prie de me croire avec un vif sentiment de votre rare mérite. Chères dames,

Votre etc. ANNE HOWE. (h)



(¶) LETTRE CCCLXXIV.

Mde. NORTON à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 28 Juillet.

MA TRÈS-CHÈRE JEUNE DAME,

J'AI la consolation de vous apprendre que mon fils va mieux, et qu'on recommence à bien espérer de sa guérison. Il désire que je vous assure de son respectueux attachement. Il est bien foible ; et moi aussi je le suis bien. Voilà la première fois depuis nombre de jours que j'ai eu la force de me tenir à ma table pour écrire : sans cela je n'aurois pas gardé si long-temps le silence.

Votre lettre à votre sœur est reçue et répondue. Vous devez, si je ne me trompe, avoir à présent cette réponse. Je souhaite que vous en ayez été satisfaite ; mais je n'ose l'espérer. Car suivant ce que j'ai su de Betty Barnes, la réception de la vôtre a causé dans leurs esprits une grande fermentation, et l'on a long-temps délibéré si on y feroit une réponse ou non. Ils ne croiront pas encore que vous soyez aussi mal que je vois que vous l'êtes, à ma grande douleur. Ce qui s'est passé, entre Miss Harlowe et Miss Howe, n'a

fait, comme je l'appréhendois, qu'aigrir les choses. J'ai montré à Betty, deux ou trois passages de la lettre que vous m'avez écrite; elle en a paru touchée, et m'a dit qu'elle en parleroit favorablement, et qu'elle me procureroit une visite de Miss Harlowe, si je voulois promettre de lui montrer les mêmes passages; mais je n'en ai pas entendu parler depuis.

Je ne sais, mais je suis fâchée que vous refusiez la main de ce malheureux homme. Je ne doute pas néanmoins que vos motifs pour le refuser ne soient bien plus nobles que ne le sont ceux que je peux avoir de souhaiter que vous voulussiez l'accepter. Mais comme vous seriez nécessairement résolue de vivre, pour ainsi dire, si vous vous livriez à cette idée, et comme je m'intéresse tant au rétablissement de votre santé, je ne peux m'empêcher de vous laisser voir cet intérêt personnel, et de vous demander s'il ne seroit pas possible de vaincre votre ressentiment, tout juste qu'il est..... Je n'ose en dire davantage là-dessus.

Quel moment affreux, ç'a dû être pour ma jeune et chère Miss, qui est si sensible, que celui où elle s'est vue arrêtée dans les rues de Londres! O comme mon cœur s'agite encore pour vous, en songeant à ce que le vôtre a dû souffrir alors! et cependant, pour une ame comme la vôtre, cet affront doit vous paroître

léger, en comparaison de tout ce que vous avez souffert auparavant. O ma très-chère Clary ! comment savoir ce que nous devons demander à Dieu, quand nous le prions, sinon que sa volonté soit faite, et la grâce de nous y résigner.... A l'âge de neuf ans, et ensuite à onze, que vous futes deux fois malade d'une fièvre dangereuse, dans quelle affliction continuelle nous étions tous plongés; comme nous adressions sans cesse nos prières et nos vœvx au trône des miséricordes, pour votre guérison !.... car notre vie à tous tenoit intimément à la vôtre : et cependant, ma chère, après ce qui est arrivé, et surtout si nous devons vous perdre sitôt, qu'il eût été bien plus heureux et pour vous et pour nous, que nous vous eussions perdue alors !

C'est une triste chose à dire ! mais comme je ne la dis que par pur amour pour vous, et dans la pleine conviction que nous ne savons pas toujours choisir nous-mêmes ce qui nous est le plus avantageux, j'espère que vous me trouverez excusable, d'autant plus que cette même réflexion nous aidera vous et moi à nous soumettre à la destinée actuelle que Dieu nous distribue; puisque nous sommes bien sûres que rien n'arrive par hasard, et que nous voyons par notre propre expérience, que les plus grands biens peuvent sortir des plus grands maux.

Je suis bien aise que vous soyez logée chez de si honnêtes gens, et que tous vos effets vous aient été restitués. Ah! qu'il faut qu'on vous ait bien indignement traitée, pour en être réduite à regarder comme une faveur, qu'on vous ait rendu cette petite justice!

On ne cesse de se récrier contre le talent que vous avez pour émouvoir les cœurs. Jamais la Betty de votre sœur ne me vient voir, qu'elle n'ait la tête remplie de cette idée. Mais, comme vous dites, qui donc a-t-il touché de ceux que vous auriez souhaité d'intéresser? Cependant sans cette malheureuse prévention, je suis sûre que votre mère se laisseroit fléchir. Pardon, ma chère Miss Clary, il faut que j'essaie et que je sache une bonne fois par moi-même, si ma conjecture est fausse. Mais je ne veux pas vous faire part de mon idée...., que dans le cas où elle aura réussi. Oui, je veux l'essayer, autant par intérêt et par amour pour eux, que pour vous-même.

Que le ciel daigne vous soutenir dans toutes vos épreuves; c'est la prière que fait sans cesse, ma chère et jeune Miss,

Votre affectionnée servante et amie.

JUDITH NORTON. (ℍ)

Fin du Tome neuvième.

TABLE

DES SOMMAIRES

Du Tome neuvième.

beauté prosternée à genoux dans un coin de cette chambre. Sa noble et touchante conduite. Il s'interrompt au milieu du récit, et fait partir sa lettre, dans la vue de tourmenter Lovelace, en le laissant en suspens.

LETTRE CCCXXXV. Lovelace à Belford. *Il le maudit par l'incertitude cruelle où il le laisse. Jamais Clarisse n'a souffert la moitié des tourmens qu'il éprouve. Ce sexe est fait pour souffrir. Il le conjure de ne pas différer plus long-temps de lui achever un récit qui déchire son ame.*

CCCXXXVI. Belford à Lovelace. *Suite de ses démarches. Clarisse sort de prison et revient dans la maison de Mde. Smith. Distinction entre le désir de vengeance et le ressentiment dans son caractère. Il va prendre chez la Sinclair et lui renvoie tous ses effets, suivant l'ordre de Lovelace.*

CCCXXXVII. Du même. *Il se réjouit en le voyant capable de sentiment. Il s'efforcera de temps en temps d'aiguillonner ses remords. Il insiste sur sa promesse de ne plus molester Clarisse.*

CCCXXXVIII. Du même. *Description de son logement. Caractères de ses hôtes, et de la digne veuve Lovick. Clarisse est si mal, qu'on lui cherche une garde honnête, et qu'on a mandé M. Goddard, apothicaire habile et recommandable. Substance d'une lettre à Miss Howe, dictée par son amie.*

CCCXXXIX. Du même. *Il a été admis à voir Clarisse. Ce qui s'est passé dans cette visite. Il est vraiment persuadé qu'elle aime encore Lovelace. Il a une vénération profonde, une sorte d'amour pur et sacré pour elle. Il est étonné que Lovelace ait pu persister dans ses criminels desseins contre une femme aussi angélique. Il se*

Fin de la Table du neuvième Volume.

